

B. C. 8857  
Dublet

N. IORGA

HISTOIRE  
DE LA  
VIE BYZANTINE

EMPIRE ET CIVILISATION

D'APRÈS LES SOURCES

— ILLUSTRÉE PAR LES MONNAIES —

I.

L'EMPIRE OECUMÉNIQUE

(527—641)

BUCAREST

ÉDITION DE L'AUTEUR (CHAUSSÉE BONAPARTE, 6)

Dépôt à l'École Roumaine en France (Fontenay-aux-Roses, Seine).

1934

HISTOIRE DE LA VIE BYZANTINE

N. IORGA

HISTOIRE  
DE LA  
VIE BYZANTINE

EMPIRE ET CIVILISATION

D'APRÈS LES SOURCES

— ILLUSTRÉE PAR LES MONNAIES —

I.

L'EMPIRE OECUMÉNIQUE

(527—641)

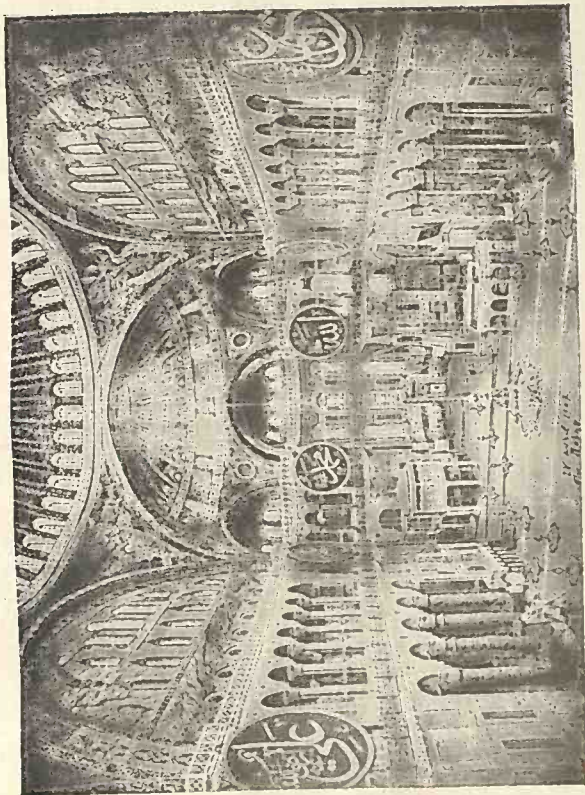


BUCAREST

ÉDITION DE L'AUTEUR (CHAUSSÉE BONAPARTE, 6)  
Dépôt à l'École Roumaine en France (Fontenay-aux-Roses, Seine).

1934

8794  
6648



Église de Sainte Sophie.

Phot. Sebah et Joaillier.

LIVRE I.

L'EMPIRE OECUMÉNIQUE

(527—641)



60837

PRÉFACE  
POUR LA „BYZANTINE EMPIRE“<sup>1</sup>

Malgré ses proportions restreintes, cette nouvelle Histoire de Byzance a été rédigée sur les sources mêmes. Les travaux de seconde main ont été employés dans une faible mesure et seulement afin de contrôler les résultats atteints par l'auteur à ceux auxquels ont abouti ses prédécesseurs.

Le but poursuivi n'a pas été de fournir encore une „chronologie raisonnée“ de l'histoire byzantine, considérée comme une succession d'anecdotes tragiques se détachant sur un fond immuable. J'ai poursuivi le développement de la vie byzantine dans toute son étendue et sa richesse, et j'ai voulu la fixer dans des tableaux plutôt que dans des expositions sèches, selon la coutume.

On trouvera peut-être que j'ai donné trop de renseignements sur les voisins et les sujets slaves et italiens de l'Empire. J'ai cru devoir adopter le point de vue des Byzantins eux-mêmes, et donner à chaque peuple la part qu'il avait dans l'intérêt des politiciens et des penseurs de Byzance.

J'ai cherché à le faire d'une manière à ne pas porter préjudice à l'explication tant soit peu complète des transformations qui se produisent.

Les sources orientales ont été utilisées dans une proportion plus réduite qu'ordinairement. Pour la plupart elles sont tardives et le manque de précision est le moindre de leurs dé-

<sup>1</sup> Londres, Dent éditeur, dans les „Temple Primers“. L'éditeur a eu l'amabilité de consentir à ce que toute la matière de ce volume entre, telle qu'elle a été rédigée en français il y a une trentaine d'années, dans cette „Histoire de l'Empire byzantin“. Je lui en présente mes chaleureux remerciements.

fauts. Il est incontestable que notre manière de voir et de sentir se trouve beaucoup plus dans les Byzantins que dans les Arabes. Pour ces derniers, il faut recourir toujours à une interprétation large, faire la part d'une rhétorique qui nous est étrangère et rectifier non seulement l'explication, mais aussi le sentiment dont elle part. On se heurte toujours à une culture superficielle et à une race absolument différente.

Une Histoire de la littérature byzantine est en préparation; elle paraîtra en français. Les chapitres concernant les historiens et les chroniqueurs seront publiés prochainement<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Ils ont paru dans le „Byzantion“, II (1929), sous le titre „Médaillons d'histoire littéraire byzantine“.

## PRÉFACE

### AU PRÉSENT OUVRAGE.

Les nouveaux ouvrages de synthèse, de simple énumération des événements ou de description pittoresque qui se sont ajoutés depuis une trentaine d'années suivent une autre direction. Toute exposition détaillée des choses de Byzance jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle devra être vérifiée soigneusement sur la *History of the later Roman Empire*, d'une inégalable acribie, de Bury, dont les notes à l'„Histoire“ de Gibbon méritent aussi d'être consultées avec attention<sup>1</sup>. La belle présentation de M. Diehl ne pourra jamais être remplacée cependant<sup>2</sup>. L'Histoire de l'Empire par M. Vasiliev, publiée d'abord en russe (1917), puis en anglais<sup>3</sup> et enfin, avec de légers changements, en français<sup>4</sup>, donne une sélection habile dans le domaine des faits, et, à côté, la discussion d'autres points de vue que ceux de l'auteur. Les institutions ont été surtout considérées dans l'„Histoire de l'Empire byzantin“ par M. Norman Baynes, dont la

---

<sup>1</sup> *A history of the later Roman Empire from Arcadius to Irene*, Londres 1889; *A history of the Eastern Roman Empire from the fall of Irene to the accession of Basil I*, Londres 1912. L'ouvrage a été repris sous une autre forme dans la *History of the later Roman Empire*, parue à Londres (1923), en deux volumes, dont le premier contient des généralités constitutionnelles et l'histoire de l'Occident au V<sup>e</sup> siècle et au commencement du VI<sup>e</sup>, alors que le second est consacré à Justinien. Cf. N. H. Baynes, *A bibliography of the works of J. B. Bury*, Cambridge 1929.

<sup>2</sup> *Byzance, Grandeur et décadence*, Paris 1919. Cf. du même *Histoire de l'Empire byzantin*, 1919. A côté la brillante galerie des *Figures byzantines* (parues aussi dans la „Grande Revue“).

<sup>3</sup> *History of the Byzantine Empire*, Madison 1928, 2 vol. Cf. notre *Revue historique du Sud-Est Européen*, 1929, p. 373 et suiv.; 1930, p. 119 et suiv.

<sup>4</sup> *Histoire de l'Empire byzantin*, Paris 1932, 2 vol. Cf. notre *Revue citée*, 1932, pp. 427-431.



présentation discrète repose sur des travaux personnels très poussés et rend par conséquent partout des conceptions originales<sup>1</sup>. Une initiation dans le sujet est facilitée par les chapitres étroitement liés du „Byzantine Empire“ de M. C. W. C. Oman<sup>2</sup>, par la *Byzantine History in the early middle ages* de M. Frédéric Harrison (Londres 1900), par le *Byzantine Empire* de M. Foord (Londres 1911), riche compilation, bien illustrée, par le *Roman Empire, Essays on the constitutional history from the accession of Domitian to the retirement of Nicephorus III* (1081) (Londres 1910) de M. F. W. Bussell, une vraie Histoire de Byzance, et de larges proportions, étant formée par les essais, dûs à différents érudits, qui font partie de la „Cambridge mediaeval history“<sup>3</sup>.

M. Ed. Stein, qui s'est placé en tête des byzantinologues allemands, a commencé par une étude, d'une rare richesse et précision, sur le V-e siècle, ce qui sera son Histoire de Byzance, quel que soit le titre qu'il a consenti à lui donner<sup>4</sup>.

Parmi les savants russes, dont la part est si grande dans l'élaboration continuelle de la connaissance du passé byzantin, dont les détails sont encore assez embrumés, M. Julien Koulakovski commençait à Kiev, en 1910, une *Istoria Vizantii*, dont le second volume, partant de 518, suivit bientôt, puis le troisième<sup>5</sup>. Le „Cours d'histoire de Byzance“ (premier volume) de M. S. Chestakov est de 1918. Enfin le chef de l'école russe, Théodore Ouspenski, qui avait publié déjà en 1913 à Moscou un résumé d'histoire byzantine<sup>6</sup>, donnait un large exposé, plein d'idées, dans les deux volumes dont la

<sup>1</sup> *The Byzantine Empire*, Londres-New-York. Cf. ses observations dans *The Guardian*, 15 février 1924.

<sup>2</sup> Londres 1892; 6-e édition 1922.

<sup>3</sup> Cf. aussi le livre original et ambitieux de M. Albrecht Wirth, *Geschichte Asiens und Osteuropas*, I, Halle a. S. 1904.

<sup>4</sup> *Geschichte des spätromischen Reiches*, I, Vienne 1928.

<sup>5</sup> 1810, 1912, 1915. Cf. les comptes-rendus de M. Bézobrazov, dans le „Vizantiiski Vremennik“, XVI, p. 328 et suiv.; XVIII, seconde partie, p. 43 et suiv.

<sup>6</sup> *Essai sur la civilisation byzantine* (en russe).

publication finit en 1927<sup>1</sup>. Son Histoire de l'Empire de Trébizonde (Léningrade, 1929) se place à côté de la „Trébizonde“ de M. William Miller<sup>2</sup>. Pour les provinces devenues des États, s'il manque une histoire de Syrie, de Mésopotamie, d'Égypte, sauf les belles pages données par M. Ch. Diehl à l'*Histoire de la nation égyptienne* conduite par M. Gabriel Hanotaux<sup>3</sup>, on a par le père Tournebize une histoire générale de l'Arménie<sup>4</sup>.

L'histoire qu'on appelle „culture“ et qui ne peut pas être raisonnablement détachée de l'autre, à laquelle elle se mêle d'elle-même à chaque moment, et d'une façon si étroite qu'elle en est de fait inséparable, a été représentée, pour les lignes générales, les seules dont il est question ici, après la parallèle de M. Karl Neumann entre la „culture“ byzantine et celle de la Renaissance<sup>5</sup>, par des livres comme ceux de M. Pierre Grenier<sup>6</sup>, par le beau livre, si vivant, de M. Hesselning<sup>7</sup>, par les „Beiträge“ de M. Milton Vance<sup>8</sup>, par les études de M. Nicolas Turchi, qui ont été condensées dans une synthèse où le nouveau ne manque pas<sup>9</sup>, par les brèves pages de M.

<sup>1</sup> Londres 1926. Cf., pour le premier, le compte-rendu de M. Bézobrazov, dans la revue citée, XX, p. 294 et suiv. Sp. P. Lampros terminait en 1908 son *Ἱστορία τῆς Ἑλλάδος*, commencée en 1886 (6 vol.). Cf. aussi J. Güldenpenning, *Geschichte des oströmischen Reiches unter Arcadius und Theodosius*, Halle 1885, 2 vol.

<sup>2</sup> Ouspenski, *Otcherki iz istorii trapézountskoï imperii*; W. Miller, *Trébizonde*, Londres.

<sup>3</sup> Vol. III, Paris 1933.

<sup>4</sup> *Histoire politique et religieuse de l'Arménie*, Paris 1910. Celle de Morgan, parue en 1919, à Paris, a plutôt un caractère de vulgarisation.

<sup>5</sup> *Byzantinische Kultur und Renaissancekultur*, Berlin-Stuttgart 1903.

<sup>6</sup> *L'Empire byzantin, son évolution sociale et politique. Tome I; l'être social, II, L'être politique*, Paris 1904.

<sup>7</sup> *Byzantium*, Haarlem 1902. Remaniement français: *Essai sur la civilisation byzantine*, Paris 1907.

<sup>8</sup> *Beiträge zur byzantinischen Kulturgeschichte*, Jena 1907.

<sup>9</sup> *Bizanzio nella storia, nella religione e nell'arte*, extrait de la „Rivista storico-critica delle scienze teologiche“, année 1905, pp. 649-661; *I caratteri della civiltà bizantina*, dans la même revue, année 1906, pp. 432-457; *La civiltà bizantina*, Turin 1915.

K. Roth<sup>1</sup>, aussi par la brochure, moins accessible, du professeur Jaroslav Bidlo de Prague<sup>2</sup> et l'exposé, en hollandais, tout récent et fortement personnel, de M. Jan Romain<sup>3</sup>. M. Koukoulé, qui a repris son sujet dans des études plus amples, a cherché à faire revivre Byzance dans le caractère de ses mœurs<sup>4</sup>. Pour les institutions on a tout un livre de Bury<sup>5</sup> et un rapide coup-d'oeil de M. Diehl<sup>6</sup>. Elles sont traitées récemment dans le livre de M. Runciman sur la „civilisation byzantine“<sup>7</sup>.

Pour les conditions économiques, en même temps qu'un opuscule de popularisation par Lujo Brentano<sup>8</sup>, et un autre de M. Turchi<sup>9</sup>, il y a désormais l'ouvrage de critique initiatrice de Pantchenko<sup>10</sup>.

Il ne faut pas négliger non plus les efforts de rendre, en peu de pages, ce qu'il y a de plus essentiel dans ce fouillis d'événements et de situations que nous comprenons sous le nom de Byzance. Ainsi, après l'essai d'un von Scala<sup>11</sup> et les „Analectes“, de Gelzer<sup>12</sup>, on a eu l'*Introduction à l'histoire de*

<sup>1</sup> *Sozial- und Kulturgeschichte des byzantinischen Reiches*, Berlin 1914, 2-e édition, dans la collection Göschen de Leipzig, 1919.

<sup>2</sup> *Kultura byzantiská*, Prague 1917.

<sup>3</sup> *Byzantium, Geschiedkundig overzicht van Staat en Beschaving in het Oostromeinsche Rijk*, Zutphen 1928.

<sup>4</sup> *Ἐκ τοῦ ἔτους τῶν Βυζαντινῶν*, Athènes 1920 (conférences illustrées). Il continue ses études dans la revue *Ἐπετηρίδα τῶν βυζαντινῶν σπουδῶν*.

<sup>5</sup> *The constitution of the later Roman Empire*, Cambridge 1910 (repris dans la première partie de son „Histoire“ de 1923).

<sup>6</sup> *Les institutions byzantines*, dans la „Revue encyclopédique Larousse“ du 21 juillet 1900. A côté *La société byzantine*, *ibid.*, 1-er septembre 1900.

<sup>7</sup> *Byzantine Civilization*, Londres [1933].

<sup>8</sup> *Die byzantinische Volkswirtschaft*.

<sup>9</sup> *L'economia agricola dell'Impero bizantino*, dans la même revue que son autre étude, année 1906, pp. 120-100.

<sup>10</sup> *La propriété rurale à Byzance* (en russe); Sofia 1903.

<sup>11</sup> *Die wichtigsten Beziehungen des Orients zum Occidente im Mittelalter*, Vienne 1887.

<sup>12</sup> *Analecta Byzantina, Index lectionum ienensis*, 1891-1892.

Byzance de M. Diehl (Paris 1900), les observations de Krumbacher dans la „Kultur der Gegenwart“ de Hinneberg, I<sup>1</sup>, celles de H. Jacoby, dans les „Deutsch-evangelische Blätter“, XXX (1905)<sup>2</sup>, de M. Gerland et de M. Dietrich, dans la „Catholic-encyclopedia“ de New-York<sup>3</sup>, de Heisenberg, dans la „Egyetemes Philologiai Közlöny“, LIII, de Souvorov, dans le „Vizantiiski Vremennik“, XII<sup>4</sup>, plus récemment dans une esquisse de M. Baynes<sup>5</sup>.

Sir W. M. Ramsay pouvait fixer dans un bref aperçu les lignes générales de l'histoire de l'Église byzantine<sup>6</sup>, quelque temps après l'apparition d'un livre de courageuse initiative résumant un savoir si étendu, celui du père Pargoire<sup>7</sup>. Les rapports avec la Papauté sont analysés par Norden, dans son ouvrage de remarquable impartialité, *Das Papstum und Byzanz*<sup>8</sup>, puis par M. Franz Xaver Seppelt<sup>9</sup>. Sur les patriarches de Constantinople, dont le Père Grumel a commencé à donner les registres<sup>10</sup>, après les Πατριάρχικοι Πίνακες, d'une science très fanée, de M. Manuel Gédéon<sup>11</sup>, nous avons maintenant un ouvrage russe, celui d'Andréev<sup>12</sup>, un ouvrage anglais, par

<sup>1</sup> *Staat und Gesellschaft des Byzantinischen Reiches*.

<sup>2</sup> Pp. 170-197.

<sup>3</sup> 1908, pp. 96-113, 113-114.

<sup>4</sup> Pp. 199-233. Cf. aussi le répertoire de J. Gottwald, *Les faits principaux de l'histoire byzantine par ordre chronologique*, Constantinople 1911.

<sup>5</sup> *Byzantine civilisation*, dans la „History“, X (1916), pp. 289-299.

<sup>6</sup> *The orthodox church in the Byzantine Empire*, dans l'„Expositor“, année 1908 octobre, pp. 289-305.

<sup>7</sup> *L'Église byzantine de 527 à 847*, Paris 1905. Cf. A. P. Stanley, *Lectures on the history of the Eastern Church*, Londres 1907; Fortescue, *The orthodox Eastern Church*, Londres 1907.

<sup>8</sup> Berlin 1903.

<sup>9</sup> *Das Papstum und Byzanz*, dans la collection Sdralec, Breslau, pp. 1-105. Pour les rapports avec Rome, aussi von Schubert, *Geschichte der christlichen Kirche im Frühmittelalter*, II, 1917, puis 1921.

<sup>10</sup> *Les registres des actes du Patriarcat de Constantinople*, I, *Les actes des Patriarches*, fasc. I, *Les registres de 381 à 715*, 1932.

<sup>11</sup> Constantinople, 1890.

<sup>12</sup> *Konstantinopolskii Patriarchi*.

M. Claude Delaval Cobham<sup>1</sup>, et Maspero avait commencé l'histoire du Patriarcat d'Alexandrie<sup>2</sup>.

On doit remarquer aussi qu'une *desultory survey*, pour employer le seul terme qui puisse caractériser un ouvrage d'un si charmant caprice, allié souvent à un don de divination qui est rare à vingt ans, a été donnée, avec des titres comme l'„image historique“ et l'„anatomie“, au public anglais, par M. Robert Byron<sup>3</sup>. M. W. Gordon Holmes a repris après le grand ouvrage de M. Diehl l'époque de Justinien<sup>4</sup>.

Par les deux ouvrages de M. Runciman sur Romain Lécapène et l'Empire bulgare on peut mieux pénétrer dans le fouillis des événements du X-e siècle<sup>5</sup>. Par deux fois on a essayé en Angleterre d'esquisser à nouveau l'intéressante physiologie d'Anne Comnène<sup>6</sup>. Un bon livre traite du restaurateur de l'Empire que fut Michel Paléologue<sup>7</sup> et les rapports de ce „second Empire“ avec les Turcs ont été élucidés par plus d'une étude critique récente comme celle de Silberschmidt<sup>8</sup>. Tout ce qui a été fait pour l'histoire des Turcs ottomans, de ma *Geschichte des Osmanischen Reiches* au livre si

<sup>1</sup> *The Patriarchs of Constantinople*, Cambridge 1911. Pour la formation de la théologie byzantine le livre russe récent du père Florovsky, „Pères byzantins des siècles V-VIII“, Paris 1933 (une série de conférences à l'Institut orthodoxe de Paris).

<sup>2</sup> *Histoire des Patriarches d'Alexandrie*, Paris.

<sup>3</sup> *The Byzantine achievement, an historical perspective*, Londres 1929. Cf. notre *Revue*, 1930, p. 162 et suiv.

<sup>4</sup> *The age of Justinian and Theodora*, 2-e édition, Londres 1912, 2 vol.

<sup>5</sup> *The emperor Romanus Lecapenus and his reign*, Cambridge 1929; *A history of the first Bulgarian Empire*, Londres 1930. Cf. notre *Revue historique du Sud-Est européen*, 1930, pp. 244-245; 1931, pp. 312-313; 1932, pp. 96-99.

<sup>6</sup> Naomi Mitchison, *Anna Comnena*, Londres 1928; Georgina Buckler, *Anna Comnena*, Londres 1929.

<sup>7</sup> Chapman, *Michel Paléologue, restaurateur de l'empire byzantin*, Paris 1926. Cf. la même *Revue*, 1926, pp. 255-257.

<sup>8</sup> *Das orientalische Problem zur Zeit der Entstehung des türkischen Reiches nach venezianischen Quellen*, 1923.

sérieux de M. Gibbons, sert aussi essentiellement à l'histoire du „royaume national“ des Paléologues<sup>1</sup>.

La littérature et l'art prennent leur place, en tant qu'elles représentent, non pas une simple technique ou, pour les écrits, des conceptions théologiques ou des exercices de style, si intéressants pour les philologues, mais l'âme byzantine elle-même, dans cet exposé. Notre façon de présenter ces chapitres de Byzance ne peut, naturellement, avoir rien de commun avec le formidable catalogue bio- et bibliographique qui est la gloire impérissable de Karl Krumbacher<sup>2</sup> et avec les études des techniciens qui s'attachent à expliquer moins le style, mis en relation avec les autres manifestations de la même société, que le côté formel des monuments que nous ont transmis mille ans de civilisation restée splendide au milieu des pires vicissitudes.

Mais, dans cette préface même, je crois devoir mentionner certains des ouvrages qui ont ouvert la voie, ont posé des problèmes et ont réuni les résultats atteints par plusieurs écoles nationales d'érudits. Pour la littérature on a oublié depuis longtemps l'essai d'un Giovanni Girolamo Gradenigo, *Ragionamento storico-critico intorno alla letteratura greco-italiana* (Brescia 1759) et aussi l'ouvrage, beaucoup plus récent, d'un savant toujours bien informé, Nicolai (*Litteratur der byzantinischen Periode*, 1878).

Une seconde édition de l'„Histoire“ de Krumbacher serait en préparation: telle qu'elle est, la seconde rend d'immenses services<sup>3</sup>. Un résumé en italien a été donné par M. Montelatici<sup>4</sup>, qui y a introduit aussi la période avant Justinien, à

<sup>1</sup> Adams Gibbons, *The foundation of the Ottoman Empire*, Oxford 1916. Pour d'autres essais voy. la bibliographie critique qui ouvre le livre de M. Vasiliev.

<sup>2</sup> *Geschichte der byzantinischen Litteratur von Justinian bis zum Ende des oströmischen Reiches* (524-1453), 2-e édition (avec la collaboration de M. A. Ehrhard et de H. Gelzer), Munich 1897.

<sup>3</sup> Voy. aussi ses *Populäre Aufsätze*, Leipzig 1909. La bibliographie de ses oeuvres dans la „Byzantinische Zeitschrift“, XIX, p. 700 et suiv.

<sup>4</sup> *Storia della letteratura bizantina* (324-1453), dans la collection Hoepli, Milan 1916. Cf. le compte-rendu, plutôt dur, de Monseigneur Mercati, dans la revue „Roma e l'Oriente“, année 1918, pp. 87-90.

partir de 324. M. Dietrich, mettant ensemble la production byzantine et celle des Néo-Grecs, ou plutôt englobant la littérature byzantine dans le développement du grécisme médiéval et moderne, avait donné quelques chapitres sur les écrits de la même époque, dès 1902<sup>1</sup>. Mais rarement ailleurs on trouvera les caractéristiques profondes que donnait Monseigneur Pierre Battiffol, dans *La littérature grecque* (3<sup>e</sup> éd., Paris 1901). Un travail grec suit l'ancienne méthode, celui de M. Boutiériès<sup>2</sup>, alors que celui, en cours de publication, de M. Aristos Kompanis<sup>3</sup>, a un caractère de vulgarisation. Pour la poésie byzantine seule, après l'essai de feu Litzica<sup>4</sup>, est venu celui de M. Gustave Soyter<sup>5</sup>. Après une révélation de M. della Piana<sup>6</sup>, M<sup>me</sup> Vénétiá Cottas a pu mettre ensemble une présentation du théâtre religieux à Byzance<sup>7</sup>.

Un ouvrage français, celui de Rubens Duval<sup>8</sup>, très circonstancié, un ouvrage allemand, difficile à trouver, celui de Baumstark<sup>9</sup> et un ouvrage russe<sup>10</sup> renseignent sur la littérature syrienne qui, malgré la différence de langue, doit

<sup>1</sup> *Die Literaturen des Ostens in Einzeldarstellungen: Geschichte der byzantinischen und neugriechischen Literatur*, Leipzig 1902. D'après le même système, Pecz, dans l'„Histoire générale de la littérature“ publiée par G. Heinrich à Pest. Cf. Vári, dans la „Byzantinische Zeitschrift“, XIII, pp. 576-577.

<sup>2</sup> *Ἱστορία τῆς νεο-ἑλληνικῆς λογοτεχνίας*. Voy. aussi Hubert Pernot, *Études de littérature grecque moderne*, Paris 1961.

<sup>3</sup> *Ἱστορία τῆς νέας ἑλληνικῆς λογοτεχνίας*. — Pour les influences à Axóum (Abyssinie) Ignazio Guidi, *Storia della letteratura etiopica*, Rome 1932.

<sup>4</sup> *Poesia religiosa bizantina*, Bucarest 1890.

<sup>5</sup> *Byzantinische Dichtung*, Heidelberg 1930.

<sup>6</sup> *Le rappresentazioni sacre nella letteratura bizantina dall' origini al secolo IX*, Grottaferrata 1912.

<sup>7</sup> *Le théâtre à Byzance*, Paris 1931. Cf. notre *Revue historique du Sud-Est européen*, 1931, pp. 227-230.

<sup>8</sup> *La littérature syriaque*, 2<sup>e</sup> édition, Paris 1900.

<sup>9</sup> *Geschichte der syrischen Literatur*, Bonn 1922. Cf. du même Nichte-vangelische syrische Perikopenordnungen des ersten Jahrhunderts, Münster i. W. 1921.

<sup>10</sup> Raït-Kokovtzev, *Brève histoire de la littérature syrienne* (en russe), Pétersbourg 1902.

être considérée comme partie inséparable de la production spirituelle byzantine<sup>1</sup>.

Pour les quelques ouvrages latins de l'époque de Justinien, on a des chapitres dans le grand ouvrage de Martin Schanz<sup>2</sup>.

Pour la théologie, le Père Grumel fixe des directions dans *Les aspects généraux de la théologie byzantine*<sup>3</sup>, pour les épistolographes M. Sykoutris, dans les *Actes du III-e congrès d'études byzantines*<sup>4</sup>. Pour la patrologie, on recourra toujours avec le plus grand profit à l'ouvrage classique de Bardenhever, paru d'abord à Fribourg i. Breisgau (1894)<sup>5</sup>.

Il est regrettable que l'histoire du droit byzantin n'eût pas été reprise d'une façon intégrale après l'ouvrage de Mortreuil<sup>6</sup>, dans la direction indiquée par les travaux de Mitteis.

Pour la paléographie, le grand ouvrage de Gardthausen (*Griechische Paläographie*) se complète par les beaux facsimilés de M. Dölger<sup>7</sup>. Pour la diplomatique peut servir une large étude de M. K. Brandi<sup>8</sup>.

Pour l'histoire de l'art, après les pages lumineuses de Labarte<sup>9</sup>, qui pourraient être difficilement remplacées, le livre fondamental de Bayet<sup>10</sup> a eu une seconde édition en 1904,

<sup>1</sup> Cf. N. R[yssel], *Der Anteil der Syrer an der Weltliteratur*, dans „Das freie Wort“, II, 6, pp. 170-178.

<sup>2</sup> *Geschichte der römischen Litteratur bis zum Gesetzgebungswerk des Kaisers Justinian*, IV (Munich 1904).

<sup>3</sup> Revue „Échos d'Orient“, 1931, p. 385 et suiv.

<sup>4</sup> P. 295 et suiv.

<sup>5</sup> Édition française, par P. Godet et C. Verschaffel, *Les Pères de l'Église, leur vie et leurs oeuvres*, III, Depuis le milieu du VI-e siècle jusqu'à la fin de l'âge patristique, Paris 1899.

<sup>6</sup> *Histoire du droit byzantin et du droit romain dans l'empire d'Orient depuis la mort de Justinien jusqu'à la prise de Constantinople en 1453*, 2 vol., Paris 1844.

<sup>7</sup> *Facsimilen byzantinischer Kaiserurkunden*, Munich 1931.

<sup>8</sup> *Der byzantinische Kaiserbrief aus St. Denis und die Schrift der frühmittelalterlichen Kanzleien*, dans l'„Archiv für Urkundenforschung“, I, pp. 5-86.

<sup>9</sup> Jules Labarte, *Histoire des arts décoratifs*, III, Paris 1865.

<sup>10</sup> *L'art byzantin*, Paris [1883]; *Histoire de l'art byzantin, considéré principalement dans la miniature*, Paris 1886-1891, 2 vol.



et M. Dalton a ajouté une exposition générale, plutôt un richissime catalogue, qui restera<sup>1</sup>. De M. F. W. Unger on avait dès 1892 une étude sur les sources de cet art<sup>2</sup>, quant aux origines duquel s'est développé, à la suite des explorations hardies de M. Strzygowski, toute une littérature polémique dont les pièces principales seront citées dans le chapitre concernant les réalisations de Justinien. Un livre récent, celui de M. Peirce Tyler, vient de New-York<sup>3</sup>, et, au point de vue technique, des observations, traitées peut-être avec trop de mépris, ont été données par M. D. Maillart, un architecte<sup>4</sup>. En polonais, M. Voïeslav Molè vient de publier une „Histoire de l'ancien art chrétien et byzantin“<sup>5</sup>. Mais avant tout on recourra à la seconde édition, sensiblement augmentée, du grand *Manuel* de M. Diehl<sup>6</sup>, aux études de caractère général qu'il y a ajoutées<sup>7</sup>, à la patiente étude, toute nouvelle, de M. Gabriel Millet sur l'illustration des Évangiles<sup>8</sup>.

<sup>1</sup> *East christian art*, Oxford 1925 ; *Byzantine art and archaeology*, Oxford 1911. Cf. Salzenberg, *Altchristliche Baudenkmale von Konstantinopel, vom 5. bis 12. Jahrhundert*, Berlin 1854, et la bibliographie donnée par Krumbacher, ouvr. cité, p. 1118 et suiv.

<sup>2</sup> *Quellen der byzantinischen Kunstgeschichte*, 2<sup>e</sup> édition, 1892 ; J. Richter, *Quellen der byzantinischen Kunstgeschichte*, Vienne 1897.

<sup>3</sup> *Byzantine art*.

<sup>4</sup> *L'art byzantin*, Paris 1924. Cf. K. M. Konstantinidès, *Ἱστορία τῆς βυζαντινῆς τέχνης*, Athènes 1902.

<sup>5</sup> Lwów 1931. Cf. Garrucci, *Storia dell'arte cristiana nei primi otto secoli della chiesa*, 6 vol., Prato 1873-1881.

<sup>6</sup> Paris, 2 vol.

<sup>7</sup> Surtout *L'art chrétien et l'art byzantin*, Paris-Bruxelles, 1928. Voy. Texier et Pullan, *Architecture byzantine*, Londres 1864 ; Al. von Millingen, *Byzantine Constantinople, The walls of the city and adjoining historical sites* ; Wultzinger, *Byzantinische Baudenkmäler zu Konstantinopel*, Hannover 1925 ; Edith A. Browne, *Great buildings... of Byzantine architecture*, Londres, 1912.

<sup>8</sup> *Recherches sur l'iconographie de l'Évangile aux XIV<sup>e</sup>, XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècle d'après les monuments de Mistra, de la Macédoine et du Mont Athos*, I, Paris. — Cf. le même, *Essai d'une méthode iconographique*, dans la „Revue archéologique“, 1917, I, pp. 282-288 ; *ibid.*, 1910, juillet-décembre, p. 71 et suiv. Cf. Tikkanen, *Die Psalter-illustration im Mittelalter*, Helsingfors 1893, et, pour la liturgie, l'étude récente de M. J. D. Ștefănescu

et aux ouvrages, riches en nouvelles perspectives de M. L. Bréhier<sup>1</sup>. Nous faisons suivre en note une bibliographie

dans l'Annuaire de l'Institut byzantin de Bruxelles, I. Pour les apôtres l'étude de M. Friend et notre communication à l'Académie des Inscriptions de Paris, publiée dans le „Bulletin de la Commission des monuments historiques de Roumanie“, 1933. Cf. les observations pénétrantes de Mlle Der Nersessian, dans le *The Art Bulletin*, 1927, vol. IX, no. 3, et dans les „Mélanges Iorga“, Paris 1933.

<sup>1</sup> Cf. Théodore Schmidt, dans le „Viz. Vremennik“, XX, p. 247 et suiv. et James Frederik Hopkins, *The art of the Byzantine Empire*, dans le „Boston Herald“ du 12 février 1897; Bréhier, *Les églises byzantines*, 2<sup>e</sup> édition; Kondakov, *Églises byzantines et monuments de Constantinople* (en russe), Congrès d'archéologie d'Odessa, III, 1887; Gurlitt, *Die Baukunst Konstantinopels*, Berlin 1907; Ebersolt, *Monuments funéraires de Constantinople*, dans le „Bulletin de correspondance hellénique“, XLVI. (1922); Pulgher, *Les anciennes églises de Constantinople*, Vienne 1880; Ebersolt, *Sanctuaires de Constantinople*, Paris 1926; J. J. Socolov, *Églises de Constantinople au XIX<sup>e</sup> siècle*, Pétersbourg 1904; Ebersolt et A. Thiers, *Les églises de Constantinople*, Paris 1913 (déjà en 1842 Constant avait donné un livre, maintenant oublié, *Choix d'églises byzantines en Grèce*, 1842); aussi Texier, *L'architecture byzantine*, Paris 1864; Choisy, *L'art de bâtir chez les Byzantins*, Paris 1884; Strzygowski, *Byzantinische Denkmäler*, 3 vol., 1901-1903; A. Riegl, *Stilsfragen*, Berlin 1893; H. Holtzinger, *Die altchristliche und byzantinische Baukunst*, 2<sup>e</sup> édition, Stuttgart 1899; Ernst Diez et Joseph Quitt, *Ursprung und Sieg der altbyzantinischen Kunst*, Vienne 1903; Muñoz, *Le rappresentazioni allegoriche della vita nell'arte bizantina*, dans la revue „L'arte“, VII (1904), pp. 137-145 (cf. *ibid.*, VIII, pp. 161-170, et son article sur les origines de cet art dans le journal „La Fanfulla della domenica“, 12 mars 1905, ainsi que dans le „Nuovo bollettino di archeologia cristiana“, X, pp. 220-232); L. Bréhier, *Études sur la sculpture byzantine*, dans les „Nouvelles archives des missions scientifiques“, Nouvelle série, III, Paris 1911, pp. 19-108; 1913, pp. 1-68; *L'Orient et l'Occident, L'iconographie chrétienne au moyen-âge*, dans la „Revue archéologique“, janvier-juin 1918, p. 1 et suiv.; Wulff, *Altchristliche und byzantinische Kunst*, Berlin 1919; E. Browne, *Early christian and byzantine architecture*, Londres 1912; H. Glück, *Die christliche Kunst des Ostens*, Berlin 1923 (cf. le même dans les „Byz. und Neugr. Jahrbücher“, II, p. 178 et suiv.).

Sur les périodes de l'art byzantin, Millet, dans le „Byzantion“, I, pp. 581-586. Cf. aussi W. V. Bissing, *Die Bedeutung der orientalischen Kunstgeschichte für die allgemeine Kunstgeschichte*; O. Wulff, *Hellenistische*

choisie ou récente de l'art byzantin et quelques ouvrages concernant le problème de ses origines<sup>1</sup>.

Le père Jerphanion a relevé l'art des églises rupestres, aujourd'hui agonisantes, de Cappadoce<sup>2</sup>. A côté, M. Millet

*Grundzüge und orientalische Einflüsse in der osteuropäischen Kunst*; Hans Achelis, *Das älteste Krucifix*, dans les „Byz. und Neugriech. Jahrbücher“, 1926, p. 187 et suiv.; G. Tschubináschwili, *Untersuchungen zur Geschichte der georgischen Kunst*, I, Tiflis 1921 (cf. le même, dans le „Bulletin du Muséum de Géorgie“, I, 1920-1922, pp. 33-62).

<sup>1</sup> En outre des ouvrages rénovateurs de M. Strzygowski (*Orient oder Rom*, 1901, et de la réplique de M. Diehl, dans l'*Hist. de l'Art*, Millet, *L'Asie Mineure, nouveau domaine de l'histoire de l'art*, dans la „Revue Archéologique“, 1905; Bréhier, *Orient ou Byzance*, dans la même revue, II, pp. 336-412; Millet, *Byzance et non l'Orient*, *ibid.*, 1908, I, pp. 171-189; B. Haendcke, *Zur byzantinischen Frage*, dans le „Repertorium für Kunstwissenschaften“, XXXIV (1911), pp. 93-114; Bertaux, *La part de Byzance dans l'art byzantin*, dans le „Journal des Savants“, nouvelle série, IX (1911), pp. 164-175, 304-314; A. Baumstarck, *Vom Kampf um die Orienthypothese in der Geschichte der christlichen Kunst*, dans les „Historisch-politische Blätter für das Katholische Deutschland“, 1913; Bréhier, *Une nouvelle théorie de l'histoire de l'art byzantin*, dans le „Journal des Savants“, XII (1914), pp. 26-37; Strzygowski, *Origin of christian church art*, Oxford 1923; Théodore Schmidt, *Chine-Perse-Byzance*, dans le „Nouvel Orient“, 1923, pp. 313-327 (cf. Benešević, dans les „Byz. und Neugriech. Jahrbücher“, VI, p. 590; Edmund Weigand, *Die Orient- oder Rom-Frage in der frühchristlichen Kunst*, dans la „Zeitschrift für die neutestamentische Wissenschaft“, XX, 1923; D. Lathoud, *L'école de Constantinople dans l'architecture byzantine*, dans les „Échos d'Orient“, 1925, p. 286 et suiv.; Strzygowski, *Asiens bildende Kunst in Stichproben, ihr Wesen und ihre Entwicklung*, Augsburg 1930 (cf. Brunov, dans les „Byz. und Neugriech. Jahrbücher“, 1932, pp. 182-183). Voy. aussi H. E. Winlock et W. E. Crum, *The monastery of Epiphanius at Thebes*, New-York 1926, et les travaux de M. U. Monneret de Villard (*Saggio di una bibliografia dell'arte cristiana in Egitto*, dans le „Bolletino del r. istituto italiano di archeologia e storia dell'arte“, I, 1922; *La scultura ad Abonàs, note sull'origine dell'arte copta*, Milan 1923; *Les couvents près de Sohâg Deyr el-Abiad et Deyr el-Ahmar*, 2 vol., Milan 1925-6; *Il monastero di S. Simone presso Aswân*, I, Milan, 1927; avec Patricolo, *La chiesa di S. Barbara al Vecchio Cairo*, Florence, 1922. Cf. aussi la revue *Oriente Moderno*, 1928, p. 273, note 1.

<sup>2</sup> Les églises rupestres de Cappadoce. Cf. *La chronologie des peintures de*

pour la Grèce et la Serbie<sup>1</sup>, M. Filov pour la Bulgarie, et pour la Roumanie, l'auteur de ces lignes en collaboration avec M. Georges Balș<sup>2</sup>, qui a fait suivre toute une série de recherches technique approfondies sur l'art en Moldavie<sup>3</sup>, devant lesquelles se dresse maintenant l'oeuvre de M. Ghica Budești pour la Valachie<sup>4</sup> renseignent sur la continuation de l'art byzantin.

Pour les icônes on a, après le beau livre de Kondakov, sur „l'icône russe“, celui de M. M. Wulff et Alpatoff<sup>5</sup>; pour les portraits byzantins l'essai de M. W. de Grüneisen<sup>6</sup>, l'étude de M. R. Delbrück<sup>7</sup>, et pour ceux des princes roumains, notre Album<sup>8</sup>.

A la miniature byzantine de M. Ebersolt<sup>9</sup> fait pendant pour l'Arménie la publication de planches de M. Macler<sup>10</sup>, renseignant sur un domaine qui n'est pas épuisé. Le livre de M. H. Gerstinger<sup>11</sup> traite, pour Byzance, le même sujet.

\* \* \*

Cappadoce, dans les „Échos d'Orient“, 1931, p. 1 et suiv. et dans les Actes du III-e congrès d'études byzantines, p. 242 et suiv.

<sup>1</sup> Cf. V. R. Petković, *La peinture serbe du moyen-âge*, Belgrade 1930.

<sup>2</sup> *Histoire de l'art roumain ancien*, Paris 1932.

<sup>3</sup> *Bisericile lui Ștefan-cel-Mare, Bisericile moldovenești din veacul al XVI-lea; Bisericile moldovenești din veacul al XVII-lea*, Bucarest 1926-1928. Cf. du même *Influences arméniennes et géorgiennes sur l'architecture roumaine*, Valenii-de-Munte, 1931.

<sup>4</sup> *Evoluția arhitecturii în Muntenia și în Oltenia*, 2 parties, Valenii-de-Munte 1931. Cf. les études, utiles, malgré des exagérations, de M. J. D. Ștefănescu, sur lesquels notre „Revue historique du Sud-Est européen“, 1930-3.

<sup>5</sup> *Denkmäler der Ikonenmalerei in kunstgeschichtlicher Folge*, Hellerau-Dresde 1925.

<sup>6</sup> *Le portrait: traditions hellénistiques et influences orientales*, Rome 1911.

<sup>7</sup> *Portraits byzantinischer Kaiserinnen*, dans les „Mitteilungen des kaiserlichen deutschen archäologischen Instituts, Römische Abteilung“, XXVIII (1913), pp. 310-392.

<sup>8</sup> *Portretele Domnilor Români*, Bucarest 1929.

<sup>9</sup> Paris-Bruxelles 1926. Cf. le même, *Miniatures irlandaises à sujets iconographiques*, Paris 1920. Cf. A. Grabar, *La décoration byzantine*, Paris-Bruxelles, 1928.

<sup>10</sup> Cf. notre *Brève histoire de la Petite Arménie*, Paris 1930.

<sup>11</sup> *Die griechische Buchmalerei*, Vienne 1926. — Sur la musique voy. S.

Cependant il y a des côtés qui n'ont pas été touchés et dans chaque conception synthétique se trouve quelque chose d'individuel qui est rarement sujet à tomber en désuétude. C'est pourquoi j'ai repris l'ouvrage paru jadis seulement en traduction anglaise et je l'ai refondu en grande partie, ajoutant au moins autant de choses nouvelles.

Considérant, d'après ma manière actuelle de concevoir la présentation historique, telle qu'elle ressort de mon *Essai de synthèse*<sup>1</sup>, toute partie de l'histoire comme un *développement de l'histoire de l'humanité* unitaire, les différents domaines devant être confondus dans l'unité dominante qui correspond aux règles de la vie organique, quelle qu'elle soit, j'ai fait entrer l'art et la littérature dans cet ensemble qui devait nécessairement les contenir. Les faits n'ont qu'une *valeur significative*, au lieu d'exister par eux-mêmes et de prétendre dans une exposition de caractère général au droit d'être inscrits chacun pour soi. On n'est pas obligé de dire tout ce qu'on sait, de verser tout le contenu des notes qu'on a prises. La chronologie dirige et rappelle au lieu de dominer par ses seules lignes rigides. Dans le courant qui marche, les événements s'inscrivent là où ils déterminent le mouvement ou le symbolisent, et c'est alors seulement que, pour les caractériser, il faut remonter à leurs origines. Je ne pensais pas de cette façon lorsque j'avais la moitié de mon âge d'aujourd'hui, mais j'ai essayé, dans la partie conservée de l'ancien ouvrage, de tout ramener à cette conception, qui est pour moi définitive.

Je ne sais pas si on recourra à ce livre pour s'informer,

---

G. Hatherley, *A treatise on Byzantine music*, Londres 1829; Gaisser, *Le système musical de l'Église grecque d'après la tradition*, Rome-Maradsous 1901 (cf. Thibaut, dans la „Revue bénédictine“, mai 1899); C. Høeg, *La théorie de la musique byzantine*, dans la „Revue des études grecques“, XXXV (1922), pp. 321-334; Père J. D. Petresco, *Études de paléographie musicale byzantine. Les idiômèles et le canon de l'office de Noël (d'après des manuscrits grecs des XI-e, XII-e, XIII-e et XIV-e s.)*, Paris 1932.

<sup>1</sup> 4 vol., Paris, Gamber, 1926-1928.

mais je crois qu'il ne serait pas tout à fait inutile de le lire pour un peu mieux comprendre.

On s'apercevra que j'ai fait recours aux sources arabes en tant qu'elles ont été traduites, que je n'ai pas manqué de signaler les ouvrages en langues slaves et que j'ai introduit partout le renvoi aux sources et aux ouvrages secondaires, même si, dispersés dans toutes les bibliothèques de l'Europe, ils m'ont été en partie inaccessibles. Ma tâche a été parfois facilitée par l'achat pour l'Institut du Sud-Est européen à Bucarest, achat dû à la munificence du roi de Roumanie, de la bibliothèque de feu Heisenberg, dont nous déplorons tous la disparition inattendue et prématurée.



## CHAPITRE PREMIER.

### LE SENS DE BYZANCE ET SA FORMATION (IV-E – V-E SIÈCLE) <sup>1</sup>

#### I.

##### OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

Le vieux Polybe mentionne déjà l'excellence de la cité de Byzance, à laquelle les peuples de la Mer Noire fournissaient du blé, du miel, de la cire, de l'huile, des fourrures précieuses, des salaisons, les cités grecques de la Mer elles-mêmes des poissons en abondance. De larges champs de blé entouraient l'ancienne ville. C'était comme un *trifinium* entre la Thrace, à laquelle elle tenait à peine, l'Asie Mineure et le Pont. Le maître de Constantinople avait naturellement la surveillance des îles de l'Archipel, qui relie la côte de la Thrace à celle de l'Asie, à celle de l'Hellespont et à la lointaine île de Crète, la clé de la route qui mène au continent africain. Il y avait là une position centrale pour les possessions de l'Est impérial et, au point de vue militaire, économique et cultural, une capitale incomparable <sup>2</sup>.

Mais pour toute une histoire, tant de fois séculaire, qui a groupé, mélangé et confondu tant de civilisations jusque là différentes et même ennemies, „Byzance“ est un nom qui vient de notre besoin de distinguer des choses qui à leur

<sup>1</sup> M. Diehl aussi considère, dans ses *Études byzantines*, Paris, 1905 (p. 66), le V-e siècle comme „pré-byzantin“. Krumbacher et Pargoire commencent leurs ouvrages avec Justinien.

<sup>2</sup> Une brève histoire de l'ancienne Byzance dans Oman, ouvr. cité, p. 1 et suiv. Cf., sur son rôle au commencement du moyen-âge, Fuchs, dans les „Bayerische Blätter für das Gymnasialschulwesen“, LIX, année 1923, pp. 177-192. Cf. Gerland, *Byzanz u. die Gründung der Stadt Konstantinopel*, dans les „Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher“, 1933.



époque pouvaient bien être considérées comme identiques; car sous ce titre, d'emploi tardif, plus ou moins légitimé — du moment que Constantinople n'a innové en aucun domaine et n'a présidé qu'à certains moments l'activité de certains domaines<sup>1</sup> — il y a une réalité, une longue et magnifique réalité qui recouvre un millénium entier, et le dépasse même.

L'histoire de cette réalité, qu'on a supposée être une simple permanence, bientôt décadente, et qui est, au contraire, un développement vivace, parfois hautement tragique, toujours particulièrement intéressant, doit être présentée dans le mouvement des éléments composant sa synthèse, qui est *une des formes les plus riches de la vie d'ensemble de l'humanité*; à savoir: *Rome politique, hellénisme culturel et orthodoxie religieuse*, mais aussi continuation tenace *d'un orientalisme, d'un asiaticisme*, qu'on a voulu mener jusqu'à la Chine lointaine et dont beaucoup de côtés ne sont connus que par leur dernière phase<sup>2</sup>.

Il fallut donc traduire en grécité et en „chrétienté“ ce monde, resté romain de tradition, de devoir et d'honneur, de la Rome nouvelle. Ce travail d'adaptation fut poursuivi pendant trois cents ans au moins, si l'on admet que Justinien lui-même est à peine l'„empereur byzantin“. On a appelé „byzantin“ le type de civilisation qui en résulta. Le nom dit bien la chose.

J'ai dit que Byzance est un nom que les Byzantins n'ont jamais connu. Ils se nommaient: Romains, et en étaient très fiers; le grec, — mais pas seulement le grec, aussi le syrien, le copte, l'arménien, — était leur langue habituelle, aussi bien dans la vie usuelle que dans l'Église et, à partir d'une cer-

<sup>1</sup> Pour M. Stein (ouvr. cité, p. 193 et suiv.) on aurait surfait même le rôle de Constantinople, mais l'exemple de son insignifiance sous les empereurs latins, qui n'eurent ni les liens de la tradition, ni la religion orthodoxe, ni la domination de la Mer, ne prouve rien.

<sup>2</sup> Voy. aussi L. Hahn, *Rom, Hellenismus und Orient*, dans les „Blätter für das Gymnasialwesen“ de Munich, XLIV (1908), pp. 673-686.



taine date, dans les actes de l'État. Le nom de l'ancienne ville hellénique sur les Détroits ne pouvait être pour eux que le souvenir d'école d'une vieille chose païenne, bonne à oublier, car rien du présent ne tenait à elle.

Mais il y eut bien une vie byzantine; il y a un art byzantin, une littérature byzantine. Pendant de longs siècles d'opiniâtre défense contre un monde barbare, assimilé moins qu'en Occident, mais tout de même assimilé aussitôt qu'il avait passé par le baptême orthodoxe, on trouve dans tous ces domaines des formes spéciales qui ne peuvent pas être confondues avec les autres.

On ne découvre pas, bien entendu, une création nouvelle, comme il n'y eut pas de nations neuves qui eussent conservé leur caractère avant le contact avec cette romanité chrétienne. La synthèse existe cependant et, pour l'avoir, à une date approximative qui se définit d'elle-même, il fallait pouvoir constater les quatre termes qui concoururent à la former.

Mais d'abord une question: Constantinople est-elle le début de ce monde hautement intéressant, ou bien fut-elle créée aussi pour exprimer un mélange qui depuis longtemps se formait, de ces éléments que la conquête romaine, renouvelant la „monarchie“ traditionnelle de l'Orient, mais avec des lois que n'avaient connues ni la Perse, ni les formes „monarchiques“ précédentes<sup>1</sup>, et puis la conquête chrétienne avaient mis ensemble avec une tendance à se confondre? En d'autres termes, n'y a-t-il pas eu une „Byzance“, aux contours déjà presque dessinés avant l'existence de la ville qui devait la développer aussitôt par cette raison même qu'elle lui devait sa fondation même? La cité de Constantin, un mur de défense et un point d'appui, une tranchée vers l'Orient, avec des choses transportées à la plus grande gloire de l'empereur y résidant, ne se trouva-t-elle pas dès le début la capitale

<sup>1</sup> Voy. notre article dans le volume d'hommage pour Heisenberg de la „Byzantinische Zeitschrift“.

expressive d'un monde qui, provenant pour les trois quarts des milléniums de l'Orient, que Byzance, maintenant dominait, avait accepté d'être régi autrement que par les sacrées traditions exprimant la volonté immuable des dieux?

Ainsi, dès le début, on peut se demander si, bien que cette synthèse ne fût réalisée qu'assez tard—et nous continuons à admettre le VI-e siècle —, il n'y a pas eu avant la „Byzance“ dont on parle une autre, si donc ces quatre termes ne s'étaient pas rencontrés auparavant, s'ils n'avaient pas cherché à se confondre pour donner au monde la forme nouvelle qu'on appelle byzantine.

La réponse à la question posée plus haut ne peut être qu'affirmative.

Nous ne pouvons pas admettre pourtant, avec M. E. Stein <sup>1</sup>, que le règne de Dioclétien commença une nouvelle époque dans la vie de l'Empire romain. Pour cet empereur innovateur, Nicomédie ne fut jamais ce que Constantinople a été pour Constantin; il finit, du reste, ses jours à Salone. Rien ne montre qu'il eût voulu faire de la ville bithynienne une vraie et durable capitale de l'Empire. En outre, ce Dalmate resta toujours très occidental. Enfin, et surtout, le persécuteur du christianisme ne pouvait pas ajouter le principal élément de la synthèse byzantine: l'orthodoxie chrétienne.

Mais, bien avant Justinien, Rome avait pénétré dans l'Orient avec sa façon de concevoir la monarchie traditionnelle qu'elle n'avait pas voulu conquérir, mais qui d'elle-même avait forcé les Romains à entreprendre une oeuvre qui ne dérivait pas nécessairement de la raison d'être de leur cité, devenue en Occident un vaste et puissant État. Bien avant ce règne qui proclama triomphalement la synthèse accomplie il y avait dans cet immense domaine, régi maintenant par les lois romaines, une chrétienté qui domina toute la pensée pendant quelque temps, qui la confisqua presque, rejetant

<sup>1</sup> *Geschichte des spätrömischen Reiches*, I, p. 1 et suiv. Il va jusqu'à affirmer qu'on a exagéré l'importance militaire de Constantinople.

tout ce qui paraissait étranger à son essence. Dès le troisième siècle la couronne de lauriers des empereurs acclamés dans les camps était remplacée par le cercle d'or des royautés impériales de ce monde de l'Orient où le dernier basileus avait été un Macédo-Hellène, imitateur des rois de la Perse et de l'Assyrie. Même avant la création de Constantinople, les nécessités de la défense, ainsi que le prestige d'un archaïque monde splendide et la séduction des plus grandes richesses avaient attiré l'énergie militaire et l'ambition politique romaine dans ces parages où allait fleurir, d'un essor si puissant, la société byzantine.

Mais, pour avoir Byzance, il faut quelque chose de plus : la *séparation définitive*, la *séparation matérielle* — car l'unité idéale subsista —, *d'avec les régions occidentales*.

Cette partie du monde romain avait pu être réunie à l'Orient et son *imperium* mystique avait été réduit à se confondre avec la *basileia* de l'Orient; elle n'en était pas moins restée distincte par le principe même de la plus ancienne vie à Rome, de même que par le caractère des provinces qui étaient entrées par le conquête dans l'État républicain, puis dans l'Empire. La vie des cités était entourée d'une campagne très vivace, qui influençait par ses coutumes patriarcales les habitants des villes aussi. Il y avait dans ces régions, en outre, une perpétuelle transformation venant d'une faculté infinie d'initiative et d'adaptation. Les formes une fois fixées n'étaient ici qu'un point de départ à la recherche d'autres formes, mieux correspondantes aux réalités qu'elles devaient recouvrir. Un flux incessant de nations en mouvement, de classes en évolution, d'idées qui s'élèvent et retombent, de coutumes qui s'imposent et qui disparaissent, c'est le pays du devenir, tandis qu'en Orient, depuis de longs siècles, l'effort se dépense à maintenir les types archaïques, vénérables, sacrés, qu'une nation passe à l'autre et qui représentent, sous le nom varié des sociétés qui se succèdent et des États qui se remplacent, une permanence indestructible.

Seulement lorsqu'ils seront confinés à l'Orient seul, Orient hellénique, Orient hellénisé, les „Romains“ de Constantinople, en train de devenir des „Rhomées“, pourront se gagner et se conserver leur physionomie définitive.

Jusque là on verra que l'Occidental, le Latin que fut Constantin n'était pas plus Byzantin que ce prédécesseur, introducteur de la monarchie, Dioclétien, l'Illyre latinisé des côtes de la Dalmatie où il préféra s'établir, pour ses derniers jours, dans cet immense palais de Salone, après avoir goûté, à Nicomédie et ailleurs, les tragiques voluptés de la plantureuse Asie. Lorsque sa carrière, difficile, de guerrier lui permit de prendre résidence, pacifiquement, dans une capitale, il sentit le besoin de transporter dans cet Orient où sur le Bosphore il avait découvert le meilleur poste d'observation contre les Goths — et pas contre les Asiatiques — ses Romains de langue latine.

On ne connaîtra jamais les débuts de cette ville impériale improvisée, commandée, à la façon des établissements grandioses que le monde dut à Alexandre-le-Grand, car, il ne peut pas y avoir de doute, ce fut l'exemple, à Alexandrie surtout, du conquérant inimitable, installé définitivement en Orient, qui séduisit le fils de Constance „le Pâle“ (Chlorus, Χλωρός) et de son amie Hélène. Constantinople dut être au commencement très „officielle“, et aussi latine que l'était restée l'ancienne Rome. Des privilèges ont été sans doute accordés aux arrivants, et on peut presque soupçonner une colonisation comme celle de Mohammed II, un millénium plus tard, qui, pour repeupler Constantinople ensanglantée par le massacre, fit venir par force des habitants de l'embouchure du Dniester et des cités d'Asie. Pendant des années, et pas seulement à la Cour et dans les offices, on parla latin.

Et, quant à la religion, les temples restèrent, jusqu'à celui de la Fortuna Imperatoris, que les Grecs appelèrent Tyché. Le christianisme, persécuté jadis pour son inimitié à l'égard de l'État, toléré ensuite sans aucun privilège écrit, avec pro-

messe de discipline<sup>1</sup>, admis enfin comme une des religions acceptées, même s'il ne consentait pas à se confondre, comme l'avaient fait tant d'autres, venant de ce même Orient, dans les cultes de l'État, ne donnait pas encore le cachet à toute cette société, où les intellectuels durent rester fidèles à l'autre religion, si intimement liée à l'histoire de Rome, à toute sa poésie et à toute sa pensée. „Président et gardien“ de la loi de Jésus aussi, Constantin, qui, comme on l'a observé, adoptait plutôt la force documentée de l'Église victorieuse qu'un credo religieux<sup>2</sup>, put paraître en surveillant dans les synodes plutôt pour y imposer la „paix romaine“, dont l'Église elle-même avait besoin contre l'hérésie, mais il ne s'entoura pas, comme le feront les empereurs byzantins, des splendeurs de cette religion qui se montra en état de remplacer tout, cérémonies officielles, art et littérature. Il est vrai que, s'il ne se fit baptiser que sur son lit de mort, c'était la coutume pour ceux qui craignaient de profaner par de nouveaux péchés la purification<sup>3</sup>. On ne peut pas admettre que dès cette époque-là on se fût borné aux lectures recommandées par l'Église, que l'enseignement fût devenu aussitôt chrétien. Or, sans cela on ne peut pas avoir la définition élémentaire du byzantinisme.

Il fallut donc attendre, entre autres motifs, cette séparation de l'Occident dont il a été question ci-dessus et, pour comprendre combien il était difficile d'y arriver, un examen des vicissitudes de l'*Imperium* paraît nécessaire.

<sup>1</sup> Cf. Baynes, *Constantine the great and the christian church*, Mémoires de l'Académie de Londres, 1929-1931; Piganiol, *L'empereur Constantin-le-Grand*, Paris 1932; Martroye, *La répression de la magie et le culte des gentils au IV-e siècle*, extrait de la „Revue historique de droit français et étranger“, 4-e série, IX, pp. 669-70, et les comptes-rendus de M. H. Grégoire, dans le „Byzantion“, VII, p. 645 et suiv.

<sup>2</sup> Voy. la conférence, si pleine d'idées, de M. Hugo Koch, *Konstantin der Grosse und das Christentum*, Munich, 1913.

<sup>3</sup> Surtout, p. 41 : „Gesiegt hat im Westen wie im Osten nicht Nazareth, nicht Golgotha, sondern Rom, das Imperium Romanum“.

## II.

ORIENT ET OCCIDENT <sup>1</sup>

A travers les siècles et pour répondre à une nécessité, la cité de Rome avait produit lentement l'Empire romain.

Cet Empire, gouverné par le dictateur des soldats dont l'*imperium* devait être désormais perpétuel, devant le danger incessant que lui faisaient courir les barbares, dut être divisé, sous le point de vue de la défense seule, parce que la législation restait unique et on s'entendait pour la nomination des consuls <sup>2</sup>, en deux *provinces*, qui portèrent, en Occident et en Orient, le même titre d'Empire, sans que l'unité idéale de l'*Imperium* indivisible en souffrit aucune atteinte <sup>3</sup>.

La matérialité de l'Empire fut ainsi simplement dédoublée, le lien entre les deux parties étant le *foedus* <sup>4</sup>, d'une manière provisoire au début, de même que l'institution impériale elle-même avait eu au commencement un caractère uniquement provisoire. L'Occident impérial — il vaudrait mieux employer ce terme que celui d'Empire d'Occident, qui n'est guère contemporain et n'a pas de sens — deviendra la proie des Germains, puis l'apanage idéal des Papes, enfin le lot des empereurs romains d'origine germanique dont la série s'ouvre avec Charlemagne et est renouée par Othon I-er.

Dans cette moitié occidentale du monde civilisé antique, jamais plus aucune cité n'aura un rôle décisif. Rome, pillée, humiliée, dévastée, définitivement déchue quant à son rôle laïque, ne légua à aucune autre ville son héritage. L'Occident gardera, il est vrai, en partie, les lois romaines et la tradition de la langue latine dans l'État, l'Église et la vie de l'es-

<sup>1</sup> Sur l'*ἑσπερίον κράτος*, l'*ἑσπερία ἐπικράτῃς*, d'un côté, et le monde byzantin, le *ἐν Βυζαντίῃ βασιλεύων*, voy. Procope, *De bello italico*, éd. de Bonn, p. 10.

<sup>2</sup> Voy. Bury, *History*, I.

<sup>3</sup> Voy. ma contribution à la *Festgabe* pour Karl Lamprecht (Berlin 1909) : *Der lateinische Westen und der byzantinische Osten in ihren Wechselbeziehungen während des Mittelalters*.

<sup>4</sup> Stein, ouvr. cité, pp. 379, 429, 465, 575.

prît. Nombre de fonctions, d'institutions, une grande partie du costume, les éléments de l'art, le cérémonial des Cours, les usages des écoles, tout cela vient de l'ancienne Rome, directement ou par le moyen du christianisme.

Plus que les traces du passage, les monnaies italiennes nous permettent de suivre la pensée en développement des nouveaux maîtres germaniques de la péninsule. On a prétendu que Ricimer, qui avait donné le trône à Anthémios, venu de Constantinople, „avec Marcellin et autres personnages d'élite et avec une grande quantité de soldats“<sup>1</sup>, pour le faire tuer ensuite<sup>2</sup>, se fit représenter à côté de lui sur le revers d'une monnaie qui a de face l'empereur armé<sup>3</sup>. De fait les deux figures, pareilles d'attitudes et de vêtement, ne peuvent être que les deux empereurs. Odoacre apparaît portant un simple bonnet sur ses petites monnaies d'argent et de cuivre, avec l'inscription „Flavius Odovac[ar]“, et on sait combien on usait et abusait de ce qualificatif de „Flavius“<sup>4</sup>. Alors que les Vandales d'Afrique, comme Thrasamond, ou Hildéric, Gélimer, des „rebelles“, s'arrogent la couronne de lauriers et le droit de frapper monnaie à leur effigie, avec le „dominus rex“ devant leur nom et la „felix Carthago“ opposée insolemment à la „felix Roma“ de coutume<sup>5</sup>,

<sup>1</sup> „Cum Marcellino aliisque comitibus viris electis et cum ingenti multitudinē exercitus copiosi“ ; Mommsen, *Chronica Antiqua*, II, pp. 34, 234. Cf. *ibid.*, I, pp. 305, 598.

<sup>2</sup> Cf. les détails que donne la chronique de Malalas, éd. de Bonn, pp. 373-375. — Anthémios avait épousé la fille de l'empereur Marcien, et leur fille, Alypia, avait été donnée en mariage à Ricimer ; *ibid.*, p. 368 ; Jean d'Antioche, dans Müller, *Fragmenta historicorum graecorum*, IV, pp. 617-618. Cf. aussi Ennodius, *Vita S. Epiphani*, dans les *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores*, VII, dans le *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, VI, Vienne 1882, et dans les *Acta Sanctorum*.

<sup>3</sup> Voy. Pfeilschifter, *Theoderich der Grosse und die katholische Kirche*, Münster 1896, p. 25.

<sup>4</sup> *ibid.*, pp. 29, 135. Ainsi Flavius Aëtius (Stein, ouvr. cité, p. 428 ; cf. *ibid.*, p. 99). Un  $\Phi\lambda\acute{\alpha}\nu\sigma\varsigma$  Ἀρκαδίου ; H. Grégoire, *Inscriptions*, I, p. 32, no. 100<sup>8</sup>.

<sup>5</sup> Pfeilschifter, loc. cit., pp. 58, 90, 114.

la monnaie d'or de Théodoric, qui s'intitule „*dominus rex*“ sur ses tuiles seules<sup>1</sup>, nous montre un roi barbare coiffé d'une espèce de casque à plume, et telle inscription du „*rex*“, pas encore „*dominus*“, parle seulement de sa victoire sur les Francs et les *gentes* en général<sup>2</sup>. Le jeune Athalaric, son petit-fils, est rendu en guerrier, lance en main, avec le titre de „*dominus*“ et l'„*invicta Roma*“<sup>3</sup>. Le mari d'Amalasonthe, Théodat, sera après sa révolte un „*dominus*“ et un „*rex*“, et sa tête sera ornée d'un diadème de perles; la „*victoria principum*“ concerne sa femme, héritière du trône<sup>4</sup>. Désormais tous les défenseurs loyaux de l'Italie occupée se coifferont de cette façon, jusqu'à Téia, „*Theia*“, le dernier, qui cependant accouplera ses seuls titres à l'effigie de l'empereur Anastase, suivant ainsi la coutume franque d'assurer le bon aloi de la monnaie<sup>5</sup>.

On a essayé de montrer que Théodoric, que telle inscription appelle „*dominus noster*“, „*semper augustus*“ et „*propagator Romani nominis*“, aurait tendu à se séparer de l'Empire, ayant même obtenu de l'empereur Anastase les insignes envoyées par Odoacre à Zénon. On invoque aussi la flatterie de son fonctionnaire Cassiodore. C'est confondre les flagorneries des sujets avec l'affirmation politique<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 84-85 (d'après la „*Rivista italiana di numismatica*“, VIII, 1895). Cependant il avait été question de son mariage avec Juliana, fille de l'empereur Olybrius et de la princesse Placidie, revenue de sa prison d'Afrique, laquelle épousa ensuite Aréobinde (*ibid.*, p. 27). Sur Juliana, Malalas, p. 368. La soeur de Placidie était devenue la femme du roi vandale Genséric; *ibid.*, pp. 373-375.

<sup>3</sup> Pfeilschifter, loc. cit., p. 107.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 111.

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp. 112, 114, 115, 116, 120. Cf. aussi Mommsen, *Ostgothische Studien*; Maurice Dumoulin, *Le gouvernement de Théodoric et la domination des Ostrogoths en Italie, d'après les oeuvres d'Ennodius*, dans la „*Revue historique*“, 1902; le beau chapitre consacré à Théodoric, dans Bury, *History*, 1923, I, 404 et suiv.

<sup>6</sup> Cf. Bury, loc. cit., p. 454, note I; Anonyme de Valois, dans les *Chronica Antiqua*; Manso, *Gesch. des ostgotischen Reiches in Italien*, Breslau



Mais ce ne seront tout de même que des restes, des épaves qui surnagent, des formes dont l'esprit s'est envolé, des débris parfois méconnaissables. L'influx germanique, dont il ne faut pas trop réduire l'importance, qu'on a commencé par exagérer d'une façon tendancieuse, saura remplir d'une manière très appréciable son rôle transformateur, révolutionnaire. L'harmonie, les liaisons délicates, le parfait système de civilisation qu'avait créé Rome ancienne, seront détruits. Il n'y aura pas de continuité générale entre l'Empire de Théodose et celui des Carolingiens, des Othoniens.

Aussitôt après l'an mille enfin, des civilisations nationales commenceront à poindre. Elles tâcheront de rompre leurs liens avec un Empire asservi à la seule nationalité germanique; la langue vulgaire des différents peuples, fixée à cette époque, empiètera sans cesse sur les droits du latin.

De ce côté, donc, le nouvel âge se manifestera d'une manière plus rapide et plus caractéristique.

La vie de l'Orient romain se distingue nettement de celle que nous venons d'esquisser. L'infiltration barbare tarde, et, lorsqu'elle se produit, elle n'atteint jamais l'importance qu'elle a acquise depuis longtemps en Occident. Les Germains s'écoulent vers l'Occident par les grandes routes que sont les voies impériales construites pour les légions protectrices. Les Slaves n'oseront pas rêver de Byzance; dans les provinces qu'ils occuperont, ils se résigneront facilement au système qui les rendra fédérés, clients et mercenaires de l'empereur. Jusqu'à l'arrivée des Bulgares, jusqu'à leur assimilation aux habitants de la Thrace conquise, il n'y aura pas un concurrent barbare à la pourpre de Dioclétien et de Justinien. Il faut tenir compte, en plus, de ce que les provinces les plus nombreuses, les plus étendues, les plus peuplées et les plus riches se trouvent en Asie et en Afrique et que celles d'Asie, mal-

---

1824, p. 392 et suiv.; Friedländer, *Münzen der Vandalen*, p. 62 et suiv.; cf. F. Ferd. Kraus, *Die Münzen Odovacars*, thèse de Munich, 1919, p. 69, note 28.

gré le voisinage des Perses, ni celles d'Afrique, n'auront aucune invasion à subir jusqu'aux Arabes du VII<sup>e</sup> siècle.

L'Orient, resté romain de caractère, sans aucune interruption, sans ces infiltrations qui auraient pu en fausser le sens, aura donc deux siècles de répit relatif, que les empereurs sauront employer utilement. Il n'y aura pas ici de subjection, de chaos, de pillages par les barbares à travers la Capitale, comme ceux des Visigoths et des Vandales dans la Rome ancienne. La vie romaine se développera libre à travers les siècles, quel que fût son nouveau vêtement. Les barbares n'usurperont pas l'État, comme le fit en Occident Odoacre<sup>1</sup>; ils ne le suppléeront pas, comme Théodoric, „rois“ tous les deux à la place des Césars écartés. Ils ne viendront pas reprendre pour leur propre compte la tradition, après un interrègne impérial de quatre cents ans écoulés. Leurs chefs arriveront à l'autre dignité impériale, ils fonderont même des dynasties, mais seulement après avoir quitté leurs peuples et leurs coutumes, après s'être „faits romains“, après avoir fait preuve d'une assimilation tant soit peu convenable. „Isaurien“, „Thrace“, „Macédonien“ n'est plus pour eux qu'un sobriquet, comparable à ces sobriquets des grands Vizirs turcs, qui rappellent la province ou ils sont nés ou le métier qu'ils ont exercé au début de leur carrière. Rome nouvelle y restera intangible.

A quoi cela tient-il? Uniquement au coup de maître que fit Constantin-le-Grand en transformant Byzance, pillée, puis refaite par Septime Sévère, en sa „ville de Constantin“, sa *Constantinopolis*, sa „nouvelle Rome“. De Constantin à Théodose I<sup>er</sup>, pendant deux cents ans environs, cette capitale était déjà achevée. C'était une Rome, la Nouvelle, la Rome du présent et de l'avenir.

En créant la nouvelle capitale, qui assurait les communications par Mer, les fournitures de provisions pour un centre de population si important, pour une ville fortifiée qui devait

<sup>1</sup> Sur ce point de nouvelles explications ont été essayées plus récemment par Georges Ivanov, dans les „Zapiski“ de l'Université de Saratov, VI, 3.

s'attendre à des attaques et à des sièges, et répondait aussi sans doute au dérangement d'équilibre qui s'était depuis longtemps produit en faveur de l'Orient<sup>1</sup>, Constantin avait voulu faire une ville romaine, même sous des meilleurs auspices que l'ancienne Rome<sup>2</sup>. La ville dont la pierre fondamentale avait été posée le 8 novembre 324 et dont l'inauguration solennelle eut lieu le 11 mai 330<sup>3</sup>, devait être chose latine. On y transporta les gens d'Occident que leur devoir y appelait et on employa une contrainte officielle, comme celle, déjà mentionnée, de Mahomet II ou celle du roi de Sardaigne au XVIII-e siècle, qui garnit ainsi de beaux édifices sa capitale de Turin, pour que tels fermiers asiatiques de l'État y construisent leurs maisons<sup>4</sup>. Ce caractère on chercha à le conserver autant que possible pendant le IV-e, même le V-e siècle<sup>5</sup>.

Constantin devait le vouloir, étant lui-même jusqu'à la fin un Latin, un Latin de l'Occident, très païen d'esprit, quelle que puisse être l'opinion sur son prétendu „procès de conscience“, qui sent assez la politique de la „paix romaine“

<sup>1</sup> Voy. Baynes, *History*, p. 15.

<sup>2</sup> „Romam autem intelligimus non solum veterem, sed etiam regiam nostram, quae Deo propitio cum melioribus auspiciis condita est“; *Corpus juris*, I, VIII.

<sup>3</sup> Cf. Preger, *Scriptores rerum constantinopolitanarum*, Leipzig 1907; Preger, dans l'„Hermes“, XXXVI (1901), p. 336 et suiv.; XXXVII, pp. 316-318; le même, dans le „Programme du Gymnase Maximilien“ de Munich, 1895; Bréhier, *La fondation de Constantinople*, dans la „Revue historique“, CXIX (1915); „Échos d'Orient“, 1924, p. 289 et suiv.; David Lathoud, *ibid.*, 1925, p. 180 et suiv. Sur les environs et les îles voisines, „Échos d'Orient“, X, p. 15 et suiv.; XI, p. 19 et suiv.; XX, p. 178 et suiv. Cf. Gerland, dans les „Byz.-neugr. Jahrbücher“, 1933, pp. 102-103.

<sup>4</sup> Socrate, *Histoire ecclésiastique*, II, p. 41.

<sup>5</sup> Voy. Stein, *ouvr. cité*, p. 195, note 6; Émèreau, *Constantinople sous Théodose le Jeune*, dans le „Byzantion“, II, p. 109 et suiv.; V. N. Benešević, *Otcherki po istorii Vizanti pod redaktziei*, etc., Pétersbourg 1913, 3 fascicules; V. Schultze, *Konstantinopel*, Leipzig 1913; *Constantinople painted by Warwick Goble, described by Alexander von Millingen*, Londres 1906. Cf. Millingen, *Byzantine Constantinople*, Londres 1899; Will. Holden Hutton, *Constantinople*, Londres, Dent.

et de la mise en oeuvre, pour l'idée d'État, plus sacrée que tous les dieux anciens et modernes, de tout élément de vitalité existant. Flavius Constantin, le fils, né à Naïssus, dans une contrée de latinisation absolue, fils de Constance le Pâle et d'une femme qui n'était son épouse que dans un sens dérivé du droit romain<sup>1</sup>, avait vécu exclusivement parmi des soldats de races différentes que réunissait la seule romanité de caractère latin qui résonne dans les acclamations et les mots de commandement. Il prétendait descendre de l'empereur Claude<sup>2</sup>. On conservait dans sa famille le culte du Soleil, et la déesse Tyché continua à être adorée jusqu'au moment du prudent baptême *in extremis*; les portes du temple de sa *gens flavia* ne furent jamais fermées<sup>3</sup>.

Le premier empereur byzantin sera donc, sans doute, Justinien. Il représente la réunion des éléments qui forment l'essence même de Byzance. A ces éléments il donne la forme définitive. Pour l'orthodoxie, il se dégage des restes du monophysisme et gagne pour sa formule orthodoxe la garantie de l'ancienne Rome. Pour l'art, il transporte à Constantinople, et l'y installe, la coupole mésopotamienne dans le superbe tour de force de S-te Sophie: la basilique romaine coiffée de la tiare des monarchies orientales. Pour l'ordre légal, il rappelle le droit romain en le baptisant un peu d'orthodoxie. Pour la légitimité romaine, il en arrive à être le restaurateur des limites occidentales de l'Empire et s'en glorifie dans un de ses édits, souvent cité pour essayer de prouver qu'il poursuivait un idéal politique de restauration. Et, paysan balca-

<sup>1</sup> Stein, ouvr. cité, p. 397; Şesan, *Die Religionspolitik der christlichen römischen Kaiser*, 313-380, 1911, p. 79, note 4. Il nomma d'après cette Augusta l'*Augustacum*; Bury, *History* (1923), I, p. 75. Cf. Kragennikov, *Prodromus sylloges vitarum laudationumque sanctorum Constantini Magni et Helenae, matris ejus, graece atque slavice mox edendarum*, Iouriev, 1915, Supplément de la „Revue byzantine“ (russe), I.

<sup>2</sup> Stein, ouvr. cité, p. 115.

<sup>3</sup> Şesan, ouvr. cité, pp. 253, 281, 286, note 4; Baynes, ouvr. cité, p. 17 et suiv.; Preger, *Konstantinos Helios*, dans le „Hermes“, XXXVI (1901), pp. 457-469; Stein, ouvr. cité, pp. 148-149. Cf. la défense de la sincérité chrétienne de Constantin, dans le livre récent de M. Jules Maurice, *Constantin le-Grand*.

nique par ses origines, malgré une jeunesse de „lion“ constantinopolitain, marié à l'actrice en vogue, il amène à la couronne de l'Orient tout l'afflux des nouvelles et fortes vitalités nationales.

Avant Justinien il n'y a que deux types d'empereur. L'un, partant de Constantin, est celui du „commiliton“, du „co-vétéran“, du défenseur perpétuel des frontières de l'empire au milieu des soldats qu'il dépasse de sa dignité. Un empereur qui crée une capitale, mais n'en a pas une, qui compose une Cour, mais ne s'en sert pas, car il est toujours sur la brèche, combattant contre les barbares dans les camps, contre l'hérésie dans les synodes, à côté des soucis de bonne justice, d'administration honnête<sup>1</sup> dans les provinces, du devoir de défendre la bonne monnaie, le *décargyre*, contre les faussaires, les „paracharactes“<sup>2</sup> (on sent déjà les pratiques de l'Orient), de faire rentrer au moment prévu les impôts, d'empêcher les usurpations.

Puis le type asiatique de Zénon et d'Anastase, les conservateurs. Déjà avant eux un temps précieux est employé à fixer, à bien définir les rangs civils. Eux, ils se trouvent dans leur propre milieu d'anciens fonctionnaires, dans ce monde nouveau qui ressemble à celui des Séleucides d'Antioche.

Justinien ne veut être ni un soudard qui ne peut pas quitter le bouclier, ni un bureaucrate ayant reçu de l'avancement. Du passé, surgit devant lui l'empereur complet, intégral: Auguste. Il est, dans ce domaine aussi, le restaurateur, qui ressuscite „l'antiquité perdue et diminuée“<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> On voit sous les fils de Théodose un prévaricateur renvoyé sous bonne garde dans la province à laquelle il doit rendre raison; *Cod. Theod.*, XXVII, III. On défend aux bergers d'avoir des chevaux et de nourrir les enfants des autres, pour obvier au brigandage (même époque; *ibid.*, XXX, XXXI).

<sup>2</sup> *Cod. Theod.*, IX, XXI, VIII. On explique au vulgaire que le poids, et non les proportions de la figure, intéressent; *ibid.*, XXII. Cf. *ibid.*, XXIII, II.

<sup>3</sup> Nouvelles de Justinien, coll. III, tit. III: „nobis reparantibus omnem vetustatem jam deperditam et diminutam“.

## CHAPITRE DEUXIÈME.

### ÉTUDE DES ÉLÉMENTS DE LA SYNTHÈSE BYZANTINE

#### I.

#### L'ÉLÈMENT ROMAIN

Lorsque ce que nous appelons „Byzance“ s'est formée, on n'entendait guère se détacher d'aucun souvenir romain. Justinien parlera non seulement de Romulus et de Numa, mais aussi du „roi troyen“ Énée, „dont nous vient le nom d'Énéades“<sup>2</sup>. Du fond de la série des empereurs, César lui-même apparaît devant Justinien, comme un „très cher“ antécédent, ayant „donné un bon commencement à la domination du monde, que nous possédons“<sup>3</sup>. La plus grande révérence se tourne vers Constantin, le *pietissimus princeps*, vers sa mère, la *honestissima*, dont le nom, donné à l'Hellénopontus, est restauré<sup>4</sup>.

Par contre il lui arrive assez rarement de rappeler ses plus proches prédécesseurs, sauf Marcien, qui est pour lui un *imperator eximius*<sup>5</sup>, et Léon I-er, „de bonne mémoire, qui, parmi ces empereurs, après Constantin de pieuse mémoire, a augmenté l'autorité (*principatum*) de la foi chrétienne et a établi la dignité et la discipline des saintes églises“<sup>5</sup>. Alors qu'il ne se rapporte, dans les „Institutions“, que rarement aux décrets

<sup>1</sup> „Et nos quidem Aeneadae ab illo vocamur“; Nouvelles, coll. V, tit. II, XLVII.

<sup>2</sup> Nouvelles, coll. IV, tit. IX, XXX: „Charissimo nobis Caesare qui summo orbis terrarum arbitrio, quod nos. obtinemus, bonum dedit principium“.

<sup>3</sup> Nouvelles, coll. IV, tit. VII, XXVIII.

<sup>4</sup> Nouvelles, col. VIII, tit. VI, no. CV.

<sup>5</sup> Nouvelles, II, I, VII. Il est question aussi d'Anastase *piae memoriae*.

de Zénon, il admire ce Léon, „l'homme aux sanctions fortes et viriles“<sup>1</sup>. Mais, avant tous les autres, son oncle, le paysan thrace Justin, est loué pour être arrivé „à surpasser en piété et en sagesse tous ceux qui avaient régné jusque là“<sup>2</sup>.

Justin et Justinien représentent, du reste, une réaction. Si Léon venait du pays des „Besses“, de cette même Thrace<sup>3</sup>, Zénon avait été un barbare de l'Orient, Anastase un ancien fonctionnaire dalmate. On était gouverné donc par les races vaincues et par les gens des bureaux. Ce n'étaient pas les représentants de la vitalité, encore jeune, des meilleures populations de cet ensemble qui détenaient le pouvoir.

Or il y avait dans les provinces européennes, balcaniques, restées, sauf le littoral, très latines, très libres, très guerrières, une perpétuelle source de vie<sup>4</sup>. Léon I-er lui-même était un „Besse“ de ces régions<sup>5</sup> qui s'étaient gagné un commencement d'individualité politique. En effet, sous Zénon, le Gépide de sang royal Mundus, qui avait commandé jadis à Sirmium et qui avait servi Théodoric, demande pour lui le Danube, qu'il défend contre les restes des Huns, pacifiant la Thrace<sup>6</sup>. Sous Anastase les Isaures, devenus maîtres de l'Empire, sont détruits par une coalition de forces „scythes, gothes et besses“ de cette même province<sup>7</sup>. La révolte de Vitalien, fils de Patriciolus de Zaldapa, sur le Bas Danube, aux noms si romains, le montre bien<sup>8</sup>. Il s'appuyait, cet empereur de ré-

<sup>1</sup> Nouvelles, coll. IV, tit. I, XXII: „in Leonem piae memoriae pervenit, virum fortiter atque viriliter etiam de istis plerumque sancientem“.

<sup>2</sup> „Qui pietate atque sapientia omnes quot unquam imperarunt superavit“; Nouvelles, coll. IX, tit. XXII, nov. CXL.

<sup>3</sup> „Bessica ortus progenie“; Jordanès, *Rom.*, p. 335.

<sup>4</sup> Voy. Jacques Zeiller, *Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'Empire romain*, Paris 1918.

<sup>5</sup> Malalas, p. 369.

<sup>6</sup> Καὶ ἐγένετο εἰρήνη ἐν Θράκη καὶ ἐκ τούτου φόβος κατέσχε τὰ ἔθνη ἐξ ὅλης; *ibid.*, pp. 450-451.

<sup>7</sup> Μετὰ πλῆθος Σκυθῶν καὶ γοθικῆς καὶ ἑσσαικῆς χειρὸς; *ibid.*, pp. 393-394.

<sup>8</sup> Jean d'Antioche, loc. cit., VI, p. 32: ἀπὸ τῆς ἑ' χιλιῶν πολέμων τῶν καὶ ἀγροτικῶν ἀνδρῶν. Un πλῆθος γεωργικόν aussi dans l'armée de Marcien; *ibid.*, IV, p. 619. Cf. Malalas, p. 403 et suiv.

volte, qui occupa une grande partie de la Thrace<sup>1</sup> et mit le siège devant Constantinople, non seulement sur un groupe de barbares sur la frontière<sup>2</sup>, mais aussi sur les populations de la Mer Noire, des paysans, qui lui donnèrent les plus forts, les meilleurs de son armée. Il est dommage qu'on ne sache que par quelques lignes grecques de Jean d'Antioche<sup>3</sup> les intentions de ce soldat qui manqua de peu la couronne des Césars.

Il fut vaincu, abandonné, et périt. Mais l'essor de la race n'en continua pas moins. Justin, le vieux soudard illettré, le Thrace originaire de Bederiana<sup>4</sup>, qui, sans révolte, réussit à se saisir de Constantinople, en est la preuve. Le règne des parvenus de la campagne commence, et leur programme est romain, latin, en relation étroite avec le passé qu'ils chercheront à rénover, et nettement opposé aux usurpations des Orientaux et des courtisans. Ceci bien que de cette même „Scythie“<sup>5</sup>, et pas de Scythopolis, d'autant moins de Provence, vint, au IV-e siècle, Saint Cassien († c. 435), l'auteur grec de l'„Institution“<sup>6</sup>.

En apparence donc les souvenirs romains, jusqu'aux légendes, sont très vifs. Justinien se rappelle même que Lycaon, roi d'Arcadie, est venu en Italie et s'est établi au milieu des Oenotriens, étant ainsi, bien avant Énée et Romulus, „le créateur, pour ainsi dire, de l'empire romain“<sup>7</sup>.

<sup>1</sup> Πολλὰς πόλεις καὶ χώρας τῆς Ῥωμανίας; *ibid.*, p. 412. On voit ici le nouveau sens, pareil à celui de la Roumélie ottomane, de ce terme. L'autre se rencontre lorsque le chroniqueur syrien dit qu'Anastase éleva des constructions εἰς ἐκάστην πόλιν τῆς Ῥωμανίας.

<sup>2</sup> Malalas (p. 405) parle de „Goths, Huns et Scythes“.

<sup>3</sup> Aussi le passage de Zacharie de Mitylène, VII, 13, cité aussi par Bury, *History*, 1923, I, p. 448, note 1.

<sup>4</sup> Malalas, p. 410.

<sup>5</sup> Un Jean le Scythe sous Zénon, Jean d'Antioche, *loc. cit.*, IV, p. 620.

<sup>6</sup> Cf. D. A. Ménager, dans les „Échos d'Orient“, 1921, p. 330 et suiv., et J. Thibaud, *ibid.*, pp. 447-449.

<sup>7</sup> „Romano imperio daret veluti principium“; *Novelles*, coll. IV, tit. III, XXIV.



Du reste, malgré les noms orientaux, les empereurs récents viennent, sauf Zénon<sup>1</sup>, des provinces latines. Anastase était né à Épidamne, et Léon venait de l'Illyricum<sup>2</sup>. Ils ne pourront pas donc se défaire de la première empreinte.

Aimant à se réclamer de la seule tradition latine, tout ce qui est grec devait servir seulement d'auxiliaire. Aussi dira-t-il aux Juifs que la langue de la patrie, *patria lingua*, est celle qu'on parle en Italie, *italica*<sup>3</sup>. Une belle monnaie représente Anastase vêtu en beau guerrier au heaume magnifique, recouvert du poitrail de Trajan.

Pensant de cette façon, l'empereur «à la romaine» a, du reste, sur quoi s'appuyer. Par la conservation des anciennes magistratures, que Procope traduit, du reste, en grec (ὑπατος) ou grecise d'apparence (μαγίστρος)<sup>4</sup>, on a l'illusion de conserver tout un précieux passé<sup>5</sup>. Il y a encore un Sénat, au milieu duquel les consuls déposent leurs fonctions<sup>6</sup>.

Sous Justinien on pratiquera, même officiellement, l'archéologie dans les noms des magistrats aussi, ressuscitant, avec force souvenirs historiques ou quasi-historiques, celui de préteur<sup>7</sup>, *praetor justinianeus* (en Pisidie et en Lycaonie, en Paphlagonie, en Thrace). On voit ce préteur, maître aussi de la milice, parader en char d'argent, les faisceaux devant lui<sup>8</sup>. Des comtes gouverneront la Galatie première, la Phrygie

<sup>1</sup> Cependant un ancien secrétaire, ὑπογραφεὺς, chez les Isauriens s'appelle Candide (Agathias, p. 472).

<sup>2</sup> Ménandre, pp. 472, 473, 491.

<sup>3</sup> Nouvelles de Justinien, coll. IX, tit. XXIX, CXLVI.

<sup>4</sup> Procope, *Belle Goth.*, éd. de Bonn, pp. 39, 149.

<sup>5</sup> Voy. Paul Koch, *Die byzantinischen Beamtentitel von 300 bis 700*, thèse de Jena, 1903. Mais le σιλέντιος κωνέντος, mentionné par Malalas (pp. 438-439), se conserve.

<sup>6</sup> Cf. Lécrivain, *Le Sénat romain depuis Dioclétien*, Paris, 1858; D. Ellissen, *Der Senat im oströmischen Reiche*, Göttingen 1889. Pour le *silentium* des convocations Gelzer, *Kultur*, p. 212 et suiv. Les définitions des termes latins montrent combien peu on les entendait. Pour Malalas Aëtius est un πρῶτος συγκλητικός, p. 358.

<sup>7</sup> Nouvelles, coll. IV, tit. IV, XXV.

<sup>8</sup> *Ibid.*, chap. IV.

paralienne, l'Isaurie<sup>1</sup>, un proconsul la Cappadoce<sup>2</sup>, province aux grands domaines, usurpés par les puissants, les *potentes*.

Mais ce corps de fonctionnaires ne formait pas, comme dans l'ancienne Rome, une classe de nobles. Or, parmi les causes qui ont fait de l'Empire byzantin ce qu'il a été d'une façon permanente, on oublie une des plus essentielles : le manque complet d'une aristocratie, d'une vraie aristocratie, résidante et active, reconnue comme telle par le pouvoir suprême, cette aristocratie qui conseille et, au besoin, impose. Quelques grands propriétaires du Péloponèse ou de l'Asie ne seront pas capables de la remplacer. Ils manqueront de tradition et, enfermés dans leurs vallées, aussi bien d'expérience que de notoriété, de popularité.

Car les grandes familles sénatoriales n'avaient pas suivi Constantin, signant ainsi à côté de lui l'acte de déchéance de leur vieille Rome chérie, à laquelle ils étaient attachés par toutes leurs traditions et par tous leurs souvenirs. Du reste, en Occident, la noblesse romaine pouvait se refaire par les groupes provinciaux qui surent dompter dès le début, aussi par la crosse d'évêques sortis de leur sein, les rois barbares. Lorsque, après la faillite de la tentative constantinienne de tout transporter en Orient, Rome fut de nouveau, sinon la capitale unique, au moins siège d'empire, ils décidèrent plus d'une fois les changements du pouvoir. Par opposition à Constantinople, si chrétienne, ils gardaient quelque chose du paganisme condamné. Ainsi Anthémius dut leur promettre le relèvement de la cité glorieuse et telle source souligne que Lybius Sévère était un Romain, un vrai Romain<sup>3</sup>. Odoacre leur appartient en grande partie, et ce fut en leur nom qu'il envoya à Constantinople les insignes impériaux<sup>4</sup>:

<sup>1</sup> *Ibid.*, nov. XXVII.

<sup>2</sup> *Ibid.*, XXX.

<sup>3</sup> Voy. le passage de Damascius cité par Seek, *Geschichte des Untergangs der antiken Welt*, VI, Stuttgart 1921, p. 487. Comme, du reste, Majorien, l'ami de Genséric, Malalas, p. 375.

<sup>4</sup> Cf. aussi Marcellinus Comes, dans Mommsen, *Chronica Minora*, et

la province seule, dont l'opinion est présentée par le comte Marcellin eut des regrets pour la disparition d'une forme qu'elle faisait remonter jusqu'à Auguste lui-même<sup>1</sup>. Les lettres qui montrent l'autorisation du Sénat figurent sur les monnaies de ces délégués de la Rome orientale, de ces créatures des chefs germaniques. Théodoric dut batailler contre une opposition d'intellectuels et de romantiques du passé, ayant à leur tête des hommes de la valeur de Symmaque et de Boèce, et il dut recourir pour les impressionner à l'aide du bourreau. Ce seront eux qui penseront à faire de Bélisaire un empereur, encore un de leurs empereurs.

Faute d'avoir une classe de cette solidarité fière et froide, Byzance vécut au gré de la fortune des parvenus. Ils apportaient avec eux, sans doute, une nouvelle humanité toute fraîche, mais en même temps des passions fortes, une cupidité insatiable, de vilaines moeurs. Les quelques savants d'école ne pouvaient pas introduire un esprit plus noble. Les empereurs, élevés trop souvent par des intrigues, des caprices ou des crimes, partageaient cette façon d'être. Une vulgarité brutale envahit dès le début la Rome de Constantin, et personne ne pourra, pas même sous les mieux élevés des Macédoniens et des Comnènes, des Paléologues, l'en chasser. Entre des soudards, des moines et des pédants on ne pouvait pas s'élever plus haut.

Mais la tradition ancienne pour les monnaies dure si tard

---

Malchus, éd. de Bonn; Αὐγούστος, ὁ Ὀρέστου υἱός, ἀκούσας Ζήνωνα πάλιν τὴν βασιλείαν ἀνακεκτῆσθαι τῆς ἔω... ἠνάγκασε τὴν βουλὴν ἀποστείλαι πρεσβείαν Ζήνωνι, σημαίνουσαν ὡς ἰδίας μὲν αὐτοῖς βασιλείας οὐ θεοί, κοινὸς δὲ ἀποχρήσις: μόνος ὢν αὐτοκράτωρ ἐπ'ἀμφοτέροις πέρασι: τὸν μέντοι Ὀδῶαχον ὑπ'αὐτῶν προβεβλήσθαι, ἱκανὸν ὄντα σώζειν τὰ παρ' αὐτοῖς πράγματα, πολιτικὴν ἔχων νοῦν καὶ σύνεσιν, ὁμοῦ καὶ μάχημον, καὶ δεῖσθαι τοῦ Ζήωνος πατρικίου τε αὐτῷ ἀποστείλαι ἀξίαν καὶ τὴν τῶν Ἰταλῶν ταυτῷ ἐπεῖνα διοίκησιν. On a le texte même du sénatus-consulte.

<sup>1</sup> Loc. cit.: „Hesperium romanae gentis imperium, quod septingentesimo nono urbis conditae anno primus Augustorum Octavianus Augustus tenere coepit, cum hoc Augustulo periit..., Gothorum dehinc regibus Romam tenentibus“.

que telle pièce unique de l'empereur Alexandre, au IX<sup>e</sup> siècle, porte la formule grecque en lettres latines<sup>1</sup>. L'inscription des monnaies – probablement toute l'inscription – resta donc latine, comme on apprend les lois, à Béryte, en latin. C'est en latin qu'on rédige les traités, comme celui avec les Perses<sup>2</sup>. Le fils d'Anthémios s'appelle Marcien<sup>3</sup>; celui de l'usurpateur Basilique est un Marcus<sup>4</sup>; le frère de l'empereur Zénon un Longin<sup>5</sup>. Parmi les femmes, sa belle-mère, l'intrigante Verina, porte un nom latin, alors qu'une autre impératrice est affublée du nom mythologique d'Ariadne. Tel chef d'armée syrien envoyé contre Vitalien est un Marinus<sup>6</sup>. Dans la famille impériale, avec Justin et Justinien, on a un Germain : les noms des femmes surtout restent latins.

Mais, alors que Rome avait été surtout un passé, un honneur, une gloire, l'ancien monument romain, qui en était l'immortel témoin, n'inspirait, à Constantinople même, ville nouvelle, un peu parvenue, de même qu'ailleurs, aucune vénération. Le passé avait été soumis à des critiques aussi dissolvantes, et sans doute devenues populaires, comme celles d'Augustin, ennemi acharné de toute autre „cité“ que celle de Dieu. La beauté de ces reliques d'art n'attirait que quelques intellectuels, qui cependant en soutiraient parfois les matériaux, pour en faire „des ornements aux *triclinia* et aux portiques“. S'il était impossible de transformer en maisons propres ou en celles du Dieu nouveau les édifices dont les anciens maîtres avaient été expulsés, on les employait pour faire des vieux marbres de la chaux, et ceci malgré les dé-

<sup>1</sup> Mouchmov, dans le „Byzantion“, VI, pp. 98-99.

<sup>2</sup> Ménandre, p. 350.

<sup>3</sup> Il épouse l'ἑκφανστᾶτη Leontia, fille de l'empereur Léon; Malalas, p. 375.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 378.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 386.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 405.

crets impériaux qui infligèrent, à partir des fils de Constantin, de lourdes amendes<sup>1</sup>.

Sous ces efforts de conserver la race, de maintenir les bonnes traditions politiques, il y a cependant un lent travail d'assimilation, sous la croix chrétienne, et même par dessus la différence de religion. Déjà, à une époque où le mariage avec les étrangers était permis, Constantin avait menacé de faire brûler vivant quiconque aura aidé les barbares à piller le territoire de l'empire<sup>2</sup>. Mais on pouvait croire, tout de même, que cette assimilation sera latine, qu'elle aidera à la création d'un monde romain en Orient : nous verrons qu'elle sera, au contraire, grecque.

Malgré tout ce que pouvait donner le nouveau milieu de la capitale imposée, l'*armature légale* restait absolument romaine à l'ancienne façon, et c'était l'essentiel pour des gens chez lesquels l'État était au fond la formule juridique<sup>3</sup>. Un Grégoire, un Hermogène avaient recueilli des constitutions impériales. Théodose II avait essayé d'introduire de la clarté dans les anciennes décisions impériales, de transformer des édits épars dans un vrai recueil de droit civil. Une commission de jurisconsultes avait été chargée de transformer en théorie „les intentions de sa poitrine divine“ (*divinus sensus pectoris nostri*). Les noms des compilateurs renvoient cependant à l'Orient, sauf un Maximinus, un Sperantius : Antiochus, Martyrius, Sperantius, Apollodorus, Théodore, Procope, Épigenius<sup>4</sup>.

Déjà les empereurs du IV<sup>e</sup> siècle s'étaient préoccupés donc,

<sup>1</sup> *Cod. Theod.*, IX, XVII, II, III, IV, V. Sur la violation des tombes *Valentiniani Novellae*, I, V.

<sup>2</sup> „Signis barbaris scelerata factione facultatem depraedationis in Romanos dederit, vel siquis alio modo factum diviserit, vivus amburatur“; *Cod. Theod.*, VII, I, I.

<sup>3</sup> Cf. Ernest Lévy, dans la „Revue historique du droit français“, 1928.

<sup>4</sup> Préface aux *Novelles*. Cf. les observations de M. Stein, ouvr. cité, pp. 432-433.

par les Codes grégorien et hermogénien, par celui de Théodose II, de la grande question du droit. Ils avaient cherché, par les mesures comprises ensuite dans le Code Théodosien, à créer un ordre écrit. Julien dut être, avec ses conceptions personnelles, dans lesquelles entraient sans doute aussi le droit comme instrument puissant du paganisme, un des restaurateurs du passé. Mais les juges eux-mêmes avaient trop souvent négligé les *rescripta*<sup>1</sup>, et il faut se demander surtout quels étaient, parmi les Orientaux, en dehors des habitants de telles villes romanisées, ceux qui voulaient s'abreuver à cette source de droit aux eaux stagnantes.

Dès le début, toute cette législation eut une seule action sur une société en pleine transformation: refréner certains des abus contre lesquels se tournent ces *novelles*, empêcher une faible partie des usurpations de droit dont se rendaient capables les fonctionnaires<sup>2</sup>. On voulait le juge sérieux et sévère, étranger aux soucis de popularité, aux plaisirs des jeux, prononçant publiquement sur la place publique, et non dans des églises (*diverticula religiosa*), des sentences dont il prendrait toute la responsabilité<sup>3</sup>; on voit combien l'église usurpait les droits du tribunal impérial. Mais, au fond, c'était en vain qu'on avait confirmé tout ce qui appartenait au passé romain, en commençant par le vieux Papinien<sup>4</sup>.

Justinien, dont l'oeuvre dans ce domaine ne peut pas être détachée de celle de ses prédécesseurs, chargea une commission de légistes de mettre par écrit tout l'ancien droit romain, et le livre des *Institutions du droit civil* en résultera<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> „Multabuntur iudices qui rescripta contempserint aut distulerint“; titre I.

<sup>2</sup> Titre III.

<sup>3</sup> Titre VI.

<sup>4</sup> Titre IV. On voit, sous le premier Théodose, l'effort de trouver la chose ancienne, de la mettre d'accord avec l'époque. On va jusqu'à accepter le principe de la majorité (*ibid.*) ou bien l'autorité des commentateurs. En cas de doute, il faut bien se résigner à l'opinion du juge, *moderatio iudicantis*.

<sup>5</sup> Paul Collinet, *Études historiques sur le droit de Justinien*, Paris 1912, 2 vol.; L'école de droit de Beyrouth; Alivisatos, *Die kirchliche Gesetzgebung*

Rédigé dès 529, revu en 534, le *Code des constitutions*, auquel vint s'adjoindre pour l'époque de l'ancien droit, toute une jurisprudence recueillie dans un Ulpien, un Paul, choisie, expurgée et harmonisée, les *Digestes*, ou, en grec *Pandectes*, et un riche commentaire, obligatoire, d'„Institutions“, d'après le vieux Romain Gaius, pour l'école de Béryte, dont deux professeurs, Théophile et Dorothée, avaient entrepris, avec Tribonien, principal collaborateur de Justinien, la rédaction, en attendant ses „*Novelles*“, ses *Νεαπαί*, à lui, fut en première ligne une oeuvre d'archéologues qui exhument<sup>1</sup>. On avait fouillé dans des textes oubliés et complètement tombés en désuétude. On en serait sûr si on avait aujourd'hui, pour les différentes provinces, des textes de sentence pour le contrôle. L'Empire avait acquis, après le moment historique où ces lois avaient été décrétées pour une société encore simple et incomparablement plus restreinte, de vastes territoires où dans les masses de la population vivaient d'anciennes coutumes, jusqu'à celles des Thraces et des Arabes, des législations plusieurs fois millénaires, comme celle d'Hamourabi, des prescriptions religieuses appartenant à des croyances disparues. Peut-on admettre que pour les régir au point de vue juridique on eût eu recours à tous ces poussiéreux textes disparates même après être formellement „harmonisés“<sup>2</sup>?

Mais on peut se demander si Justinien avait voulu, de son côté, tenter cette oeuvre d'une difficulté immense: amalgamer des millions, d'un caractère si différent, sous le rapport de ces pratiques de droit, liées à des intérêts si essentiels et à toute une conception héritée de la justice.

*des Kaisers Justinian*, I, 1913; Mitteis, *Reichsrecht und Volksrecht in den östlichen Provinzen des römischen Kaiserreiches*, 1891; Monnier, *Études de droit byzantin*, dans la „Nouvelle Revue historique de droit“, XVI. Exposition plus récente dans Bury, II (1923), p. 395 et suiv.

<sup>1</sup> Éd. Krüger, Berlin, 1875-1877; pour les *Digestes*, celle de Mommsen, Berlin, 1868-1870.

<sup>2</sup> Théodoric avait dû prendre des mesures contre les juges qui se laissaient empêtrer par le chaos du anciennes lois; il les aurait mis à mort; Malalas, p. 384.

Son préambule aux „Institutions“ peut éclaircir la question. Il est celui du restaurateur politique favorisé — il le dit lui-même — par le sort. Il est, lui, l'*imperator Caesar*, un Flavius, comme Constantin, mais aussi comme le pauvre roi germanique Odoacre. Il porte le titre de toutes ses victoires, comme ne l'avait fait aucun des empereurs romains d'Orient qui l'avaient immédiatement précédé: *Alemanicus* — on se demande quand et pourquoi —, *Gothicus*, *Francicus*, *Germanicus* — après ce qui est auparavant une simple réminiscence de chancellerie —, *Anticus* — bien qu'ayant eu à peine un contact avec les Antes slaves, — *Vandalicus* et, en même temps, *Africanus*, il se revêt de tous les qualificatifs des empereurs heureux: *pius*, *felix*, *inclytus*, *victor*, *triumphator*.

Il parle des triomphes difficilement (*summae vigiliae, bellici sudores*) gagnés avec l'aide de Dieu sur les „races barbares“ (*barbaricae gentes*), auxquelles il a arraché „après tant de temps“ (*post tanta temporum spacia*), des provinces perdues. Il peut donner maintenant, lui qui veut être „*pius, religiosissimus*“ et revêtir „l'armure des lois“, des préceptes juridiques à „toutes les nations“<sup>1</sup>. Dans ce but il a mis de l'ordre dans une „confusion“ qui est séculaire, et il en est très fier. Car ces lois ont, malgré leur origine païenne, un caractère sacré, „*sacratissimae*“; elles méritaient donc d'être exhumées — le terme y est —, car l'empereur parle du *medium profundum* dont il les a retirées. A côté du Romain Tribonien il a eu recours à ces deux Grecs, Théophile et Dorothee, qu'on oublie trop en ne pensant qu'au premier.

Mais, pour les Institutions, on a un but didactique. Ce solennel et magnifique préambule s'adresse — jamais un ancien empereur romain ne l'aurait fait — à la jeunesse des écoles de droit, à la *cupida legum juventus*. Elle doit abandonner les légendes, les „fables“ qui traînent sur l'origine des lois, donc toute cette histoire des Solons et des Lycurgues, et se

<sup>1</sup> „Omnes vero populi legibus tam a nobis promulgatis quam compositis regentur.“



rendre compte que le droit est „d'autorité impériale“, *ab imperiali splendore appetere*. Un manuel facile est présenté aux étudiants : ils ne devront pas attendre, comme jusqu'ici, quatre ans pour avoir le bonheur de lire les „constitutions impériales“.

On leur a donné les matériaux eux-mêmes dans les cinquante livres, de „répertoire“, des Pandectes. Mais ils auront devant eux surtout cette synthèse des „Institutions“, comprenant le sens philosophique de ces choses si diverses ; elles en sont l'essence, les „premiers principes“, contenus dans un manuel.

Oeuvre scolaire, — et, j'ose le dire, même dans les autres parties de cette législation destinée à relier les pierres depuis longtemps branlantes d'un si ancien édifice juridique, malgré un praticisme simplificateur et un peu de tolérance plus philosophique que chrétienne, car l'esprit de l'Église éclate, dur et vengeur des injures, dans les prescriptions du droit criminel. Mais aussi oeuvre historique, oeuvre d'éducation, rappelant les esprits à une époque où la loi, strictement exécutée, et contre tous, était la première règle d'une société uniforme et disciplinée.

Il y a eu, est-il dit, des droits différents, à partir de Solon et de Dracon, lequel, dans ce texte, vient après. Maintenant, il y a un autre droit civil, alors que le droit naturel découvert par les philosophes grecs est unique : le droit des „Romains“, pour une autre catégorie de nations, et il est question à cette occasion d'Homère et de Virgile. On voit bien, par de pareils détails, de quoi il s'agit parfois : plutôt un badigeonnage de façade.

Parler sans cesse de Rome, de l'ancienne et de la vraie, morte pour toujours, dont le cadavre seul sera gagné sur les Ostrogoths, cela faisait partie de la pédagogie politique de l'empereur. De cette façon, qui devait être impressionnante, Justinien manifestait l'idéal que le succès de ses guerres en Occident avait suscité dans son esprit. L'instinct romain de

ce descendant de paysans latins, vivant cependant selon les coutumes de leurs ancêtres barbares, les Thraces, parlait en lui aussi lorsque cette grande oeuvre de rénovation, de fait impossible, s'annonçait si amplement dans un domaine où on ne consulte pas des textes périmés.

Mais Justinien et ses collaborateurs ne pouvaient pas faire autrement. Du moment que ce droit, supposé immuable dans ses lignes générales, était le principal ciment par lequel étaient reliées ces provinces qui avaient été jadis des États et dans lesquelles sommeillait l'esprit divers des nations, il fallait donner au moins l'apparence qu'on n'avait pas touché à cet élément par lequel seul tout se tenait encore<sup>1</sup>. Justinien ira jusqu'à essayer de romaniser les formes de droit de l'Arménie<sup>2</sup>.

On voit bien comment cette législation de caractère général se heurtait aux traditions, aux habitudes d'esprit, aux intérêts des populations, si différentes entre elles. Justinien se plaint de ce que „ceux qui habitent les provinces de Mésopotamie et d'Osroène“ conservent leur façon de contracter les noces<sup>3</sup>. Il est réduit à absoudre ces paysans exposés aux barbares<sup>4</sup>. Les menaces de mort et de confiscation des biens pour l'avenir auront eu probablement très peu d'effet. Le „*romanis legibus decentem ordinem conservabimus*“<sup>5</sup> dut rester souvent, par la force des choses, lettre morte<sup>6</sup>.

---

<sup>1</sup> Voy. Monnier, dans la „Nouvelle revue de droit français et étranger“, XIX; P. Collinet, *Études historiques sur le droit de Justinien*, I; *Influence de l'enseignement de Beyrouth*, dans le „Byzantion“, III, p. 19 et suiv.

<sup>2</sup> Nouvelles, coll. III, tit. VIII, XXI.

<sup>3</sup> Nouvelles, coll. IX, tit. XXXVI, nov. CLIII.

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> Bury, *History*, 1923, I, p. 415, observe que les juges avaient assez de latitude pour pouvoir tenir compte des réalités invincibles.

## II.

## I. L'ÉLÉMENT GREC

En face des éléments apportés par l'origine même des empereurs, de ceux qui tiennent à l'orgueil du passé, à la tradition de droit, aux formules de l'administration il y a la réalité, inévitable, toujours en avance, de l'hellénisme.

On a à Byzance le grécisme des cris de la rue<sup>1</sup>, du cirque, de la campagne environnante, à l'action de laquelle il faut faire une part si large, l'hellénisme de la Cour et des offices et l'hellénisme de l'école. Il faudra, si on veut rester „romain“, leur livrer bataille à chaque moment<sup>2</sup>. Constantin, qui parla latin au concile de Nicée, l'avait décrété officiellement<sup>3</sup>. Mais en 397 seulement on put juger en grec, en 439 tester dans cette langue<sup>4</sup>, l'empereur daignant décréter en grec seulement sous Justinien<sup>5</sup>.

Pour se rendre compte combien dès le quatrième siècle le grec envahit sur le latin il faut se rappeler l'inscription sur ce piédestal, qui se conserve encore, de la statue érigée à l'impératrice lettrée Eudocie, femme d'Arcadius : au-dessus du

<sup>1</sup> Agathias, p. 293.

<sup>2</sup> Voy. Ludwig Hahn, *Zum Sprachkampf im römischen Reich bis auf die Zeit Justinians*, dans le „Philologus“, vol. supplém., X (1907), pp. 677-718 (extrait, Leipzig 1908). Cf. Cumont, *Pourquoi le latin fut la seule langue liturgique de l'Occident*, dans les „Mélanges“ Frédéric, Bruxelles 1904, pp. 63-66; L. Hahn, *Zum Gebrauch der lateinischen Sprache in Konstantinopel*, dans la „Festgabe“ pour Martin von Schanz, Würzburg 1912; Arthur Stein, *Zur Geschichte und Verwaltung Ägyptens*, pp. 150, 170; Ch. Smiley, *Latinitas and ελληνισμός*, dissertation de Maddison, 1908. — Sur le latin des monnaies, Sabatier, *Description générale des monnaies byzantines*, I-II, Paris 1862; Maurice, *Numismatique constantinienne*, II, p. 536 et suiv.; Stein, ouvr. cité, pp. 113-114.

<sup>3</sup> Hesselting, *Essai*, p. 13 (des dialogues gréco-latins).

<sup>4</sup> Stein, ouvr. cité, p. 443.

<sup>5</sup> Zachariä von Lingenthal en cherche l'explication dans le fait que Jean de Cappadoce, préfet du prétoire, ne savait pas le latin (Bury, *History*, I, 1923, p. 399, note 4). Il est difficile de l'admettre.

texte latin de la dédicace de la part du préfet Simplicius il y a quatre vers de facture archaïque dans la langue qui déjà s'était superposée à l'autre <sup>1</sup>.

Jadis, au IV-e siècle, après un long combat pour la foi, fût-ce même contre la beauté de la pensée et de la forme, héritage d'une antiquité honnie, parce qu'aveugle à l'égard des vérités éternelles, l'Église, enfin victorieuse, avait pactisé avec un ennemi dont il s'agissait de recueillir les dépouilles. St. Basile paraît, qui est, si on ne tient pas compte de la prédication des vertus chrétiennes et d'un assez monotone mépris pour les séductions du siècle, un bon rhéteur de la meilleure école <sup>2</sup>. St. Grégoire de Nazianze, son contemporain et son ami, chez lequel on a trouvé tant de traces de ses modèles païens, écrit, sur des sujets de morale ou de pensée philosophique, des vers un peu lourds, mais d'une grande pureté, d'une rare élévation morale, que n'auraient pas dédaignés les poètes qui continuaient les anciennes traditions; le soin qu'on accorde à ses écrits vient surtout, piété et admiration chrétiennes à part, de tout ce qu'on peut découvrir en fait de fossiles chez cet habile fabricant de rhétorique rythmée <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Gougny, *Anthologia palatina*, Paris 1890, p. 57; J. Gottwald, dans les „Échos d'Orient", X, pp. 274-276. Pour le latin dans l'école de Constantinople voy. l'ouvrage de Fuchs, dans le „Byzantinisches Archiv", no. 4, p. 6.

<sup>2</sup> En général, Puech, *Histoire de la littérature grecque chrétienne*, Paris 1930, 3 vol. Après les vieux ouvrages de Fialon (*Étude littéraire sur St. Basile*, Paris 1861), de Varron (*St. Basile le Grand*) et de P. Allard (*Saint Basile*), voy. J. Rivière, *St. Basile, évêque de Césarée*, Paris 1925, et Margaret Murphy, *St. Basil and monasticism*, Washington, 1930.

<sup>3</sup> Dunders, *Der heilige Kirchenlehrer Gregor von Nazianz, als Homilist*, Münsterwerth 1909; Guignet, *Les procédés épistolaires de St. Grégoire de Nazianze*; *St. Grégoire de Nazianze et la rhétorique*, Paris 1911; C. Ullmann, *Gregorius von Nazianz der Theologe*, Darmstadt 1825; Conrotte, *Isocrate et St. Grégoire de Nazianze*, dans le „Musée Belge", I, pp. 236-240. Toute une bibliographie polonaise récente: les ouvrages de M. Jan Sajdak: *De Gregorio Nazianzeno, poetarum christianorum fonte*, Cracovie 1917 (extrait de l'„Archivum filologiczne" de l'Académie de Cracovie, 1917); rapports

qui conserve néanmoins un peu d'inspiration provinciale, de paysan cappadocien. Des sentences d'une concision bien hellénique sont entremêlées aux cris de haine contre la matière sujette au péché<sup>1</sup>. Mais la forme est telle que le poète chrétien pouvait demander à l'empereur revenu au paganisme, Julien, s'il n'y a pas d'autre hellénisme que celui qu'on prétendait refaire<sup>2</sup>. La même recherche de style distinguée, du reste, Synésius, originaire de Lybie, étudiant à Alexandrie et à Cyrène, évêque de Ptolémaïs<sup>3</sup>. Mais entre les rythmes courts, pressés, haletants de celui-ci et entre la belle poésie de Grégoire, large, harmonieuse, aux répétitions savantes, mais dans un élan qui les dépasse, comme dans le beau discours à son âme reliée au pauvre corps destiné à périr, il y a une de ces différences qui montrent bien qu'une nouvelle époque de la poésie vient de naître, mais elle sera bientôt arrêtée par les clercs et les grammairiens. Saint Jean Chrysostôme, qui en sait autant en fait d'antiquité, est déjà un Byzantin. Cependant pour le „chrysostôme“ toute poésie en dehors des psaumes n'est qu'un instrument de corruption, *πορνικὰ ὄργανα*<sup>4</sup>.

Dans la maison à côté, on cultive en même temps forme

avec Maxime le Cynique, dans l'„Eos“, XV, p. 21 et suiv. : *Historia critica scholiastarum et commentatorum Gregorii Nazianzeni*, Cracovie 1912 (le vol. II avec M. Thaddée Simko); Simko, *Studia Nazianzenica*, I, Cracovie 1906; *De Cypriano martyre a S. Gr. Naz. laudato*, Cracovie 1916; Przychocki, *De Greg. Naz. epistulis*, Cracovie 1912; *De Greg. Naz. orationibus funebribus*, Strasbourg, 1907; Dziech, *De Greg. Naz. diatribe quae dicitur Alumno lucubratione*, Poznan 1925. Cf. René Pichon, *Lactance, étude sur le mouvement philosophique et religieux sous le règne de Constantin*, Paris 1901; Max Pohlenz, *Philosophische Nachklänge in altchristlichen Predigten*, dans la „Zeitschrift für wiss. Theologie“, XLVIII; Eug. Dubedout, *De d. Gregorii Nazianzeni carminibus*, thèse de Paris, 1901. Cf. Maas, *Frühbyzantinische Kirchenpoesie, I, Anonyme Hymnen des V-VI. Jahrhunderts*, Bonn 1910.

<sup>1</sup> Ψυχὴ ἐσθή, σάρξ δὲ μοι τρωγχεῖται.

<sup>2</sup> Migne, P. G., XXXV, c. 641.

<sup>3</sup> Salaville, dans les „Échos d'Orient“, 1931, p. 54 et suiv.

<sup>4</sup> Cf. aussi Simos Ménandros, dans les *Mélanges Hatzidaki* (Athènes 1921), p. 26.

et pensée comme si le Christ n'eût jamais prêché sur la montagne de Jérusalem. On ne se combat plus par dessus la rue, dont la paix est garantie par l'empereur, à l'école d'Athènes, où rayonne la réputation de Proclus (410-485)<sup>1</sup>, à celle, à peine créée, par Théodose II, de la cité impériale; on se fréquente même en bons voisins, et, pour goûter le miel de l'Hymette, sur place même ou transporté soigneusement à Constantinople, on s'assied à la même table<sup>2</sup>.

L'école d'Athènes appartenait à ce groupe de philosophes qui donna à l'Empire la femme de Théodose II, devenue, au baptême, d'Athénaïs, Eudocie et qui, princesse ambitieuse, fit entendre jusqu'à Antioche l'élégance, en place publique, d'une rhétorique inspirée d'Homère, dont elle imita la facture dans ses poésies<sup>3</sup>.

L'école de Constantinople fut une fondation d'État, due à ce même Théodose, l'époux d'Athénaïs-Eudocie, qu'il faudrait reconnaître donc comme initiatrice. Le latin et le grec se partageaient les chaires, dont les occupants étaient payés sur le trésor et prenaient rang dans le monde officiel, d'une structure si parfaitement hiérarchisée: il y eut dix maîtres latins de grammaire et le même nombre de maîtres grecs, mais, en face de seulement trois professeurs d'éloquence romaine, cinq sophistes appartenant au monde hellénique<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Voy. Marinus, *Vita Procli*, éd. Fabricius, *Bibliotheca graeca*, IX, p. 368 et suiv.

<sup>2</sup> Sur le rôle d'Eustathe de Sébasteia à côté de Basile, Baynes, ouvr. cité, p. 86.

<sup>3</sup> *Eudociae augustae carminum reliquiae*, éd. Arthur Ludwich, 1893; *Eudociae Augustae, Procli Lycii, Claudiani carminum graecorum reliquiae; accedunt Blemymachiae reliquiae*, éd. du même, Leipzig 1897; le même, dans le „Rheinisches Museum für Philologie, N. F.“, 1882, pp. 206-225; „Berliner philologische Wochenschrift“, XIII (1893), pp. 770-772; Dräseke, dans la „Wochenschrift für klassische Philologie“, X (1893), pp. 348, 377; „Byz. Zeitschrift“, IV, p. 391. Cf. G. Konstantinidis, *Ἱστορία τῶν Ἀθηνῶν*, 2-e éd., Athènes 1894.

<sup>4</sup> Fritz Schemmel, *De studiis liberalibus Romae et Constantinopoli*, Programm (cf. L. Hahn, *Über das Verhältnis von Staat und Schule in der römischen Kaiserzeit*, dans le „Philologus“, LXXVI (1920), pp. 176-191; Die

Cette école, qui dépassera celle des autres capitales de l'orthodoxie, compta parmi ses maîtres le rhéteur Thémistius, qui mêle à ses phrases tant de vérité historique et dont la place dans le développement final de la pensée antique est remarquable, le sophiste Troïle, les maîtres de l'historien de l'Église, Socrate : Helladios et Ammonios<sup>1</sup>.

De ce milieu d'Athènes, païen, de celui de Gaza, en Syrie, chrétien, par l'école ou par les seules lectures se forma toute une série de rhéteurs, dans l'oeuvre, souvent vaine, desquels ne manquent pas quelques pages véritablement belles, comme : ce Synésius de Cyrène (c. 370—413), l'ami de Hypatia, elle-même professeur de philosophie à Alexandrie, poète aussi, et, par Dion Chrysostôme, philosophe néoplatonicien<sup>2</sup>. Aussi, après le sophiste païen Themistius, aristotélien, sous Théodose I-er, qui fut aussi l'auteur d'une théorie du gouvernement par le „tyran jeune et noble“<sup>3</sup>, Priscien, panégyriste de l'empereur, Anastase, qui professa à Constantinople, jusqu'à ce que, l'école païenne ayant été formée par Justinien, il cherchera, avec Damascius, l'auteur de la „*Vie*

---

*Hochschule von Konstantinopel im IV. Jahrhundert*, dans les „*Neue Jahrbücher*“, XII<sup>2</sup> (1908), p. 147 et suiv.; vom V-IX. *Jahrh.*, dans le „*Programm*“ du Gymnase Wilhelm de Berlin, 1912; vom IX-XI. *Jahrh.*, dans la „*Philologische Wochenschrift*“, XLIII (1923), pp. 1178-1181; vom XII-XV. *Jahrh.*, *ibid.*, XLV (1925), pp. 236-239; F. Fuchs, *Die höheren Schulen von Konstantinopel im Mittelalter*, dans le „*Byzantinisches Archiv*“, 8, Leipzig 1926; Bréhier, *Notes sur l'enseignement supérieur à Constantinople*, dans le „*Byzantion*“, IV, pp. 14 et suiv., 771 et suiv.; Ouspenski, dans les „*Izvestia*“ de l'Institut russe de Constantinople, VI (1897), pp. 1-29; Chrysostôme Papadopoulos, *Ἱστορικὰ μελέται*, Jérusalem 1906, p. 135 et suiv. Cf. Bury, *History*, 1923, I, pp. 127-128.

<sup>1</sup> Fritz Schemmel, loc. cit.; Franz Xaver Bauer, *Proklos von Konstantinopel*, Munich 1919, p. 8.

<sup>2</sup> Voy. Asmus, dans la „*Byz. Zeitschrift*“, IX, p. 85 et suiv. (bibliographie, p. 85, note 1); cf. Seeck, dans le „*Philologus*“, LI. (1893), pp. 442-483.

<sup>3</sup> Valdenberg, dans le „*Byzantion*“, I, pp. 557-580; cf. le même, *Philosophie byzantine au IV-e—V-e siècle*, *ibid.*, IV, p. 237 et suiv.

d'Isidore<sup>1</sup>, et Simplicius, un asile en Perse idolâtre<sup>1</sup>. Surtout cet autre glorificateur d'Anastase, celui-ci lui-même un lettré, qui avait commencé dans les offices, Procope de Gaza, commentateur actif des Écritures, un des soutiens de l'école de pensée philosophique chrétienne fondée sur cette marche de l'Égypte, Syrien lui aussi, comme Porphyrius de Gaza, en face de l'Égyptien qu'est Synésius (de Syène); il fut l'adversaire de Proclus<sup>2</sup>. Une place plus modeste est assignée à un Énéas, à un Astérios, évêque d'Amasie (n. avant 431), dont on a telle page d'histoire<sup>3</sup>, et à un Proclus de Césarée, des Anatoliens (siècles IV—V)<sup>4</sup>.

Il y aura parmi les lettrés du IV<sup>e</sup> siècle un traducteur d'Eutrope, Paianius<sup>5</sup>, et on s'essaiera même à Ovide<sup>6</sup>.

Toute une littérature grammaticale, qui part de ces écoles, ne s'explique pas seulement par l'admiration pour l'antiquité. Il fallait avoir toutes ces scholies, tous ces commentaires, tous ces formulaires, tous ces lexiques pour pouvoir bien écrire dans une langue que les oreilles n'entendaient pas à chaque moment.

Mais le poète de l'époque, après l'Égyptien Nonnos de

<sup>1</sup> *Prisciani grammatici laudes sapientissimi imperatoris Anastasii*, éd. de Bonn.

<sup>2</sup> *Procopii oratoris urbis Gazae Panegyricus in imperatorem Anastasium*, éd. de Bonn. Voy. „Byz. Zeitschrift“, VIII, p. 263 et suiv.; H. Grégoire et Kugener, *Vie de Porphyre de Gaza par Marc le diacre*, Paris 1930. Cf. Seitz, *Die Schule von Gaza*, Heidelberg, 1892; Démosthène Roussos, *Ἐπιστολὴ Γραμματικῆ, συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς φιλοσοφίας τῶν Ἰαζαίων*, Constantinople 1893 (thèse) (d'après Wormsdorf, Boissonade et K. B. Stark); Krumbacher, *Byz. Lit.*, pp. 125-127.

<sup>3</sup> Dans son discours contre les Calendes (mort de Stilichon), Migne, P. G., XL (voy. p. 224), dans son éloge de l'eunuque Eutropius, *ibid.* Cf. M. Bauer, *Asterios, Bischof von Amaseia* (thèse), Würzburg 1911.

<sup>4</sup> Voy. Janin, *La Bithynie sous l'Empire byzantin*, dans les „Échos d'Orient“, 1921, pp. 168 et suiv., 301 et suiv.

<sup>5</sup> Ed. Verheyk. Cf. Bèes, dans les „Byz.-neugr. Jahrb.“, III, p. 15 et suiv.

<sup>6</sup> Ed. des Στρομικταί, Graz 1909 (en prose). Cf. aussi B. Knös, *Ein spätgriechisches Gedicht über die Arbeiten des Herakles*, dans la „Byz. Zeitschrift“, XVII, p. 397 et suiv.



Panopolis, qui choisit ses sujets aussi bien dans le monde mythologique des Dionysiaques et dans le milieu de Homère que dans celui des Évangiles, accumulant les mots rares, les épithètes redondantes, comme l'avait fait chez les Latins un Lucain, et trouvant plus d'une fois, dans l'élan d'une race énergique et naïve, l'expression frappante, sinon aussi juste<sup>1</sup>, est Korykios (Corycius), de Korykos, successeur, à Gaza, dont il était originaire, de Procope. C'est le chantre des commémorations, des éloges, des cérémonies comme les *brumalia*, qui duraient presque un mois; l'antiquité, habilement exploitée, donne tous les éléments de cette forme vide et morte. Ce genre, des „déclamations“ présentant les sentiments de personnages antiques, réels ou supposés, qui y figurent comme dans un drame, avait, dans un milieu artificiel, beaucoup de succès, et il faut observer que, encore une fois, c'est de Syrie ou d'Égypte que viennent, conservant encore le grec comme moyen d'expression, les principaux représentants de la littérature. On pourrait dire la même chose de l'art aussi, par rapport à cette „ville neuve“ pour les manifestations supérieures de l'esprit que continuait à être Constantinople. Tout ce que Korykios a écrit est étroitement lié à un paganisme qu'il était loin de professer comme foi<sup>2</sup>.

Élève de Proclus à l'école d'Athènes, alors „patronnée“

<sup>1</sup> Voy. Bées, „Byz.-neugr. Jahrb.“: III, p. 139 et suiv.; IV, p. 12 et suiv.; Joseph Golega, *Studien über die Evangeliendichtung des Nonnos von Panopolis*, Breslau 1930.

<sup>2</sup> Éd. de Boissonnade, 1846, de Richard Foerster (*Choricii Gazaci Opera*, Leipzig 1929). Le même a édité deux „déclamations“, ce genre à la mode alors, du même (*Achilleus und Polyxenes, zwei Deklamationen des Choricus*, Leipzig 1882), deux autres sur les *Brumalia* et les jeux (*Duae Choricii in Brumalia Justiniani et de ludis orationes*, dans l'„Index lectionum“ de Breslau, 1891-1892-1893; il a édité aussi son discours sur Miltiade, 1893). Voy. Curtius Kirsten, *Quaestiones choricianae*, Breslau 1894. M. Förster a repris son étude dans le „Philologus“, LIV (1895), pp. 93-123. Cf. Heerwerder, dans la „Mnemosyne“, N. S., 1895. Aussi le „Byzantion“, V, pp. 670-672, et une notice de Bernardakis, dans la *Néξ 'Ημέρα* de Trieste, 1895.

par Théogène, puis professeur à Constantinople, favori d'un favori de l'empereur Zénon, complice de la révolte qui leva sur le bouclier Léonce, Pamprépios le „philosophe“ fut tué, et son corps jété dans la montagne<sup>1</sup>, par ordre de son protecteur lui-même, qui se croyait trahi. On a découvert de lui tout un poème au style redondant, où l'idylle fardée sert à proclamer les mérites de son ancien mécène athénien<sup>2</sup>.

On était alors tellement saturé d'antiquité que cette fille de philosophe Athénaïs, devenue l'impératrice Eudocie, put décalquer Homère pour en revêtir, non seulement son éloge d'Antioche, mais aussi les miracles de St. Cyprien et autres sujets religieux. L'ἔπη ajouté aux actes du Saint donne plutôt une impression drôle, comme si on avait emprunté le langage de Virgile pour exalter Clovis. Mais ces hexamètres d'imitation ont une certaine allure et même un mouvement. Et, en tout cas, la tâche n'était pas des plus faciles. L'impériale poétesse était capable de continuer, autour de l'ouvrage fragmentaire de Patricius, des centons d'Homère.

C'est aussi la manière de Proclus de Lydie, le platonicien, qui professa à Athènes, dans l'école des philosophes, et de l'élève de celui-ci, Marin de Néapolis, qui, dans ses hymnes, fit l'éloge d'Aphrodite, des Muses et d'une grande partie de l'Olympe.

Et il y a toute une série de poètes dans le même style de pieuse résurrection; on a cru pouvoir fixer vers cette même époque la chronique versifiée de la *Blemyomachie*, découverte dans les papyrus de la Thébaidé<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Malalas, p. 389.

<sup>2</sup> Asmus, dans la „Byz. Zeitschrift“, XXII, 1913, p. 320 et suiv.; A. Delatte et P. Stroobant, *L'Horoscope de Pamprépios*, dans le „Bulletin“ de l'Académie belge, 1923, p. 58 et suiv.; Gerstinger, *Pamprépios von Panopolis*, Vienne-Leipzig 1928, et Horna, dans les Comptes-rendus de l'Académie de Vienne, 1929, pp. 257-263, et surtout H. Grégoire, dans le „Bulletin de l'Association Guillaume Budé“ (*Au camp d'un Wallenstein byzantin: La vie et les vers de Pamprépios, aventurier païen*). Il y a aussi un poète Cyrus de la même Panopolis. Voy. Bury, *History*, 1923, I, pp. 227-228.

<sup>3</sup> *Eudociae Augustiae*, etc., édition déjà citée.

Il ne faut pas penser à des caprices individuels. Appuyé sur des écoles qui se maintenaient, il y eut un courant qui menait vers la grécité la plus ancienne. Correspondant à un état d'esprit dégouté des homélies et des histoires ecclésiastiques en grec de décadence, oscillant entre un christianisme habillé à l'antique et les souvenirs courageusement païens d'Athènes, il fut arrêté par le latinisme d'origine et de tendances qui, assez vivant dès l'époque de Théodose II, mari d'Eudocie, triompha sous Justinien. Bien entendu, on n'abandonna pas le grec pour la langue de la vieille Rome, mais la forme, quelque peu rapprochée du langage courant, se dessina d'après des oeuvres romaines comme, pour Procope, les commentaires de César.

La philosophie de ces „écolâtres“ pré-byzantins traînait dans l'ornière de l'héritage néoplatonicien, faisant ou non des concessions à la religion nouvelle; elle versait très souvent dans la rhétorique, dans le simple jeu avec les idées ou avec les termes. Chez les mieux doués, comme Synésius, il y a dans l'essentiel même des variations, des contradictions et de la confusion, quoi qu'on fasse pour mettre d'accord leurs énonciations. Des relents d'hérésie persévèrent aussi. Parfois des concepts hauts et nobles se rencontrent : comme, chez le même, celui des âmes qui doivent rester pures pour pouvoir contempler, au lieu des prières vulgaires, la divinité en face. En bas on s'accomode, faute de mieux, d'une religion quelconque, comme celle dans laquelle Synésius a été baptisé, pour faire comme les autres. Mais ceux-là ne sentent pas que tout est un et que en dehors des cercles de la matière l'âme libre veut être satisfaite.

Cet homme de Cyrène avait des visions célestes d'une rare sérénité. Il ne se perd pas dans l'inintelligible mystique à la suite de celui qui a voulu être considéré comme Denys l'Aréopagite<sup>1</sup>, il n'est pas un simple avocat du christianisme

<sup>1</sup> Voy. Hugo Koch, *Pseudo-Dionysius Areopagita in seinen Beziehungen zum Neuplatonismus und Mysterienwesen*, Mayence 1900.

rendu philosophique comme Némésius, qui vient d'Émèse, il n'a pas ce souci de l'éternité de la substance pensante qui n'abandonne pas Énée de Gaza. Seulement de pareilles directions ne sont pas faites pour pouvoir se continuer<sup>1</sup>.

Il n'y a dans ce caractère double des écrivains et des penseurs d'une époque encore indécise rien qui doive surprendre. On pouvait s'entendre d'autant mieux entre les deux croyances, dont le paganisme n'en était pas au fond une, — et c'est pourquoi il fut si incapable de se défendre, car Julien n'avait pas été le restaurateur de la foi ancienne, mais le créateur malheureux d'une troisième religion —, que, dans ce paganisme critiqué et maudit, il y avait tant de prévisions du christianisme, et du meilleur<sup>2</sup>.

On a vu que la Syrie et l'Égypte sont encore pour la littérature savante terres de langue grecque (Ammien Marcellin, Syrien et, comme on l'a dit, très „sémitique“<sup>3</sup>, fait une excep-

<sup>1</sup> Valdenberg, *La philosophie byzantine aux IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles*, dans le „Byzantion“, IV, p. 237 et suiv.

<sup>2</sup> Voy., sur la lutte entre les deux religions plutôt comme états d'âme que comme croyances rivales, H. Kellner, *Hellenismus und Christentum*, Cologne 1866; Gehrke, *Vorstufen christlicher Weltanschauung im Altertum*, Rudolfstadt, 1887; P. Wendland, *Christentum und Hellenismus in ihren literarischen Beziehungen*, dans les „Neue Jahrbücher für das klassische Altertum, Geschichte und Pädagogie“, IX (1902); Pfeleiderer, *Vorbereitung des Christentums in der griechischen Philosophie*, Tubingue, 1906; C. F. G. Heinrici, *Hellenismus und Christentum*, Berlin 1909; A. Bauer, *Vom Griechentum zum Christentum*, Leipzig 1910; J. Geffcken, *Das Christentum im Kampf und Ausgleich mit der griechisch-römischen Welt*, 3<sup>e</sup> éd., Leipzig-Berlin, 1920; F. Otto Walter, *Der Geist der Antike und die christliche Welt*, Bonn 1923; Geffcken, *Der Ausgang des griechisch-römischen Heidentums*, Heidelberg 1929. Cf. la nouvelle édition du grand ouvrage de Otto Seeck, *Untergang des Heidentums* (on a oublié le vieux livre français de Chastel, *Histoire de la destruction du paganisme en Orient*, Paris 1850). Voy. aussi Basile Cattai, *L'hellénisme dans la première constitution de l'Église gréco-mélique*, Rome 1920; même A. Tougard, *L'hellénisme dans les écrivains du moyen-âge*, Rouen 1886.

<sup>3</sup> „Einer glühenden semitischen Phantasie“; Gelzer, *Byz. Kultur*, p. 101.

tion en employant, à l'époque des successeurs de Constantin-le-Grand, le latin). Antioche, encore très brillante, a des écoles de langue grecque, comme Gaza, au Sud de la province<sup>1</sup>. Et cependant cette Syrie a donné à l'Empire sa liturgie<sup>2</sup>. Des architectes syriens, dont on conserve quelques créations antérieures au IV<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>, se répandront un peu partout<sup>4</sup>. Surtout après le IV<sup>e</sup> c'est la Syrie qui impose à la peinture religieuse ses figures durement soulignées, d'un comique un peu barbare, qui se conservera, et, à la place d'un symbolisme idyllique, continuant les doux enfantillages des fresques „pompiennes“, elle fera adopter son exposition séchement narrative, et même ses formules, comme celle de l'agneau, née dans un pays de pâtres<sup>5</sup>. St. Éphrem le Syrien, continuateur d'un Bardesane et d'un Armonios, se rangera par ses hymnes, mais surtout par ses Sermons, parmi les écrivains les plus grands, les plus largement répandus dans tous les couvents orientaux de cette littérature destinée à former l'âme chrétienne solitaire<sup>6</sup>. Par leurs voyages comme marchands jusque dans l'extrême Occident, par leurs colonies à Rome, où ils donnent des Papes, et en France ils transmettent cet hellénisme dont ils sont imbus, et le reconnaissent avec fierté<sup>7</sup>.

Encore très riche<sup>8</sup>, non touché par les invasions, s'appu-

<sup>1</sup> E. E. Bouchier, *A short history of Antioch, 300 B. C. — A. D. 1268*, Londres 1921; Albert Harrent, *Les écoles d'Antioche, essai sur le savoir au IV<sup>e</sup> siècle après J.-Chr.*, Paris 1898.

<sup>2</sup> Probst, *Liturgie des IV. Jahrhunderts*.

<sup>3</sup> Baumstark, *Vorjustinianische kirchliche Bauten in Edessa*, dans l'„Oriens christianus“, IV (1904), pp. 164-183.

<sup>4</sup> Gelzer, ouvr. cité, p. 105.

<sup>5</sup> Wulff, *Altchristliche und byzantinische Kunst*, I, p. 11.

<sup>6</sup> Émèreau, *Ephraïm le Syrien et son oeuvre littéraire grecque*, Paris (1928); le même, dans les „Échos d'Orient“, XIX, p. 29 et suiv.

<sup>7</sup> Bréhier, *Les colonies d'Orientaux en Occident au commencement du moyen-âge, V<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècle*, dans la „Byz. Zeitschrift“, XII, p. 1 et suiv.

<sup>8</sup> Sur le canal refait par Darius, qui le mettait en contact avec l'Extrême Orient asiatique, Gelzer, ouvr. cité, pp. 102-103.

yant à l'Ouest sur les Arabes Himyarites, au Sud sur ces Axoumites de l'Abyssinie, chrétiens et se donnant des lois pareilles à celles de Byzance<sup>1</sup>, province turbulente qui éleva au trône en 294 le rebelle Achilleus<sup>2</sup>, l'Égypte ne pouvait pas se reconnaître comme caractère national dans cette ville cosmopolite d'Alexandrie, prête à tous les scandales, à toutes les révoltes et à tous les crimes, entre païens et chrétiens, Hypatia succombant à un guet-apens des gens du patriarche, demi-moines aux aspects féroces, prêts à sévir même au milieu d'un synode oecuménique, l'épée ou le gourdin à la main; mais elle restait, telle que l'avait voulu son glorieux fondateur, ville grecque, rayonnant jusque bien loin l'hellénisme<sup>3</sup>.

Les écrivains de langue grecque, prétentieusement exhibée, ne manquent pas dans la patrie de Nonnos. De sa ville natale même, où vécut aussi le poète Cyrus, surgit ce bizarre Pamprépios, hardi charlatan, capable de toutes les intrigues et dévoré par toutes les ambitions, qui finit mal une vie ballottée par tant d'aventures<sup>4</sup>. Tous les écrivains que l'Égypte, avec Alexandrie en tête, où le fils, homonyme, du poète latin Claudien, historien aussi, de différentes cités asiatiques, écrivit sa *Gigantomachie*, donne à l'Empire: Tryphiodore, Kollouthos de Lykopolis, Mousaios, s'en tiennent à ce que l'antiquité hellénique a de plus significatif: Odyssée travestie, rapt d'Hélène<sup>5</sup>.

Mais l'infiltration est trop puissante: il est impossible de

<sup>1</sup> Bury, *History*, 1923, I, p. 413.

<sup>2</sup> Stein, ouvr. cité, p. 114. Sur l'administration byzantine, la seconde édition du beau livre de Mlle. Germaine Rouillard, *L'administration civile de l'Égypte byzantine*, Paris 1928, et Stein, dans le „Gnomon“, VI (1930), pp. 401-420.

<sup>3</sup> Voy. Baynes, *Alexandria and Constantinople: a study in ecclesiastical diplomacy*, dans le „Journal of egyptian archaeology“, XII (1926), pp. 145-156; *History*, pp. 79-80. Plus récemment Diehl, dans Gabriel Hantaux, *Histoire de la nation égyptienne*, III, Paris [1933], p. 401 et suiv.

<sup>4</sup> Voy. plus haut, pp. 53-54.

<sup>5</sup> Montelatici, ouvr. cité, pp. 10-11.

se défendre contre sa lente avance, imperceptible et d'autant plus sûre de la victoire. Elle est renforcée de localisme opiniâtre, indéracinable, et de vulgarité populaire. La langue de l'Église elle-même, c'est-à-dire celle des Écritures, les chants liturgiques, le prêche étant, au contraire, très savant, est déjà assez rapprochée du langage courant. Une forme encore plus nettement différente du style archaisant se développe dans les villes hellénisées, comme Alexandrie<sup>1</sup>. On a signalé la participation de vieux dialectes régionaux dans ce *vulgaire*, cette *koiné*, qui, après des siècles de résistance, finira par avoir sa littérature<sup>2</sup>.

Il fallut que Justinien permette aux villes de l'Orient d'indiquer à côté de la date de son règne et du consul en fonctions leur date de fondation<sup>3</sup>; il admet des actes en grec<sup>4</sup>.

Comme c'était, — nous l'avons déjà dit —, la langue qu'on parlait à Constantinople et dans les provinces voisines, les habitants de la capitale, ceux des villes et des villages voisins, ceux de toute la Thrace environnante, de toute l'Asie Mineure, du côté de laquelle elle débordait par ses faubourgs d'outre-mer, de „péra“, d'au-delà des murailles, ces habitants qui n'avaient eu rien à faire avec les derniers temps de l'Hellade et de l'esprit politique des Hellènes, ce mélange de Thraces et de Grecs, tout en se considérant comme Romains, le disaient en grec : Rhomaïoi, „Rhomées“, et ils en

<sup>1</sup> Susemihl, *Geschichte der griechischen Litteratur in der Alexandrinerzeit*, I, Leipzig 1891, p. 2. Cf. Hermann Diels, *Die Entdeckung des Alkobols*, dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, 1913, p. 12 : „Das Technengriechisch, das uns in den chemischen Papyri entgegentritt, hat in seiner äusserst vulgären Orthographie, Wortwahl und Stilisierung schon ganz das Aussehen des Byzantinischen“.

<sup>2</sup> Hesseling, *De Koiné en de oude dialecten van Griekenland*, dans les Mémoires de l'Académie d'Amsterdam, 1906, pp. 133-169. M. Hesseling l'admet comme existante et opérante au IX-e siècle.

<sup>3</sup> *Novelles*, coll. IV, tit. II, XLVII.

<sup>4</sup> *Ibid.* Des termes grecs dans les lois; l'*apaëdia*; *ibid.*, coll. V, tit. XXII, LXVII.

vinrent même à appeler „langue romaine“, „rhomaique“ leur grec de bas étage.

Le grec envahit ainsi les différents domaines du monde officiel, le latin traditionnel en devenant curieusement corrompu. Dans l'armée on parlera de „spathae“, des sabres qu'on a la coutume d'appeler „semi-spathia“, des *zabae*, qui sont des cuirasses, des *conti*, c'est-à-dire des lances, qui s'appellent chez les Isauriens *monocopia*, des projectiles que sont les *sitimi*, des boucliers — *aspides* —, des casques — *cassides*<sup>1</sup>.

Il faut remarquer aussi que dans le domaine fiscal dès le IV-e siècle la terminologie devient grecque: *dichoneutes*, *protostasies*<sup>2</sup>. On est astreint à l'*agonothésia*, à la préparation des jeux publics<sup>3</sup>. On parle de l'*archirosyna*<sup>4</sup>. Des *hypommématographes* paraissent<sup>5</sup>. On présente des *apochae*<sup>6</sup>. On installe des *zygostatae*, avec l'explication que c'est un terme grec<sup>7</sup>: ils s'occupent du *zygostasion*, et à côté il y a la *crithologie*<sup>8</sup>. Il y a des *hirénarques* dans les provinces<sup>9</sup>, et le vieux nom de „satrapes“ est ressuscité<sup>10</sup>. À côté des *archiatri* il y a des *exarchiatri*<sup>11</sup>. Dans les villes les *catabolenses* exercent leur métier<sup>12</sup>. On s'habille de *colobi*<sup>13</sup>. Il y a parmi les soldats les *clibanarii*<sup>14</sup>. Des ordres concernent les *archigérontes* et les *diocoetae gerasiotarii*<sup>15</sup>. On dit „*entycha populi romani*“<sup>16</sup>. Tel-

<sup>1</sup> *Ibid.*, coll. VI, tit. XIV, LXXXV.

<sup>2</sup> *Cod. Theod.*, XI, XXI, I; XXIII, I.

<sup>3</sup> *Ibid.*, XII, I, CIX.

<sup>4</sup> *Ibid.*, CXII.

<sup>5</sup> *Ibid.*, CXCII.

<sup>6</sup> *Ibid.*, VI, XXVIII.

<sup>7</sup> *Ibid.*, VII, II.

<sup>8</sup> *Ibid.*, XIV, XXVI, I.

<sup>9</sup> *Ibid.*, XIV.

<sup>10</sup> *Ibid.*, XIII, I, VI.

<sup>11</sup> *Ibid.*, III, II.

<sup>12</sup> *Ibid.*, XIV, III.

<sup>13</sup> *Ibid.*, X, I.

<sup>14</sup> *Ibid.*, XIV, XVII, IX.

<sup>15</sup> *Ibid.*, XIV, XXVIII, I.

<sup>16</sup> *Ibid.*, XV, I, XII.



les maisons s'appellent *parapetasia*<sup>1</sup>. On disait couramment, comme on le voit dans les Nouvelles de Justinien: *xenodochum*, *ptochotrophum*, *nosocomum*, *orphanotrophum*, *brephotrophum*, *gerontocomum*, *asceterion*. Tous les nouveaux établissements chrétiens, les *ptochiae*, les *xenones*, ces *nosocomia*, portent des noms grecs<sup>2</sup>. On appelait *ploïmes* les contributions en nature fournies par la Lazique, le Bosphore et le Chersonèse<sup>3</sup>. On présentait l'équivalence: *homodoules* = *homokenses*<sup>4</sup>.

Du reste, dès le IV-e siècle, dans un décret des fils de Constantin sur les écoles, l'enseignement grec, *attica doctrina*, passe devant le „romain“, bien qu'ensuite le *grammaticus* latin précède le grec<sup>5</sup>; ceci jusqu'à Trèves même<sup>6</sup>. Lorsqu'il s'agit de bibliothèques, les calligraphes, *scribendi periti*, sont, dans un décret impérial, quatre grecs et trois latins<sup>7</sup>.

L'élément humain pénètre au pair de celui de la langue. L'envahissement des fonctions par les Grecs est visible, à en juger d'après les noms, ce qui, il faut bien le reconnaître, n'est pas un critérium très sûr. Sous les frères Valentinien et Valens un Tautomède gouverne comme duc les bords du Danube, la *Dacia ripensis*<sup>8</sup>. On rencontre un Epitincanus sous Théodose II<sup>9</sup>.

Sous leur influence on s'habitue à écrire *Thrachi* au lieu de *Thraces*<sup>10</sup>, *Thrachia*, de même que *Machedonia*<sup>11</sup>: un phénomène pareil se produira, et durera pendant des siècles entiers, dans le Midi italien, gouverné par des Byzantins.

<sup>1</sup> *Ibid.*, XXXIX.

<sup>2</sup> Nouvelles de Justinien, coll. IX, titl., III, nov. CXX.

<sup>3</sup> *Ibid.*, tit. XLVII, CLXIII.

<sup>4</sup> *Ibid.*, tit. L, CLXVII.

<sup>5</sup> *Cod. Theod.*, III, XI.

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> *Cod. Theod.*, XIV, IX, II.

<sup>8</sup> *Ibid.*, XV, I, XIII.

<sup>9</sup> *Theodosii Novellae*, XXXVI.

<sup>10</sup> *Ibid.*, XXXI.

<sup>11</sup> *Cod. Theod.*, VII, VI, III. On dit aussi *Musia*, *Hisauria*.

On ne s'en tient pas à des concessions envers la langue qu'on entend le plus et dans laquelle seule on peut s'entendre entre les appartenants à différentes races. On arrive à être littérairement fier de s'être délatinisé.

L'antiquité hellénique fournira elle aussi des titres, comme celui de l'*harmoste* lacédémonien, au rénovateur par l'archéologie<sup>1</sup>. Justinien permettra d'appeler *stratège* un préteur<sup>2</sup>. Un proconsul est un *archégète*<sup>3</sup>. Il aura auprès de lui des *kata-skévastes*<sup>4</sup>. Du reste les fondations même de Honorius reçoivent un nom de caractère archaïque: Honorias<sup>5</sup>. En parlant de l'Italie méridionale, on l'appellera „Magna Hellas“, la Grande Grèce<sup>6</sup>.

On prend des hellénisés depuis longtemps, on recueille de vieilles recrues pour helléniser encore, sans cesse. Une inspection des noms présentés dans la „Guerre Vandale“ ou la „Guerre Gothique“ de Procope montre combien on grécisait dans ce domaine aussi, combien on était, quant à la langue<sup>7</sup>, poursuivi par le désir d'uniformiser.

Les noms de Conon, de Zénon recouvrent les vieux noms isauriens de Tarasicodissa, de Roussoumblada<sup>8</sup>. On trouve des Phocas, des Basilidès<sup>9</sup> parmi des gens qui étaient probablement d'une autre souche.

L'antiquité grecque était si bien connue, au moins en fait

<sup>1</sup> Novellés de Justinien, coll. IV, tit. VII, XXVII.

<sup>2</sup> *Ibid.*, XXIX.

<sup>3</sup> *Ibid.*, XXX.

<sup>4</sup> *Ibid.* Il est question une fois des inquisiteurs = *ereunades*; *ibid.*, coll. VI, tit. IX, LXXX.

<sup>5</sup> *Ibid.*, XXIX.

<sup>6</sup> *Ibid.*, coll. VI, tit., XI, LXXXII.

<sup>7</sup> Ἑλληνίζοντες, τὴν τμήν ταύτην, καλοῦσι Ῥωμαῖοι; *Bell. Goth.*, éd. de Bonn, II, p. 215.

<sup>8</sup> Voy. aussi Bury, *History*, 1923, I, p. 318.

<sup>9</sup> Procope, loc. cit., p. 49; *Bell. vand.*, p. 123. Cf. Agathias, p. 270. Il parle aussi des „Hellénogalates“; *ibid.*, p. 140; Ménandre: Tarascodissa le Rousoumbladéote, p. 473. Cf. le Trascalissée de Théophane, p. 201, et „Byz. Zeitschrift“, VIII, p. 718.

de noms, que Procope parle de Jason et explique le sens des Amazones<sup>1</sup>. A côté de l'école latine à Constantinople, fleurissent les écoles grecques<sup>2</sup>. On cherche dans les Institutions de Justinien, qui citent Homère<sup>3</sup>, des étymologies grecques, plus ou moins ridicules, aux termes de droit romain, comme pour *spurius*, dérivé de *σποράδης*, sinon d'*ἀπάτωρ*<sup>4</sup>. Justinien demande aux Constantinopolitains pourquoi dans la „vox Graecorum“ le préfet de la garde s'appelle „préfet des nuits“<sup>5</sup>. D'autres essais semblables se trouvent au commencement du quatrième livre, avec des équivalences juridiques dans les deux langues. Dans la préface aux Noyelles, les Carthaginois sont nommés, à la façon grecque, des „Carchédoniens“. On voit Justinien déclarer que les fonctionnaires pourront employer la forme „romaine“ ou la forme grecque de ses édits selon l'endroit<sup>6</sup>.

Mais ce qui montre combien l'empereur considérait, malgré ses conquêtes en Occident, que chez lui tout le monde parle grec, c'est ce passage des *Novelles*<sup>7</sup>: „Et nous n'avons pas rédigé cette loi dans la langue de nos pères, mais dans la vulgaire et grecque pour qu'elle soit intelligible à tous, pouvant être facilement comprise“<sup>8</sup>.

Le bilinguisme est un peu partout observable au VI<sup>e</sup> siècle; près de Milet une inscription est rédigée en latin et en grec<sup>9</sup>. Dans les actes du concile de 536 le protocole

<sup>1</sup> *De bello gothico*, éd. de Bonn, III, pp. 14, 16, 46; éd. Haury, VIII, 6, 14-15.

<sup>2</sup> Agathias, pp. 36, 324.

<sup>3</sup> *De donationibus*.

<sup>4</sup> Titre de *nuptiis*.

<sup>5</sup> *Novelles de Justinien*, coll. III, tit. VII, nov. XII.

<sup>6</sup> *Ibid.*, coll. III, tit. VII, XVII: „secundum locorum qualitatem“.

<sup>7</sup> *Ibid.*, coll. II, tit. I, VII.

<sup>8</sup> „Non paterna voce legem conscripsimus, sed hac communi et graeca, ut omnibus sit nota propter facilem interpretationem.“ On trouve le terme ζέε: au milieu d'une nouvelle (*ibid.*, col. II, tit. VIII, XIII).

<sup>9</sup> Gelzer, dans la „*Byz. Zeitschrift*“, III, p. 21 et suiv. Cf. Diehl, dans le „*Bull. de corr. hellénique*“, XVII (1893), pp. 501-520.

est en grec, mais les réponses sont données en latin<sup>1</sup>.

Une classe intellectuelle grecque se formait dès l'époque de Théodose-le-Grand. On voit celui-ci honorer d'un titre des „grammairiens grecs“ Helladios et Syrianos; à côté, le grammairien latin s'appelle Théophile; un jurisconsulte porte le nom de Léonce; il n'y a que deux „sophistes“ latins, Martia et Maxime<sup>2</sup>. La ville de Thralles envoie des grammairiens et des avocats en même temps que des techniciens<sup>3</sup>.

Cette grécité, si forte, rayonne jusque bien loin en Occident. Sur l'Église d'Irlande Théodore de Tarse avait déjà exercé une forte influence, et on a signalé des rapports avec les Grecs qui datent de la fin du VI-e siècle encore<sup>4</sup>.

Mais avant tout l'Église d'Orient dans le milieu de laquelle Constantin avait transporté, sans se rendre compte de ce que cela signifiait, un Empire qu'il désirait latin, était le grand facteur de grécisation<sup>5</sup>.

Elle l'était par sa liturgie que des empereurs de souche latine durent bientôt entendre à Sainte Sophie même, par une prédication qui, s'adressant à des gens parlant le grec, a dû employer cette langue, et surtout par une grande littérature qui, en concurrence pendant deux siècles avec la littérature latine des chrétiens d'Occident, finira par la vaincre.

Elle part presque en entier de cet Alexandrin, rongé pendant toute sa vie de la curiosité de savoir ce qu'il y a sous la simplicité, inadmissible comme telle, du christianisme, qu'il faut ennoblir par l'exégèse, pour que la religion du Christ soit vraiment au niveau des „intellectuels“, Origène († 254). Tout

<sup>1</sup> Gelzer, loc. cit., p. 23. Procope croit devoir noter qu'il y a des *Ῥωμαῖοι* à Salone (*Bell. Goth.*, éd. de Bonn, I, 48).

<sup>2</sup> *Cod. Theod.*, VI, XX, I.

<sup>3</sup> Agathias, p. 290.

<sup>4</sup> Gårdthausen, dans les *„Byz.-Neugr. Jahrbücher“*, VIII, p. 116 et suiv.

<sup>5</sup> Je retrouve cette opinion dans l'Essai de M. Hesseling: „La réalité grecque qu'aucune politique n'avait réussi à créer en réunissant les tribus grecques se trouve constituée par l'Église“. Cf. Brunet de Presle, *La Grèce depuis la conquête romaine*, Paris 1860.

le monde fut pris par la même fureur de percer le symbole.

C'est l'esprit d'Origène qui arrive à gagner à Rome même ce Romain élégant et disert, cet abbé de bonne compagnie, admiré et suivi par les femmes qui fut Jérôme de Stridon († 420). Comme son inspirateur, dont il suit les traces dans son séjour en Palestine, il cherche à pénétrer la valeur philologique des textes sacrés, dont, d'après la même tradition origénienne, il veut découvrir le sens allégorique, le secret mystique. Rufin, son contemporain et son camarade d'études sur cette terre des authenticités indubitables, suit lui aussi la même direction. Celui-ci resta attaché à Origène, dont il fut le traducteur en latin, même après que Jérôme eût rompu toute continuité avec l'hérésiarque. Et le traducteur, le continuateur d'Eusèbe entre par cette voie aussi dans la même tradition. Par lui, comme on l'a dit, se réalisa l'unité gréco-latine dans les conceptions idéologiques et dans la présentation historique de ce qu'était devenue l'Église.

Seule la grande personnalité d'Augustin, l'adversaire acharné de la plus tenace des hérésies orientales, le manichéisme dualiste, ouvre un chemin sur lequel, tellement est individuelle l'oeuvre de l'auteur des „Confessions“, il n'aura pas de suivants. Les idées d'Origène n'ont pas eu de prise sur celui dont l'esprit n'avait rien de „philologique“ et de „philosophique“, dont la compréhension s'arrêtait au seuil du mystère. S'il a des attaches au passé, celui qui a écrit le formidable réquisitoire contre le paganisme, enfantin, corrompu et surtout flétri, est le continuateur des énergies combattives d'un Tertullien, le plus grand des rhéteurs chrétiens de l'Occident.

Si des chrétiens ne marchent pas sur ses traces, il y a des similitudes évidentes entre lui et entre Boèce, qui, dans sa „Consolation par la philosophie“, se livre aux mêmes analyses de son propre être moral et en recueille la même mélancolie voilée.

On reprendra l'oeuvre d'historiographes de l'Église pour la continuer, comme le fit Socrate, un connaisseur de l'antiquité, qui ose le montrer, et ce Syrien qui fut Sozomène.

Mais avec ce dernier contemporain de Théodose II, auquel il dédie son ouvrage, on est déjà dans le domaine de la littérature de bas étage, pour les moines et pour leur public vulgaire<sup>1</sup>.

Partout l'adhérence à Origène, malgré toutes les condamnations de l'Église, se conserve. Et on abondera dans cette direction par les compilations historiques d'un Philippe de Sida, de Hésychius, de Philostorge<sup>2</sup>.

Ce grand courant littéraire, qui venait d'Alexandrie, de son école de cathéchèse, et du plus brillant de ses représentants, avait déjà commencé à l'époque de Constantin, où la littérature païenne n'était plus que des maigres biographies impériales pour un passé plus récent, pendant les troubles et les guerres duquel, dans Rome abandonnée par les empereurs, la plume des écrivains s'était arrêtée. Alexandrie retentira de la grande voix d'un Athanase, l'adversaire des brutales conceptions théologiques d'Arius.

Sans rien innover, s'en tenant à la tradition scientifique de son maître Pamphile, et regardant toujours du côté de l'empereur, un origénien travaille, Eusèbe de Césarée, aussi biographe de Constantin<sup>3</sup>. Pour la doctrine récemment acceptée par l'État, il fut le plus actif des compilateurs, défendant en fait de théorie ce qu'il croyait être le juste milieu. Il voulut soutenir le point de vue des Pères de Nicée et mettre le nouveau crédo sous la protection de Constantin-le-Grand en présentant l'histoire de l'Église comme un développement dont les décisions de 325 auraient été le dernier but et la conséquence nécessaire. C'est une sélection de ce qui doit

<sup>1</sup> Pour ses sources, G. Schoo, *Die Quellen des Kirchenhistorikers Sozomenus*, Berlin 1911; aussi „Byz. Zeitschrift“, VII, p. 265 et suiv. Cf. *ibid.*, XVIII, p. 194 et suiv.

<sup>2</sup> Éd. Bidez, *Philostorgus, Kirchengeschichte*, Leipzig, 1913. Cf. „Viz. Vremennik“, XXI, p. 57 et suiv.; Asmus, dans la „Byz. Zeitschrift“, IV, p. 30 et suiv.; cf. *ibid.*, VIII, pp. 548-549.

<sup>3</sup> Sur son époque aussi F. M. Flasch, *Constantin der Grosse*, Würzburg 1891; A. de Waal, *Konstantin der Grosse und seine Zeit, Gesammelte Studien*, éd. par Franz-Joseph Dölger, Fribourg i. Br., 1913.

être dit, de ce que nécessairement il faut croire. Dans l'antiquité païenne il ne veut rien chercher, et son style familier se ressent de la lecture quotidienne des textes sacrés et du contact avec les non-lettrés parmi ses ouailles; l'éloquence rude des conciles se fait entendre, dans ses traités dogmatiques aussi bien que dans l'„Histoire de l'Église chrétienne“, continuée par la „Chronique“<sup>1</sup>.

Son histoire a un autre sens que celui de vouloir perpétuer des témoignages et fixer le sens et les conditions d'un développement. Ramener tout à la décision présumée de Constantin, rattacher à son acte toute la tradition sacrée du judaïsme et les effets de la révélation du Christ c'est frapper la paganisme dans ce qu'il avait de plus glorieux: l'histoire de Rome qui conquiert et qui domine, et lui substituer la manifestation par les nations qui se succèdent dans cet accomplissement de la volonté divine, seule régulatrice des actions humaines. On voit aujourd'hui quelque chose de semblable lorsque la Russie communiste remplace l'histoire de la monarchie déchue par la présentation des luttes de classe, existantes ou supposées, mais nécessaires pour étayer la théorie.

Mais déjà chez Socrate, le laïc, l'avocat, — comme chez Origène aussi, du reste, — il y a l'admiration pour les idées et les formes de l'hellénisme: la doctrine chrétienne n'est pour lui que le dernier terme où aboutit toute une longue et difficile préparation idéologique. Cependant, une fois

<sup>1</sup> On emploie aujourd'hui, à côté de l'édition de E. Schwartz, celle de Ivan A. Heikel, Leipzig 1902. Cf., parmi les dernières études le concernant, Heinrich Doergens, *Eusebius von Cäsarea als Darsteller der phönizischen Religion*, Paderborn, 1915. En général sur les historiens de l'Église, L. Jeep, *Quellenuntersuchungen zu den griechischen Kirchenhistorikern*, dans les „Jahrbücher für classische Philologie“, XIV, Supplementband, 1884-5, et F. C. Baur, *Die Epochen der kirchlichen Geschichtschreibung*, 1852. Un jugement sur la „Vie de Constantin“, ouvrage tendancieux, populaire et naïf, par Victor Schulze, dans la „Zeitschrift für Kirchengeschichte“, XIV. Sur Eusèbe de Nicomédie, Adolf Lichtenstein, *Eusebius von Nikomedien*, Halle a. S., 1903 (écrivain arien du IV-e siècle).

arrivé au but, il faut abandonner les discussions et chercher la paix dans le calme du mystère.

La compilation d'un Théodoret n'offre pas de nouveauté<sup>1</sup>. Mais, plus tard, chez Evagrius, Syrien (n. vers 536), qui est un rhéteur, un „scholastique“, c'est-à-dire un avocat, il y a un grand soin de la forme, dont la valeur expressive et le rythme renvoient à la bonne manière classique<sup>2</sup>. On n'a gardé qu'un fragment de l'histoire de l'anagnoste Théodose, qui s'arrêtait en 518.

Cet homme de Coelésyrie, un client et un défenseur du Patriarche de Constantinople, Grégoire, fut aussi un favori de la Cour sous l'empereur Tibère. Sa compilation, à laquelle il mêle souvent des souvenirs politiques aussi, avance jusqu'en 593 et constitue la principale source pour les querelles de dogme pendant le sixième siècle.

On a remarqué avec raison que l'avocat qu'il fut avait le soin de citer ses autorités, le scrupule de présenter ses documents, la faculté de comprendre d'autres points de vue que son orthodoxie stricte et de reconnaître que les dissidents eux-mêmes n'étaient que d'honnêtes chercheurs de vérité, le Christ ayant admis la pensée libre jusqu'au jugement définitif de l'Église. Ajoutons que c'est à cause de sa préparation spéciale qu'il montre ce respect pour l'autorité, ce mépris pour les troubles de la rue qu'on a aussi soupignés. Dans son style même il y a, et on s'en est aperçu, un sens du mot, qui vient des précisions inévitables de sa profession. On pourrait dire la même chose de certaines de ses apostrophes<sup>3</sup>.

Après Evagrius, qui s'appuie sur des sources écrites, comme Jean d'Épiphane, la série de ces historiens continuera, par Théophane de Byzance, dont l'ouvrage s'étendait de 566 à

<sup>1</sup> Voy. J. Sakkellion, *Τοῦ μακαριωτάτου Θεοδορήτου, ἐπισκόπου Κύρου, ἐπιστολαὶ δύο ἐν δύο σελ. πενήκοντα*, Athènes 1885. Cf. „Byz. Zeitschrift“, II, p. 585 et suiv. Voy. K. Günther, *Theodoret von Cyrus und die Kämpfe in der orientalischen Kirche*.

<sup>2</sup> Après l'édition Migne, P. Gr., 86, celle de Bidez et Parmentier, Londres 1898. Cf. Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 245 et suiv.

<sup>3</sup> Tchernousov, dans la „Byz. Zeitschrift“, XVII, pp. 29, 34.



581, contenant les renseignements les plus variés sur la société civile<sup>1</sup>.

Si Eusèbe — et Rufin aussi — est avant tout un défenseur des intérêts de l'Église, allant jusqu'à falsifier, dans la *Vie de Constantin*<sup>2</sup>, la vérité historique, s'il cherche à fixer le type de la nouvelle historiographie chrétienne, si un dissident, comme l'Arien Philostorge, emploiera son récit comme un instrument de combat<sup>3</sup>, Socrate, Sozomène, vulgaire compilateur du premier, Théodoret, Hésychius, Philippe de Side ne sont de fait que des historiens au pair des autres, parlant de guerres, de traités, de faits divers, pour revenir à l'Église, dont les hérésies les effraient, et ils évitent d'en parler, seulement pour mentionner au passage quelques évêques<sup>4</sup>.

On ne peut prononcer aucun jugement d'ensemble sur l'oeuvre d'un continuateur d'Eusèbe, Gélase de Cyzique, qui, écrivant l'histoire du concile de Nicée, aurait servi de base pour l'ouvrage latin de Rufin<sup>5</sup>. Des oeuvres de Chrysippe

<sup>1</sup> En dehors de l'éd. de Bonn, celle de Müller, *Fragmenta historicorum graecorum*, IV, p. 270 et suiv.; L. Dindorf, *Historici graeci minores*, I, p. 446 et suiv. Cf. Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 243.

<sup>2</sup> Voy. H. Grégoire, dans le „Byzantion“, VII, p. 653.

<sup>3</sup> On trouve certains de ces écrits dans Migne, *P. Gr.*, vol. 67, 83. Pour Socrate, éd. R. Hussey (Oxford 1853); pour Sozomène, éd. du même (Oxford 1860). Pour Théodoret, éd. Léon Parmentier, Leipzig 1911.

<sup>4</sup> Cf. Holzhauser, *Commentatio de fontibus quibus Socrates, Sozomenus ac Theodoretus uti sunt*, Göttingen 1825; A. Güldenpenning, *Die Kirchengesch. des Theodoret von Kyrrhos*, Halle 1889; G. Loeschke, *Der Syntagma des Gelasius Cyzicenus*, dans le „Rheinisches Museum, N. F.“, CX (1905), p. 54 et suiv.; L. Jeep, *Quellenuntersuchungen zu den griechischen Kirchenhistorikern*, dans les „Jahrbücher für klassische Philologie“, XIV (1884-1885), *Supplementband*, p. 53 et suiv.; F. Geppert, *Die Quellen des Kirchenhistorikers Socrates Scholasticus*, dans les „Studien zur Geschichte der Theologie und der Kirche“, III<sup>4</sup>, Leipzig 1898.

<sup>5</sup> Le texte dans Migne, *P. Gr.*, 85, et dans l'édition de M-me Margret Heinemann, d'après les papiers de Gerhard Loeschke (*Gelasius' Kirchengeschichte*, Leipzig 1918). Cf. Haase, dans les „Byz.-neugr. Jahrbücher“, I, p. 90 et suiv. Cf. Ceriani, *Monumenta sacra et profana*, Milan 1861, I, p. 130 et suiv. Voy. E. J. Kimmel, *De Rufino, Eusebii interpreté, libri duo*, Gera 1838; Glas, *Die Kirchengeschichte des Gelasius von Kaisareia*, Leipzig 1914.

de Jérusalem, historien de l'Église d'après Cyrille de Scythopolis, il ne nous reste que son Éloge de St. Théodore Tiron<sup>1</sup>.

L'Occident n'arrive pas à créer ces liens entre les périodes de l'Église pour lesquels il n'a pas assez d'intellectualité. A peine, dans Orose, un bréviaire de la fin du V<sup>e</sup> siècle, favorable aux barbares, sera donné la première oeuvre de ce genre écrite en latin et dans le milieu occidental. Et encore cet historien unique est un Oriental: il vient de Syrie.

Les Vies de Saints, mélange d'éloges, de prédication, de roman pieux, qui formeront un chapitre si riche de la littérature byzantine, commencent bien avant Justinien. Déjà le grand Grégoire de Nysse avait écrit les Vies de S<sup>te</sup> Marcrine, de St. Éphrem le Syrien, de St. Grégoire le Thaumaturge, à côté de l'Éloge de St. Basile.

On peut, malheureusement, dès lors, — car la période de naïveté, qui rend si sympathiques les Vies de Saints latines de l'Occident, manque ici totalement, — accepter ce dur jugement sur presque toutes ces Vies de Saints: „pages froides, réflexions pieuses, faits puérils; lieux communs“<sup>2</sup>.

C'est encore d'Origène que procèdent les grands orateurs de l'Église pendant cette époque, suivant la tradition de ce Grégoire le Thaumaturge, évêque, pendant trente ans, de Néocésarée, vers la fin du III<sup>e</sup> siècle.

Le quatrième donna à l'Église, à celle d'Orient, de langue grecque, son plus grand orateur, dans la personne d'un Syrien du côté d'Antioche, Saint Jean „à la bouche d'or“, le Chrysostôme (347-407)<sup>3</sup>. Le fils de Secundus et d'Anthousa est un Antiochénien, avec tout ce que ce milieu

<sup>1</sup> A. Sigalas, *Des Chryssippos von Jerusalem Enkomion auf den hl. Theodoros Teron*, dans le „Byzantinisches Archiv“, Leipzig 1921.

<sup>2</sup> S. Vailhé, dans les „Échos d'Orient“, III, p. 21.

<sup>3</sup> Sa biographie par le père Jugie, dans les „Échos d'Orient“, 1922, pp. 137-161, et dans Bury, *History*, I, 1923, p. 138 et suiv.

peut donner d'éloquence et d'élan; il a fait ses études chez Libanius et Andragathius, pour aller ensuite à Athènes, où il vainc toute concurrence comme orateur, et orateur chrétien. Moine par les conseils de St. Basile; il s'attache comme lecteur à l'Église d'Antioche. Il sera bientôt le chef de celle de Byzance, qu'il illustra de son talent, de sa combattivité et de ses souffrances jusqu'à la mort en exil, par suite de l'inimitié de l'impératrice, l'„Hérodiade“<sup>1</sup>. Âme douce, tempérament facilement gagné par l'émotion, envers la nature, „les vergers; où les grillons chantent toute la journée“, les amis qu'il aime, envers les morts dont il sent autour de lui le bruissement d'ailes, il fut l'ennemi de la vie bruyante du monde, même lorsque les acclamations de la foule le menèrent au Siège patriarcal de Constantinople, et le critique, sans crainte de l'exil qu'il subit avec un sourire de mépris sur les rivages du Pont, de toute cette politique impériale, mêlée d'intrigues et souillée de vices. Il n'accepte rien de ce qui l'entoure comme chef de l'orthodoxie byzantine: ni théâtre, ni jeux du cirque, ni cérémonies d'une Cour à laquelle il oppose son geste de défi, ni processions des puissants et des orgueilleux du siècle. Il leur préfère les humbles qui ont une réponse „précise et sage“ aux problèmes capables de diviser les savants et qui, surtout, „conforment leur vie à leurs convictions“. A l'État des douaniers et des fonctionnaires il n'entend rien donner de son propre gré; il ne fait que s'incliner avec dégoût devant les nécessités imposées par la force<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Vie par Léon, VI, Migne, P. Gr., c. 228 et suiv.

<sup>2</sup> *Opera*, éd. H. Sarilius, Eton, 1612; *S. Johannis Chrysostomi opera selecta, emendavit Fr. Dübner*, Paris 1861. Cf. abbé J. Marchal, *St. Jean Chrysostôme*, Paris 1898; Aimé Puech, *St. Jean Chrysostôme*, Paris 1891, 1899, 1905; Chrysostôme Bauer, *Jean Chrysostôme et ses oeuvres dans l'histoire littéraire*, Louvain-Paris 1907 (en allemand, Munich 1929, 2 vol.); A. Naegeles, *Johannes Chrysostomus und sein Verhältnis zum Hellenismus*, dans la „Byz. Zeitschrift“, XIII, p. 73 et suiv.; Elser, dans la „Theologische Quartalschrift“, LXXVI, pp. 550-576; Pargoire, dans les „Échos d'Orient“, III, p. 151 et suiv.; Hülster, *Die pädagogischen Grundsätze des hl. Johannes Chrysostomus*, dans la revue „Theologie und Glauben“, III

L'activité du grand prédicateur sera continuée par celle de Proklos († 446 ou 447), dont le rôle dans toutes les discussions théologiques du V<sup>e</sup> siècle fut si grand. Imitateur du Chrysostôme et défenseur de la mémoire de celui dont il fit venir les restes à Constantinople, cet élève des écoles de la Capitale se borna à une activité littéraire d'explicateur du dogme et de célébrateur des grandes fêtes de l'Église, auxquelles il consacra aussi des vers d'une facture savante, mais sans rien du courage, de la passion, de la fougue admirable de son modèle, de cette âme si large pour les pauvres, les humbles et les malheureux de ce monde<sup>1</sup>. La forme est soignée, bien que flamboyante: on l'a comparé à Grégoire de Nazianze, dont il n'a pas le sens pour les réalités de la nature<sup>2</sup>. On a signalé chez lui aussi un tel emploi de l'apostrophe que c'est presque le commencement, dans la littérature byzantine, du drame sacré<sup>3</sup>.

Contre cette efflorescence de la littérature chrétienne il n'y avait eu du côté païen qu'une résurrection phantasmagorique dans l'oeuvre de Julien. Imitateur de Lucien, qui avait continué du côté grec cette littérature du paganisme morte à Rome, dont cet empereur dédaigna la langue simple et forte, il s'escrima contre un adversaire qui savait bien se dérober aux coups de ce capricieux devenu par opiniâtreté un croyant. Si une littérature décalquée sur les modèles

(1911), pp. 203-227; L. Ackermann, *Die Beredsamkeit des hl. Johannes Chrysostomus*, Würzburg 1889; P. H. Degen, *Die Tropen der Vergleichung bei Johannes Chrysostomus*, Olten 1921; Sawhill, *The use of athletic metaphors in the biblical homilies of S. John Chrysostom*, Princeton 1928; Amneringen, *The stylistic influence of the second sophistic in the Panegyric Sermons of St. John Chrysostom*, Washington 1921; Mary Albania Burnes, *St. John Chrysostom's homilies on the statues*, Washington 1930; Χρυσοστομικά, *Studi e ricerche intorno a S. Giovanni Crisostomo a cura del comitato per il XV centenario della sua morte*, Rome, I-III, 1903-1908.

<sup>1</sup> Ses oeuvres dans Migne, P. Gr., 65. Cf. Franz Xavier Bauer, *Proklos von Konstantinopel, Ein Beitrag zur Kirchen- und Dogmengeschichte des 5. Jahrh.*, Munich 1919.

<sup>2</sup> Bauer, ouvr. cité, p. 137, d'après Norden, *Antike Kunstprosa*, p. 855.

<sup>3</sup> Bauer, ouvr. cité, pp. 138-139.

antiques réapparaîtra au VI-e siècle, tout en restant très païenne dans un milieu chrétien, elle n'empruntera rien ni à l'ironie et au sarcasme, ni au pédantisme archaïsant de l'auteur impérial.

Alors que la Rome d'Occident et surtout celle d'Orient ne s'expriment plus que de la façon chrétienne, c'est chez les barbares d'Occident seuls, c'est-à-dire sous leur patronnage, que se conserve la tradition de la vieille littérature païenne. Théodoric, le chrétien arien, tolère les idées de Boèce avant que des motifs politiques l'amènent à le sacrifier, et c'est par son ordre que toute une littérature de tradition païenne surgit, pour créer aux Goths un rang dans l'histoire plus éloignée de l'antiquité ou pour donner à la chancellerie impériale le prestige de l'époque où Trajan était servi par Pline le Jeune: c'est par le vicaire goth de l'empereur résidant en Orient que Cassiodore et Jordanès furent amenés à écrire.

L'histoire civile de la Rome orientale s'exprimera en grec, dans un style décalqué sur celui des grands modèles lointains<sup>1</sup>. Malheureusement, de ces écrivains, de tendance oecuménique romaine, s'intéressant à tout ce qui se passe dans le vaste Empire ou même dans son voisinage, peu s'est conservé, dans la compilation sottise du X-e siècle, qui, pour créer des manuels de politique courante, a sacrifié tant d'originaux. C'est pourquoi il n'est pas facile de reconstituer la physiologie de ces rhéteurs historiens, qui furent, au V-e et VI-e siècle, avant Pierre le Patrice ou Magister, un des diplomates de Justinien en Occident et en Orient<sup>2</sup>: Olympiodore<sup>3</sup>, Zosime, dont on a cru pouvoir reconnaître les sources<sup>4</sup>, Eunape († 404), continuateur de Dexippe<sup>5</sup>, Malchos, Ménandre le

<sup>1</sup> Karl Morgenstern, *Über das Studium der byzantinischen Geschichtschreiber*, dans les „Mémoires présentés à l'Académie de St.-Petersbourg“, IV (1845).

<sup>2</sup> Sur sa biographie, outre Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 237 et suiv., Haury, dans la „Byz. Zeitschrift“, XIV, pp. 529-531; sur ses idées politiques, Valdenberg, dans le „Byzantion“, II, p. 55 et suiv.

<sup>3</sup> Voy. Praechter, dans la „Byz. Zeitschrift“, XV, pp. 588-589.

<sup>4</sup> Graebner, dans la „Byz. Zeitschrift“, XIV, p. 87 et suiv.

<sup>5</sup> Monnier, dans la „Nouvelle Revue historique de droit“, 1895, 1900. Sur la généralité de ces écrivains, voy. Michel Krachéninikov, *Varia*, dans le „Journal du Ministère de l'Instruction“ russe, mai 1913.

Protecteur et Priskos. Leur origine est caractéristique, servant à montrer encore une fois la pénurie intellectuelle de la Capitale: Olympiodore vient de la Thèbes égyptienne, Malchus de la Philadelphie de Syrie, Eunape de Sardes; Priskos seul est originaire de Panion, sur la rive européenne du Pont; Pierre fut peut-être Thessalonicien. A Alexandrie on essaya à la même époque une histoire universelle de caractère profane<sup>1</sup>. D'autres historiens de la même époque, comme Candidus, ou le Lycien Capiton, qui servit à Étienne de Byzance, sont perdus<sup>2</sup>.

### III.

#### L'ORIENT.

On a signalé pour le V-e siècle l'„avance victorieuse de l'orientalisme dans tous les domaines de la vie culturelle“<sup>3</sup>. Et M. Gerstinger ajoute avec raison que, sous Justinien seulement, Constantinople, envahie, a pu réaliser sa synthèse<sup>4</sup>.

Rome ayant pu donner si peu, l'Orient envahit bientôt, dans tous les domaines, ce monde nouveau qui s'ouvrait à ses ambitions et à ses convoitises. Ce flot bouillant ne fait qu'entrer dans les formes politiques et juridiques de Rome, après que, depuis longtemps, il avait reçu les éléments essentiels de la pensée hellénique. Byzance en deviendra donc la dernière forme de la synthèse orientale, une nouvelle édition de la Syrie, de l'Égypte des successeurs d'Alexandre, retenue par l'armature forte des Romains et par le sens immortel de la civilisation grecque. Bornée surtout au circuit de la Méditer-

<sup>1</sup> Éd. de Dindorf, dans la collection de Bonn. Cf. Adolf Bauer, dans la „Festschrift“ pour Otto Hirschfeld, Berlin 1909, pp. 330-335; Gelzer, *Sextus Julius Africanus und die byzantinische Chronographie*, Leipzig 1898.

<sup>2</sup> Photius, *Bibl.*, 79, et Suidas s. v.  $\chi\epsilon:\rho(\chi\omega)$ ; Stemplinger, dans le „*Philologus*“, 1904, pp. 615-630; Benešević, dans le „*Byzantion*“, I, p. 159, note 4.

<sup>3</sup> Gerstinger, *Die griechische Buchmalerei*, p. 3.

<sup>4</sup> *Ibid.*

ranée, elle deviendra en même temps, ce qui lui conservera une fraîcheur d'initiative, cet Empire des mers, cette thalassocratie, dont nous avons parlé plus haut. Mais, s'appuyant sur des formes libres de vie populaire en Europe, elle en tirera toujours, au moment même où elle paraissait devoir mourir de sénilité entre ses murs, des éléments d'une nouvelle jeunesse.

L'Oriental disparaît donc sous le vêtement grec. Tout hellénisant passe parmi les Grecs. On discute dans les „Institutions“ si un acte est rédigé „en latin ou en grec ou dans une autre langue“, mais plus bas il n'est question que des Grecs qui pourraient écrire en latin<sup>1</sup>. L'équivalence des formules latines est donnée en grec seul<sup>2</sup>. Chez les Juifs même les prêtres sont intitulés : „archiphérétites“<sup>3</sup>.

#### IV.

##### LES BARBARES.

Toute cette grande oeuvre de Justinien, d'un caractère si archaïsant, fut faite cependant par ce qu'il y avait de plus contemporain, de plus gênant parmi les choses contemporaines : le *barbare*, qui ne pouvait pas et même, sous certains rapports, ne voulait et ne pouvait pas toujours se laisser helléniser de culture, romaniser d'idées politiques, orientaliser de costume et de moeurs. Cette pierre fruste des „non-Romains“ entra elle aussi, et dans des proportions dominantes, dans cet édifice que, à certains moments, il paraissait devoir dominer de ses traditions et de ses instincts<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> „Latina aut graeca vel qualibet alia lingua stipulatio concipiatur“ ; III.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> Nouvelles de Justinien, coll. IX, tit. XXIX, CXLVI.

<sup>4</sup> Mommsen, *Das römische Militärwesen seit Diocletian*, dans le „Hermes“, XXIV (1889), pp. 195-279 ; Grosse, *Römische Militärgeschichte von Gallienus bis zum Beginn der byzantinischen Themenverfassung* (1920) (il y résume aussi ses travaux antérieurs dans la „Byz. Zeitschrift“, XXII, et dans la „Klio“, XV). Pour le seul VI-e siècle, F. Aussaresses, *L'armée byzantine à la fin du VI-e siècle d'après le Stratégikon de l'empereur Maurice*, Bordeaux-

Ces barbares formeront dans leur totalité, pour Justinien, un seul groupe politique, auquel est opposée la *respublica* romaine<sup>1</sup>.

Avant tout il donneront à l'„Empire romain“ une armée, qui n'est romaine ni dans ses éléments constitutifs, ni même dans leur construction. Cette armée est ainsi la première à réaliser une synthèse dont nous constaterons une autre forme dans la vie intellectuelle dont, au fond, dans n'importe quelle société tout part: dans la formule de la foi chrétienne, telle que Byzance l'élaborera, et dans les nouvelles façons d'art et de littérature.

Le caractère romain de l'armée avait disparu depuis longtemps. Il y avait eu cependant en Occident comme un réveil de l'ancienne conscience militaire à l'avènement de Majorien. Il annonce au Sénat, mais non sans l'acquiescement de son „père“, le patrice barbare Ricimer, que le *fortissimus exercitus* a ajouté sa volonté à celle du pouvoir civil. „Soutenez maintenant le prince que vous avez fait“ (*savete nunc principi quem fecistis*)<sup>2</sup>. Dans cette missive à ses anciens collègues, il y a un sentiment de belle confiance dans l'oeuvre qui devait commencer et que son assassinat interrompit.

Mais l'armée de Justinien n'aura rien de commun avec cette camaraderie des vétérans de Constantin qui, le saluant après la victoire, de la belle formule ancienne: „que les dieux te gardent; nous déclarons par serment que ton salut est le nôtre“<sup>3</sup>, demandaient à celui qui se considérait comme leur „covétérans“ des allègements de charges. Le *comitatus* était arrivé à être la seule préoccupation des empereurs sédentaires, alors que les *limitanei*, les *duciani*, les *bur-*

Paris 1909 (cf. Vári, dans la „Byz. Zeitschrift“, XIX, pp. 551-554). Pour la flotte, Neumann, *Die byzantinische Marine*, dans la „Historische Zeitschrift“, XLV (1898), p. 1 et suiv.; Bury, dans le „Centenario Amari“, II, pp. 21-34.

<sup>1</sup> Nouvelles, coll. IX, tit. XXXI, CXLVIII.

<sup>2</sup> *Majoriani Novellae*, II, IV. Bury signale aussi la mesure que Majorien prit pour empêcher la destruction du caractère historique de Rome; *History*, 1923, I, p. 332, note 3.

<sup>3</sup> „Auguste Constantine, dii te nobis servant: vestra salus, nostra salus, vere dicimus, jurati dicimus“; *Cod. Theod.*, VII, XX, II.



garii crevaient de faim en marge des barbares<sup>1</sup>. Pour les retenir à leur devoir on recourait depuis longtemps à la mutilation<sup>2</sup>. Des Alamans, des Sarmates servaient déjà sous les fils de Théodose<sup>3</sup>, et il y a même des „fédérés sarrasins“<sup>4</sup>. L'apparence générale des troupes est décidément barbare; il faut défendre les *tzangae*, les *rogae* et les *braccae*, les longs cheveux<sup>5</sup>. Un Tziga est maître de l'infanterie<sup>6</sup>.

Les soldats permanents de l'Empire, et les fédérés aussi, étaient souvent détournés de leur mission, étant employés par les „puissants“ au service de leurs propres intérêts<sup>7</sup>, alors que, pour sortir de la fainéantise des garnisons et pour faire une expédition „à la romaine“, il faut qu'une armée s'improvise, employant les soldats privés, les clients, qui sont les *buccellarii*.

On sent cet envahissement de barbarie, mal assurée, chaotique et bigarrée, dans le nouvel aspect même de l'armée. Cette armée, capable de rester en campagne pendant des mois, sera „la maison“ de Bélisaire; Procope le dira plusieurs fois de la façon la plus claire<sup>8</sup>. Plus tard, pendant la guerre d'Italie, on engagera des soldats de Thrace<sup>9</sup>. On verra des Illyres qui, n'ayant pas reçu leur solde, désertent<sup>10</sup>. Il arrivera que la garnison de Rome tuera son chef, et cependant

<sup>1</sup> *Theodosii Novellae*, XLIII; cf. *Cod. Theod.*, VII, XIV, I, Sur le *limes mysiacus* et le *limes scythicus*, qui „in latius diffusiusque porrigitur“, et la distinction entre „*judiciariae*“ et „*agrarienses*“, *ibid.*, XVII, I.

<sup>2</sup> *Spurca amputatio digitum*; *Cod. Theod.*, VII, XIII, X.

<sup>3</sup> *ibid.*, VII, XX, XII.

<sup>4</sup> Un Σαρνζ, δεσποτικῶς πιστῶς φοιδερίτος, dans Ebersolt, *Mission archéologique à Constantinople*, p. 52. Aussi, avec d'autres „fédérés“, dans la publication du „*Syllogue*“ de Constantinople, XVI (1881-1882), Suppl., pp. 17, 21. Cf. *Theodosii Novellae*, XXXI.

<sup>5</sup> *Cod. Theod.*, XIV, X, II, III, IV.

<sup>6</sup> *Novelles de Justinien*, coll. IV, tit. I, XXII.

<sup>7</sup> *ibid.*, coll. VIII, tit. XVI, CXVI.

<sup>8</sup> *Bell. Goth.*, éd. de Bonn, p. 213: ἐπτακισχιλοῦς γὰρ ἱππέας ἐκ τῆς οἰκίας παρέχετο; p. 214: οἰκία μία τὴν θουδερίχου δόναμιν καταλύει.

<sup>9</sup> Νέοι ἐθελούσιοι; *ibid.*, p. 264.

<sup>10</sup> *ibid.*, pp. 271-272. On leur accorde le pardon. Cf. aussi *ibid.*, p. 279.



l'empereur lui pardonnera ce crime<sup>1</sup>. Lorsque Bélisaire repartira pour l'Italie, on lui imposera de prendre sur lui les soldes<sup>2</sup>.

Le chef lui-même apparaîtra comme un chevalier travaillant pour son propre compte. Procope n'oubliera pas de dire le nom de son cheval, chez les Grecs (φλιδς) et chez les barbares (δάλαν; ne serait-ce pas „le blond“; en roumain : *bălan*?)<sup>3</sup>. Ayant un pareil appui personnel, une pareille propriété militaire, il est possible qu'on lui offre d'être „le roi des Italiens et des Goths“<sup>4</sup>.

On essaiera d'une concentration barbare contre Bélisaire. De fait, sauf quelques éléments grecs, arméniens, syriens, on combattait entre barbares.

En Occident seulement, où ces barbares ont des États, ils se sentent les coudes, même au-delà de la communauté arienne.

Théudès, roi des Visigoths d'Espagne, avait été le tributaire de Théodoric. Aux Francs Théodate offrait la Gaule méridionale et de l'argent; ils finirent par promettre à Vitigès des secours sous main<sup>5</sup>. Théodebert envoya dans ces conditions un corps auxiliaire de 10.000 Burgondes, qui assiégèrent Milan et Ancône<sup>6</sup>. Cependant, on frappait là une monnaie d'or en concurrence avec l'Empire<sup>7</sup>; Totila, ayant demandé en mariage la fille de ce roi, se vit refusé<sup>8</sup>.

Les Lombards furent invités aussi à collaborer<sup>9</sup>, alors que

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 389.

<sup>2</sup> *Ibid.*, III, p. 35. Cf. *ibid.*, p. 130 et suiv.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 131; éd. Haury, V, 18, 6.

<sup>4</sup> Βασιλεὺς Ἰταλιωτῶν καὶ Γότθων, *ibid.*, éd. de Bonn, II, p. 196. Nous reviendrons plus tard sur cette offre.

<sup>5</sup> *Ibid.*, I, pp. 101-102, 105.

<sup>6</sup> *Ibid.*, II, pp. 82, 163-164, 183.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 411.

<sup>8</sup> *Ibid.*, pp. 439-440. Il offre son alliance à Justinien; *ibid.*, p. 441. Cf. III, pp. 184-185, 205, 246.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 142.

les Hérules demandaient à Justinien leur roi<sup>1</sup>. On n'oublia pas de s'adresser à Chosroès, le Perse<sup>2</sup>.

C'est donc chose bien naturelle qu'entre le Latin, le Grec affublé en Romain et entre le barbare, il y eût plutôt des rapports de camaraderie militaire. On le voit dans l'histoire détaillée de la „guerre gothique“ que raconte Procope.

Il est tout à fait certain que entré les deux camps il n'y avait pas ce qu'on appelle une haine nationale. En dehors des allures absolument romaines d'Amalasonthe, de même que la femme du roi Vitigès était prête à épouser un officier romain<sup>3</sup>, un proche parent de l'empereur, Germain, épousa la princesse gothe Matasonthe<sup>4</sup>.

Il y a même une synthèse barbare-romaine en Occident qui s'oppose à une autre, où entre si largement des Orientaux, dans la moitié „byzantine“ de l'Empire.

Ainsi les Goths reprocheront aux habitants de Rome d'avoir préféré „les Grecs qui ne sont pas capables de les défendre“<sup>5</sup>, car c'est une nation de „cabotins (τραχηδοί), de mimes et de pirates“<sup>6</sup>. „Des Grecs ou leurs pareils“ aurait dit, méprisant, Vitigès<sup>7</sup>.

Le barbare est, du reste, pour cette époque si romaine, un associé dans tous les domaines. On ne le cache pas, par purisme national; on l'exhibe. Au retour d'Italie, Bélisaire se rend de chez lui à l'agora avec un groupe bigarré de Vandales, Goths et Alains. Les Goths d'Italie avaient aidé Jus-

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 102-103.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 146.

<sup>3</sup> *Ibid.*, I, pp. 66-67.

<sup>4</sup> *Ibid.*, II, pp. 453-454.

<sup>5</sup> Γραικούς τοὺς σφίσιν οὐκ οἴους τε ἀμύνειν ὄντας; Procope, *Bell. Goth.*, éd. de Bonn (nous continuons à citer cette édition, plus répandue, sur laquelle ont été prises nos notes, recourant aussi à celle de Haury seulement où il y a des différences), I, p. 139.

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> Γραικοί ἢ ἴσοι; *ibid.*, p. 205. Procope parle aussi des Γραικοί d'Afrique, *Bell. Vand.*, p. 527. Il présente les Ῥωμαῖοι ἐλληγιζόντες; *ibid.*, p. 291.

tinien contre les Vandales, et une partie de la proie était réclamée pour ce service<sup>1</sup>. Il y a même en Italie un chef arménien qui ne sait ni le latin, ni le grec : c'est la coutume des siens<sup>2</sup>. Ces barbares n'admettent pas les punitions romaines, comme étant contraires à leurs lois<sup>3</sup>. Les Hérules sont peu sûrs et ivrognes<sup>4</sup>. Des Huns combattirent en Afrique, des „Massagètes" en Italie<sup>5</sup>, avec des Huns aussi et des Antes slaves, du Danube<sup>6</sup>, et aussi des gens d'Arménie, de Pisidie et de Cappadoce<sup>7</sup>. Il y a des Slaves danubiens qui se traînent et se cachent derrière les pierres et dans les herbes à l'attaque<sup>8</sup>. Les rois des Abasges sont des fournisseurs d'eunuques<sup>9</sup>.

Parfois, ce sont des auxiliaires peu sûrs. Tels les Isauriens qui livrèrent Rome, déjà conquise par Bélisaire, à Totila<sup>10</sup>.

Ce rôle militaire des barbares suscite en eux des ambitions. Artabane, gouverneur d'Afrique, voulait, en épousant Projecta, la nièce de Justinien, devenir son successeur<sup>11</sup>.

## V.

### L'ÉGLISE

La principale synthèse fut celle qui a donné à l'Empire le fort élément de liaison, à peine essayé par Constantin,

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 25-26.

<sup>2</sup> *Ibid.*, II, p. 373 ; III, p. 530.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 364-365.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 427.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 120. Le Massagète Boulgouclou à côté du Thrace Oulimouth ; *ibid.*, II, p. 86. On lit, II, p. 12 : „le Thrace Koutila". Donc : Thrace=Goth.

<sup>6</sup> *Ibid.*, I, p. 189.

<sup>7</sup> *Ibid.*, pp. 200-201, 207. Voy. : ἀχόντια Ισαυρικὰ ; p. 211 ; cf. II, p. 46 (leur flotte). Ils s'entendent à travailler la pierre ; *ibid.*, p. 177. Des Huns, *ibid.*, II, p. 5.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 173. Cf. *ibid.*, p. 343.

<sup>9</sup> *Ibid.*, III, p. 19.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 332 (éd. Haury, VII, 20, 4).

<sup>11</sup> *Bell. Vand.*, pp. 394-395.

le croyant diplomatique à l'âme double, qui fut l'Église orthodoxe<sup>1</sup>.

Il fallait pour l'avoir que trois choses existent : le pacte définitif de l'Église avec l'État et, en même temps, la hiérarchie constituée et dûment consolidée des formes même de cette formule de foi sur laquelle on ne puisse plus revenir; ainsi que l'Église, au-delà du crédo unique de laquelle il y a, non seulement l'hérésie que Dieu rejette, mais aussi l'acte de rébellion, le crime politique, dont le châtement appartient à l'empereur. Et il ne faut pas oublier non plus la création de toute une armée de clercs au service de cette Église, qu'il faut défendre sans cesse contre le double danger : de la pensée grecque, toujours agitée, et de l'instinct national des races, que l'hellénisme prêché sous les drapeaux d'Alexandre-le-Grand n'avait fait qu'assoupir.

Constantin-le-Grand, dont on a voulu faire non seulement un vrai et bon chrétien, ayant eu sur son chemin lui aussi le coup de Damas, mais même un prédicateur de la nouvelle religion par un discours tout plein de reminiscences virgiliennes et sans doute inventé de toutes pièces<sup>2</sup>, avait cherché, comme on l'a très bien dit, dans le christianisme, nouvel élément de liaison entre les citoyens de l'Empire et leurs ennemis eux-mêmes, surtout une organisation, forte et étroite<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Voy. aussi *De l'hellénisme au byzantinisme, essai de démarcation*, dans les „Échos d'Orient“, 1931, p. 28 et suiv.

<sup>2</sup> Seeck, dans la „*Zeitschrift für Kirchengeschichte*“, XVIII (1897), pp. 321-345; J. M. Plättisch, *Die Rede Konstantins des Grossen an die Versammlung der Heiligen*, dans la „*Byz. Zeitschrift*“, XVII, p. 592. Cf. Gasquet, *L'autorité impériale en matière religieuse à Byzance*, Paris 1879; Broglie, *L'Église et l'Empire romain au IV-e siècle*; Gelzer, *Das Verhältniss von Staat und Kirche in Byzanz*, dans les *Ausgewählte Kleine Schriften*, Leipzig 1907; Sesan, *Kirche und Staat im römischen Reiche*, I. *Die Religionspolitik der christlichen römischen Kaiser von Konstantin dem Grossen bis Theodosius dem Grossen*, Cernăuți 1911 (déjà citée); E. Schwartz, *Kaiser Konstantin und die christliche Kirche, fünf Vorträge*, Berlin-Leipzig 1913; Batiffol, *La paix constantinienne et le catholicisme*, Paris 1914.

<sup>3</sup> Hugo Koch, *Konstantin der Grosse und das Christentum*, Munich 1913.

Il n'y avait au commencement dans l'Église libre que les cinq „diocèses“ : Égypte, Orient, Asie, Pont et Thrace, ayant pour capitales : Alexandrie, Antioche, Éphèse, Césarée et Héraclée<sup>1</sup>.

Ce n'est qu'après le glissement de ses fils vers l'arianisme et leur long éloignement de l'Église qu'on revint sous Théodose à un accord durable entre les deux puissances, le vainqueur de Goths, le pacificateur de l'Empire admettant même dans les chefs d'un clergé qui était sien, mais ne l'était pas dans le domaine de l'âme, des maîtres et régents de sa conscience : on a eu raison de qualifier son œuvre religieuse comme „la création de l'État orthodoxe“. L'Église l'en récompensa, sinon en le mettant à la droite de Constantin, comme un saint, au moins en le faisant participer dans sa tradition historique aux souverains qui furent grands par leur caractère autant que par leurs œuvres militaires et politiques<sup>2</sup>.

Après le règne du second Théodose, un législateur, ayant d'autres soucis, sa soeur Pulchérie, fille d'Arcadius, fut le vrai chef de cette nouvelle création qui tenait en même temps d'Auguste et du Christ. Le mari qu'elle se donna sous promesse de respecter sa virginité consacrée au seigneur, le rude officier Marcien, une espèce de Majorien, plus heureux, dans cet Orient, fut dirigé par elle sur la voie du salut<sup>3</sup>. Elle le fit couronner<sup>4</sup> lui, ne pouvant pas elle-même, écartée comme femme des sacrements de l'Église, devenir impératrice<sup>5</sup>. Par cet acte dont on a eu tort de nier le

<sup>1</sup> Cf. aussi Delmas, dans les „Échos d'Orient“, III, pp. 302-303.

<sup>2</sup> A. Athanasiadès, *Die Begründung des orthodoxen Staates durch Kaiser Theodosius den Grossen*, Leipzig 1902. Cf. Gasquet, *De l'autorité impériale en matière religieuse à Byzance*, Paris 1879. Sur l'immunité qu'il accorde, un ouvrage en russe de P. A. Iakovenko, Iouriev, 1908.

<sup>3</sup> Voy. le Νέος Ἑλληνομνήμων, IV, p. 129 et suiv.

<sup>4</sup> Cf. Brightman, *Byzantine imperial coronations*, dans le „Journal of theological studies“, II (1901), pp. 392-395; Loparev, dans le *Sbornik Koběko*, 1913.

<sup>5</sup> Οὐ γὰρ θελευσὼν, ἀλλ' ἀρξένων ἢ τῆς ῥωμαϊκῆς βασιλείας ἀρχῇ; Priscus, fragment 15.

caractère religieux, il devenait, ainsi que l'intitulent les pères du concile qu'il présida, un „prêtre et roi“ en même temps<sup>1</sup>. Même en admettant qu'il ne recevait que le rang de *δευοτάτος*, qui était le vingt-neuvième de la hiérarchie et tenait la quatorzième place du chœur de gauche<sup>2</sup>, c'était la reconnaissance formelle d'une alliance qui devait avoir de si importants résultats. Le premier fut la présidence, sa femme et directrice dans ce domaine étant présente, du concile qu'il avait fait convoquer d'abord à Nicée, en souvenir de celui qui, sous Constantin, avait établi la foi, puis à Chalcedoine, en face de sa capitale.

A ce moment, de longs conflits entre les différentes organisations de l'hérarchie venaient de trouver, par la force des choses plus que par la volonté des hommes, leur solution.

De fait, ce qui divise au IV<sup>e</sup> siècle la société chrétienne n'est pas, malgré les apparences solennelles, autant la divergence des opinions concernant le dogme, que la rivalité des races qui reviennent à la vie, se rappelant les Empires qu'elles avaient jadis soutenus. Combattant l'opinion vulgairement réaliste du prêtre Arius, la faisant condamner dans un concile au milieu duquel Constantin représente la volonté de la paix et la force qui peut l'imposer et l'imposera à tout prix, Athanase, chef de l'Église d'Alexandrie, incorpore, lui, tout ce qui a été l'Égypte et tout ce qu'elle vaut encore<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Mansi, *Concilia*, VII, p. 177; cité d'abord par Bury, *History*, 1923, p. 12, note 3.

<sup>2</sup> Jugie, dans les „Échos d'Orient“, 1921, pp. 113-115.

<sup>3</sup> C'est aussi l'opinion de M. Henri Munier, dans le *Précis de l'histoire de l'Égypte par divers historiens et archéologues*, II, Paris 1932, p. 22. Cf. Tournebize, *L'Église grecque orientale et l'union*, I, Paris 1906, p. 4: „Nombre d'Égyptiens et de Syriens s'attachèrent d'autant plus volontiers au parti de leurs patriarches qu'ils éprouvaient contre les Grecs, outre les préjugés si ordinaires entre races différentes, l'animosité et la haine qu'excitent si aisément chez les vaincus leurs dominateurs“. Cf. les intéressantes considérations de M. Diehl, dans Hanotaux, *Histoire de la nation égyptienne*, III, p. 414 et suiv.

En face, forte des reminiscences des Séleucides, se dresse la Syrie, cet „Orient“ romain, avec sa capitale, Antioche<sup>1</sup>. En 381, sous le grand Théodose, le concile contre les Ariens, réuni à Constantinople, fut présidé par le patriarche de cette ville, Mélétius. Un demi-siècle plus tard, un Syrien, Nestorius, évêque de Constantinople, siège soumis jadis à Héraclée, mais auquel on avait peu à peu attribué le caractère patriarcal et qui s'arrogeait dès le second concile oecuménique que nous venons de rappeler un certain droit de préséance<sup>2</sup>, combattant les opinions d'Apollodore de Laodicée sur l'identité entre les deux hypostases du Christ, embrassa les vues d'un penseur populaire en Syrie<sup>3</sup>, Théodore de Mopsueste. Aussitôt le patriarche Cyrille d'Alexandrie commence un combat dans lequel il apporte, avec les ardeurs de sa race, les intérêts nationaux de la même. C'est l'origine de la querelle séculaire entre diphysites et monophysites, qui a ses racines dans l'antagonisme irréparable entre Égyptiens et Syriens<sup>4</sup>.

Rome se réunit à Alexandrie pour briser l'autorité de l'intrus patriarcal de Constantinople; un concile romain, en 430, condamna une doctrine qui, de fait, reposait sur des subtilités presque imperceptibles et qui n'avait guère le sens d'une séparation entre les deux natures du Christ, bien que le titre

<sup>1</sup> Voy. „Échos d'Orient“, II, p. 216 et suiv.; XV, pp. 109 et suiv., 193 et suiv. (Vailhé).

<sup>2</sup> Zeiller, dans le „Byzantion“, III, p. 215 et suiv. Cf. N. Cotlarciuc, *Die Besetzungsweise des Patriarchatsstuhles von Konstantinopel*, dans l'„Archiv für katholisches Kirchenrecht“, LXXXIV (1903), pp. 3-40, 226-254; Vailhé, *Origines de l'Église de Constantinople*, dans les „Échos d'Orient“, X, p. 287 et suiv.; *Le titre de Patriarche oecuménique avant St. Grégoire-le-Grand*, *ibid.*, XI, p. 65 et suiv.; *St. Grégoire-le-Grand et le titre de Patriarche oecuménique*, *ibid.*, p. 161 et suiv.; R. Janin, *La formation du Patriarcat oecuménique de Constantinople*, *ibid.*, XII, pp. 135 et suiv., 213 et suiv.

<sup>3</sup> Bury, *History*, 1923, I, p. 351.

<sup>4</sup> Voy., d'après le „Marché de Héraclide“ (Ἱερακλειδα Ἡρακλειδοῦ) de Nestorius, Bethune-Baker, *Nestorius and his teaching*, Halle 1905, et surtout Loofs, *Nestoriana*, Cambridge 1908.



de „Théotokos“ fût refusé à la Vierge Marie. Quelques mois plus tard, en l'absence du patriarche d'Antioche, retardaire, Cyrille réussit à provoquer dans le synode d'Éphèse (431) la destitution de celui qui était son ennemi plutôt comme Syrien professant des idées syriennes que comme patriarche constantinopolitain.

L'empereur Théodose II chercha à trancher le conflit en se débarassant des deux rivaux, mais Cyrille, soutenu à la Cour, regagna bientôt sa situation, tandis que Nestorius, poursuivi, exilé, devait disparaître comme personne, mais pas aussi comme doctrine, de la scène historique<sup>1</sup>.

Malgré une formule acceptée par les deux parties, en 433, le successeur de Cyrille, Dioscore, qui avait hérité de toutes les haines du promoteur de la discorde, reprit les armes contre les Antiochéniens, et aussi contre le nouveau Patriarche de Constantinople, Flavien. Un nouveau concile réuni à Éphèse, avec participation des délégués du Pape Léon<sup>2</sup>, revint, contre Flavien, qui fut écarté lui aussi et mortellement blessé, au crédo de Nicée, en dépit des protestations du Siège romain, qui avait condamné aussi la doctrine d'Eutychès, l'ennemi de Nestorius<sup>3</sup>.

Pulchérie voulut mettre fin à une guerre dont l'apparence théologique cachait les dangers pour l'ordre politique lui-même, ce qui dépassait des doutes personnels capables de trou-

<sup>1</sup> Voy. sur le concile d'Ephèse „Échos d'Orient“, 1931, pp. 271 et suiv. (Dévriesse), 293 et suiv., 314 et suiv., 334 et suiv. (Grumel). Cf., sur la part des Asiatiques, Dvornik, dans les „Byzantino-slavica“, II, p. 461 ; sur celle des moines d'Égypte, Munier, loc. cit., pp. 44-451 (bibliographie, *ibid.*, p. 98 et suiv.), surtout d'après l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie*, déjà citée, de J. Maspero. Cf. Butcher, *The history of The Church of Egypt*, Londres, 1897, 2 vol.

<sup>2</sup> Voy. B. K. Stéphanidès, dans l'*Ἐπετηρίς ἑξακτινῶν ἰσοῦδων*, I, p. 55 et suiv.

<sup>3</sup> Voy. F. Haase, *Patriarch Dioscor I. von Alexandrien nach monophysitischen Quellen*, Breslau 1908. Cf. cependant ces paroles du Pape à Eutychès : „Difficilius integritas sensuum in aliam linguam pari potest sermonis venustate servari“.

bler une âme si intimement chrétienne. C'est l'origine de ce concile de Chalcédoine (451), qui déposa Dioscore et établit le crédo des „deux natures non séparées“.

En effet, si l'Égypte alexandrine avait remporté une grande victoire au concile d'Éphèse contre les nestoriens, on voyait trop, dans ces décisions aussitôt condamnées par Rome, la conspiration des deux puissants sous le faible Théodose II, l'eunuque Chrysaphios et son associé Dioscore. Constantinople se sentait ravalée par cette intrusion égyptienne, et Pulchérie, qui après la mort de son frère s'était associée Marcien pour qu'un bras militaire pût défendre l'Empire, voulait qu'on revienne à l'ancienne formule et surtout qu'on sente qui a dicté la décision sur laquelle on ne puisse jamais revenir. C'est pourquoi elle fit convoquer à Nicée ces plus de six cents évêques, le double de ceux du premier concile oecuménique, lesquels, s'étant rassemblés à Chalcédoine, prirent les décisions qui lui plaisaient à elle et, à ce qu'il paraît, en sa présence. Elle était loin de soupçonner combien elle blessait Syrie et Égypte et quelle tempête devait susciter le crédo chalcédonien<sup>1</sup>.

Il devait réunir dans la même profession monophysite ces deux provinces jusque là rivales et même ennemies. A Alexandrie il fallut établir par les soldats le nouveau patriarche et à Jérusalem on combattit longuement entre les adhérents et les ennemis du patriarche légal, Juvénal. D'autant plus que l'Orient antiochénien était dépouillé maintenant de trois de ses provinces, qui formèrent la base territoriale du Patriarcat de Jérusalem<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Voy. aussi Eduard Schwartz, *Die Kaiserin Pulcheria und der Synode von Chalkedon*, dans la „Festgabe für Adolf Jülicher“, Tubingue 1927, Cf. Timothée Thémélis, Κόρυλλος Ἱεροσολύμων ὁ κἀτηχέτης.

<sup>2</sup> Vailhé, *Formation du Patriarcat de Jérusalem*, dans les „Échos d'Orient“, XIII, p. 325 et suiv.; *L'érection du Patriarcat de Jérusalem, 451*, dans la „Revue de l'Orient chrétien“, IV (1899), pp. 44-57. Cf. Couret, *La Palestine sous les empereurs grecs*, Grenoble 1869.

Mais pour le moment on était encore aveugle pour les conséquences<sup>1</sup>.

Lorsque, vers la fin du siècle, quand il n'y avait plus à Constantinople pour les choses de l'Église au moins le sens chrétien de Pulchérie, l'empereur Zénon, successeur de Léon, l'ennemi des ariens<sup>2</sup> et des païens, crut pouvoir, par dessus cette décision, „unir“ en vertu de l'hénotikon, oeuvre de son patriarche, Acace, dirigé contre Nestorius et contre Eutychès, il ne fit qu'envenimer la querelle<sup>3</sup>.

Déjà l'Arménie, partagée d'abord avec les Perses en 381<sup>4</sup>, ce qui n'empêcha pas, un siècle plus tard, la guerre d'Anastase contre ces voisins<sup>5</sup>, forme une province nationale séparée, ayant sa langue propre, son ère chronologique, son alphabet<sup>6</sup>. Mais le fait qu'on peut compter parmi les historiens de l'Arménie Faustus de Byzance montre combien il y avait d'interpénétration entre les deux littératures.

Chypre aussi avait fait reconnaître dès 431 son autonomie religieuse. Bientôt, sous Léon l'Isaurien, son Isaurie elle-même sera ravie à un Siège qui se trouvera alors sous la domination des Infidèles. Le nestorianisme lui avait pris depuis longtemps Émèse et la Mésopotamie et, bien que l'école émésienne

<sup>1</sup> Voy. Ed. Schwartz, *Aus den Akten des Concils von Chalkedon*, dans les „Abhandlungen“ de Munich, 1925. Cf. notre *Essai de synthèse de l'histoire de l'humanité*, I, p. 384, et suiv.

<sup>2</sup> Malalas, pp. 369-371, 372. Il défendit la musique le dimanche; p. 371.

<sup>3</sup> Plus récemment Salaville, dans les „Échos d'Orient“ XIX, p. 389 et suiv.

<sup>4</sup> Güterbeck, dans la *Festgabe* pour J. T. Schirmer, Königsberg 1900.

<sup>5</sup> Erich Marten, *De bello persico ab Anastasio gesto*, thèse, Leipzig 1905.

<sup>6</sup> Arsak ter Mikellian, *Die armenische Kirche in ihren Beziehungen zur Byzantinischen vom 4-13. Jahrhundert*, Iena 1892; Gelzer, dans les „Berichte der königlichen sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften“, 1895, pp. 109-174; P. Pascal Ardourian, *Die politischen Beziehungen zwischen Armenien und Rom von 190. v. Chr. bis 428. n. Chr.*, 1911; Norman A. Baynes, *Rome and Armenia in the fourth century*, dans l'„English hist. Review“, XXV (1910), octobre.

fermée en 489 par Zénon, eût passé en Perse, le patriarche ne regagna jamais ses droits sur ces régions.

Pendant le III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècle il y avait eu encore la communauté morale avec les régions non-grecques : Syrie, Égypte, Arménie. Les querelles religieuses suscitées par les empereurs du V<sup>e</sup> siècle amenèrent donc ce schisme, qui, malgré les efforts de Justinien, persévéra. La conscience nationale de ces grands pays s'était éveillée pour toujours. Leur littérature nationale, au moins pour la Syrie et l'Arménie, se forme et se consolide. Dorénavant il n'appartiennent que par l'occupation militaire à Constantinople, capitale d'une seule langue pour un Empire qui devra restreindre bientôt ses frontières<sup>1</sup>.

Il n'y avait plus, au moins entre ces provinces séparées par le souvenir des très anciens antagonismes, la circulation intermonacale. Les couvents vivaient à part, chacun pour soi. Autour de Jérusalem, en dehors de celui de St. Sabbas<sup>2</sup>, il n'y en aura que deux, fondés à la même époque, fin du V<sup>e</sup> et commencement du VI<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>, donc après la création de l'antagonisme que nous venons de signaler<sup>4</sup>.

Les disciples de Saint Maron, un des ascètes de Syrie, cor-

<sup>1</sup> On nous permettra de citer ces lignes d'une étude sur l'Arménie : „La séparation complète d'avec les voisins de l'Ouest et de l'Est, donc l'isolement religieux et national, l'individualisation culturelle des Arméniens se fit au cours du V<sup>e</sup> et du VI<sup>e</sup> siècle... L'Arménie ne pouvait pas reconnaître le synode de Chalcedoine et elle finit par se soumettre, en 482, à l'Hénotikon. Et c'était justement le temps où les Constantinopolitains quittaient l'habit romain pour préparer la Byzance d'orthodoxie opportuniste, de langue grecque, dont Justinien fut le maître"; *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, I, p. 198.

<sup>2</sup> Voy. „Échos d'Orient", II, p. 332 et suiv.; III, pp. 18 et suiv., 168 et suiv.

<sup>3</sup> V. Delau, *Monastères palestiniens du V<sup>e</sup> siècle*, dans le „Bulletin de littérature ecclésiastique", 1899, pp. 233-240, 269-281. Cf. Vailhé, dans les „Échos d'Orient", III, p. 189.

<sup>4</sup> Aussi J. M. Besse, *Les moines d'Orient antérieurs au concile de Chalcedoine*, 451, Paris-Poitiers 1900. Cf. L. Petit, dans les „Échos d'Orient", IV, pp. 123-125. Aussi Vailhé, *Répertoire alphabétique des monastères de Palestine*, dans la „Revue de l'Orient latin", 1900.

respondant de Chrysostôme pendant que celui-ci vivait en exil, avaient été persécutés eux aussi, sous l'empereur Anastase, par les monophysites. Justinien consolidera les murs de leur couvent en Syrie Seconde. Les moines y répondirent en menant vaillamment leur lutte contre les jacobites, même les armes à la main. Seul le décret d'Héraclius les jettera dans l'hérésie monothélite, qui ne faisait qu'affirmer le point de vue impérial. Bientôt ils eurent une chronique de leur façon, rédigée à la fin du VII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>.

C'est l'époque de renaissance syrienne, pendant laquelle on traduit en grec la légende d'Abgar, des textes concernant les martyrs syriens. On a relevé aussi l'influence d'un roman araméo-syrien sur la légende grecque d'Ésope. En échange, il y a un très grand nombre de traductions, du grec en syrien de Mésopotamie, devenu une langue littéraire. Un évêque, Rabboula d'Édesse († 435), encourage ce mouvement. Il y eut aussi une forte influence d'Aristote sur l'hérésie syrienne. À côté de celle des oeuvres de Nestorius on donna une version de l'Histoire Ecclésiastique de Théodoret<sup>2</sup>. On codifia les lois byzantines jusqu'à Léon I<sup>er</sup><sup>3</sup>.

La région syro-égyptienne cultive à cette époque aussi cet

<sup>1</sup> Vailhé, dans les „Échos d'Orient, IX, pp. 257-268; Brook et Chabot, *Chronica minora, pars secunda* („Corpus scriptorum christianorum orientaliū, Scriptores Syri“), Paris 1904.

<sup>2</sup> Felix Haase, dans les „Byzantinisch-neugr. Jahrbücher“, III, pp. 433-436. Cf. René Duval, *La littérature syriaque*, réédition, dans les „Anciennes littératures chrétiennes“ („Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique“), Paris 1900, pp. 7, 11, 15, 161. Sur les traductions et les commentaires de la Bible, *ibid.*, pp. 31 et suiv., 62 et suiv., 75 et suiv., 89 et suiv.

<sup>3</sup> Duval, *ouvr. cité*, p. 183 et suiv. Sur le roman syrien au V<sup>e</sup> siècle, *ibid.*, p. 190 et suiv. Cf. Noldeke, *Ueber den syrischen Roman von Kaiser Julian*, dans la „Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft“, XXVIII<sup>1</sup> (1874), pp. 660 et suiv., 363 et suiv. Le roman, écrit à Édesse, contient les „histoires“ de Constantin-le-Grand et de ses fils, d'Eusèbe, évêque de Rome, et de Jovien ou Joviniën. La tendance contre les Grecs surnois et hypocrites est visible.

hésychasme qui déchainera, presque mille ans plus tard, une si âpre lutte dans le monde byzantin. Tel cet Ésaïe, „le second prophète“, un des „grands athlètes de la religion“, à la fin du V-e siècle († 488), dont la Vie fut écrite par Zacharie le Scholastique. Il vécut à Gaza, bien qu'il fût de naissance Égyptien, comme Théodore d'Antinoë. Il apportait avec lui des souvenirs mystérieux de la Thébaïde; Jean Rufus de Maïouma le mentionne avec vénération dans ses *Plérophories*<sup>1</sup>. A Maïouma fut évêque monophysite un Pierre, qui venait de l'Ibérie lointaine. Ils se sentaient tous appelés à une grande mission: nettoyer l'Église de ce fumier que l'ange avait montré du doigt à Ésaïe: l'„Hénotikon“ de Zénon, malgré ses concessions, en faisait partie.

Mais le patriarche de Constantinople, qui avait utilisé le passage à l'hérésie d'une partie au moins du clergé soumis à ses rivaux<sup>2</sup>, arrivait à compléter les frontières si larges de sa juridiction, de sorte qu'elles correspondaient maintenant à celles de l'Empire lui-même. Il gagna sur le Pape Thessalonique et tout cet Illyricum, beaucoup plus adriatique qu'appartenant aux Balcons dont le sépare la chaîne du Pinde<sup>3</sup>. Le Syrmium avait été dès 430 détaché de l'Occident<sup>4</sup>.

Si les patriarches d'Alexandrie avaient ces bandes de demi-clercs qu'ils pouvaient employer à leur gré contre leurs ad-

<sup>1</sup> Ésaïe paraît avoir été l'auteur des pièces publiées dans Migne, *P. Gr.*, XL. Cf. Vailhé, dans les „Échos d'Orient“, IX, pp. 81-91.

<sup>2</sup> Sur le caractère de son intronisation, Papadopoulos-Kerameus, *Consécration des Patriarches de Constantinople*, St.-Petersbourg, 1896.

<sup>3</sup> L. Duchesne, *L'Illyricum ecclésiastique*, dans la „Byz. Zeitschrift“, I; J. Friedrich, *Über die Sammlung der Kirche von Thessalonich und das päpstliche Vikariat von Illyricum*, dans les „Mémoires de l'Académie de Munich“, 1891; Vailhé, *Annexion de l'Illyricum au Patriarcat oecuménique*, dans les „Échos d'Orient“, XIV, p. 29 et suiv. Cf. Harnack, *Der Geist der morgenländischen Kirche im Unterschied von der abendländischen*, dans les „Mémoires de l'Académie de Berlin“, 1913. — Théodore le Lecteur donne le titre de Patriarche aussi à l'évêque de Thessalonique; Migne *P. Gr.*, LXXXVII<sup>2</sup>, c. 217.

<sup>4</sup> Stein, ouvr. cité, p. 430; le même dans le „Rheinisches Museum“, LXXIV, pp. 354-359.

versaires, l'Église en général disposait de toute une armée : celle des moines.

Suivant la règle de St. Antoine ou de St. Pacôme en Égypte, habitants du désert ou cénobites, réguliers ou stylites<sup>1</sup>, ils se trouvaient disséminés par milliers, de la Thébaïde, leur première patrie, au Mont Sinai, au couvent de St. Sabbas près de Jérusalem, dans les vallées de l'Asie Mineure, sans doute aussi dans les îles. Leur nombre ne fut pas trop grand, pendant la première époque de leur avance, à Constantinople<sup>2</sup>.

La ville naissante n'avait pas encore ces couvents qui en domineront ensuite plus d'une fois l'activité<sup>3</sup>. Ce n'est que vers la fin du IV-e siècle qu'un moine de Syrie, cet Isaac qui osa arrêter le cheval de l'empereur Valens, et son successeur, Dalmatus, ancien officier de la garde, posèrent les premiers fondements de la maison qui porta le nom de ce dernier<sup>4</sup>, dans le quartier du Chêne, oeuvre de Rufin, préfet du prétoire jusqu'en 395. Les „Rufinians“, création égypte-

<sup>1</sup> Sur un monastère de Bithynie, „Revue biblique“, 1899, pp. 9-21.

<sup>2</sup> Dom J. Besse, *Les diverses sortes de moines en Orient avant le concile de Chalcedoine* (451), dans la „Revue de l'histoire des religions“, XL (1899), pp. 159-202; le même, *Les règles monastiques orientales antérieures au concile de Chalcedoine*, dans la „Revue de l'Orient chrétien“, IV, pp. 465-494; Pargoire, *Les débuts du monachisme à Constantinople*, dans la „Revue des questions historiques“, LXV (1899), pp. 67-143; Paulin Ladeuze, *Études sur le cénobitisme pachômien pendant le IV-e siècle et la première moitié du V-e*, Louvain 1898; Karl Holl, *Enthusiasmus und Bussgewalt beim griechischen Mönchtum*, Leipzig 1898; N. Souvorov, dans le „Viz. Vremennik“, VI, p. 475 et suiv.; Schiwitz, *Das morgenländische Mönchtum*, I, 1904; Grégoire, *Sur la date du monastère de Sinai*, dans le „Bulletin de corr. hellénique“, XXXI (1907), pp. 327-334; Nau, dans la „Revue de l'Institut catholique de Paris“, 1902, 1-2; Koikylidès, *Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Σάββα ἐν Ἱεροσολύμοις*, 1905.

<sup>3</sup> Voy. Eugène Marin, *Les moines de Constantinople, 330-898*, Paris 1897; *De Studio, coenobio constantinopolitano*, Paris 1897. Pour les premiers couvents de femmes sous Théodose II, les *Patria*, éd. Migne, P. Gr., CLVII, c. 605.

<sup>4</sup> Pargoire, dans les „Échos d'Orient“, II, pp. 138-145.

tienne, sont presque de la même époque, et on n'attendra pas longtemps pour avoir à l'Irénaïon les Acémètes, „sans sommeil“<sup>1</sup>.

Les empereurs sont si liés à l'Église qu'on a pu citer le cas de „Valens apportant à l'autel l'oblation préparée de ses mains“ et celui de „Théodose restant dans le sanctuaire après avoir présenté la sienne à Saint Ambroise“<sup>2</sup>. Et Justinien, ce Romain de volonté — et ici il y a le côté tragique de sa vie — sera tellement chrétien de pensée qu'il attribuera à Dieu seul le succès de ses armes : „c'est Dieu qui par son moyen a délivré tant de nations,“<sup>3</sup>.

L'Empire sera donc la „république orthodoxe“ sous Justinien<sup>4</sup>, les hellénisants en étant exclus<sup>5</sup>. Du reste la religion préside depuis longtemps à la vie entière. Sous Valentinien et Valens, les chrétiens ne peuvent pas épouser une „barbare“<sup>6</sup>. L'„inspiration céleste“, le *coeleste oraculum*, explique et excuse même des dérogations à la loi<sup>7</sup>. Le dimanche, les fêtes de l'Église, Noël, Épiphanie, Pâques, Quinquagésime sont imposées à tout le monde, même aux Juifs „impies“, aux „fols“ païens, „auxquels on défend les cérémonies et les spectacles“<sup>8</sup>.

<sup>1</sup> Le même, dans la „Byz. Zeitschrift“, 1899, pp. 429-478. Sur le couvent de St. Passarion, F. Delmas, dans les „Échos d'Orient“, III, pp. 162-163. Cf. les mêmes „Échos“, III, p. 255. Sur le monastère des Spoudées à Constantinople, Pétridès, *ibid.*, IV, p. 225 et suiv.

<sup>2</sup> Pétridès, dans les „Échos d'Orient“, III, p. 65.

<sup>3</sup> „Deo qui multis per nos gentibus libertatem elargitus est“ ; Nouvelles, coll. IV, tit. VIII, XIX.

<sup>4</sup> Coll. IV, tit. XXIV, XLV.

<sup>5</sup> Malalas, p. 449.

<sup>6</sup> Nouvelles, coll. III, tit. XIV, I.

<sup>7</sup> *Cod. Theod.*, II, IX. La religion des Juifs reste une „superstition“ ; *ibid.* Mais on respecte le samedi et leurs fêtes ; *ibid.*, VIII, III. Le Juif ne peut pas cependant prendre un esclave chrétien ; *ibid.*, III, I, V. L'„intermariage“ est défendu ; III, VII, II. Les sortilèges continuent, et on prend des mesures contre les *mathematici* ; *ibid.*, IX, XVI, VIII. Ils doivent brûler devant les évêques les „codices erroris proprii“ ; *ibid.*, XII.

<sup>8</sup> *Ibid.*, XV, V, V.



On en arrive sous Justinien à la formule, nette, que, au fond, l'Empire et le Sacerdoce, les „choses sacrées“ et les „choses communes et publiques“, font le même ensemble<sup>1</sup>.

L'empereur est naturellement le défenseur perpétuel de l'orthodoxie, qui est pour lui le principal appui<sup>2</sup>. Qui s'en sépare est en dehors des lois. La bonne profession de foi est un serment civique. Au V-e et VI-e siècles on se tournera contre les Manichéens et les Ariens, contre les disciples de Nestorius, de Donat, de Priscillien, de Novatus, de Macédonius, contre les hérétiques d'une moindre notoriété : Phryges ou Pépyzistes, Sabbatiens, *Petitae*, Cataphrygues, Photiniens, Ascodrogues, Hydroparastates, Bosporites, Ophites, Tascodroscites, Eunomiens, Pneumatomaques, Encratites, Apotactites, Saccophores, Apolliriniens, „rebaptisants“, *coelicolae*<sup>3</sup>, „mathématiciens“ même<sup>4</sup>. Hérétique, dit la définition, sous Valentinien, est quiconque s'éloigne de la moindre façon de la foi reçue<sup>5</sup>. Théodose ira si loin que, en écartant des dignités les Juifs, il interdira l'érection de nouvelles synagogues. Pour lui, ne pas admettre la vérité du christianisme, attestée par la beauté du ciel et de la terre riche en fruits, est une monstruosité<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Nouvelles de Justinien, coll. II, tit. I, VII, 2: „cum nec multum differant ab alterutro sacerdotium et imperium“.

<sup>2</sup> *Novellae Theodosii*, XXIV.

<sup>3</sup> *Cod. Theod.*, XVI, VIII, XIX. Des mesures contre les Manichéens aussi, *Valentiniani Novellae*, I, II.

<sup>4</sup> *Cod. Theod.*, XVI, V, X, XI, XII, XIII, XIV, XL, LIX, LXII; VI, X, XXIV, etc. Cf. *Novellae Theodosii*, III.

<sup>5</sup> „Qui vel levi argumento iudicio catholicae religionis et tramite detecti fuerint deviare“; *Cod. Theod.*, XVI, V, XXVIII. Sur ceux qui reviennent au paganisme, *ibid.*, VII. On les surprend feignant d'embrasser le christianisme pour sauver leur vie; *ibid.*, IX, XLIV, II. Les Juifs qui lapident les adeptes du christianisme, VIII, I. Mais les néophytes ne molesteront pas les Juifs; VIII, V. Il est question des „patriarches“ et des „apostoli“ des Juifs; *ibid.*, XIV. Sur ceux qui à la fête d'Aman brûlent un simulacre de la croix; *ibid.*, XVIII. On interdit aux Juifs le service militaire; *ibid.*, XXIV.

<sup>6</sup> *Novellae Theodosii*, III.

Le serment que prêtent les magistrats est fait au nom du Christ, de la Vierge, des Quatre Évangiles, des archanges Michel et Gabriel, de Justinien et aussi de sa femme Théodora, les deux étant au même titre „sacratissimi nostri domini“<sup>1</sup>. C'est l'empereur qui fixe les fêtes de l'Église: Athanase, Basile, Grégoire, Jean „bouche d'or“, Cyrille, Épiphanie lui durent d'être commémorés<sup>2</sup>.

Il est l'empereur de l'orthodoxie, oui, mais aussi celui des prêtres. Réduisant le nombre des clercs dans les églises<sup>3</sup>, Justinien voudra transformer la plèbe bruyante et dangereuse des moines dans un ordre discipliné dont les membres eussent tous une teinture de lettres, acquise pendant trois ans d'études. La création de nouvelles maisons de retraite fut soumise à des restrictions importantes. Au lieu des habitations séparées, il imposa le couvent, plus facile à surveiller.

Cette religion est considérée comme définitivement formée, quitte, pour les dissidents, à être éloignés de la vie publique, à passer la frontière, en Perse, chez les barbares. Tous ont collaboré à la faire telle qu'elle est. Son caractère mixte apparaît même dans le caractère de la liturgie. Edmund Bishop avait relevé combien elle est sévèrement romaine, mais on a signalé aussitôt combien elle est pénétrée aussi d'un mystère qui vient des cultes de l'Asie. La participation enthousiaste du public fait partie aussi des transmissions orientales. On a remarqué aussi des influences venant de la synagogue des diaspora. Des provenances antiochéniennes ont été rappelées aussi, et nous y avons déjà touché. „Des spéculations mystico-théologiques et la philosophie alexandrine s'y rencontrent admirablement reliés avec la piété des mystères grecs et la théosophie orientale... La liturgie byzantine du Chrysostôme ou de Basile est comme un microcosme de la vie spirituelle religieuse et philosophique de

<sup>1</sup> Nouvelles de Justinien, coll. II, tit. III, VIII.

<sup>2</sup> *Const.*, LXXXVIII.

<sup>3</sup> Cf. aussi Nouvelles de Justinien, III, VIII; IV, V, I.

l'hellénisme." L'édifice de l'Église concourt lui-même à l'illusion d'un drame sacré à la création duquel tant de traditions différentes ont collaboré<sup>1</sup>.

Toute une nouvelle religion, n'ayant rien de l'intime poésie du christianisme originaire, de sa discrétion douce et humble, était en marche. Le christianisme était devenu impérialement pompeux dans toutes ses manifestations. Il s'était imprégné du sens autocratique de celui qui l'avait adopté, et il se revêtait d'Asie. Les pompes funèbres en arrivèrent à offenser par leur „ostentation“ criarde. Il avait fallu que le noble Julien rappelle que „la douleur aime la discrétion dans les rites funèbres“, *dolor in exquisiis secretum amat*<sup>2</sup>. On ensevelissait les morts dans les églises, „le séjour des apôtres et des martyrs“<sup>3</sup>, et on faisait déjà au IV<sup>e</sup> siècle le commerce des reliques, qu'il fallut défendre<sup>4</sup>. Pour une pareille religion il faudra un temple correspondant.

Les rangs même de l'hierarchie chrétienne, d'un sens si opposé à la liberté des origines, sont fixés par l'autocrate. Après la réconciliation des Orientaux avec le Siège romain qui avait rejeté l'Hénotikon, Justinien reconnaît dans sa lettre à l'archevêque et patriarche de la „Vieille Rome“ — c'est le titre donné aussi à son collègue de Constantinople<sup>5</sup> — que Rome a été la source des lois et de „la plus haute dignité du pontificat“<sup>6</sup>. Elle est la „patrie des lois“, „la source du sacerdoce“. On voit confirmer par Justinien la sentence d'hérésie portée par le „pontife de l'ancienne Rome“ contre

<sup>1</sup> P. Hendrix, dans la „Byz. Zeitschrift“, XXX, p. 333 et suiv.

<sup>2</sup> *Cod. Theod.*, IX, XVII, V.

<sup>3</sup> *Ibid.*, no. VI.

<sup>4</sup> „Nemo martyrem distrahat, nemo mercetur“; *ibid.*; VII.

<sup>5</sup> Intitulé, cependant, ailleurs: „universalis patriarcha“ (Novelles de Justinien, coll. III, tit. II, XV). Plus tard le Pape n'est que *Vestra Beatitudo*, alors que les patriarches sont intitulés *πατριάρχης, πατριάρχης*; Gelzer, *Kultur*, p. 45.

<sup>6</sup> „Summi pontificatus apicem“; Novelles de Justinien, col. II, tit. III, IX.

son propre archevêque de Constantinople, Anthime<sup>1</sup>. Parmi les patriarches, celui de Rome prend désormais le premier rang<sup>2</sup>. On verra combien le nouveau régime fut fidèle, jusqu'aux persécutions contre toute espèce de rebelles, aux indications venues de Rome, bientôt, du reste, rentrée sous l'autorité politique directe du seul empereur.

Il se considérera non seulement comme ayant le droit de fixer pour ses sujets chrétiens la meilleure forme de la foi, mais aussi comme régulateur légitime de la version dans laquelle les Juifs devront lire leurs livres; le motif qu'il invoque est l'élément commun que les Juifs ont avec le christianisme<sup>3</sup>.

Malgré les superpositions étrangères, du vieux christianisme originaire quelque chose reste néanmoins dans l'âme, où aucun édit impérial ne peut le chercher, pour le transformer et le détruire.

Les *archiatri* sont pour les *tenues*, les sans argent, non pour les autres<sup>4</sup>. „Les pupilles, les veuves, les malades, les faibles de corps“ sont spécialement protégés. On est sévère contre la protection qui assure l'impunité aux méchants.

Il y a maintenant dans cette société byzantine une espèce de délicatesse chrétienne qui se manifeste à toute occasion. En dehors de tout ce qu'on reconnaît et qu'on épargne à la femme, aux enfants<sup>5</sup>, la *mater familias*, dit le grand Théodose, ne devra pas être menée par force, pour des dettes, devant le tribunal; les pauvres, les petits, les humbles seront défendus contre les „puissants“, contre les hommes de rang (*honorati*)<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> *Ibid.*, coll. IV, tit. XXI, XLII. La même sentence contre Sévère d'Antioche, Pierre d'Apamée, Zoara (*ibid.*).

<sup>2</sup> *Ibid.*, coll. IX, tit. XIV, CXXXI. Une convention pour les provinces de la Justiniana Prima avec le Pape Vigile, *ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*, coll. IX, tit. XXVIII, CXLV.

<sup>4</sup> *Ibid.*, XIII, III, VIII.

<sup>5</sup> Bury, *History*, 1923, II, p. 402 et suiv.

<sup>6</sup> *Cod. Theod.*, I, VII, VIII. Cf. aussi I, X.

Mais la religion n'exerce pas encore d'influence sur les rapports sociaux, elle qui consacre d'une façon permanente l'esclavage. On peut tuer son esclave à force de coups<sup>1</sup>, car les deux catégories humaines ne se confondent pas encore dans la loi. Le serf, le *colonus*, est lié à son maître; c'est sa chose à lui; s'il pense à s'enfuir, il sera mis aux fers<sup>2</sup>. Il ne peut pas même vendre sans permission ce qui lui appartient en propre<sup>3</sup>. Les *fabricenses* sont marqués sur les bras, comme les recrues, pour pouvoir être reconnus<sup>4</sup>.

Néanmoins, il arrive que l'empereur parle avec ostentation de sa douceur (*levitas*). Il défend d'employer la torture quarante jours avant la fête des Pâques; il accorde l'amnistie pour des événements de famille<sup>5</sup>, pour cette même grande fête de la chrétienté<sup>6</sup>.

Dans les nouvelles mesures qu'on édicte sans cesse on trouve partout, avec des excuses renouvelées sur les changements qu'on apporte pour le bon ordre de la législation, le penchant aux longues explications juridiques et morales et surtout un sentiment de mansuétude, de pitié, à l'égard des misères humaines, permettant mainte innovation que le passé, plus scrupuleux envers la tradition, avait défendue (ainsi pour les adoptions). Léon admet la sépulture entre les murs pour permettre aux amis d'embrasser le sépulcre et d'y verser des larmes<sup>7</sup>. Parmi les morts n'y a-t-il pas, ajoute-t-on, qui ont l'honneur d'être considérés comme saints?

La femme, dit-il, a été créée comme „auxiliaire“ de l'homme auquel elle doit „bienveillance et amour“<sup>7</sup>. Une nouvelle

<sup>1</sup> *Ibid.*, IX, XII, II.

<sup>2</sup> *Ibid.*, V, IX, I.

<sup>3</sup> *Ibid.*, XI, I. Cf. Bury, *History*, 1923, I, pp. 56-57.

<sup>4</sup> *Cod. Theod.*, IX, XXII, IV.

<sup>5</sup> *Ibid.*, IX, XXXVIII, I.

<sup>6</sup> *Ibid.*, XXXVIII, III, IV, VI: „Pateat insuetis horridus carcer aliquando hominibus“; *ibid.*, VIII.

<sup>7</sup> *Const.*, XXXI.

sentimentalité point dans de pareilles énonciations. La définition de l'adultère, qui porte en même temps atteinte à l'honneur du mari, des enfants, de deux familles „et d'autres encore“<sup>1</sup>, montre aussi cette disposition aux recherches morales. Ce qui n'empêche pas Léon d'interdire, à l'encontre de la licence accordée par Justinien, les secondes noces du vivant du premier mari<sup>2</sup>.

La femme reste cependant satellite du mari : *uxores coruscant radiis maritorum*<sup>3</sup>. On peut considérer comme un souvenir de sa propre union avec Théodora la décision de Justinien annulant les mesures de Constantin et de Marcien qui défendaient aux personnages revêtant une haute dignité les mariages qualifiés d'„abjects“<sup>4</sup>.

Un hommage à l'humanité est dans la prescription qui empêche un homme de se vendre; le fou qui en serait capable sera battu de verges, et l'acheteur, qui perdra son argent, aussi<sup>5</sup>. On n'admet pas que celui qui rend son semblable eunuque subisse la peine du talion<sup>6</sup>.

On a cependant conservé les anciens impôts, fixés maintenant, sauf la vieille *follis* des sénateurs, sur la terre ou son équivalent de fortune<sup>7</sup>, et on verra combien on donne encore la chasse aux malheureux „curiales“; le percepteur qui aura pris au contribuable plus que ce qui est légal ne sera plus puni de mort<sup>8</sup>. On est plus doux pour ceux qui s'avisent de vendre à leur profit la propriété publique<sup>9</sup>, de même pour

<sup>1</sup> *Const.*, XXXII. On coupera donc le nez à la femme.

<sup>2</sup> *Const.*, XXX.

<sup>3</sup> Nouvelles de Justinien, coll. VIII, tit. VI, CV.

<sup>4</sup> *Ibid.*, coll. VIII, tit. XVIII, CXVII.

<sup>5</sup> *Const.*, LIX.

<sup>6</sup> *Const.*, LX.

<sup>7</sup> Cf. Hermann Bott, *Die Grundzüge der diokletianischen Steuerverfassung*, thèse, Darmstadt 1928, et Bury, *History*, 1923, I, pp. 47, 48, note 2, 50.

<sup>8</sup> *Const.*, LXI.

<sup>9</sup> *Const.*, LXII.

les traîtres qui font passer à l'ennemi „ce qui peut rendre celui-ci plus fort“<sup>1</sup>. Reconnaissant pleinement combien on doit être secourable aux naufragés, Léon décrète que ceux qui les dépouilleront ne seront plus condamnés à perdre la vie<sup>2</sup>; pour des biens périssables perdre l'âme qui est immortelle! On peut voler un esclave sans perdre la tête<sup>3</sup>; ne mourront pas non plus par le bourreau les transfuges qui se seraient repentis<sup>4</sup>. Seuls les sorciers seront mis à mort selon l'ancienne loi<sup>5</sup>. Si on peut punir du talion celui qui a arraché un œil, on n'a pas le droit d'infliger la même punition à celui qui a rendu son prochain aveugle<sup>6</sup>. Même pour celui qui viole les tombeaux, on pense que c'est peut-être la misère qui l'y pousse<sup>7</sup>. Enfin, malgré la stricteesse du fisc, on ne tuera plus les magistrats qui volent l'État<sup>8</sup>.

## VI.

## L'ART COMPOSITE

Une réconciliation s'est produite depuis longtemps avec l'inutilité, considérée jadis comme presque profane, de l'art. On a maintenant un sentiment religieux et artistique en même temps à l'égard des „res sacrae“, qui ne peuvent être vendues que pour le rachat de captifs, et la raison qu'on en donne pour ce dernier cas est hautement honorable pour le législateur: „car des âmes humaines sont délivrées de la mort et des chaînes par la vente de vases inanimés“<sup>9</sup>.

<sup>1</sup> Const., LXIII.

<sup>2</sup> Const., LXIV.

<sup>3</sup> Const., LXVI.

<sup>4</sup> Const., LXV.

<sup>5</sup> Ibid.

<sup>6</sup> Const., XCII.

<sup>7</sup> Const., XCVI.

<sup>8</sup> Const., CV.

<sup>9</sup> „Animae hominum liberentur a mortibus et vinculis inanimatorum venditione vasorum“; coll. II, tit. I, nov. VII, VIII.

On discutera encore longtemps<sup>1</sup> sur la part qui revient dans la formation de l'art byzantin à l'Orient, à la Grèce et à l'Occident romain<sup>2</sup>.

Celui-ci transporta à Constantinople quelques-uns des ornements de l'ancienne capitale et garda l'usage de la basilique, qui est bien une création occidentale. La Grèce n'était pas chez elle à Byzance, qui appartenait par sa situation elle-même plutôt à l'Asie Mineure, où la grécité hellénistique avait reçu, à Tralles et à Millet, d'où vinrent les architectes de Ste Sophie, de profondes initiations venant des richesses d'art millénaires de la Mésopotamie. Il est bien entendu que là où, comme dans la partie occidentale de la péninsule balcanique, on regarde vers l'Italie, très peu de cet Orient pénétrera, et les régions grecques ou grécisées conserveront toujours ces deux éléments essentiels : la préférence pour la petite bâtisse, à laquelle les Orientaux donneront, à travers les églises constantinopolitaines, la coupole sur pendentifs<sup>3</sup>, et le sens d'une beauté des formes pleines et harmonieuses qui ne cédera pas à la mode alexandrine et antiochénienne des figures maigres et pâles illuminées de grands yeux rêveurs, des contours durs, fortement soulignés et des plis conventionnels.

Comme, sauf cette forme des basiliques, transformées en églises (pour les Roumains toute église est une *biserică, ecclesia* n'ayant rien donné, pas plus que la *kyriakê*, dont vient l'allemand *Kirche*), l'élément romain, raison première de la fondation de Justinien, ne pouvait pas servir comme base au nouvel art, dont la nécessité s'imposait. Il fallut s'adresser dès le début à cette Asie hellénisée dont, du reste, l'architecture à plan central, riche en colonnes et en portiques, n'était pas nouvelle à Rome. Là aussi on s'était

<sup>1</sup> Voy. encore Millet, *Byzance et non l'Orient*.

<sup>2</sup> Voy. la Préface. A S-te Sophie des Isauriens travaillent d'après Malalas. Ils sont employés aussi à Apate, près d'Antioche; Vie de St. Siméon, dans Migne, *Patr. Gr.*, LXXXVI, c. 3169.

<sup>3</sup> Maillart, ouvr. cité, pp. 3 et suiv., 30.



tourné, en fait, de peinture, vers les idylles enfantines et fades, vers le symbolisme naïf, tel qu'il s'était formé pour le peuple, à Alexandrie sans doute, devenue la vraie capitale de l'hellénisme, mais aussi ailleurs. De là les anges, les enfants, les fleurs, les oiseaux, les fonds bizarres de pastorale ou d'architecture vague, le bon pasteur; plus tard seulement s'y était mêlé, ce peu d'esprit romain qu'on reconnaît dans le Christ militaire à l'allure de commande<sup>1</sup>. De ce premier art Rome conserva les fresques de S-te Constance, petit mausolée impérial pour une enfant de Constantin-le-Grand. Mais à Constantinople il n'en reste rien. Partout, un peu plus tard, la peinture des églises, de proportions beaucoup plus vastes<sup>2</sup>, demanda tout autre chose. On se sentit le devoir d'honorer les saints et de faire de leurs images, bientôt rangées dans un ordre canonique invariable, un enseignement de religion.

Pour les nouveaux éléments de l'architecture à Byzance, on a parlé d'une influence, venue directement, ou par l'Arménie, de la Perse, qui avait regagné son indépendance, revenant aux formes premières, sous les Sassanides entreprenants et guerriers. Or on ne possède aucun monument de cet art appartenant aux trois siècles pendant lesquels se forme l'art byzantin. Les relations des Romains avec le nouvel Empire perse furent plutôt guerrières. On se serait cru amoindri à Constantinople si on avait recouru à de pareils modèles, empruntés à des païens. Mais depuis longtemps les éléments d'art de la vieille Mésopotamie, parmi lesquels la large coupole à trompes d'angles, avaient dû pénétrer dans ces civilisations hellénistiques dont si peu de monuments restent. A Jérusalem, à Bethléem, à Nazareth, dont les églises durent sans doute exercer une profonde et

---

<sup>1</sup> Ainalof, *Caractère hellénique des peintures murales byzantines*, Petersbourg 1900.

<sup>2</sup> Pour les petites églises de province, Millet, *L'école grecque dans l'architecture byzantine*, Paris 1916.

durable influence, on avait construit avec des maîtres et des artisans de là-bas, ayant de pareilles bâtisses devant les yeux. L'usage de la brique, qui incitait aux revêtements de marbre, aux ornements faciles de la polychromie, ne demande pas non plus, pour être expliqué, une origine perse.

Séparer nettement et absolument l'hellénisme, toujours ouvert à des influences orientales, d'une espèce de retour à l'Orient, qui serait parti, on ne sait à quelle date, par qui et pourquoi, paraît à tout historien qui voit autre chose que l'évolution de la technique, une véritable impossibilité.

Peut-on dire ce que Constantinople a représenté en fait d'art avant Justinien ? En doutant sur la valeur des innovations dans ce domaine, on est dans le vrai.

Il faut toujours avertir que les plus belles églises de l'Orient syrien ou anatolien avant le VI<sup>e</sup> siècle, celle d'Antioche, due à Constantin, celles de Jérusalem<sup>2</sup> et de Bethléem dans leur première forme, disparue<sup>3</sup>, ne sont connues que par les descriptions, naturellement et volontairement emphatiques, des écrivains religieux, des „encomiastes“. Dans cette Palestine, du reste, la vie monacale a un autre caractère, désertique, comme en Égypte. On le voit par les descriptions de la „Vieille Laura“ de Souka, où vécurent le fondateur, Saint Chariton, et après lui Saint Cyriaque et Saint Jean<sup>4</sup>. Dans la Vie de S. Euthyme le Grand aussi on peut voir la façon encore primitive dont on vivait dans les couvents de Palestine au V<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Cf. Bertaux, dans le „Journal des Savants“, 1911.

<sup>2</sup> Voy. Duckworth, *The Church of the Holy Sepulchre*.

<sup>3</sup> P. Mickley, *Die Konstantins-Kirchen im Heiligen Lande*; Heisenberg, *Grabeskirche und Apostelkirche*, Leipzig 1908; Strzygowski, dans les „Mélanges“ De Waal, p. 370.

<sup>4</sup> Vaillhé et Pétridès, *Saint Jean le Paléolaurite, précédé d'une notice sur la Vieille Laure*, Paris 1905.

<sup>5</sup> Raymond Génier, *Vie de saint Euthyme-le-Grand (377-473), Les moines et l'Église en Palestine au V<sup>e</sup> siècle*, Paris 1909.

Des couvents d'un caractère spécial s'élèvent au IV<sup>e</sup> siècle en Mésopotamie, comme ceux de Qurtamin et de Qennesré<sup>1</sup>, mais on peut dire si peu sur leur aspect à cette époque!

Enfin les grandes basiliques du Haurân, heureusement conservées, n'ont rien de nouveau: c'est de l'hellénisme à grandes proportions, sec et maniéré. Quelques profils ronds ne représentent pas une révolution. Rien des ornements ne nous est resté dans le squelette de pierre. Et, avant tout, on ne connaît pas la date où Tourmanin, Kalb-Louzé ont été bâties, et les trois seules, auxquelles on peut en attribuer une, Oum-idch-Dchémal et Fassirtin, qui seraient du IV<sup>e</sup> siècle, Mchabbak, du V<sup>e</sup>, ont pu être sujettes elles aussi à des transformations.

On peut exprimer des doutes aussi sur la chronologie des églises mésopotamiennes encore existantes, Rousaphah, Amida<sup>2</sup>, Kalat-Séman, „le couvent du stylite Siméon“, impose seulement par le caractère mixte de l'ensemble, par la largeur de ses arcades; et on cherche en vain l'inscription qui le placerait à la fin du V<sup>e</sup> siècle.

Quant à l'ornementation de ces monuments, si riche, mais à la surface, avec ses oiseaux, ses fleurs largement déployées, ses croix, elle vient sans doute du fond de l'antiquité orientale et ne représente guère une des origines immédiates de l'ornementation byzantine. A côté du pilastre syrien de St. Marc de Venise on peut mettre telle pierre levée dans un cimetière turc de la Dobrogea, laquelle dérive du monde hellénique non influencé par l'Asie<sup>3</sup>. Du reste, cette ornementation on ne la trouve pas à Constantinople au VI<sup>e</sup> siècle.

En Égypte tout ce qu'on a fait jusqu'à l'époque de Justi-

<sup>1</sup> F. Nau, dans les *Actes du XIV<sup>e</sup> congrès international des orientalistes*, II, Paris 1906.

<sup>2</sup> On oscille souvent entre le IV<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup>, voire même le VIII<sup>e</sup> siècle (Diehl, *Manuel d'art byzantin*, I, pp. 34-35). Cf. aussi *ibid.*, p. 53.

<sup>3</sup> Voy. le „Bulletin de la Commission des Monuments Historiques“ de Roumanie, année 1929, pp. 184-187.

nien, comme l'Église conventuelle d'Arcadius, dédiée à St. Ménas (Abou-Mina), ne marque aucune originalité, pas plus que d'autres couvents de contemporains. Tout vient ou bien de Rome ou bien, comme la trompe d'angle, du monde syro-mésopotamien.

Constantin, très „chrétien“ en fait d'art, avait laissé l'église des Saints Apôtres, bien différente de celle qui est connue plus tard sous ce nom<sup>1</sup>, et celle de S-te Irène<sup>2</sup>, aussi l'église des SS. Serge et Bacchus<sup>3</sup>. On lui attribuait un St. Georges, un St. Michel, qui sera refait par Justinien, de même que l'église de Sigma, un St. Agathonique, un St. Procope, un St. Acace<sup>4</sup>. Sa mère aurait fondé St. Théodore, St. Carpe et St. Babilas<sup>5</sup>. Sous le règne de Constantin s'élevèrent St. Philémon et St. Eudoxe<sup>6</sup>. La princesse Julienne finit ensuite l'église de St. Polyeucte<sup>7</sup>. Sous Théodose I-er on a St. Grégoire Xéroképion<sup>8</sup>, sous Arcade s'élève St. Jean<sup>9</sup>. A la fin du cinquième siècle seulement fut bâti dans les plus pures traditions du passé, sur lesquelles ne peut exercer aucune influence le goût sensible dans les chapiteaux, d'une manifestation plus riche, le grand couvent de St. Jean de Stoudion, devenu, sous

<sup>1</sup> Cf. Heisenberg, loc. cit.; Bury, *History*, 1923, I, pp. 77, 78 et note 6; Egger, *Die Begräbnisstätte des Kaisers Konstantin*, dans les „Jahreshefte des österreichischen Instituts“, XVI (1913). Cf. Migne, *Patr. Gr.*, CLVII, c. 725 et suiv. Une S-te Sophie plus ancienne précéda celle de Justinien; Bury, ouvr. cit., I, p. 75.

<sup>2</sup> W. George, *The Church of St. Eirene at Constantinople*, Oxford, 1912 (publié par le „Research fond“). Cf. Béaléaev, dans le „Viz. Vremennik“, II, p. 177 et suiv.

<sup>3</sup> Cf. Bury, ouvr. cité, I, p. 75 et note 3; Maillart, ouvr. cité, p. 28.

<sup>4</sup> *Patria*, dans Migne, *Patr. Gr.*, CLVII, c. 548, 552, 597, 602, 604, 609. Aussi Sozomène, II, 3.

<sup>5</sup> *Patria*, loc. cit., c. 548, 577.

<sup>6</sup> *Ibid.*, c. 552.

<sup>7</sup> *Ibid.*, c. 569. Cf. Delehaye, *Origines*, pp. 238-240 (aussi sur d'autres églises du IV-e siècle).

<sup>8</sup> *Patria*, loc. cit., c. 577.

<sup>9</sup> *Ibid.*, c. 553.



les Turcs, la mosquée de l'Émirakhor, de l'Imbrokhor<sup>1</sup>.

A Thessalonique l'église de St. Georges, qu'on a jugée aussi „asiatique“ que celle de St. Démètre, précède aussi le VI<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>.

Théodose II avait fait reconstruire une grande partie de la capitale par son préfet du prétoire, Cyrus, de sorte qu'on put dire qu'il a renouvelé la fondation de Justinien<sup>3</sup>. On rattachait son nom à l'érection d'une église de la Vierge, qui fut refaite par Justin II<sup>4</sup>. Sa soeur Pulchérie fit bâtir l'église des Blachernes, des „bergeries“, celles des Chalkoprates, des Hodèges, de St. Laurent<sup>5</sup>. Léon donna à la ville le Néos Embolos<sup>6</sup>, alors que les palais de Manges, de l'Hippodrome, du Questeur venaient de Constantin et celui de Boukoléon de Théodose II<sup>7</sup>. Ses églises sont celles de St. Lazare des eunuques, de St. Théodore *ad Carbonaria*, de St. Mamañt<sup>8</sup>. A Marcien est due l'église de la Résurrection<sup>9</sup>. Son successeur Zénon, dont la femme, Verina, fait bâtir l'église de la Vierge, ne construit qu'à la Séleucie de son Isaurie à lui l'église de S-te Thècle, alors que ses soldats revenus de Perse en dédient une aux SS. Côme et Damien<sup>10</sup>. Enfin Anastase et sa femme Ariane font construire l'église des Quarante Martyrs, lui seul faisant à sa ville natale hommage de celle de

<sup>1</sup> Voy. plus loin. Cf. Bury, loc. cit., p. 238. Sur les églises de l'Homonoïa, qui doit être mise en relation avec l'Hénotikon, et de St. Thomas, *ibid.*, p. 322. Sur le couvent de St. Conon, *ibid.*, II, p. 40. Sur l'église de Ste. Aquiline, *ibid.*, p. 43. Sur celle de St. Laurent, *ibid.*, p. 40. Sur S-te Thècla, *ibid.*, I, p. 451. Les églises d'Odégétria et de S-t Étienne brûlèrent en 1526.

<sup>2</sup> Voy. Laurent, dans la „Byz. Zeitschrift“, IV (1895).

<sup>3</sup> Κωνσταντινος ἔκτισε, Κύρος ἀνεπέσωσεν; Malalas, pp. 391-363.

<sup>4</sup> *Patria*, loc. cit., c. 560.

<sup>5</sup> Théodore le Lecteur, dans Migne, *Patr. Gr.*, LXXXVII<sup>3</sup>, c. 168.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 372. Sur les Σοχαί et l'église de St. Conon, *ibid.*, p. 389.

<sup>7</sup> *Patria*, loc. cit., CLVII, c. 549, 580.

<sup>8</sup> *Ibid.*, c. 568, 612; *ibid.*, CXXII, c. 1277.

<sup>9</sup> *Patria*, loc. cit., c. 565.

<sup>10</sup> Evagrius, III, 8; *Patria*, loc. cit., c. 572.

St. Julien<sup>1</sup>. Euphémie, femme de Justin I-er, fut enterrée avec son mari, dans l'église de son nom<sup>2</sup>.

Bien avant Justinien la forme en croix des églises d'Asie, avec leur coupole sur pendentifs, leur placage de marbres précieux, leurs mosaïques, leur polychromie, ainsi que l'enfantillage charmant des paysages à brebis, dont le pasteur à la haute croix veut être le sauveur et reste un Apollon, avaient passé en Italie, à Ravenne, pour le tombeau de Galla Placidia, où des ornements bien romains sont à côté, pour le baptistère des orthodoxes, alors que le baptême du Christ paraît la copie d'un marbre hellénique et le long défilé des figures de saints qui l'entourent ressemble à une procession sur quelque vase athénien de l'époque classique.

Quelques églises de Milan, à coupole ou à toit droit, font partie du même art, auquel elles prennent jusqu'aux disques de terre-cuite ornant l'extérieur (St. Laurent; aussi St. Nazaire).

De toute façon on s'acheminait vers la Sainte Sophie de Justinien.

L'art de la sculpture classique s'était endormi du même sommeil que les dieux<sup>3</sup>. Pendant quelque temps, à côté de

<sup>1</sup> *Ibid.*, c. 569. Anastase commence les bains de  $\Delta\alpha\gamma\sigma\theta\epsilon\acute{o}\nu$ ; Malalas, pp. 435-436. Sur le palais de Bryas; *ibid.*, c. 600. — On voyait encore à Constantinople avant Justinien St. Michel d'Urbicius (*ibid.*, c. 548), l'église d'Ariobinde (*ibid.*, CXXII, c. 1245), les fondations de Sphorakios comme St. Théodore (*Patria*, loc. cit., c. 557), l'hôpital d'Anthémios, l'empereur d'Occident (*ibid.*, c. 585), la citerne d'Aspar et d'Arدابour (*ibid.*, CXXII, c. 1264), la maison du même (*ibid.*), celle de Gainas (*ibid.*, c. 1245). — Cf. Bury, *History*, 1923, I, p. 396 et *ibid.*, II, p. 43. Un Studius, un Stephanus apparaissent parmi les bienfaiteurs religieux; *Novelles de Justinien*, coll. V, tit. XIV, LIX.

<sup>2</sup> Migne, *Patr. Gr.*, CXXII, c. 1285.

<sup>3</sup> Théodose II avait fait venir à Constantinople, d'Athènes, des statues d'éléphants; *Patria*, loc. cit., c. 511. D'autres pièces de sculpture furent apportées d'Iconium, de Chios; *Enarratio Chronicorum*, dans Migne, *Patr*

la facile sculpture à méplats, que l'Église pouvait permettre, alors qu'elle défendait l'autre avec sévérité, l'imitation est la coutume : colonnes de Théodose, de son fils Arcadius, d'autres aussi, aux scènes découpées sur celles de Rome ; obélisque du premier, à Constantinople ; même quelque arc de triomphe en retard, comme celui qu'on a conservé à Salonique ; des statues, comme celles de Constantin, de Julien, de Gallus, de Valentinien, de Gratien, de Théodose I-er, d'Arcadius, de sa femme Eudocie, continuées par celles de Théodose II, de Marcien, de Zénon et d'Ariadne, d'Euphémie, femme de Justin, puis, de Zénon, d'Eudocie, d'une princesse Hélène, de Léon I-er, de Sophie, femme de Justin II, et de sa fille<sup>1</sup>, de Justinien, allant aussi jusqu'à l'époque des premiers successeurs de celui-ci<sup>2</sup>. Il faut ajouter des portes d'église d'un caractère très hellénique.

Les artistes mêlent les styles, ils encombrant l'espace. Si la colonne d'Eudocie a disparu, on a encore celle de Marcien<sup>3</sup> et la colonne „brûlée“ de Constantin, on connaît, bien

Gr., CLVII, c. 720. De Nicomédie, *ibid.*, c. 717. Peut-être d'Antioche pour l'arc de triomphe de Thessalonique (Wulff, *Altchristliche und byz. Kunst*, I, p. 163). Une statue de Salomon; Migne, *Patr. Gr.*, CLVII, c. 497 (*Patria*). Statue de Vénus devant le lupanar bâti par Constantin, *ibid.*, c. 517.

<sup>1</sup> Prosper Tiro, dans les *Chron. Minora*, éd. Mommsen, I, p. 449. Cf. *Patria*, loc. cit., c. 485, 489, 492, 497, 521. On a voulu faire un Théodose I-er, un Héraclius de la belle statue de Barletta et on a cherché ce qu'il peut y avoir de syrien et d'égyptien dans l'attitude et dans l'allure. C'est sans doute une magnifique pièce de sculpture, profondément impressionnante. Il y a quelque chose de Trajan dans les traits rudes du visage ; le costume est aussi le même. Si on pense cependant à Byzance, il faudrait chercher un empereur qui eût eu des rapports avec le Sud de l'Italie, et pour cela il faudrait descendre jusqu'au-delà de Charlemagne. Voy. Wulff, *Altchristliche und byzantinische Kunst*, I, pp. 158-159. Cf. Runciman, *Byzantine Civilization*, p. 264 : „almost a work dedicated to the religion of Empire“.

<sup>2</sup> Tibère, Maurice, Justinien II, Phocas. Aussi une statue de Bélisaire ; *Patria*, loc. cit., c. 492-493, 530, 532. — Sur l'artiste qui fit un Zeus du Christ, Théodore le Lecteur, Migne, *Patr. Gr.*, CLXXIII, c. 872.

<sup>3</sup> Bury, *History*, 1923, I, pp. 75 et note 1, 155 et note 2.

que seulement par des dessins, les deux colonnes, de Théodose I<sup>er</sup>. et d'Arcadius, destinées à célébrer des victoires parfois réelles, parfois imaginaires: ces dessins montrent bien leur grande valeur historique, mais on ne peut pas juger, comme pour l'arc de triomphe et pour la base banale de l'obélisque de l'Hippodrome, le style, qu'une interprétation personnelle ne peut jamais reproduire<sup>1</sup>. On était sous Justinien si pauvre en fait de sculpteurs qu'il fallut fondre la statue d'Arcadius pour avoir celle de l'empereur, de même que pour celle d'Anastase on avait pris les matériaux aux statues transportées par Constantin<sup>2</sup>.

Mais avant tout cet art descend à la simple décoration des églises: sépulcres, bas-reliefs, chaires<sup>3</sup>. Le style est celui de la peinture et de la mosaïque<sup>4</sup> contemporaines; bientôt la technique triomphera par ses raffinements. On passera au bibelot, de marbre, de métal, ou, surtout, d'ivoire, par des diptyques de tendance archaisante, des pyxides et des coffrets, des boîtes de reliques, des ampoules d'eau bénie, des reliures, des plats, des patènes, des cuillers, des bijoux<sup>5</sup>. Là, les modèles anciens seuls seront copiés sans relâche. L'émaillerie cloisonnée<sup>6</sup>, mode nouvelle, se rattachera au même goût pour les petites choses brillantes et fouillées.

Rien ne reste des fresques de Constantinople jusqu'à une époque très tardive<sup>7</sup>. Mais ce qu'on a découvert à Doura, ces figures de vérité frappante, ces longs visages bruns, ces

<sup>1</sup> Voy. la table XII de Wulff, *Altchristliche und byz. Kunst*, I, p. 163.

<sup>2</sup> Malalas, 466, 482. Voy. Bréhier, *Études sur l'histoire de la sculpture byzantine* (dans les „Missions scientifiques“, nouv. série, 3), Paris 1911.

<sup>3</sup> Des sarcophages byzantins à Rome, „Byz. Zeitschrift“, XXX, p. 582 et suiv.

<sup>4</sup> Cf. Berchem et Clouzot, *Mosaïques chrétiennes*.

<sup>5</sup> Dans l'ivoire Barberini (Diehl, *Hist. de l'art*, I, p. 293) il est impossible de méconnaître, au registre inférieur, un barbare scythe.

<sup>6</sup> Cf. Talbot Rice, *Byzantine glazed pottery*, Oxford 1930 (compte-rendu dans le „Byzantion“, V, p. 707 et suiv.).

<sup>7</sup> Cf. Evagrius, III, 26.



vêtements copiés sur la réalité elle-même, nous montrent que la mosaïque a eu un correspondant digne d'elle dans cet autre art, plus facile, mais qui, en comparaison avec la mosaïque, dut paraître pauvre et en fut abandonné. A St. Démètre de Salonique la fresque se conservait encore à côté des mosaïques splendides; dans telle église de Crimée elle est la seule ornementation <sup>1</sup>.

On a relevé avec raison l'empreinte de la Syrie sur la peinture byzantine, explicable quand on pense qu'elle a transmis à l'Empire aussi ses coutumes liturgiques. Même si les villes y étaient hellénisantes et même grécisées, il y avait au fond l'ancien esprit syrien qui sommeillait dans les campagnes. Sans compter ce qu'elle a donné, plus que Constantinople elle-même, à l'art occidental <sup>2</sup>.

On ne connaît pas le nom d'un seul ouvrier dans un art tout nouveau, la miniature, avant le VI<sup>e</sup> siècle; à l'époque de Justinien, le peu que nous avons est tout aussi anonyme. Les deux Évangélistes datés appartiennent à l'art syrien ou arménien. Aussitôt qu'on a cependant des illustrations de manuscrit, comme celles de l'Illiade de Milan, du Virgile du Vatican, de la Bible cottonienne, du rouleau de Josué, du Calendrier romain de 354 et de la Genèse de Vienne, de l'Évangélaire de Rossano ou de Sinope, le plus „païen“, du Dioscoride de Vienne, avec le portrait de dame Julienne Anicia, fille d'Olybrius, entre deux de ses suivantes ou deux figures allégoriques, de Cosmas „le navigateur indien“ ou du

<sup>1</sup> Koulakovski, dans la „Römische Quartalschrift“, 1894; Breasted, *Oriental forerunners of Byzantine painting: first century wall painting from the fortress of Dara*, Chicago 1924; Bayet, *Recherches pour servir à l'histoire de la peinture et de la sculpture chrétienne en Orient avant la querelle des iconoclastes*, Paris 1879.

<sup>2</sup> Voy. Basile Cattau, *L'hellénisme dans la première constitution de l'Église gréco-melkite*, Rome 1920 (déjà cité); G. de Jerphanion, *Le rôle de la Syrie et de l'Asie Mineure dans la formation de l'iconographie chrétienne* (dans les „Mélanges de l'Université Saint-Joseph“, VIII<sup>e</sup>), Beyrouth 1922.

Nicandre de Paris, quelle que soit leur origine, très disputée<sup>1</sup>, on a des sujets antiques traités selon la façon traditionnelle. On y rencontre encore de la pastorale fleuri, ou bien de grandes figures qui viennent tout droit du monde hellénique; l'Orient, qui donne autre chose dans les manuscrits syriens et arméniens de l'époque, y est encore pour bien peu, si on écarte, dans le manuscrit de Cosmas, un sens de la dignité hiératique et certains efforts d'une fantaisie déréglée, qui n'est pas helléno-romaine, ainsi que certaines poussées du côté du surnaturel et du monstrueux. Déjà cependant des scènes du manuscrit de Vienne sont d'une douce intimité psychologique qui montre l'éclosion de cette autre sentimentalité que nous avons signalée dans le domaine de la législation aussi: combien est touchant par exemple le tableau, le vrai tableau de la rencontre entre Eliézer et Rébecca! Il y a même comme un souvenir des romans gréco-syriens à la fin de l'antiquité<sup>2</sup>. L'artiste, un homme de l'Orient, a le sens des hommes et des choses de là-bas.

Déjà cependant les types, celui du Christ en première ligne, viennent de ces régions où les traits humains sont plus prononcés et plus durs, les cheveux longs, la barbe large et drue. Ils ont une ressemblance frappante avec les représentations, si variées, qui sont offertes par les tissus venant surtout d'Égypte<sup>3</sup>: on croirait se trouver devant des spécimens de l'admirable art préhistorique de la Crète, amateur des luttes et des chasses, des bonds de taureaux et des attaques de lions, fût-ce même ceux du biblique Daniel, ou de

<sup>1</sup> Voy. Ebersolt, ouvr. cité dans la Préface,

<sup>2</sup> Cf. Jules Labarte, *Histoire des arts industriels*, III, Paris 1865, p. 17 et suiv.: „Les costumes, les usages et le style de l'antiquité se font voir dans toutes les miniatures". Voy. planche LXXVII. Cf. *ibid.*, pp. 21-22, sur le Dioscoride: „Les costumes, l'architecture des lieux où les scènes se passent, tout, en un mot, dans ces peintures est emprunté à l'antiquité".

<sup>3</sup> Voy. Eugène Chartrane, *Les tissus anciens de la cathédrale de Sens*, dans la „Revue de l'art chrétien", 1911.

l'art scytho-hellénique des bords de la Mer Noire, tant le style voyage à travers les nations et les pays.<sup>1</sup>

Justinien n'était pas en vain l'héritier des Séleucides et des Égyptiens, des diadoques qui avaient gouverné, comme les Pharaons et les rois d'Assyrie, la monarchie des „quatre contrées du monde“. Son principal but, du reste, comme celui des empereurs romains, de l'ancienne époque, qui opposaient partout à l'admirable édifice grec la forêt de leurs colonnes gigantesques, était, en bâtissant sur les ruines d'un édifice constantinien, une basilique incomparable à Hagia Sophia, à la „divine Sagesse“, de faire grand, de dépasser, au moins dans ce milieu européen, tout ce qu'on avait fait jusque là. C'était sans doute la première intention.<sup>2</sup>

Mais, à côté, il veut faire romain. Tout le caractère de son règne, dépendant de son origine même: lois, projets politiques, le lui imposent. La basilique est pour lui une nécessité, nous dirions: un devoir.

Le reste intéressait sous un seul point: gagner de l'espace par la coupole, superbe, et montrer par la richesse des mosaïques que trop longtemps a défendus à la science la plus stupide des superstitions religieuses, par la rareté des matériaux, si variés, d'une polychromie qu'exigeait le goût oriental à la mode, combien était riche et munificent ce règne „oc-cuménique“.

L'enseignement des arts avait été une des préoccupations des empereurs avant Justinien. On le voit lui-même s'occuper à préparer des architectes, à protéger peintres et sculpteurs, maîtres du mosaïque (*musivariti*), doreurs (*deauratores*), travailleurs en

<sup>1</sup> Voy. Labarte, loc. cit., p. 22: „C'est au commencement du VI<sup>e</sup> siècle qu'il faut faire remonter la transformation, de l'art chrétien et l'origine du style byzantin“.

<sup>2</sup> Il éleva aussi un palais à Jucundiana près de Constantinople; Migne, *Patr. Gr.*, LXXXVI, c. 2351. Sur les „palais d'Antioche“ sous son règne, *ibid.*, c. 2361.

ivoire (*eburarii*)<sup>1</sup>. Il y avait dès l'époque de Valentinien des „professeurs de peinture“ (*picturae professores*)<sup>2</sup>. On rencontre partout des „mechanici“ et des „architecti“<sup>3</sup>. Un grand respect pour l'art, avec la mention d'Apelle et de Parrhasios, est témoigné dans le passage des *Institutions* où on déclare qu'il serait „ridicule“ de subordonner l'oeuvre d'art à la propriété des matériaux dont elle s'est servie<sup>4</sup>.

On ne peut pas fixer la part de ces „Romains“<sup>5</sup> dans la grande fondation de Justinien<sup>6</sup>. On peut dire seulement que, au moment où, après des constructions antérieures dont on ne sait rien, l'empereur pensa à élever la „grande église“, préférant la forme de la basilique à colonnes et à tribunes couronnée par cette coupole qu'il voulut immense, il trouva en Syrie, en Asie Mineure des maîtres qui étaient capables d'en faire la tentative<sup>7</sup>. L'oeuvre que réalisèrent cet Anthémios qui venait de Tralles, cet Isidore, au nom égypto-grec, fut, sur le plan qu'on leur avait imposé, une réalisation correspondant à l'enseignement qu'ils avaient reçu, aux modèles qu'ils avaient eus devant leurs yeux. La tradition artistique s'installait ainsi dans la Nouvelle Rome par la polychromie et les détails de l'ornementation. Car, si tout art se plie au milieu, il reste fidèle aux habitudes d'esprit de ceux qui le réalisèrent<sup>8</sup>.

<sup>1</sup> Georg Stuhlfauth, *Die altchristliche Elfenbeinplastik*, Freiburg i. Breisgau, Leipzig 1896.

<sup>2</sup> *Cod. Theod.*, XIII, IV, I, II, IV.

<sup>3</sup> *Novelles de Justinien*, coll. II, tit. I, VII, III.

<sup>4</sup> *De rerum divisione*, II.

<sup>5</sup> Voy. Ἰσθαρχος Ῥωμαίων dans Malalas, p. 465.

<sup>6</sup> Voy. Ebersolt, *S-te Sophie de Constantinople*, Paris 1910; Preger, dans la „Byz. Zeitschrift“, X, pp. 455-476 (légende de sa construction). De curieux rapports sont indiqués par Maillart, *ouvr. cité*, pp. 31-32.

<sup>7</sup> Sur les détails techniques de cette longue préparation voy. Diehl, *loc. cit.*, p. 39 et suiv. Voy. aussi Malalas, pp. 489-490, 495.

<sup>8</sup> Cf. Migne, *Patr. Gr.*, CXXII, c. 1289 et suiv. Voy. M. R. Lethaby and Harold Swainson, *The church of Sancta Sophia*, Constantinople-Londres-New-York, 1894.

Les mêmes architectes imaginèrent ensuite deux nefs se coupant à angle droit pour construire cette église des SS. Apôtres, si largement développée, avec ses quatre coupoles, celle du centre dominant les autres.

De date postérieure est l'église des Saints Serge et Bacchus, où on a constaté des progrès importants dans la technique de la coupole. C'est encore par la forme de la coupole superposée au type basilical que se distingue l'église consacrée à la Paix civile, après la suppression de la „Nika“, Sainte Irène : l'ensemble, parfaitement conservé, est tout à fait imposant.

Il y eut aussi des sanctuaires pour tous les quartiers, car les petites églises à l'époque de Justinien furent nombreuses : à l'Hebdomon, sur l'Anaple, aux Blachernes, telle pour honorer un miracle : Sainte Marie près de la source, refaite ensuite par Irène et par Basile le Macédonien. Un testament reproduit dans les „Nouvelles“ mentionne l'église de S-te Thécla<sup>1</sup>. Justinien fit bâtir aussi St. Tryphon et il fut aussi le nouveau fondateur de St. André, de St. Agathonikos et de St. Mokios, des SS. Archanges, de celle de Sigma<sup>2</sup>.

Mais, quelles que fussent les différences entre les édifices contemporains, une fois Sainte Sophie debout, le type byzantin définitif existait, et il pouvait voyager. On l'adopte pour l'Asie Mineure voisine lorsqu'il s'agit d'orner la ville d'Ankyre ou de donner un sanctuaire digne de ses miracles au bon Saint Nicolas. On a affirmé que S-te Sophie de Thessalonique<sup>3</sup> précède la basilique constantinopolitaine, mais on a

<sup>1</sup> Nouvelles, coll. IX, tit. XLII, CLIX. Sur le sacre de S-te Irène par les patriarches de Constantinople et d'Alexandrie, Malalas, p. 486.

<sup>2</sup> *Patria*, loc. cit., c. 553, 580, 589. Cf. Migne, *Patr. Gr.*, CXXII, c. 1261, 1268-1269; *ibid.*, CXV (Vie de St. Samson), c. 292. Pour la „Source“, *ibid.*, CXXII, c. 1276; *Patria*, c. 592; „Échos d'Orient“, III, pp. 223 et suiv., 295 et suiv. — La liste complète des églises constantinopolitaines dans Delehaye, *Origines*, p. 240.

<sup>3</sup> Sur elle et ses mosaïques Diehl et M. le Tourneau, *Les mosaïques de S-te Sophie de Salonique*, dans les „Mélanges Piot“, XVI (1909); Smirnov, dans le „Viz. Vrémennik“, V, p. 365 et suiv.; Réadine, *ibid.*, VI, p. 70 et suiv.; Smirnov, *ibid.*, VII, p. 60 et suiv.

relevé le monogramme de Justinien sur les briques; des doutes concernant la date peuvent s'élever aussi quant aux églises, du reste en style de basilique, de St. Georges<sup>1</sup>, richement ornementée dans le pur goût hellénistique, et de S-te Parascève, dans la même ville. Il n'est pas indifférent que l'église principale de Serdica (Sofia) soit consacrée elle aussi à S-te Sophie. A Éphèse, pour l'église de St. Jean on s'inspire de Constantinople, dont l'influence artistique rayonne déjà<sup>2</sup>. Des bâtiments pareils s'éleveront dans toutes les vieilles cités de la côte anatolienne et jusque très loin à l'intérieur, où les grandes coupoles signalaient de loin la présence des centres d'agglomération humaine.

L'œuvre des deux grands architectes, continuée par le neveu d'Isidore et par un certain Théodore, se rencontre jusqu'à Alep et aux bords du désert mésopotamien. Théodose travailla aussi à Jérusalem, pour la *Néa*<sup>3</sup>.

Justinien, dans une de ses Nouvelles, parle de la pauvreté des églises à Constantinople, bien que ses prédécesseurs y eussent sans cesse accumulé leurs fondations<sup>4</sup>. La „major ecclesia“ avait par ordre impérial non moins de „soixante prêtres, cent diacres hommes et quarante femmes, quatre-vingt-dix sous-diacres, cent dix lecteurs et vingt-cinq chantres“, qui tous étaient employés aussi pour les autres sanctuaires<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Nous en avons fait mention plus haut.

<sup>2</sup> G. Sotiriou, *Ο ναός Ἰωάννου τοῦ Θεολόγου ἐν Ἐφέσῳ*, Athènes 1924. Cf. Wilh. Brockhoff, *Studien zur Geschichte der Stadt Ephesos*, thèse, Jena 1905.

<sup>3</sup> Benešević, dans le „Byzantion“, I, p. 166, note I. Cf. Crywell, *ibid.*, IV, p. 301 et suiv. Aussi J. N. Sepp et Bernh. Sepp, *Die Felsenkuppel: eine justinianische Sophienkirche und die übrigen Tempel Jerusalems*, Munich 1882; Anton Baumstark, *Die modestianischen und die konstantinischen Bauten am Heiligen Grabe zu Jerusalem*, Paderborn 1915, ainsi que l'ouvrage de Heisenberg, *Die Apostelkirche*, déjà cité.

<sup>4</sup> Voy plus haut, p. 104 et suiv.

<sup>5</sup> III, III, I. Sur les travaux de Justinien au Palais, avec les mosaïques et l'horloge, Malalas, p. 439. Sur le palais de l'Hebdomon aussi la Vie de St. Daniel, Migne, *Patr. Gr.*, LXVI, c. 1025.

Car Justinien créait, en élevant son „temple de Salomon“, un vrai centre de cette conscience byzantine qui soutiendra l'Empire pendant des siècles.

Il y a dans la nouvelle conception de l'art un caractère populaire, presque vulgaire, comme dans cet art égyptien, — je ne comprends pas pourquoi on l'appelle: copte —, auquel celui de Byzance doit tant, opposé au purisme archéologique, à la mièvre sentimentalité des Alexandrins. Il faut penser que S-te Sophie ne devait pas être un chapelle impériale, ouverte au Souverain et à sa Cour, un emplacement sacré pour les grandes cérémonies de l'État, mais, non seulement la principale place de réunion pour les prières des foules, mais aussi la grande chose religieuse et artistique qui remplacera tout ce que le paganisme oriental avait tenu ouvert aux multitudes.

Théodoric ne pouvait pas être, dans l'Italie qui lui était confiée, indifférent au prestige de l'art; son assimilation à l'esprit byzantin était assez complète pour que, après la récupération, Justinien pût même continuer l'oeuvre d'art, non seulement si romaine, mais déjà si orientale aussi, commencée par son prédécesseur, barbare seulement de sang. C'est le cas pour St. Vital, où travaillèrent des Syriens<sup>1</sup>, aussi bien que pour St. Apollinaire et St. Martin, qui ont toutes plutôt un caractère représentatif: celui de l'autorité impériale directe, enfin rétablie<sup>2</sup>. Ses tableaux d'histoire dans sa se-

<sup>1</sup> Bury, *History*, 1923, I, p. 261. Sur la part d'Antioche et de la Syrie dans l'art contemporain, Strzygowski, *Antiochenische Kunst*, dans l'„Oriens christianus“, II, pp. 421-433; Bréhier, *Les trésors d'argenterie et l'école d'art d'Antioche*, dans la „Gazette des Beaux Arts“, 1920, I (cf. Vie de St. Androkios, dans Migne, *Patr. Gr.*, CXV, c. 1049); Diehl, *L'école artistique d'Antioche et les trésors d'argenterie syrienne*, dans la „Syria“, I (1921). Sur l'église de S-te Pélagie, Migne, *Patr. Gr.*, CXVI, c. 908 et suiv. Autres bâtisses du V-e siècle, Evagrius, I, 18. Cf. le même III, 28.

<sup>2</sup> Diehl, *Ravenne* (cf. Maillart, ouvr. cité, p. 39); Réadine, dans le „Viz. Vremennik“, VII, p. 36 et suiv.; Gelassi, *La prima apparizione dello stile bizantino ne' mosaici ravennati*, „Atti del X congresso internazionale di storia dell'arte“, Rome 1912.

conde capitale de Ravenne, à Pavie aussi, correspondaient à ce que Justinien fit représenter de ses exploits sur les murs de sa Chalké. A Rome ses mosaïques excitaient l'admiration <sup>1</sup>.

A Naples, St. Soter, avec sa coupole à trompes d'angles, serait du V<sup>e</sup> siècle <sup>2</sup>.

De son côté, l'Afrique romaine et vandale n'innove rien; dans les grands centres, comme à Carthage, elle donne des édifices imposants dont on a signalé la grande similitude avec ceux de la Syrie et de l'Égypte.

On n'a pas dans le complexe de bâtiments où logeaient les empereurs, tout près de l'Hippodrome, le vieux palais de Constantin. Il a dû copier, sans doute, celui, si récent, de Dioclétien à Salone, la „ville du palais“ (Spalato, ἡ τὸ Πάλατον) <sup>3</sup>. Il aura eu donc de larges rues, des rangées de colonnes, des portiques et des péristyles, des arcades. Déjà les matériaux multicolores ont une part principale dans l'ornementation, qui conserve les traditions de la sculpture grecque. Il y a la coupole aussi, et par deux fois. La mosaïque ne manque pas. Les palais de Magnaura, de *magna aula* peut-être, de l'Hebdomon et des Blachernes avaient des destinations spéciales; Justinien avait habité avant son avènement le quartier, le „konak“ du roi perse Hormisdas <sup>4</sup>. Justinien fit travailler au *triclinium* doré, aux portiques de l'Augusteum, aux bains dits de Zeuxippe <sup>5</sup>. Justin II ajoutera l'église Hosiou et St. Michel (sa femme celle de la Vierge, celle de Lobé et un hôpital) <sup>6</sup>, le palais des Sophianes, con-

<sup>1</sup> Procope, *Bell. Goth.*, I, pp. 175-176. Cf. Muntz, *Les artistes grecs dans l'Europe latine*, dans la „Revue de l'art chrétien“, mai 1893.

<sup>2</sup> Il y aurait à redire sur cette date, de même que sur celle de la basilique de St. Sévère. Voy. Diehl, *Hist. de l'art*, I, pp. 127-128.

<sup>3</sup> Je retrouve cette même opinion dans Bury, *History*, 1923, I, p. 78.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 79-80.

<sup>5</sup> Procope, *De aedificiis*, I, 10, p. 38 et suiv. de l'éd. Haury; Théophane, p. 562. Cf. Bury, loc. cit., II, p. 54.

<sup>6</sup> *Patr. Gr.*, CXXII, c. 1277, 1280. Cf. *Patria*, loc. cit., c. 513, 553, 593.



tinué par Maurice pour sa belle-mère Anastasie<sup>1</sup>, et le Mégas Agogós<sup>2</sup>.

Du vrai palais de Justinien, refait après la grande révolte, il ne reste rien pour nous renseigner, mais par son correspondant de Ravenne, rendu dans une mosaïque, comme par de grandes ruines constantinopolitaines appartenant sans doute à cette époque on peut se rendre compte de son agencement sinon aussi de son ornementation. On retrouve, du reste, son aspect général dans un ivoire de Trèves<sup>3</sup>. On ne connaît pas plus le palais de Hiéréia, qui sera refait par Justin II<sup>4</sup>, le Triclinium, celui d'Or et le Lausiicum<sup>5</sup>.

C'est donc du palais de Justinien que s'inspira, sans doute Théodoric pour celui de Ravenne, avec le large fronton et, à droite et à gauche, au dessus de la rangée des fenêtres, les riches rideaux entre les colonnes; on y observe déjà une coupole dans le fond.

Déjà sous Justinien une chose se prononce, qui définira Byzance. Même si les proportions restent grandes, comme dans les basiliques de l'hellénisme, l'intérêt s'attache aux détails, à l'arc-en-ciel de la polychromie des matériaux, à la splendeur rutilante des mosaïques d'or, à l'exactitude biographique des portraits, ceux de Justinien et de Théodora à St. Vital sont éclatants de vérité, — au menu travail compliqué des chapiteaux et des jubés. Il ne faut pas oublier que l'Orient, Mésopotamie sumérienne aussi bien qu'Égypte<sup>1</sup>,

<sup>1</sup> *Ibid.*, c. 580; Réfection par Héraclius. — St. Pantéléimon est l'église de Théodora; Migne, *Patr. Gr.*, CXXII, c. 1261. Cf. *Patria*, loc. cit., c. 581. L'église de Bassus qu'elle avait fait tuer, *ibid.*, c. 568.

<sup>2</sup> *Χρονολογιαία σύντομος*, éd. A. Bauer, 1909, p. 62; Migne, *Patr. Gr.*, CXXII, c. 1257; *Patria*, loc. cit., c. 561, 568, 597.

<sup>3</sup> Diehl, ouvr. cité, I, p. 303. Sur l'hôpital de St. Samson, Siméon le Métaphraste, Migne, *Patr. Gr.*, CXV, c. 289.

<sup>4</sup> Migne, *Patr. Gr.*, CXXII, c. 1280.

<sup>5</sup> *Patria*, loc. cit., c. 580.

<sup>6</sup> Voy. Strzygowski, *Koptische Kunst, Catalogue général des antiquités égyptiennes du Musée du Caire*, Vienne 1900.

est la patrie du joyau. De là viennent, du reste, aussi bien les jeux capricieux de la ligne que la figuration demi-animale, griffons et paons. La pierre précieuse, auxiliaire facile et brillante de la décoration, se retrouve déjà dès les constructions de Ravenne.

Mais le sens romain de la monarchie de Justinien écarta de ce nouvel art des éléments et des procédés que n'avaient pas dédaignés Dioclétien et Constantin. On ne recourra plus au dépouillement des monuments orientaux pour orner un palais impérial de ses sphinx et de ses colonnes et on ne croira plus qu'on puisse faire une capitale chrétienne en ordonnant une *razzia* des plus belles statues disponibles de l'art ancien.

A une époque où le marchand syrien est partout en Occident, vendant non seulement ses belles étoffes dont se revêtaient et dans lesquelles s'ensevelissaient les rois et les empereurs, et les produits spécifiques du lointain Orient, mais aussi des objets d'art en métal précieux, il est naturel d'admettre que, sinon l'architecte, l'artiste asiatique trouva partout un bon accueil. Il est bien possible que cette catégorie d'ornementeurs eût eu du travail en Italie, où, sauf Rome, et ici même rarement, on bâtissait si peu. Mais pour la bande byzantine de la péninsule, pour la capitale de l'exarcate, Ravenne, ils ne furent admis que pour la décoration<sup>1</sup>.

Autrement, à St. Vital, à St. Apollinaire *in classe* et à St. Apollinaire le Nouveau, orientale est la mosaïque, oriental le goût pour les fonds d'or, orientale la profusion des marbres. De l'Orient viennent, du Baouit sud-égyptien, les belles „théories“ de saints et de saintes du premier St. Apollinaire, de là aussi la splendide présentation polychrome des souverains. La basilique de Parenzo a le même caractère.

<sup>1</sup> L'église d'Estra en Syrie serait de l'époque de Justinien (Maillart, ouvr. cité, pp. 39-40).

Justinien n'est purement romain que dans ses oeuvres d'utilité publique: l'aqueduc, les citernes à deux étages de colonnes<sup>1</sup>, les ponts; où il ne fait pas nouveau, il répare, comme pour les thermes d'Arcadius.

Mais ce qu'il y a de mixte dans la synthèse du VI<sup>e</sup> siècle s'incorpore mieux que dans tous les différents domaines dans l'aspect même de cette capitale où tout se réunit pour collaborer à une nouvelle synthèse<sup>2</sup>.

## VII.

### LA CAPITALE ET LES PROVINCES.

Plus qu'à Rome, plus que dans n'importe quels centres des vieilles monarchies de l'Orient, la capitale<sup>3</sup> importe: elle sera pour Byzance plus que l'Alexandrie de ce nouvel Alexandre. Les „diadoques“ de Constantin eurent le devoir d'y concentrer tout, de la combler de soins, de l'écraser même sous les ornements originaux ou d'emprunt.

Il serait difficile de s'imaginer ce qu'a pu être la première Byzance, celle qui fut créée par ordre de Constantin, cette Rome transportée au bout oriental de l'Europe. Dans l'ancienne capitale il y avait des quartiers nobles; il n'y en a pas de traces, ni dans la Constantinople actuelle, composée en grande partie, pour l'habitation privée, de simples maisons de bois, ni dans les découvertes souterraines, dues au simple hasard. Il paraîtrait que l'improvisation première resta le caractère de cette ville, dont on s'était empressé d'orner des dépouilles romaines les larges places vides. Quelque chose

<sup>1</sup> Ph. Forchheimer et J. Strzygowski, *Die byzantinischen Wasserbehälter in Konstantinopel*, Vienne 1893.

<sup>2</sup> Ajouter aux bibliographies antérieures Koulakovski sur le Bosphore („Viz. Vremennik“, III, pp. 1-17), Janin sur „la banlieue asiatique de Constantinople“ („Échos d'Orient“, 1922, p. 335 et suiv.; cf. *ibid.*, 1924, p. 315 et suiv., sur les Iles des Princes).

<sup>3</sup> Voy. Andréadès, *De la population de Constantinople*, dans la revue „Métroon“, I.

de pareil aux fondations russes dans l'Asie centrale, où néanmoins le passé musulman subsiste à côté, donnant plus ou moins un caractère à l'ensemble.

Mais, pour s'expliquer cette inanité de l'habitation privée, il faut tenir compte d'un fait, auquel bientôt, pour avoir l'explication entière, un autre s'ajoutera. On était à une époque où les conceptions du vieil Orient millénaire dominaient, et complètement. Or, dans tout ce monde oriental, rapproché ou lointain, une seule chose intéresse, retient les regards, mérite tous les soins : la maison du maître et ce qui se groupe autour d'elle d'attendants pour le service. Constantinople fut toujours un peu un Kremlin ; on ajouta à la *domus sacra* ce que les besoins économiques imposèrent un peu au hasard.

Plus tard, dans la conception de l'orthodoxie dominante, qui n'était autre chose que le vieux christianisme quasi-bédouin coiffé de la tiare des mages, l'homme devint une passagère chose de rien devant la majesté éternelle du Dieu unique, de l'empereur divin, qui avait dévoré tous ses sujets. Que pouvait prétendre sans un vrai sacrilège l'abri de l'être humain éphémère en face de ce qui était consacré à Dieu et à son cortège de saints, auxiliaires dans l'oeuvre de régir ce monde ? Ça et là les quartiers se groupèrent donc autour de ces églises mentionnées plus haut, qui furent, à côté du palais impérial, non seulement la gloire de Byzance, mais Byzance elle-même, ce qu'il y avait de consistant et de durable, d'imposant et de glorieux dans l'amas d'habitations répandues sur les collines au-dessus des eaux du Bosphore.

L'archéologie des fouilles trouvera, lorsque viendra son heure, bien peu de tout ce qui se forma à l'aventure par l'ordre de Constantin dans cette ville de résidence et de veille, où les saints patrons arriveront à monter la garde au-dessus des groupes en bois, en matériaux légers, de ces modestes établissements d'un séjour imposé, comme à Pétersbourg par la volonté du Tzar absolu.

Bien différente de Rome, dont le commerce ne fut pas

une chose primordiale, l'ancien nid de bergers et de pauvres agriculteurs étant mal situé pour être un centre d'échanges, Constantinople hérita des magnifiques possibilités économiques de Byzance sur les ruines oubliées de laquelle elle s'éleva. On put saisir bientôt l'importance de cette place où, comme l'avait dit Polybe, que nous avons cité, se rencontraient les eaux de deux mers et s'ouvrait la voie de commerce vers les rives du Nord. Il faut admettre que les marchands de la vieille Rome n'accoururent pas vers la nouvelle en même temps que la foule des officiers, des dignitaires et des courtisans. Les affaires furent donc dès le commencement entre les mains de certains éléments grecs et orientaux venus du voisinage et connaisseurs de tous les avantages de la situation. Ils durent s'y installer aussitôt, pleins d'initiative comme l'ont été toujours dans ce domaine les races auxquelles ils appartenaient, de l'Hellène au Syrien et à l'Arménien. A côté de ce qu'on pourrait appeler des capitalistes, de petits boutiquiers balcano-asiatiques plantèrent à l'aventure leurs appentis dont l'usage pittoresque n'est pas sans doute d'hier, mais correspond, comme on le voit d'Athènes à Silistrie, aux plus lointains usages de ces contrées.

Constantin avait donné le premier<sup>1</sup> à sa création un art d'emprunt et de rapt. Il y avait transporté tout ce qu'il put en fait de beaux monuments grecs. Ceci malgré le principe, le beau principe que lui-même proclame : „Qu'on ne pense pas que les villes puissent être dépouillées de leurs ornements. Car il n'est pas pieux qu'une ville perde ses ornements dûs aux anciens, comme si on pouvait les transporter dans les murs d'une autre ville“<sup>2</sup>. Ses successeurs au IV-e

<sup>1</sup> Cf. plus haut, p. 104.

<sup>2</sup> „Nemo propriis ornamentis esse privandas existimet civitates. Fas siquidem non est acceptum a veteribus decus perdere civitatem, veluti ad urbis alterius moenia transferendum“; XIV, 1, 1. A Rome on défendra d'innover; *ibid.*, X. Cf. „nemo... aliquod novum in urbe Roma inclyta molitur, sed excolendis veteribus intendat animum“; *ibid.*, XIX. „Nihil ex his quae instauratori ornatibusque singulis deputavit antiquitas nullius colore occasionis auferri volumus“; *ibid.*, XLVIII.

siècle condamneront le transport de statues, de marbres, de colonnes, prise dans des villes ruinées<sup>1</sup> : il vaut, disent-ils, mieux réparer ce que la vieillesse de temps<sup>2</sup>, *senium temporis*, a rongé<sup>3</sup>. Car on avait spécifié qu'il ne faut pas „fouiller les substructions des anciens monuments, employer des pierres de monuments publics rappelées à la vie, ni des fragments de marbre arrachés par la difformité des palais dépouillés“<sup>4</sup>. On prendra soin de nettoyer les places publiques envahies par les maisons privées<sup>4</sup>. Il est défendu de gâter par des constructions privées l'aspect des grandes oeuvres du passé<sup>5</sup>.

Cette action de rassembler à Constantinople ce qu'il y avait de plus beau dans les provinces fut, du reste, approuvée par l'esprit de l'époque. Procope dira, avec éloge, que „les anciens Romains eurent souci de transporter à Rome comme ornements tout ce que la Grèce avait de plus beau“<sup>6</sup>.

Bien entendu, Rome dut regarder avec douleur et envie son abandon et les faveurs dont on comblait la parvenue du Bosphore. Chez elle, des chaumières apparaissaient déjà dans le Champ de Mars<sup>7</sup>. Elle se vit envahie par le commerce des Constantinopolitains, des Grecs, des *pantapoles*, des „marchands des quatre saisons“, qui vendaient à bas prix toute espèce d'objets, au grand désavantage des *tabernarii* à domicile, travaillant d'après les anciens usages. Ceux-ci demandèrent que cette concurrence soit prohibée. Mais bientôt Valentinien, l'empereur d'Occident, céda à la pression de son

<sup>1</sup> *Ibid.*, XIV.

<sup>2</sup> *Ibid.*, XV.

<sup>3</sup> „Nemo... non efforis nobilium operum substructionibus, non redivis de publico saxis, non marmorum frustis spoliatarum aedium deformatione convulsis“ ; *ibid.*, XIX.

<sup>4</sup> *Ibid.*, XXII.

<sup>5</sup> *Ibid.*, I, XXV. Refaire le passé plutôt que créer le nouveau ; XV, I, XXVII. Des revenus spéciaux sont attribués aux réparations (*ibid.*, XXXII). Temples ruinés pour en retirer les matériaux (*ibid.*, XXXVI)

<sup>6</sup> Procope, *De bello gothico*, III, p. 162.

<sup>7</sup> *Cod. Theod.*, XIV, XIV, I.

„père“, l'Oriental Théodose. Au nom du profit que pouvait retirer „le peuple“ de la présence de ces étrangers, leur visite à Rome fut admise par décret. Des exemptions militaires pour les Romains furent adjointes même à cette occasion en guise de compensation<sup>1</sup>. L'Orient prospérera donc, alors qu'en Italie la famine forcera sous Valentinien les parents à vendre leurs enfants, aux barbares même<sup>2</sup>.

Venons maintenant à l'œuvre accomplie par les successeurs de Constantin pour donner une physionomie à une ville accumulée au hasard.

Un ordre dans la façon de ranger les maisons avait été introduit seulement sous Zénon, la vue de la Mer devant rester libre à partir d'une certaine distance<sup>3</sup>. Dans les faubourgs, qu'on appelait, à la grecque, des *proastia*, des jardins s'étaient formés, où poussaient les légumes pour l'alimentation de l'immense cité<sup>4</sup>.

De nouveaux quartiers s'étaient élevés assez vite: les *Kopariae*, les Blachernes, celui du golfe de Sosthénie, où avait ses propriétés le puissant barbare Ardabour, le faubourg de Bytharion ou de Philothée, celui qu'on appelait: „chez les Bleus“, *in Venetis*<sup>5</sup>. On y voyait des prétoires, des échelles, des „officines“, des bains, des jardins, des cisternes et même un „hippodrome“ particulier<sup>6</sup>.

L'accroissement de la ville fut si grand que, dès avant le règne de Justinien, on pouvait attribuer onze cents boutiques à l'église principale de Constantinople<sup>6</sup>; neuf cent quatre-

<sup>1</sup> *Theodosii Novellae*, XL. D'autres privilèges pour Rome, *Cod. Theod.*, XI, XVI, XXI.

<sup>2</sup> *Valentiniani Novellae*, I, XI.

<sup>3</sup> *Novelles de Justinien*, coll. V, tit. XVIII, LXIV.

<sup>4</sup> *Ibid.*, coll. V, tit. XVIII, LXIV.

<sup>5</sup> *Ibid.*, coll. IX, tit. XLII, CLIX.

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> *Ibid.*, coll. IV, tit. XXII, XLIII.

vingt venaient d'une donation de Constantin, le reste avait été ajouté par Anastase<sup>1</sup>.

De nouveaux murs ceignirent Constantinople, et on leur adjoignit un *transitus* qui s'appelait „de Justinien“ (*Justinianorum*) ou „Sycorum“<sup>2</sup>.

Si le paganisme est aboli, car on ne se „profanera“ plus par les sacrifices, si les païens sont écartés de l'armée, des fonctions (*nemo se hostiis polluat*<sup>3</sup>), les temples resteront; ils servent à la „volupté“ des jeux<sup>4</sup>.

Des portes magnifiques, dont l'une „dorée“, ornaient l'entrée de la ville. La rue du milieu, la Mésé, la traversait. Chacun des principaux empereurs, Constantin, Arcadius, Théodose, Marcién, lui avaient donné un *forum*.

Dans une de ses Nouvelles, Justinien déclare que tout le produit des impôts est destiné au paiement des troupes, à la réparation des murs, au soin des bains publics et des théâtres, lui-même n'ayant qu'une satisfaction de conscience; la Cour serait donc entretenue du gain réalisé dans les domaines impériaux<sup>5</sup>.

Mais, poursuivi par des remords pour avoir lui aussi tout soutiré dans le but d'orner et entretenir sa capitale, Justinien eut dans ses buts aussi une réforme de l'administration; il n'hésita pas à confesser publiquement que ses prédécesseurs „avaient gagné les revenus des juges“<sup>6</sup>.

Une certaine décentralisation administrative était pourtant aussi dans les buts de cette réforme. Ainsi les provinces pourront désigner par un *libellus* au nom de l'évêque et de

<sup>1</sup> *Ibid.*, coll. V, tit. XIV, LIX.

<sup>2</sup> *Ibid.*, coll. V, tit. XIV, LIX. Sur les identifications, Bury, *History*, 1923, II.

<sup>3</sup> *Ibid.*, XVI, XIX.

<sup>4</sup> *Cod. Theod.*, XVI, X, III, XV. Seuls les petits temples des villages seront détruits, mais *sine turba ac tumultu*; *ibid.*, XVI.

<sup>5</sup> Nouvelles, coll. IX, tit. XXXII, CXLIX.

<sup>6</sup> *Ibid.*, coll. II, tit. II, VIII.



la communauté elle-même l'administrateur qu'elles préfèrent<sup>1</sup>. Les villes ont le droit de députer à l'empereur leurs ambassadeurs, leurs *legati*, pour être consultés aussi sur les nominations<sup>2</sup>. Mais Justinien défendra aux évêques de venir en sa présence sans y avoir été dûment autorisés.

Désormais sous Justinien l'autorité civile et le commandement des troupes seront réunis partout où il y a de l'instabilité, où on sent quelque menace : c'est déjà l'acheminement vers ce régime des thèmes dont on a si longuement discuté l'origine<sup>3</sup>.

Mais on connaît, de fait, très peu de la vie des provinces. En passant, Procope parlera des fêtes d'Antioche, première ville de l'Orient, de ses beaux théâtres, de ses fêtes de nuit à la lumière des flambeaux<sup>4</sup>, de sa fierté dont Julien avait souffert, de l'esprit de satire qui distinguait ses habitants<sup>5</sup>. On l'appelait maintenant, à la chrétienne, Théoupolis. Mais sous le nouveau nom la chose ancienne restait. Peut-on croire que la ville célèbre pour ses penchants aux plaisirs<sup>6</sup> fut devenue autre du moment où on la consacra à Dieu lui-même ?

Mais la Syrie et l'Égypte représentaient, dans des formes opiniâtrément divergeantes, la vitalité la plus active et la plus dangereuse.

Pour la première surtout, la chronique de Malalas nous renseigne. Tripolis était fière de son Ikarion, de son Phaki-

<sup>1</sup> „Ut per communem libellum supplicem de iis ad nostram potentiam referatur quos idoneos esse ad provinciae suae gubernationem existiment” ; *Novelles*, coll. IX, tit. XXXII, CXLIV.

<sup>2</sup> Sous Justin II ; *Novelle* 149.

<sup>3</sup> Cf. aussi Gelzer, *Kultur*, p. 73 et suiv.

<sup>4</sup> Josuah le Stylite, cité par Baynes, *History*, pp. 85-86.

<sup>5</sup> *De bello persico*, pp. 87, 186-189 ; éd. Haury, I, 17, 36 ; II, 8, 23 ; 9, 3, etc. Cf. Migne, *Patr. Gr.*, CXXII, c. 1285.

<sup>6</sup> Ἡ καλὴ Ἀντιόχεια, ἀμύλλαι λόγων, ματαία σχολή, τὰ τῆς οἰκονομίας πάντα ; Migne, *Patr. Gr.*, CXVI, c. 708. — Sur les reliques d'Antioche, Delehaye, *Origines*, p. 57 et suiv. — Sur Émèse, *ibid.*, c. 93.

dion, édifices refaits par Marcien<sup>1</sup>. Laodicée fut ornée d'un grand théâtre par le premier des empereurs<sup>2</sup>.

Antioche, malgré ses infidélités fréquentes, tenant au tempérament d'une population bigarrée, fut l'objet des soins tout particuliers de presque tous les empereurs, à partir de César, qui lui donna la basilique, le Caesareum, les bains de l'acropole, le cirque et le théâtre, réparant aussi le Panthéon, et d'Auguste, auquel elle dut les bains d'Agrippine; des murs d'enceinte, deux portiques, des travaux en marbre et mosaïque, des colonnes de munificence furent dus à Caligula. Vespasien, Domitien, qui donne les bains de Médée et le temple d'Esculape, Trajan, dont venait la porte du Milieu, Adrien et les Antonins, qui furent particulièrement généreux, même les empereurs plus modestes du III-e siècle, suivirent cet exemple<sup>3</sup>. Dioclétien s'occupa aussi d'Édesse et de Damas, créant des fabriques d'armes<sup>4</sup>. Pendant la crise chrétienne, les Antiochéniens manifestèrent avec franchise, même avec impertinence, leurs sympathies païennes<sup>5</sup>. Après Valens, Théodose revint à la coutume des donations, revêtant d'or la porte de Daphné et ajoutant aux statues impériales la sienne et celle de Valentinien<sup>6</sup>. Anastase et Justinien, dont le dernier fit bâtir l'église de la Vierge, celle de St. Côme et Damien, des bains, des citernes, Théodora mettant à côté les sanctuaires de St. Michel et d'Anatolius, avec des colonnes transportées de Constantinople, ne manquèrent pas au devoir devenu traditionnel<sup>7</sup>. A Antioche, comme à Séleucie les impôts furent épargnés pour trois ans. En guise de remer-

<sup>1</sup> Malalas, p. 367.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 222-223.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 216-217, 222-223, 232-233, 243-244, 246, 262-263, 275-276, 278-279, 283, 287-289, 290-291, 294-295.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 307-308.

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp. 313-314, 318-319, 326. et suiv., 332.

<sup>6</sup> *Ibid.*, pp. 338-339, 360.

<sup>7</sup> *Ibid.*, pp. 398, 422, 423-424, 443-444, 452. Sur les rapports de Léon avec la ville, *ibid.*, p. 369. Sur ceux de Justin, qui les sevrâ de jeux, *ibid.*, p. 417.

ciement, les habitants de la nouvelle Théoupolis avaient eux aussi l'habitude de tuer leurs évêques<sup>1</sup>, mais la toge de Justinien ornée de pierres précieuses fut suspendue par eux dans l'église de S. Cassien<sup>2</sup>.

Alexandrie jouissait des mêmes faveurs et les récompensait de la même façon. Elle se mêlait, comme sous Septime Sévère, aux querelles pour le trône, désignant celui qu'elle préférait<sup>3</sup>. On tuait un augustale pour le manque de l'huile<sup>4</sup>. Il est vrai que, si Théodose II y fonda la grande église<sup>5</sup>, Justinien ne regarda pas trop de ce côté-là.

Justinien se rappelle sans doute de ses origines balcaniques lorsqu'il parle des Thraces dans ces termes: „Si on nomme la région des Thraces, aussitôt on se sent au coeur une énergie virile et le désir des armes et des combats<sup>6</sup>“. Pour la défendre contre les Slaves et les Avars on y installa un préteur avec cent officiers (*chortares*) et un aide-de-camp, un *ad responsum*; des troupes nombreuses lui seront confiées. Au lieu des deux vicaires aux Longs Murs il y aura cette seule et grande autorité.

La frontière du Danube, où les „bourgs“ sont soigneusement entretenus, a maintenant une garnison stable, assez importante, que commande, en Moesie et en Scythie, celui qu'on appelle „le préfet de Justinien“<sup>8</sup>.

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 381. Pour la haine des Antiochéniens contre les gens de Laodicée, *Acta Sanctorum*, janvier, III, c. 209 et suiv.

<sup>2</sup> Malalas, p. 450.

<sup>3</sup> Οὐδαμί τοῦ κυροῦ Νίγυρος ἡ πόλις, οὗ ἦσθα ὁ κύρις αὐτοῦ; *ibid.*, p. 293.

<sup>4</sup> Διὰ λεψίν ἑλαίου; *ibid.*, p. 401.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 359.

<sup>6</sup> *Novelles*, coll. IV, tit. IV, XXV: „Siquis Thracum regionem nominet; statim una cum dicto virilitas quaedam animum et militarium copiarum, bellorum ac pugnae cogitatio subeat“.

<sup>7</sup> „Gloriosissimus Justiniani praefectus eorum qui in Mysia et Scythia sunt militares numeri“; *ibid.*, coll. IX, tit. XXXI, CXLVIII. La „praefectura militarium in Scythia et Mysia ordinum“, *ibid.*, tit. XLVI, CLXIII.

La vie était aussi très active autour de la Mer Noire<sup>1</sup>. Une Nouvelle de Justinien énumère, en Europe et en Asie, ces cités : Amasie, Ibora (cf. l'Hèbre), Euchaites, ayant un évêque, Zéla, Andrapa, au vieux nom thrace (cf. Zaldapa), Aegeum, Sinope, Amisus, d'ancienne fondation, la création de Léon, Léontopolis (l'ancienne Bazanis)<sup>2</sup>, la Nouvelle Césarée, Comana, Trébizonde et Cérasonte, Polémonium, aux souvenirs helléniques, Pityonte, Sébastopolis, ces deux dernières plutôt des châteaux, en face des Lazes, enfin soumis. Puis Pétréon, sur son rocher, conservant le vieux nom grec, mais refaite par Justinien, qui lui donna son nom, Achaeopolis, dont le nom dit l'âge, Rhodopolis, de la même époque, en territoire récupéré sur les Perses, les nouvelles créations militaires, aux noms barbares, de Scandis, Sarapanis, Murisius, Lusiris, jusque chez les Tzanes, les Souaniens, les Scymnes et Apsiles, autrement ignorés, et les Abasges connus sous les Turcs comme Abazes<sup>3</sup>.

En Asie Mineure elle-même, entre les limites de la Paphlagonie de jadis, l'ancien se conserve, et du nouveau s'est ajouté : Ionopolis, Dadybros, Amastris, Gangres, Héraclée, Tio, Cratia viennent du passé hellénique, puis Prousius, qui rappelle le vieux roi asiatique, alors que Germanicopolis, Pompéiopolis, Hadrianopolis et Claudiopolis viennent des Romains<sup>4</sup>. En Cappadoce, dont Justinien magnifia le passé, Anastase avait élevé des fortifications<sup>5</sup>. C'était une région de villes remuantes : Kotyacion avait tué quatre de ses évêques<sup>6</sup>. A Nicomédie Théodose II refit l'église de S. Anthime et d'autres

<sup>1</sup> Sur Trébizonde sous Justinien, Al. Al. Vasiliev, dans la „Byz. Zeitschrift“, XXX, p. 331 et suiv.

<sup>2</sup> Plus tard, avec Théodosiopolis, Satala, Nicopolis, Colonéa, Zéla, Comana, Sébastopolis, Briza, elle passa dans la province de l'Arménie ; Nouvelles, coll. IV, tit. X, XXXI.

<sup>3</sup> *Ibid.*, coll. IV, tit. VII, XXVIII.

<sup>4</sup> *Ibid.*, coll. IV, tit. VIII, XXIX.

<sup>5</sup> Malalas, p. 406.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 362. Changements sous Théodose II, *ibid.*, pp. 364-365.

édifices<sup>1</sup>. L'Isaurie, dont les habitants étaient habitués à piller la côte cilicienne<sup>2</sup>, comme la Lycaonie voisine, comme la Pisidie, était considérée sous Justinien, malgré la persécution dirigée, implacablement, par Anastase contre ces auxiliaires de leur conational Zénon, un vrai réservoir de forces nouvelles, riche en chevaux comme l'ancienne Thessalie, riche en hommes audacieux, avec de nombreux établissements ruraux (*pagi*)<sup>3</sup>. Au VI<sup>e</sup> siècle l'Empire s'orientait visiblement de ce côté, des pays non touchés par les invasions, frais encore, tout prêts à soutenir la lourde charge de l'universalité politique. L'autorité des proconsuls et comtes d'Orient, de Galatie et de Phrygie est exaltée par l'empereur pompeux, aux goûts archéologiques<sup>4</sup>.

Enfin une troisième Arménie fut formée par la réunion de territoires „aux multiples noms barbares“ : Trophène, Augéthène, Ophène, Astéaenée, Balabithène<sup>5</sup>.

Dans le Pont et en Arabie, où il n'y avait plus qu'un chef militaire, Justinien installe un *moderator*<sup>6</sup>. Les conquêtes réalisées sur les barbares, soumis aux impôts, demanderont un allègement pour les contribuables romains<sup>7</sup>. Mais parfois les populations des frontières ne pouvaient plus être défendues contre les barbares; on voit les *Afri* s'échapper devant les Vandales, contre les incursions desquels par mer l'Empire s'en remit pendant longtemps aux provinciaux mêmes. Il ne peut pas empêcher la *vandalica vastatio*<sup>8</sup>. Des habitants de l'Illyricum se réfugient devant d'autres barbares<sup>9</sup>. Justinien

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 363.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> Nouvelles, coll. IV, tit. IV, XXV.

<sup>4</sup> *Ibid.*, chap. V, 2. Cf. nov. XXVII.

<sup>5</sup> *Ibid.*, coll. IV, tit. X, XXXI.

<sup>6</sup> *Ibid.*, coll. VIII, tit. III, CII.

<sup>7</sup> *Ibid.*, coll. IX, tit. XXIX, CXLVI.

<sup>8</sup> *Theodosii Novellae*, XXXI, XXXVII, XLVII (*Afri infortunio hostilis cladis expulsi*). Cf. aussi *Valentiniani Novellae*, XV, III.

<sup>9</sup> „Cum per Illyrici partes barbaricus speraretur incursus, numerosa incolarum manus sedes quaesivit externas“ (où on les rend serfs); *Cod. Theod.*, X, X, XXV.

rappelle avec effroi les *attiliana tempora*, avec leur „dévastation“<sup>1</sup>.

Dans ce but de défense, dès le IV-e siècle l'Empire avait dû recourir à la responsabilité collective, imposant aux membres les plus importants d'une localité de se porter garants pour les contributions des autres. Il en résulta une classe honorable et malheureuse, celle des curiales, des décurions, qui faisaient leur possible pour échapper à cette charge, se cachant parmi les rangs des soldats ou des gens d'église<sup>2</sup>, des hermites même, au milieu des corporations de métier<sup>3</sup>. Les Juifs prétendaient être exempts de ces durs devoirs<sup>4</sup> et ils s'ajoutèrent des enfants en bas âge. Il y eut contre ces déserteurs de leur désespoir, les *fugientes obsequia curiarum*, une véritable chasse à l'homme, les décrets de poursuite se succédant<sup>5</sup>. Carthage, la „très splendide“, en arriva à ne plus avoir, sous les fils de Constantin, un vrai sénat<sup>6</sup>. En tout cas on ne pouvait pas abandonner cette triste mission sans avoir mis au clair les affaires et avoir trouvé un remplaçant<sup>7</sup>. Car c'était un devoir de patriote, inéluctable, *necessarium patriae ministerium*<sup>8</sup>. Dans les Gaules il fallait quinze ans de „service patriotique“<sup>9</sup>.

Toute une classe condamnée à des honneurs ruineux fut formée ainsi, et Théodose avec ses collègues pouvait en parler de cette façon : „le décurion n'a pas le droit de changer par son choix ou son ambition la condition qu'il

<sup>1</sup> Nouvelles de Justinien, coll. II, tit. VI, XI.

<sup>2</sup> *Cod. Theod.*, XII, 1, XIII, XXII, XL, LXIII, CIV, CLXIII.

<sup>3</sup> *Ibid.*, LXII.

<sup>4</sup> *Ibid.*, XCIX. Cf. aussi CLVIII, CLXV. Toute espèce d'adeptes des superstitions y sont astreints ; *ibid.* CLVII.

<sup>5</sup> *Ibid.*, XIX, XXIV.

<sup>6</sup> *Ibid.*, XXVII.

<sup>7</sup> *Ibid.*, XCI.

<sup>8</sup> *Ibid.*, XCIV.

<sup>9</sup> *Ibid.*, CLXXI. Trente à Alexandrie, *ibid.*, CXCX

a eue de naissance"<sup>1</sup>. Le mari même de la fille d'un curiale, perdant sa femme, n'échappe pas à ses devoirs<sup>2</sup>. Cependant l'oeuvre de désertion continua. Justinien aussi s'en plaint: on évite le mariage pour ne pas laisser à des enfants ce triste sort<sup>3</sup>. On cherche à faire passer sa fortune à n'importe qui. L'empereur décidera que, faute d'enfants, les trois quarts reviendront au fisc<sup>4</sup>. Les bâtards sont admis à l'héritage s'ils en prennent les charges aussi<sup>5</sup>. Tout un réseau de prescriptions tend à assurer au fisc cette garantie précieuse. Les Juifs et les hérétiques ne sont pas exempts de cette servitude, dont cependant ils n'auront pas les honneurs<sup>6</sup>. Contre la fiscalité excessive et contre les abus que l'autorité impériale ne peut pas arrêter, les colons se cherchent un appui chez les *honoratiore*: on le voit en Égypte aussitôt après Constantin<sup>7</sup>. Des *vici* entiers recourent à ce moyen<sup>8</sup>. Déjà on voyait, en Italie et à Rome, les parents vendre leurs fils, et le fisc s'offrait à les soutenir<sup>9</sup>. Il y avait en Campanie d'immenses déserts<sup>10</sup>. On défendait aux bergers d'avoir des armes pour empêcher le brigandage, fréquent<sup>11</sup>. Cependant les *patrocinia* s'accroissent.

Avec un soin particulier on veille à l'entretien des routes

<sup>1</sup> „Decurio fortunam quam nascendo meruit suffragiis atque ambitione non mutet“; *ibid.*, CXVIII, ou bien, CLXXVIII: „omnes qui curiali genere, origine vel stirpe gignuntur curiarum nexibus obligentur“. Le vieillard ne peut pas cependant se faire remplacer par son fils; *ibid.*; cf. aussi *ibid.*, CXXXII.

<sup>2</sup> *Ibid.*, CXXIV.

<sup>3</sup> Nouvelles, coll. IV, tit. XVII, XXXVIII.

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> *Ibid.*, coll. IV, tit. XXIV, XLV.

<sup>7</sup> *Cod. Theod.*, XI, XXIV, I. Cf. aussi II.

<sup>8</sup> *Ibid.*, III.

<sup>9</sup> *Ibid.*, XXVII.

<sup>10</sup> *Ibid.*, XXVIII, II. Cf. *ibid.*, VIII. Il y avait eu une invasion, *ibid.*, XII.

<sup>11</sup> *Ibid.*, IX, XXX, XXXI.

„Personne n'est exempté de leur conservation<sup>1</sup>.“ On pense avec gratitude aux „grands princes“ auxquels elles sont dues<sup>2</sup>. Des postes, *cursus publicorum equorum*, relient les différentes provinces<sup>3</sup>.

Mais les nations restent encore très distinctes par les noms de leurs membres et par leurs langues. On voit un Zozarius, Moese (*ex Mysis oriundus*), qui se plaint de poursuites illégales à son égard<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, XV, III, III: „A viarum munitione nullus habeatur immunis“. Sous Arcadius et Honorius, on parle de „l'immensa vastitas viarum“; *ibid.*, IV.

<sup>2</sup> *Ibid.*, VI.

<sup>3</sup> Nouvelles de Justinien, coll. IV, tit. IX, XXX.

<sup>4</sup> *Ibid.*, coll. IX, tit. XVIII, CXXXV.



## TROISIÈME CHAPITRE.

### LA SYNTHÈSE BYZANTINE

#### I.

##### LA COUR ET LA VILLE

On peut esquisser, au commencement du VI<sup>e</sup> siècle, où se prépare la création de Justinien, ce tableau de Constantinople, de la Cour de tout ce monde qui dans la „ville impériale“, dans les quartiers marchands, dans les faubourgs rit et se meut, mettant ensemble ce qu'il y a de plus disparate dans l'humanité civilisée et barbare.

Dès la première vue c'est une chose d'Asie. Cappadociens, Lycaoniens et autres s'y rencontrent avec des Arméniens, venus de la province byzantine ou de cette partie de leur patrie qui était assujétie aux Perses, — ils forment une colonie nombreuse. On y put voir Tzathios ou Ztathios, le fils du roi des Lazes, venant se baptiser et épouser une dame Valeriana; ce prince, proclamé roi, portait sur sa poitrine le portrait de Justin<sup>1</sup>, comme, au XIX<sup>e</sup> siècle, les princes roumains celui du Sultan Mahmoud. Un roi des Souanes caucasiens fut envoyé plus tard par Romain, maître de la milice, fils d'Anagaste<sup>2</sup>. Le grand Arabe Alamoundure y paraîtra aussi avec des dons<sup>3</sup>. Il y a sans doute aussi un

<sup>1</sup> *Chron. Paschale*, ann. 522; Malalas, pp. 413-444. Cf. Vie de Daniel le Stylite, dans Migne, *Patr. Gr.*, CXXII, c. 1257.

<sup>2</sup> Jean de Bicular, éd. Mommsen, *Chron. Minora*, p. 214.

<sup>3</sup> „Cum stemmate suo“; *ibid.*, p. 214. Cf. Victor Tennonensis, *ibid.*, p. 195.

grand nombre de Juifs, qui entrent à cette époque, du reste, pour une part notable dans la population de toutes les grandes villes, jusqu'à Rome et jusqu'à Naples, que des Juifs aideront à défendre contre l'empereur<sup>1</sup>.

Outre la ville proprement dite, la surmontant et la dominant, s'élève la ville impériale, qui en était séparée et qui s'était monstrueusement accrue, suivant en cela l'exemple des autres grandes cités de l'Orient.

La majesté de l'empereur, qui était visible, selon la coutume de ce monde oriental, seulement pendant les grandes fêtes et cérémonies de l'État, de l'Église, de l'armée, au milieu des lances, des boucliers, des arcs, des drapeaux décorés d'aigles et de la croix, des étendards aux images de saints, était ordinairement renfermée dans son palais, riche en marbres, en or et en ivoires, comme un saint dans sa châsse<sup>2</sup>.

Mais c'est la marque même de cette société byzantine vivant sur un continuel antagonisme. On a souvent présentée la splendeur, la majesté de l'empereur<sup>3</sup>. Le „basileus“ et „despote“, *imperator* et *dominus*, se fait appeler dans ses inscriptions, comme on l'a vu, l'Alamanique, le Gothique,

<sup>1</sup> Procope, *De bello gothico*, pp. 59, 63, 65 (Juifs de Rome). Cf. Christo M. Macri, *Des Byzantins et des étrangers à Constantinople au moyen-âge*, Paris 1928.

<sup>2</sup> Sur les formulaires des audiences, Gelzer, *Kultur*, p. 48 et suiv. — Le vieux Justin, l'„analphabète“, mais „très orthodoxe“ (Suidas; il est appelé  $\delta$   $\mu\acute{\epsilon}\tau\alpha\zeta$ ; Migne, *Patr. Gr.*, CXXII, c. 1285), qui mourut à soixante-dix sept ans d'une ancienne blessure au pied, dut conserver cependant les coutumes de l'ancien soldat. Voy. *Chron. Paschale*, ann. 527. Le train de vie d'Anastase, mort à quatre-vingt huit ans, dut être aussi plutôt simple; Théodore le Lecteur, Migne, *Patr. Gr.*, LXXXVII<sup>2</sup>, c. 204.

<sup>3</sup> En dehors du magnifique ouvrage de M. Diehl, *Justinien et la civilisation byzantine*, Paris, voy. Isambert, *Justinien*; Diehl, *Justinien*, dans la „Revue du Palais“, XII (1900), pp. 115-139; Holmes, *The age of Justinian and Theodora*, I, Londres 1905 (déjà cité); Ed. Grupe, *Kaiser Justinian aus seinem Leben und aus seiner Zeit*, Leipzig 1924 (sur ses prétendues origines slaves, Bryce, *Life of Justinian by Theophilus*, et le compte-rendu d'A. Pavlov, dans le „Viz. Vrémennik“, I, p. 469 et suiv.; Vasiliev, *ibid.*, pp. 469-472).

le Germanique, le Vandalique, aussi l'Antique, à cause de ses victoires sur les Slaves, l'Africain, même le „vainqueur des Francs“<sup>1</sup> (comme allié des Ostrogoths)<sup>2</sup>. De même son successeur Justin: les provinces qui n'ont cure de ce qui se trame et se crie à Constantinople, durent l'appeler: leur „grand bienfaiteur“<sup>3</sup>.

Un protocole strictement fixé décide de tout ce qui concerne ses rapports avec lui<sup>4</sup>. Un monde de dignitaires l'entoure et les fonctionnaires jusqu'au dernier „pagarque“ sont innombrables<sup>5</sup>. C'est un Dieu agenouillé devant le Dieu des victoires auquel il sacrifie ses trésors. Mais aussitôt mêlé

<sup>1</sup> Bréhier, *L'origine des titres impériaux à Byzance*, dans la „Byz. Zeitschrift“, XV, p. 161 et suiv.; Grégoire, *Inscriptions*, I, p. 31, no. 100<sup>2</sup>; p. 67, no. 219; p. 68, no. 220. — Sur Théodora, Debidour, *Théodora*, Paris 1885; Diehl, *Théodora*, Paris 1904; J. Mac Cabe, *The empresses of Constantinople*, Londres 1913; Platon Rhodokanakis, *Ἡ βασίλισσα καὶ αἱ ἐυζωνυαὶ ἀρχοντίσσαι*, Athènes, 1920. Une inscription, dans Grégoire, ouvr. cité, p. 31, no. 100<sup>3</sup>, l'appelle: ἡγεμένη. Elle est comme la corégente de son mari, d'après l'exemple de Pulchérie, qui cependant est représentée sur les monnaies à côté de son frère (Bury, *History*, I, p. 237, note 2), et son exemple à elle sera imité par Sophie, femme de Justin II; Dölger, *Regesten*, p. 5, no. 574. L'empereur ordonne qu'on lui prête serment à elle aussi; Nov., 8. Mais cf. Bury, *History*, 1923, II, pp. 30-31. La figure donnée par Wulff, ouvr. cité, I, p. 157, pourrait être la sienne, s'il n'y avait pas la coiffure, qui paraît d'un autre temps.

<sup>2</sup> Grégoire, ouvr. cité, I, p. 35, no. 107.

<sup>3</sup> *Corpus inscriptionum graecarum*, 8633, 8624, 8636, 8636-a, 8637, 8639-8640, 8642, 8643, 8651, 9276. Aussi Évangélidis, loc. cit.

<sup>4</sup> L. Bréhier, *Le protocole impérial depuis la fondation de l'Empire romain jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs*, dans les „Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions“, 1905, pp. 177-182; Heisenberg-Wenger, *Papyrus*, p. 42.

<sup>5</sup> P. Koch, *Die byzantinischen Beamtentitel von 400-700*, thèse de Iena, 1903; Ernest Stein, *Untersuchungen zum Staatsrecht des Bas-Empire*, dans la „Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte, Römische Abteilung“, XL1, pp. 195-251. Pour le logothète, Séménov, dans la Byz. Zeitschrift“, XIX, p. 440 et suiv. Pour les ἀνθύπατοι, Stein, dans les „Byz. neugr. Jahrbücher“, I, pp. 372-373. Pour une κομεικουλάρις, „Échos d'Orient“, XI, p. 305. Sur les „pagarques“, Stein, ouvr. cité, p. 422. Ils disposaient des gardiens des routes: διοικωλύται, ληστοδωκται, „Byzantion“, IV, p. 69.

au peuple il se confond avec la masse. Il avait auprès de lui l'impératrice, son épouse, mêlée à toutes les affaires qu'elle aurait pu conduire, du resté, comme l'avait fait Pulchérie elle-même<sup>1</sup>; exerçant une grande autorité publique et jouissant d'une large influence secrète, ayant sa politique et ses projets, elle était couronnée de la même auréole des saints que son époux sacré. Celle qui avait été une pauvre villageoise échouée à Constantinople<sup>2</sup>, puis une comédienne et dont la soeur, Comitona, épousa un simple officier, son fils à elle n'étant pas arrivé aux rangs plus élevés de la société, envoyait des lettres personnelles à la soeur du roi de Perse et faisait des voyages destinés à porter des dons aux églises, accompagnée de quatre mille patrices et cubiculaires<sup>3</sup>. Cette influence s'étendait parfois jusqu'aux femmes qui l'entouraient, comme cette Antonina, épouse de Bélisaire, que le Pape nommé par son influence intitulait la „glorieuse dame et fille, la très chrétienne patrice“<sup>4</sup>. Quelquefois seulement la

<sup>1</sup> A son mariage avec Marcien, sous promesse de virginité, elle avait cinquante cinq ans d'après Malalas.

<sup>2</sup> De Paphlagonie. Ἐν τῷ Ἐμβόλῳ ἔκειται ὡς πτωχὴ καὶ ἐνηθὲν ἔρια καὶ ἐπώλει αὐτὰ καὶ οὕτως ἔζη; Migne, *Patr. Gr.*, CXXII, c. 1261. L'impératrice Ariadne avait été elle aussi σώφρων ἔρχατον καὶ αἰσχροὶ τὸ πρότερον; *Enarratio chronicorum*, Migne, *Patr. Gr.*, CLVII, c. 720.

<sup>3</sup> Malalas, pp. 429, 430, 440, 441. Sur sa mort en 547, *ibid.*, p. 441. — Sur Théodora aussi. Duchesne, dans les „Mélanges d'archéologie et d'histoire“, 1915. — Du reste la femme de Léon I-er, surnommé le boucher, *μυζέλης*, avait commencé par tresser des cordes: *ἔπλεκε χορδὰς*; *Patria*, loc. cit., c. 585. Cf. aussi le témoignage de Suidas sur Léon. Il lui aurait fallu, racontait-on en Occident, sauver par une substitution son fils que le père voulait tuer et qui vécut jusque sous Justinien; Victor Tonnenensis, éd. Mommsen, II, p. 188. La femme de Justin, d'aussi basse condition que lui-même, s'appelait Lupicina (la soeur de Justinien, sa nièce, Vigilantia; Migne, *Patria*, loc. cit., c. 516, 588-589); Migne, *Patr. Gr.*, LXXXVII<sup>2</sup>, c. 204.

<sup>4</sup> „Gloriosa domina et filia mea, patricia Antonina christianissima“; Victor Tonnenensis, loc. cit., pp. 200-201. — Sur la politique religieuse de Théodora, *ibid.*, p. 197. L'écrivain religieux, exilé, pour son opposition, aux Baléares (*ibid.*, p. 204), est charmé de pouvoir noter que sa persécutrice mourut d'un cancer généralisé (*canceris plaga toto corpore perfusa*; *ibid.*, p. 202).

parenté du couple impérial était admise elle aussi à l'honneur du logis divin.

Autour des maîtres par la grâce de Dieu qu'ils représentent, comme chez les Séleucides de Syrie, s'agite incessamment tout un monde de hauts fonctionnaires, de soldats, de favoris et d'intrigants. On y voit chaque jour les comtes en titre, ceux qu'on appelle encore questeurs, les membres de ce Sénat qui n'a plus que des attributions judiciaires, et quelques autres débris, un peu ridicules, du passé républicain, qui survit, ici beaucoup moins qu'à Rome, du sol de laquelle il a germé jadis.

Si ces dignitaires ont de l'influence, ils la doivent à eux-mêmes: c'est qu'ils sont riches, qu'ils ont des centaines, des milliers de *compagnons* à la mode des Germains, de *fidèles*, qui, au lieu de s'appeler, comme dans les camps et les Cours des rois et des ducs barbares, ses *leudes*<sup>1</sup>; prennent les noms helléniques de doryphores, „porteurs de lance”<sup>2</sup>, et d'hypéraspistes, „porteurs de boucliers”, d'écus, écuyers.

Ce n'est donc pas comme magistrats qu'ils s'imposent, mais comme „archontes”, comme gentilshommes et „barons” de mode nouvelle. Parmi eux il y a encore un très grand nombre d'anciens Romains, de race italique ou balcanique.

Les soldats et les officiers des *scholae*, la suite orientale de l'empereur, les troupes qui gardent la ville, les chefs de l'armée, *magistri*, commandants de l'Orient, de Constantinople, de la garde, se groupent dans une autre catégorie. Ce sont les Goths, des Gépides<sup>3</sup>, des Lombards, venus du Danube pannonien et serbe, des Massagètes, c'est-à-dire des Huns,

<sup>1</sup> Voy L. Schmidt, *Die „comites Gotorum”*, dans les „Mitteilungen des österreichischen Instituts”, XL, pp. 127-134. Justinien fait grâce à ses sujets du γοθηκὸν ἐυέλαιον, Malalas, p. 437.

<sup>2</sup> Les doryphores sont les chefs des autres; Procope, *De bello persico*, p. 234.

<sup>3</sup> Pour Aréthas, dans ses commentaires sur l'Apocalypse, les Goths d'Asie, les Goths grecs; les Taïfales forment ensemble le groupe „hun”; Migne, *Patr. Gr.*, CVI, c. 756.

coutrigoures ou outrigoures, plus rarement des Avars et des Bulgares, des Slaves<sup>1</sup>; très souvent, au contraire, des Arméniens, formés aux manières de Byzance, des Colchiens ou Lazes des montagnes de l'Asie Mineure<sup>2</sup> et de ces autres Asiatiques que nous avons déjà cités. Il ne faut pas oublier ensuite les étrangers qui n'ont pas de fonctions ou de commandements dans l'Empire: des envoyés de princes indiens qui entrent dans le Cirque sur des éléphants pour rendre visite au „peuple romain“<sup>3</sup>, des „Hermichiones, dernier peuple barbare près de l'Océan“<sup>4</sup>, et jusqu'à l'émissaire d'„Askel, roi des Turcs de l'Altai“, avec lesquels aura des relations étroites, allant jusqu'à des propositions d'alliance, le successeur de Justinien, Justin II<sup>5</sup>.

On voit des ambassadeurs étroitement surveillés, comme des prisonniers, qui attendent pendant des mois le résultat de leurs propositions, et des hommes des steppes de l'Asie, qui ne savent, ni lire, ni écrire et exposent des messages qu'ils ont appris par coeur, de fastueux satrapes de la Perse, portant des diadèmes d'or et des ornements de perles et de pierres précieuses: ce sont les mieux traités, parce que leur „roi“ est puissant. Justinien nourrit à sa Cour un Persan,

<sup>1</sup> Sur les Sagodates, les Dragobitzes, les Bélézérîtes, les Baiounites, les Berzites, Vie de St. Démètre, *ibid.*, CXVI, c. 1326. Voy. Jireček, *Geschichte der Serben*, I, Gotha 1911, p. 81 et suiv.

<sup>2</sup> Voy. Agathias, p. 172 (cadeaux faits à leur roi).

<sup>3</sup> Fragments tusculans, dans Migne, *Patr. Gr.*, LXXXV, c. 819.

<sup>4</sup> Voy. Zeuss, *Die Deutschen und ihre Nachbarstämme*.

<sup>5</sup> Voy. Edward Harper Parkes, *The origin of the Turks*, dans la „English Historical Review“, XI (1896), pp. 431-445; Bury, *The Turks in the 6th century*, *ibid.*, XII, pp. 413-426; *The embassy of John the grammarian*, *ibid.*, XXIV, pp. 296-299; Baynes, *The successors of Justinian*, dans la „Cambridge mediaeval history“, II, pp. 263-301; G. Kurt Groh, *Geschichte des oströmischen Kaisers Justin II.*, Leipzig 1889; Vailhé, *Projet d'alliance turco-byzantine au VI<sup>e</sup> siècle*, dans les „Échos d'Orient“, XII, pp. 206-214 (ambassade de 568; d'après Drouin, dans le „Muséon“, XIV). Voy. aussi J. Marquart, *Die Chronologie der alttürkischen Inschriften*, Leipzig 1898. Bien entendu aussi les mentions de sources dans Dölger, *Regesten*, p. 6.

qui prétendait être Kobad, Kavad, héritier du trône de son pays<sup>1</sup>. Quelques jours après, vient le tour des fiers envoyés de quelque roi goth, gépide ou lombard, celui des Slaves mal vêtus, à la parole molle et au regard fuyant, celui des Francs, des Gaulois, qui n'entendent céder le pas à personne<sup>2</sup>, ou ceux de l'Anglo-Saxon qui, sous le couvert du roi franc, viennent de régions que les lettrés de Byzance situent près de Thulé la fabuleuse<sup>3</sup>. Il faut tenir compte aussi de ces princes barbares attirés à cette Cour de l'empereur par des promesses et des récompenses, par des pensions et des dignités de „patrices“<sup>4</sup>, de „comites“, de consuls, qui étaient pour la diplomatie romaine d'Orient comme des „grands cordons“ pour gagner et accaparer l'ennemi<sup>5</sup>.

Théodoric l'Ostrogoth avait eu ce sort, et Totila, son successeur, un doux platonicien, aurait désiré l'avoir<sup>6</sup>. Amalasonthe, la fille de Théodoric, avait pensé, elle aussi, mener au sein des splendeurs de Constantinople une vie de reine désillusionnée, telle que, plus tard, celle que mena Christine de Suède à Rome, sinon la reine de Madagascar en France<sup>7</sup>. Enfin, de toutes les provinces envahies, où il y avait dans l'élément romain des irréconciliables, arrivaient des présents, ou des transfuges qui venaient implorer la grâce de l'empereur, lui soumettre des plans de conquêtes, des projets de re-

<sup>1</sup> Voy. Procope, éd. Haury, I, 23, 24.

<sup>2</sup> Cf. l'opinion, récente, de M. Levillain, dans les *Mélanges Iorga*, p. 555 : „En établissant le siège de son gouvernement à Paris, Clovis a fait de cette ville une Constantinople occidentale“.

<sup>3</sup> Voy. Procope, VI, 15, 16 et ailleurs.

<sup>4</sup> Sur la restauration de ce titre par Constantin-le-Grand, Stein, ouvr. cité, p. 181; Bury, *History* (1923), I, pp. 19-21.

<sup>5</sup> „Kein Volk das in den Kulturkreis von Byzanz eingetreten ist, hat sich dem Zauber seines Einflusses entziehen können; Gelzer, *Kultur*, p. 13.

<sup>6</sup> Il frappe la monnaie d'or à la façon byzantine et s'intitule, dans la légende, *rex Tautilas*, à la grecque.

<sup>7</sup> Voy. Procope, *De bello italico*, p. 22. Elle n'a que le simple „pouvoir“, le κράτος; *ibid.* Cf. aussi *ibid.*, p. 22. Dans l'édition Haury, III, 14, 6; V, 3, 12, 19, 21, 23.

vendications et de vengeance; des évêques, des membres du clergé, comme les envoyés du Pape Jean <sup>1</sup>, ou le Pape Vigile <sup>2</sup> lui-même, des nobles romains et des rhéteurs compromis.

L'empereur s'inclinait devant cette Église qu'il régissait et qu'il finit par incorporer, bien que Marcien eût voulu suivre à pied son patriarche en lectique <sup>3</sup>.

Un passage de Procope nous représente le vieux Justinien <sup>4</sup> enfermé dans une chambre de son immense palais et occupé jusque bien tard dans la nuit, avec un cénacle d'évêques, très âgés aussi, à élucider dans son sens les „dogmes des chrétiens“ <sup>5</sup>. Chef de l'Église <sup>6</sup>, président de droit des conciles qu'il devait convoquer <sup>7</sup>, gardien de la paix, persécuteur des ariens <sup>8</sup> et des païens, dont il fit fermer les écoles à Athènes <sup>9</sup>

<sup>1</sup> Voy. M. Rosi, *L'ambascieria di Papa Giovanni I a Costantinopoli secondo alcuni principali scrittori*, dans l'Archivio della Società romana di storia patria, XXI (1898), pp. 567-584 (elle eut lieu en 526).

<sup>2</sup> Voy. aussi fragments tusculans, Migne, *Patr. Gr.*, LXXIV, c. 1822; *Liber Pontificalis*; Victor Tennonensis, loc. cit., p. 204.— Pour ses rapports avec le prédécesseur de celui-ci, Silvère, voy. G. Hildebrand, *Die Absetzung des Papstes Silverius (537)*, dans le „Historisches Jahrbuch“ XLII (1922), pp. 213-249. Sur la réconciliation avec Vigile, Malalas, p. 485. Cf. Victor Tennonensis, loc. cit., p. 201; Marcellinus Comes, *ibid.*, p. 108.

<sup>3</sup> Théodore le Lecteur, *Histoire ecclésiastique*, Migne, *Patr. Gr.*, LXXXVII<sup>2</sup>, 869. Cf. Gelzer, *Die Verhältnisse von Staat und Kirche in Byzanz*, „Hist. Zeitschrift“, L, p. 193 et suiv. Justinien demande des reliques à Rome, Delehaye, *Origines*, p. 52.— Sur le conflit d'Anastase avec le patriarche Macédonius, Migne, loc. cit., c. 197.

<sup>4</sup> Il mourut d'un ulcère à la vessie; Vie de St. Siméon par le Méta-phrase, Migne, *Patr. Gr.*, CXV, c. 284.

<sup>5</sup> Procope, *Bell. Goth.*, II, p. 400.

<sup>6</sup> Gelzer, *Das Verhältnis von Staat und Kirche*, dans la „Hist. Zeitschrift“, I, pp. 193-252.

<sup>7</sup> Sur celui, avec participation, en 536, du Pape Agapet, qui s'occupe de régler la situation du Siège constantinopolitain, disputé entre Anthémios et Ménas, Malalas, pp. 479, 486; Marcellinus Comes, loc. cit., p. 105.

<sup>8</sup> Zeiller, *La condition légale des Ariens à Constantinople*.

<sup>9</sup> Malalas, p. 451.



et brûler les livres<sup>1</sup>, ordonnateur des fêtes, rigoriste en fait de morale<sup>2</sup>, l'empereur byzantin, créateur de ce nouvel archevêché de la Justiniana Prima (552)<sup>3</sup>, qui renforçait moralement son influence sur l'Occident balcanique<sup>4</sup>, n'était pas encore, pendant ce VI-e siècle, totalement absorbé par les querelles religieuses qui ne manquèrent jamais à Byzance, pour le moment celle des trois chapitres et de l'origénisme étant à l'ordre du jour<sup>5</sup>, mais il était informé journallement des affaires ecclésiastiques et pensait même à combattre personnellement les „acéphales“ et les monophysites<sup>6</sup>. Aussi les gens d'église étaient-il nombreux dans son entourage.

Mais il n'était pas l'ami des moines, dont le rôle commence à peine. Il ne faut pas oublier les mesures sévères

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 491.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 483. — Mais des prophéties populaires, par des femmes aussi, se faisaient librement entendre, *ibid.*, p. 481. — Pour avoir contrevenu à la défense des jeux de hasard, on coupait les mains, on était exposé sur dos de chameau, *ibid.*, p. 451.

<sup>3</sup> Voy. B. Granič, dans le „Glasnik srpskog naučno društva“, I, 1925, pp. 21-44.

<sup>4</sup> Voy. B. Granič, dans le „Byzantion“, II, p. 123 et suiv.

<sup>5</sup> Voy. Hutton, *Church of the sixth century*, 1897. Cf. Dickamp, *Die origenistischen Streitigkeiten im VI-ten Jahrhundert und das allgemeine Concil*, Münster 1899. Sur les euchites en Thrace et leur satanisme, Wellhofer, loc. cit., XXX, p. 477 et suiv. Il peut y avoir un rapport entre eux et entre le dualisme des bogomiles.

<sup>6</sup> August Knecht, *Die Religionspolitik Kaiser Justinians*, Würzburg 1896, 2 vol.; Alivisatos, *Die kirchliche Gesetzgebung des Kaisers Justinian*, I, Berlin 1913; G. Glazolle, *Un empereur théologien, Justinien, son rôle dans les controverses, sa doctrine christologique*, thèse, Lyon 1905. Cf. Gelzer, *Kultur*, pp. 80-90; Bury, *History* (1923), II, p. 360 et suiv. Les oeuvres de caractère religieux, dans la *Patr. Gr.*, LXXXVI, LXXXVII<sup>2</sup>, c. 943 et suiv.; Victor Tennonensis, loc. cit., p. 198. Sur le changement introduit dans la célébration des Pâques, A. Mentz, dans la „Byz. Zeitschrift“, XVII, p. 471 et suiv. Voy., sur ses tendances dans ce domaine et son conflit avec la Papauté, J. B. Bury, *Justinians Heresy* (conversion à l'aphtartodoxie), dans *The Guardian*, 4 mars 1896. Voy. aussi les pages de Sir W. M. Ramsay, *The orthodox church in the Byzantine Empire*, dans „The Expositor“, octobre 1908, pp. 289-305 et, plus haut, p. 80 et suiv.

qui furent prises contre ceux de Scythie, si opiniâtres dans leurs opinions, qui allèrent soumettre au Pape leur querelle religieuse<sup>1</sup>.

Les deux mondes, la Cour et la Ville, se rencontraient dans les armées sans doute, mais, à Constantinople même, dans les églises et aux représentations du Cirque.

Le culte pastoral, d'une admirable simplicité, empreint d'un grand mépris pour les formes, des premiers temps, devenant une religion libre, une religion favorisée, une religion d'État, avait revêtu en Orient l'uniforme byzantin. Une musique savante résonnait sous les voûtes de l'église dorée, bâtie selon les règles d'un art nouveaux. Des colonnes sans nombre, étagées, aux chapiteaux d'une ornementation compliquée, des longues files de grandes fenêtres rondes, des niches, des absides, des loges, un agencement compliqué de voûtes, de lourdes coupes amassées, une symphonie savante de marbres bigarrés sur les murs et la tribune de l'ambon, des images peintes sur bois, des mosaïques brillant en haut, dans les profondeurs, beaucoup de cierges, de lampes d'or et d'argent, des cassolettes qui, mises en mouvement par les desservants, répandent abondamment des parfums lourds. Le prêtre est revêtu de brocart d'or, l'évêque porte sur sa tête une mitre qui est une véritable couronne, quelquefois d'une inappréciable richesse.

Tout le service du Dieu rédempteur des humbles, du Dieu de prière sincère et intime a été réduit à des formes de cérémonial, gestes, genuflexions, *metanoiai*, à des phrases et des vers de rituel. Rien ne manque ici de ce que l'art du V<sup>e</sup> et de VI<sup>e</sup> siècles pouvait offrir à la foule. Le théâtre profane en fermait ses portes.

Car ici la littérature poétique réunissait ses cadences habiles, l'éclat de ses notes rares à une musique qui était arrivée enfin à se former. C'est déjà la grande époque des mélodes,

<sup>1</sup> Mansi, *Concilia*, VIII, p. 479 et suiv.

dont la poésie, admirablement rythmée, dépend, de fait, des combinaisons musicales dans lesquelles surtout ces artistes excellaient, et d'après lesquelles, et pas d'après les qualités littéraires, il faut juger leurs oeuvres. En appréciant autrement le mérite de cette riche production hymnographique, qui comptait dès le V<sup>e</sup> siècle un Anthime, un Timoclée<sup>1</sup>, on serait empêché de reconnaître la vraie valeur du plus grand des poètes de la liturgie, passé lui-même au rang des saints dont il avait fait si longtemps le fervent éloge, Rhomanos, qui est probablement un contemporain de Justinien, l'époque conservant encore tout l'élan du genre, qui fut ensuite plutôt abandonné. Ces artifices de technique n'ont pas de charme pour les oreilles habituées à une autre musique, et on peut faire de Rhomanos un Pindare chrétien seulement par égard aux difficultés vaincues<sup>2</sup>.

On a remarqué la vivacité de ces dialogues intercalés<sup>3</sup>, qui rappellent celui, délicieux, d'Adam et d'Ève aux débuts

<sup>1</sup> Τῶν τροπαρίων ποιηταί, Théodore le Lecteur, Hist. ecclésiastique, dans Migne, *Patr. Gr.*, LXXVII<sup>2</sup>, c. 173.—Sur la forme, Mone, *Lateinische Hymnen des Mittelalters*, 3 vol., 1853-5; Pitra, *Analecta sacra spicilegio solesmiensi parata*, 1876; Henry Stevenson, *L'hymnographie de l'Église grecque*, dans la „Revue des questions historiques“, XI (1876), pp. 482-543; Wilhelm Mayer, *Anfang und Ursprung der lateinischen und griechischen rhythmischen Dichtkunst*, dans les „Abhandlungen“ de l'Académie bavaroise, I, XVII (1885); le même, Pitra, *Mone und die byzantinische Strophik*, *ibid.*, 1896, I, p. 49 et suiv.

<sup>2</sup> Cette opinion, de C. de Boor et de M. Maas, de M. Baynes aussi, qui retiennent Romanos pour le VI<sup>e</sup> siècle, au lieu de le transporter au commencement du VIII<sup>e</sup>, serait d'autant plus acceptable si dans tel morceau il n'y avait pas seulement la mention des „Assyriens“ après les „Ismaélites“, mais aussi du fait qu'ils ont asservi l'Empire (Ἀσσύριοι καὶ πρὸ αὐτῶν Ἰσραηλιταὶ ἠχμαλώτησαν ἡμᾶς). On a placé au X<sup>e</sup> siècle aussi l'hymnographe Anastase le Questeur (Κουζίστωρ), ce qui, à cause de ce titre, paraîtrait difficile. Voy. Papadopoulos Kérameus, dans le „Viz. Vrem.“, pp. 43-59. Cf. aussi „Échos d'Orient“, V, p. 230 et suiv.

<sup>3</sup> Voy. Hesseling, *Essai*, p. 85 et suiv. C'est, du reste, jusqu'ici, la seule caractérisation littéraire plus étendue.

de la poésie française. Mais à chaque pas on se heurte aux difficultés d'un vocabulaire qui est, en grande partie, quoiqu'on parle de sa „simplicité“, la résurrection archéologique qui revêt mal certains efforts d'inspiration. Pour goûter cela il faudrait, dans le cadre de lumière et d'or d'une église byzantine de ce sixième siècle, le seul défilé des invocations, fondues dans la musique des chantres byzantins, et non la page aux lignes soigneusement numérotées d'un texte bien établi par toute l'acribie philologique.

Pour aller jusqu'au bout de ce poème musical, l'hymne acathiste à la Vierge qui défend sa ville de Constantinople contre les barbares, splendide morceau de littérature liturgique, que les miniaturistes ont embelli de leur imagination, a été attribué à tous les moments où la capitale a été menacée d'un grand danger, mais sans dépasser la fin du IX-e siècle, le moment du danger russe. On a eu même la hardiesse de vouloir en indiquer l'auteur. Ce qu'il y a de plus prudent c'est de se rappeler que la production hymnographique, celle de Rhomanos comme celle de quelques autres, ne dépasse pas une certaine époque et que cette époque appartient au siècle de Justinien plus qu'à tout autre<sup>1</sup>. Le danger venu du côté des Avars au VII-e siècle ne fut guère moindre que celui provoqué par les Russes au IX-e<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Éd. Christ, *Anthologia*, et Pitra, *Analecta*. Cf. *Ἀκολουθία τοῦ ἀκαθίστου ὕμνου*, Rome, 1903; [De Meester], *Officio dell' imno acatisto*, Rome 1903; Papadopouloù-Kérameus, dans le „Viz. Vrémennik“, X (1903), pp. 357-401; *ibid.*, XVI, p. 357 et suiv.; Papadopouloù Kérameus. *Ὁ Ἀκάθιστος ὕμνος, οἱ ῥῶς καὶ ὁ Πατριάρχης Φώτιος*, Athènes 1903, et les observations de Krumbacher, dans la „Byz. Zeitschrift“, XIII, pp. 252-254; aussi Maas, *ibid.*, XIV, p. 643 et suiv.; Krypiakiewicz (qui l'attribue à Rhomanos; bibliographie), *ibid.*, XVIII, p. 357 et suiv. — Un Antoine Tripsychos est l'auteur d'un discours pour la fête de l'Acathiste. — Pour les miniatures, Tafrahi, tirage à part du „Buletinul Comisiunii monumentelor istorice“.

<sup>2</sup> Sur les hymnographes et Rhomanos: Pitra, *Hymnographie de l'Église grecque*, Rome 1867; W. Christ et M. Paranikas, *Anthologia graeca carminum christianorum*, Leipzig 1871; J. M. Jacobi, *Geschichte der griechischen Kirchenlieder*, dans la „Zeitschrift für Kirchengeschichte“, V (1882),

Mais le Cirque subsiste, flattant la soif de sang, l'idée de volupté sauvage, les instincts cruels d'une population dont le christianisme n'a pas refait l'âme. Les rois goths d'Italie, jusqu'au dernier, sacrifièrent, malgré les scrupules de l'Église, à ce goût infâme de leurs sujets. Il en fut évidemment de même des empereurs byzantins qui avaient hérité des Césars de Rome l'obligation des *circenses*. Il faut dire cependant que

É. Bouvy, *Poètes et mélodes*, Nîmes, 1886; Pitra, *Romanos, veterum melodorum princeps*, dans l'„Omaggio giubilare della Biblioteca vaticana“, Rome 1888; Karl Deutschmann, *De poësis Graecorum rhythmicæ usu et origine*, „Programm“, Coblenz 1889; Paranikas, dans l'Ἐκκλ. Ἀλ'ῆσις, XII (1892), pp. 141-143, 287-288; Alex. Lauriotis, *ibid.*, pp. 255-256, 262-264, 385-386, 404; Krumbacher, *Studien zu Romanos*, dans les „Sitzungsberichte“ de Munich, 1898; *Umarbeitungen bei Romanos*, 1899; Bousquet, *Le culte de S. Romain le mélode*, dans les „Échos d'Orient“, III (1900); Krumbacher, *Romanos und Kyriakos*, dans les „Sitzungsberichte“ cités, 1905<sup>5</sup>, pp. 693-766; Philipp Mayer, *Romanos*, dans la „Realeneykl. für protestantische Theologie und Kirche“, 3-e éd., 1905, XVII, pp. 123-132 (cf. Maas, dans la „Byzantinische Zeitschrift“, XV, pp. 337-40); Papadopoulos Kérameus, dans la Νῆξ Ἰμῆρξ, 1905, no. 1604; Krumbacher, *Miszellen zu Romanos*, dans les „Sitzungsberichte“ cités, 1907 (cf. „Byz. Zeitschrift“, XVII, p. 596 et suiv.); Thomas M. Welhofen, *Untersuchungen zum Lied des Romanos auf die Wiederkunft des Herrn*, dans les „Sitzungsberichte“ de Vienne, 154<sup>5</sup>; P. Maas, *Frühbyzantinische Kirchenpoesie*, I, *Anonyme Hymnen des V. bis VI. Jahrh.*, Bonn 1910; Eustratiadis, Ῥώμανος ἑ μελωδός καὶ Ἀνάστατος ὕμνος, Salonique 1917; Maas (chronologie de Rhomanos), dans la „Byz. Zeitschrift“, XV, p. 1 et suiv.; le même, *ibid.*, XVI, p. 565 et suiv. Un hymne sur papyrus, *ibid.*, XVII, p. 307 et suiv.; Baynes (sur Rhomanos et Éphraïm le Syrien), *History*, p. 173; Papadopoulos Kérameus, dans la „Byzantinische Zeitschrift“, II, p. 599 et suiv.; E. Kirch, *ibid.*, IX, p. 453 et suiv. (sur le mètre de Rhomanos); S. Pétridès, *Office inédit de S. Romain le mélode*, *ibid.*, XI, p. 358 et suiv.; *ibid.*, XII, p. 153 et suiv. (sur Van den Ven, *Romanos*); Pétridès, *ibid.*, XIII, p. 421 et suiv. (sur divers tropaires); Papadopoulos Kérameus, *ibid.*, XIV, p. 234 et suiv. (sur Rhomanos et St. Jean Damascène); *ibid.*, XV III, p. 309 et suiv. (hymnes); Maas, *ibid.*, XIX, p. 285 et suiv.; Paranikas, dans le „Viz. Vrém.“, V, pp. 681-696; A. Vasiliev (pour l'époque d'Anastase, *ibid.*, VIII (1901), pp. 435-478; „Échos d'Orient“. III, p. 339 et suiv.; Pétridès (sur Rhomanos, commencement du VII-e siècle, et Cyriaque, Théophane le Sicilien), *ibid.*, IV, p. 282 et suiv.; Vaillhé, *ibid.*, V, pp. 207-212; Pétridès (pour le VI-e siècle), *ibid.*, IX, pp. 225-226; A. Vasiliev, dans le „Viz. Vrémennik“, VI,

les courses de chevaux arrivèrent bientôt à être le principal divertissement au cirque<sup>1</sup>.

Il n'y avait plus de vie politique, de n'importe quelle espèce. „On ne peut pas savoir les intentions de l'empereur, s'il ne les révèle pas lui-même“, soupire ce rhéteur qui avait lu

p. 468 et suiv.; J. Thibaut, *Études d'hymnographie byzantine*, dans le „Besarion“, IV. (1899), pp. 96-105; Papadopoulos-Kérameus, dans les *Ἀναλέκτα τῆς ἱεροσωλυμιτικῆς σταχυολογίας*; Boulismas, *Περὶ ἐκκλησιαστικῶν μελωδῶν*, dans l'Εκκλ. Ἀλήθειαι, XII, pp. 358-361; Papadopoulos Kérameus, dans la Νέαι Ἡμέραι, XXII, 24 juillet 1902.

Sur d'autres mélodes [Sofroni Gassisi]. Un „kontakion“ inedito, dans „Roma et l'Orient“, I (1910-1911), pp. 165-187; Papadopoulos Kérameus (sur Anastase de Sinai; VI-VII siècle), dans la Νέαι Ἡμέραι, 9 (22 mars 1902); E. Bouvy, dans les „Échos d'Orient“, I, p. 262 et suiv.; „Byz. Zeit schrift“, XIV, p. 519 et suiv. (sur Cosmas le Syrien). On mentionne aussi la mélode Serge.

Un catalogue complet des hymnographes est dû au labeur admirable du Père Émèreau, ce qui permet l'établissement d'un recueil, qui rendrait les plus grands services: „Échos d'Orient“, 1921, p. 147 et suiv.; 1922, pp. 195 et suiv., 258 et suiv., 275 et suiv.; 1924, p. 401 et suiv.; 1925, p. 163 et suiv.; 1926, p. 177 et suiv. Sur la musique byzantine aussi S. G. Hatherley, *A treatise on Byzantine music*, Londres 1892; Gaisser, *Le système musical de l'Église grecque*, Rome-Maredsous, 1901 (cf. P. Thibaut, dans la „Revue bénédictine“, mai 1899); „Viz. Vremennik“, VI, pp. 251-252; VII, pp. 537, 545; XIV, p. 540 et suiv.; XV, p. 49 et suiv. (Papadopoulos Kérameus); „Échos d'Orient“, I, p. 353 et suiv. (Thibaut); III, p. 211 et suiv.; IV, p. 339 et suiv.; V, p. 343 et suiv.; VI, p. 145 et suiv.; „Revue de l'Orient chrétien“, VI (1901), pp. 593-609 (Thibaut); „Byz.-neugr. Jahrbücher“, I, pp. 128-130; „Byzantion“, V, p. 556 et suiv. — On vient d'avoir, en attendant l'ouvrage de M. Maas, le recueil, avec traduction italienne, de M. Giuseppe Cammelli, *Romano il Melode, Inni*, Florence, 1930.

<sup>1</sup> Wilken, *Ueber die Partheyen der Rennbahn*, dans les „Mémoires“ de Berlin, 1827, p. 217 et suiv., et dans le *Taschenbuch* de Raumer, 1830. Voy. aussi Aug. Marrast, *La vie byzantine au VI-e siècle*, Paris 1881; Rambaud, *De byzantino hippodromo et circensibus factionibus*, Paris 1870; du même, *Le sport et l'hippodrome à Constantinople*, dans la „Revue des deux mondes“, 15 août 1871, et dans les *Esquisses byzantines*, p. 3 et suiv.; Büry, *Covered hippodrome*, dans la *History*, 1923, I, 91 et suiv.; Millet, dans les „Mélanges Kondakov“; Gardthausen, *Hippodrom und Rennen in Konstantinopel*, dans les „Byz.-neugr. Jahrbücher“, III, p. 342 et suiv. Cf. Procope, *Bell. Goth.*, pp. 47, 325.

l'histoire et était nourri de la bonne philosophie, Procope. Comme on n'écrivait même plus que des panégyriques, des hymnes, des chroniques officielles, que les pamphlets vengeurs ne purent avoir qu'une circulation bien restreinte, lorsque cependant cinq cent mille âmes habitent une ville où réside un empereur, où abondent les voyageurs, où arrivent des nouvelles du monde entier, de cette Thulé la lointaine jusqu'aux sources du Nil, il est bien naturel qu'il y ait des discussions, des dissensions et des partis. Si Constantinople avait contenu une population homogène, si ses habitants eussent au moins parlé tous la même langue, alors qu'il y avait encore des triglottes ou quadriglottes qui s'exprimaient à cette époque en grec, en latin, en langues barbares et en langues asiatiques, ces partis auraient pu être littéraires, „philosophiques“ pour ceux qui étaient capables de s'intéresser aux choses de l'esprit. Telle qu'était cependant cette ville mondiale, cette Cosmopolis du Bosphore au temps d'Anastase et de Justinien, il ne pouvait y avoir de partis que pour les personnes et pour les jeux.

Si on trouve des clientèles, ainsi qu'il a été dit, pour des „archontes“, s'il y en avait pour les clercs qui ambitionnaient d'être patriarches et évêques, s'il y en avait pour les parents de l'empereur ou les généraux vainqueurs, les bellâtres de Cour ou bien les rusés dans les bureaux et les antichambres, qui voulaient arriver au pouvoir, voire même au pouvoir suprême, on en trouve aussi pour les célébrités du Cirque, danseurs, danseuses, mimes, athlètes, tueurs d'êtres humains.

Ces partis s'enchevêtraient sans cesse. Si telle bande qui combattait pour un prélat sous le couvert d'un dogme mal compris et, du reste, incompréhensible, arrivait de soi-même à menacer l'empereur, à provoquer une révolution politique et un changement de régime, cela pouvait venir aussi du côté des claqueurs pour un comédien ou un gladiateur.

Au fond, des alliances et des groupements se faisaient et se défaisaient sans cesse autour de ces points fixes qu'étaient l'am-

bition d'un personnage et sa „Maison“ de clients. C'était naturel dans une société orientale, aux passions furieuses, sans aucune instruction, puisqu'il n'y avait les écoles des rhéteurs, des grammairiens que pour les privilégiés, dans un monde sans aucune connaissance réelle des affaires de l'État, réservées à l'empereur, sans aucune conscience des lois, dont s'occupaient les spécialistes<sup>1</sup>, encore sans aucun lien de race, de civilisation, de passé commun, et avec une religion bientôt encloîtrée dans les formes, vaines, d'un matérialisme avoué.

Bien avant la Renaissance on trouve donc à Byzance comme principe dominant la *virtù*. Il y avait une antithèse, que proclame Procope, entre la vie basée sur les principes, le calme φιλοσοφείν, et le γενναῖος εἶναι, qui n'avait rien de commun avec la vraie bonté et noblesse, mais signifiait simplement „avoir des aptitudes“ pour vivre et vaincre dans les circonstances indiscutables qu'impose l'esprit et les besoins de l'époque.

Commençons par en bas, par les jeux du Cirque<sup>2</sup>.

Ils florissaient à Antioche, la grande ville, efféminée et spirituelle, à Apamée, à Édesse, et ailleurs, bien avant la création de Constantinople, qui n'eut qu'à suivre cet exemple des fêtes et des querelles de théâtre. Malalas l'Antiochénien, qui s'intéresse tant à tout ce qui se passe dans sa ville, croit que Romulus lui-même, créateur des *brumalia* aussi, avait fixé des „dèmes“ ou „démocraties“, qui correspondent, ce qu'on n'a pas encore observé, aux dénominations orientales, sans doute très anciennes, des quatre points cardinaux, donc aussi aux quartiers d'une ville<sup>3</sup>. Sous Caligula on aurait entendu en Orient leurs cris grecs de combat<sup>4</sup>. Claude aurait

<sup>1</sup> Voy. Mitteis, *Reichsrecht und Volksrecht in den östlichen Provinzen des römischen Kaiserreichs*, Leipzig, 1891; L. S. Villanueva, *Diritto bizantino*, Milan 1906.

<sup>2</sup> Cf. Migne, *Patr. Gr.*, CXXII, c. 1293.

<sup>3</sup> Malalas, pp. 175-176, 179.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 243-244: Καὶ τὸ ἀνὰ γῆ: καὶ κατὰ γῆ: πράξινοι μάχοιο.



été inscrit aux Verts, les πράσινοι<sup>1</sup>, Néron aux Bleus<sup>2</sup>. Les cochers Phourounos et Gargaris rivalisent entre eux à la plus grande gloire de Trajan<sup>3</sup>. Le sévère philosophe Marc Aurèle ne négligea pas non plus son devoir envers des facteurs qui avaient un rôle aussi dans la défense des villes, chacune ayant une partie des murs confiée à sa défense comme dans les cités allemandes du moyen-âge<sup>4</sup>. Le même goût, ou la même obligation, se rencontre, dans les pages de tel écrivain populaire, pour Caracalla<sup>5</sup>.

Le Hippodrome de la capitale était un immense édifice, richement orné de statues, où affluaient, aux jours de courses, tous les habitants, que semblait présider au plaisir l'empereur en personne, couronné, sauf le cas d'un deuil pour quelque malheur public<sup>6</sup>, sur son siège de marbre.

Rome avait eu les jeux, mais pas aussi ces partis leur correspondant. L'empereur Majorien les avait même interdits, mettant en même ligue „cochers“ et „séditieux“<sup>7</sup>. Constantinople suivit l'exemple des grandes cités de l'Orient<sup>8</sup>.

Sous Théodose II, qui avait introduit des changements au Cirque, il y eut des démonstrations: „à chacun ce qui lui revient“<sup>9</sup>, criaient les mécontents. Après un nouveau tumulte, dû aux Verts, Théodose II interdit à leurs partisans

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 246.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 257.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 271-272: Ἄγς, ἄγς, Γάργαρις, Φουρτοῦνος.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 282.

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp. 295, 298; cf. aussi *ibid.*, pp. 248-249. — Voy. aussi E. Breccia, *Tribù e Demi in Alessandria*, dans le „Bulletin de la société archéologique d'Alexandrie“, X (1908), pp. 169-186; Wilken, *Kaiser Nero und die alexandrinischen Phylen*, dans l'„Archiv für Papyrusforschung“, V (1909), pp. 182-184.

<sup>6</sup> Pendant tout un mois Justinien ne porta pas la couronne après le grand tremblement de terre; *ibid.*, p. 489.

<sup>7</sup> Nouvelle 12.

<sup>8</sup> Théodoric en présentera le spectacle sur les diptyques consulaires. Pfeilschifter, *Theodorich der Grosse*, Mayence 1910, p. 6 et suiv.

<sup>9</sup> Τὰ ἕκαστα τοῖς ἕκαστοις; Malalas, pp. 351-352.

les fonctions pendant trois ans<sup>1</sup>. Zénon, qui aimait à se faire voir au Cirque, était pour les Verts<sup>2</sup>, et son frère Longin l'y secondait avec plaisir<sup>3</sup>. Anastase, sous lequel il y eut à Antioche une grande révolte des mêmes Verts, qui osèrent pendre un des officiers envoyés pour les punir, chercha à réconcilier ce parti avec son rival, celui des Bleus, en se déclarant pour la couleur rouge. Les premiers finirent par s'en prendre à l'empereur lui-même qui avait ordonné d'arrêter quelques mutins; une pierre atteignit Anastase et des édifices publics furent incendiés, façon traditionnelle de la vengeance populaire en Orient<sup>4</sup>. On lui criait: „ne dirige pas ta petite lance contre la Trinité“<sup>5</sup>. Lorsque le même Souverain introduisit un changement dans le „trisagion“ des prières, le préfet fut chassé par les révoltés, qui, en mettant le feu aux maisons de ceux qu'ils rendaient responsables et tuant sur leur chemin, criaient: „Nous voulons un autre empereur“, et proclamèrent même Aréobinde, fils de Daga-laïphe, un barbare devenu époux de la princesse Julienne<sup>6</sup>; il fallut du temps pour qu'Anastase soit invité par ses sujets, enfin apaisés, à reprendre le diadème<sup>7</sup>.

Si la fréquentation du Cirque, des combats entre les bêtes est pour un mari un motif de demander le divorce<sup>8</sup>,

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 368.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 379-380, 381-382. Cf. *Chron. Paschale*: Ἀρεθίνδων βασιλέα τῆς Ῥωμανίας.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 386. Cf. aussi, pour les noms latins conservés, comme πούλιπτιζ, *ibid.*, p. 387.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 389, 392-393, 395-398.

<sup>5</sup> „In Trinitatem lanceolam non mittes“; Anonyme de Valois, Momm sen, *Chron. Min.*, I, p. 326. Cf. *ibid.*, p. 338.

<sup>6</sup> Malalas, p. 398. Son favori Chyraphius, dit Ztommas, était pour les Verts; *ibid.*, p. 363.

<sup>7</sup> Ἄλλον βασιλέα τῆς Ῥωμανίας; *ibid.*, p. 407. Cf. Evagrius, III, 44. Voy. aussi Jean d'Antioche, dans Müller, *Fragm. hist. graec.*, V, pp. 33-34; Bury-Gibbon, V, p. 531 et suiv.; Théodore le Lecteur, dans Migne, *Patr. Gr.*, LXXXVII<sup>2</sup>, p. 197 (qui donne les cris).

<sup>8</sup> Coll. IV, tit. L, XXII.

néanmoins on amadouait le peuple, friand de pareils spectacles, par ces scènes bruyantes dans lesquelles le sang coulait souvent. Les consuls, qui ne distribuèrent plus les monnaies d'or, mais seulement de pièces d'argent, miliarèses, *carcae*, *quadrangulae*, pour ne pas provoquer des conflits dans la mêlée et des bombances de cabaret, auront sous Justinien l'obligation de donner sept „processions“. Il y aura le cirque, le combat des bêtes, la *thymèle* musicale, l'*adorna*, espèce de pot-pourri, avec un peu de comédie et des chœurs tragiques et mélodiques<sup>1</sup>. Les courses de chevaux, la *mappa* ou la *hippomachie*, la chasse ou *théatrokynégion*, le *pankration*, présentant en même temps bêtes et gladiateurs, „remplissaient le peuple de volupté“.

Sous Justin la faction des Bleus était arrivée à jouer le rôle politique le plus important<sup>2</sup>. Le vieux guerrier fut dur envers les fauteurs de troubles, qu'il fit mourir<sup>3</sup>. „Les „puissants“ s'y intéressaient, comme de coutume, et Procope, parlant de la mort du jeune Germain, parent de Justinien, observera qu'„il ne s'était jamais mêlé dans les fonctions de cirque à Byzance, bien que plusieurs des puissants mêmes fussent tombés dans cette erreur“<sup>4</sup>.

Les courses de chars avaient éliminé peu-à-peu les autres divertissements. On pariait pour les cochers et les chevaux connus par leurs noms, de même qu'on parie aujourd'hui pour les chevaux de course et les jockeys<sup>5</sup>. Des formules magiques, destinées à assurer la victoire, étaient inscrites sur des tablettes de plomb; les épigrammes circulaient<sup>6</sup>;

<sup>1</sup> Nouvelles de Justinien, coll. VIII, tit. VI, CV.

<sup>2</sup> Théophane, pp. 256-257.

<sup>3</sup> Malalas, pp. 416-417.

<sup>4</sup> *Bell. Goth.*, II, p. 460.

<sup>5</sup> Cf., pour l'époque des Comnènes, Lambros, dans le *Νέος Έλληνομύθιον*, II, p. 385 et suiv.; S. Papadimitriou, dans la *Serta Borystheniana* (pour Kou-lakovski), p. 89 et suiv. Des scènes de cirque aussi dans l'église de S-te Sophie à Kiev; Rambaud, *Esquisses Byzantines*, p. 29, note 1.

<sup>6</sup> Celle sur le fameux cocher Porphyrius, *Anthologia Graeca*, 73.

les cris d'exhortation, d'encouragement, de triomphe fendaient l'air: *Vincas*, „Dieu avec nous“, „fais-le“ (*ὄρα καὶ τοῦτο*)<sup>1</sup>, *Εἰς Θεὸς*<sup>2</sup>, „au nom de Dieu“<sup>3</sup>, *Δίχαix ἡ χρίσις*<sup>4</sup>. De grands intérêts étaient engagés à ces occasions et les assistants frémissaient d'impatience et de cupidité. Des jeunes gens licencieux s'imposaient aux premiers rangs des spectateurs; ils devaient ressembler par certains côtés à la pègre parisienne, les souteneurs et les sanguinaires querelleurs. La „jeunesse dorée“ de la Capitale, dans ses vêtements d'une élégance outrée, se mêlait volontiers à cette populace sans frein. Ils adoraient, avec les autres, les grands „sportifs“, les cochers héroïques, les *aurigae* aimés et estimés comme les vainqueurs des courses de taureaux en Espagne: Constantin, „qui a vaincu Azotios, Byzas et Antès“<sup>5</sup>, Porphyre, qui les terrassa aussi<sup>6</sup>: on leur érigeait des statues<sup>7</sup>.

Chaque ville, dit Procope, qui est indigné de cette passion sauvage pour le hasard, „a dans les classes du peuple les partis des Bleus et des Verts“. Il déclare ces partis très anciens. Chacun se croyait engagé d'honneur à se reconnaître „bleu“ ou „vert“, au théâtre comme ailleurs. On se querellait pendant les courses, on se battait dans les tavernes et dans les rues. De ces coutumes il est resté encore quelque chose dans certaines villes d'Italie qui vécurent longtemps sous le gouvernement byzantin; à Venise, comme dans telle cité de Sicile, les Niccolotti et les Castellani rivalisaient dans les régates et se brisaient ensuite les os, jusqu'au XVI-e siècle.

<sup>1</sup> „Syllogue“ de Constantinople, XVI, Suppl. 36; George, *S. Eirene* (voy. plus loin).

<sup>2</sup> Dans les armées *ὁ Θεός* est un des mots de commande; Tactique de Léon VI, éd. de Migne, *Patr. Gr.*, c. 756.

<sup>3</sup> Erik Peterson, dans la „Theologische Literaturzeitung“, 1927, p. 494, no. 111.

<sup>4</sup> *Enarratio chronicorum*, Migne, *Patr. Gr.*, CLVII, c. 685. Cf. *Patria*, loc. cit., c. 557.

<sup>5</sup> *Enarratio chronicorum*, Migne, *Patr. Gr.*, CLVII, c. 681.

<sup>6</sup> *Patria*, loc. cit., c. 500.

<sup>7</sup> *Ibid.*, c. 536.

Aujourd'hui à Sienne, une fois par an, pour les courses de chevaux, pour le *pallio*, „la bannière“, on risque tout et on se prend de vraie haine contre le parent se trouvant dans une autre *contrada*, qui a parié pour un autre cheval<sup>1</sup>.

Ces dèmes<sup>2</sup>, avec leurs „démotiques“<sup>3</sup>, étaient organisés du reste, d'une façon très compliquée, qui fait entrevoir leur grand caractère politique et même officiel, car le domestique des *scholae*, celui des „excoubites“ se trouvaient à leur tête, à côté du démarque<sup>4</sup>. Ils ont leurs églises, leurs portes<sup>5</sup>, leurs fondations, employant pour les murs de Théodose II<sup>6</sup> huit mille hommes et acclamant l'empereur à l'inauguration<sup>7</sup>. Ils concourent à armer la flotte impériale<sup>8</sup>. Il y avait aussi des réunions administratives entre Bleus et Blancs, Verts et Rouges. Sous les „démocrates“ militaires on trouve les „démocrates“ civils. Le monument élevé au cocher Porphyre dans l'église de S-te Irène, avec ses bas-reliefs grossiers et ses cris populaires<sup>10</sup>, montre aussi combien était grand le rôle de ces associations.

Ces factions du Cirque étaient devenues ainsi peu à peu de grands partis populaires, qui avaient les attaches et l'in-

<sup>1</sup> Voy. une bonne description dans F. de Navenne, *Entre le Tibre et l'Arno*, Paris 1903, p. 119 et suiv.

<sup>2</sup> Cf. le *Chron. Paschale*. On les a comparés aux archers hollandais; Hesselring, *Essai*, p. 94.

<sup>3</sup> *Chron. Paschale*, p. 623.

<sup>4</sup> Voy. Ouspenski, dans le „*Viz. Vrémennik*“, I, p. 1 et suiv. (surtout d'après le „*Livre des cérémonies*“).

<sup>5</sup> *Patria*, loc. cit., c. 564; Migne, *Patr. Gr.*, CXXII, c. 1265.

<sup>6</sup> „Ὅπερ ἔκτισεν εἰς ἐξηκοντα ἡμέρας, ἐχόντων τῶν δύο μερῶν τοῦ δήμου ἀπὸ χιλιάδων ἐκτὸς; *Patria*, loc. cit., c. 512; cf. c. 590.

<sup>7</sup> Migne, *Patr. Gr.*, CXXII, c. 1273.

<sup>8</sup> Théophane, éd. de Bonn, p. 377 (sous Justinien II).

<sup>9</sup> *Ibid.*

<sup>10</sup> Byzantine research fund, *St. Eirene*, p. 80 et suiv. et planches; Ebersolt, dans le „*Byzantion*“, VI, p. 559 et suiv. — Il y avait, sous Justinien, aussi des cochers juifs et samaritains; Malalas, p. 446

fluence qu'ont les groupements politiques dans les pays d'un constitutionalisme impur. Ils formaient de vrais *maffie*, des *tamany-balls*, qui prétendaient régler tout selon leurs intérêts et troubler tout selon leurs caprices. Quand les Juifs et les Samaritains se battirent avec acharnement à Césarée<sup>1</sup>, l'on dit qu'ils avaient agi à la manière des Verts et des Bleus. On reconnaît non pas le peuple, dans le sens complet et noble du mot, mais ceux qui s'arrogeaient le droit de parler en son nom, dans ces „démagories“, dans ces interpellations répétées, dans ces demandes impérieuses, dans ces plaisanteries familières, que Constantin le Porphyrogennète introduisit plus tard dans son „Livre des cérémonies“<sup>2</sup>. On les a aussi pour l'avènement de Léon I-er et celui de Justin, qui devait au peuple aussi une couronne qu'il avait arrachée à un Jean, devenu évêque à Héraclée, et à un Amantius, qu'il dut écarter<sup>3</sup>. C'étaient sans doute les mêmes bandes qui régissaient les grandes fêtes populaires, comme les „Rosalies“ et les „Brytae“, d'origine paysanne latine<sup>4</sup>, ou les „Maïoumas“, qui venaient de Syrie<sup>5</sup>.

Sous le règne de Justinien, qui avait sa „faction“ à lui, par laquelle il se débarrassa de Vitalien<sup>6</sup>, et qu'on a présentée comme ayant forcé la main de Justin, sinon pour

<sup>1</sup> Malalas, pp. 487-488.

<sup>2</sup> Elles sont présentées dans un style rythmique même par Maas, dans la „Byz. Zeitschrift“, XXI, pp. 49-50 et traduites par Bury, *History*, 1923, II, p. 71 et suiv.; une autre „démagogie“ est celle rapportée par Théophane: c'est une vraie séance de parlement jacobin, mais avec la faculté pour le „mandator“, parlant au nom de l'empereur, de traiter de „Juifs, Manichéens et Samaritains“ l'opposition, dont la requête est rejetée.

<sup>3</sup> Bury, *History*, 1923, I, d'après le *De caerimoniis*, I, 91, 93. Cf. Vári, dans la „Byz. Zeitschrift“, XVII, p. 75 et suiv. Cf. Serruys, *A propos d'un triomphe de Justinien*, dans la „Revue des études grecques“, XX (1907), pp. 240-244.

<sup>4</sup> Diehl, dans la „Revue des études grecques“, XVI (1903), pp. 28-41; Karolidès, dans ses *Bemerkungen zu den alten kleinasiatischen Sprachen und Mythen*, Strasbourg 1913.

<sup>5</sup> Bury, *History*, 1923, I, pp. 437-438. Cf. Malalas, pp. 284-285.

<sup>6</sup> Victor Tennonensis, loc. cit., p. 197.

devenir un „nobilissime“, au moins pour son élévation au rang de César<sup>1</sup>, ces querelles de parti, de μέρη, continuaient à Constantinople. L'empereur, qui avait été aussi le maître de la milice de son oncle Justin, et l'impératrice Théodora, ancienne actrice, qui connaissait à fond son Hippodrome, avaient donc aussi leurs sympathies et leurs antipathies. On le savait bien, et l'on arriva à leur en faire des reproches, du côté des Verts<sup>2</sup>, bien entendu, parce que les Bleus comptaient parmi eux l'Augustus. L'empereur des soldats et du dème<sup>3</sup> avait été leur camarade, et ils ne s'étaient guère gênés avec lui<sup>4</sup>. Le nouvel empereur de la populace, le César familial, restait toute sa vie, malgré son isolement et sa „sainteté“, en quelque sorte mêlé au peuple.

Cette plèbe il la flatta, au commencement, plus que tout autre empereur. Comme consul, il avait dépassé en munificence tous ses prédécesseurs, dépensant pour ses spectacles, restés fameux entre tous, jusqu'à 288.000 *solidi* et amenant devant un public qui se plaisait aussi aux mutilations, aux pendaisons, en „bons citoyens“<sup>5</sup>, vingt lions, trente panthères et un grand nombre de chevaux richement caparaçonnés<sup>6</sup>. Il répara l'ancien portique et ajouta un „vestibule impérial“<sup>7</sup>.

Aussitôt que la politique du maître déplaisait, on l'outra-

<sup>1</sup> „Justinus Augustus Justinianum, nepotem suum, ad senatorum supplicationem, invitus Caesarem facit“; *ibid.*, p. 197.

<sup>2</sup> *Un agitator factionis prasinæ* dans les notes de Ducange au *Chron. Paschale*, éd. Migne, c. 532.

<sup>3</sup> Ὁ στρατὸς τῶν φυλακτόνων τὸ πλείον κελύσει θεοῦ ἐξκουβιτόρων ἄμα τῷ δήμῳ; Malalás, p. 410. Le cubiculaire Amantius avait voulu imposer le comte Théocrite; *ibid.*, p. 410.

<sup>4</sup> Voy. plus bas.

<sup>5</sup> „Gratum bonis civibus spectaculum“; Marcellinus Comes, loc. cit., p. 102.

<sup>6</sup> „Justinianus consul omnium orientalium consulum profecto munificentior“; *ibid.*, p. 101. Cf. aussi pp. 101-102. Un autre Justinien, général d'un des successeurs de l'empereur homonyme, envoya, avec des captifs perses à vendre „nummo publico“, vingt-quatre „éléphants“; Jean de Biclar, loc. cit., p. 214.

<sup>7</sup> „Regium vestibulum... ad aspicienda probandaque in circo certamina“; Marcellinus Comes, loc. cit., p. 102.

geait donc impunément dans la mêlée; on ornait sa tête sacrée des oreilles de l'âne<sup>1</sup>, pour manifester le mécontentement qu'on avait de lui.

La Vierge, le Christ, l'empereur, l'âne, le préfet du prétoire, le questeur, des fonctionnaires rapaces étaient confondus ensemble dans les hurlements de ces gens passionnés et sans vergogne, de ces populaciers criailleurs, pareils à ceux d'Athènes au temps d'Aristophane. Jadis pour un tremblement de terre on avait demandé qu'on casse les décisions du concile de Chalcédoine<sup>2</sup>. Nos idées d'aujourd'hui nous empêcheront toujours de comprendre ce phénomène. Comme les dèmes venaient de conclure un armistice<sup>3</sup>, la situation en devint plus difficile pour le Souverain.

Justinien, dans une de ces circonstances, voulant être énergique, comme à Antioche, où il avait défendu les jeux<sup>4</sup>, fut malhabile. Il laissa le préfet, Jean de Cappadoce, maître de rétablir l'ordre<sup>5</sup>. Quelques individus furent saisis dans la mêlée et condamnés à mort; il y en eut qui cherchèrent leur refuge dans des églises; le préfet, l'empereur, qui refusa leur grâce<sup>6</sup>, eurent tout le monde contre eux. Des bandes mirent le feu au Prétoire, au Cirque, au Palais, aux portiques de Constantin, aux meilleures maisons de la ville. Un des trois neveux d'Anastase, dont celui-ci avait voulu choisir son successeur<sup>7</sup>, Hypatius<sup>8</sup>, ancien combattant contre Vitalien, qui

<sup>1</sup> Ἐπιουκρεῖς, γάρυδαρς; *Chron. Paschale*, p. 532.

<sup>2</sup> *Ibid.*, c. 889.

<sup>3</sup> Πρὸς ὄλιγον καιρὸν ἐγένοντο φίλιαι οἱ δήμοι; Malalas, p. 422.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 449.

<sup>5</sup> Cf. Diehl, *Justinien*, p. 462 et suiv.; Bury, *History*, 1923, II, pp. 36-39. Des renseignements dans les *Notes Tusculanes*, Migne, *Patr. Gr.*, LXXXV, c. 1820.

<sup>6</sup> On crie: Φιλανθρώπων Πρασίνων καὶ Βενέτων πολλὰ τὰ ἔτη; Malalas, p. 473 et suiv.

<sup>7</sup> Les deux autres portent les noms anciens romains de Probus (il avait été jadis lui aussi proclamé: Πρόβον βασιλέα τῆς Ῥωμανίας; *Chron. Paschale*, p. 532), et de Pompée. Ceux de Justinien s'appellent l'un Justin, l'autre Boraidès; Bury, loc. cit., p. 47.

<sup>8</sup> Voy. l'intéressant récit de l'Anonyme de Valois, Mommsen, *Chron. Min.*, I, p. 326.



l'avait enfermé dans une cage de fer<sup>1</sup>, fut proclamé empereur malgré sa résistance apparente, et porté à l'Hippodrome, avec les insignes impériales et la chaîne d'or, ayant à côté son frère Pompée, un corselet de fer sous ses habits et toute une cour de „nobles“ et de plebéiens soudoyers<sup>2</sup>, comme un gouvernement provisoire serait installé de nos jours au Parlement ou à la Mairie d'une capitale. Comme au théâtre on criait: *Nίκα, Νίκα!*, „Vainc! Vainc!“, cri sauvage qui aiguillonnait les gladiateurs et les conducteurs de chars. Ces jeunes gens du peuple étaient très braves, ainsi qu'on le vit à Antioche, lorsqu'ils osèrent combattre les Persans, les armes, ou seulement des pierres, à la main, proclamant devant l'ennemi le plus redouté la victoire de l'empereur, le *Βασιλεὺς καλλίνικος*<sup>3</sup>.

Justinien, qui avait vainement essayé un retour de popularité en montrant le livre des Évangiles, pensait à partir, et déjà Hypatius était allé prendre possession du palais, qu'il trouva vide<sup>4</sup>. Théodora, qui connaissait mieux l'âme du „démos“, l'en dissuada. Elle avait à sa disposition, non seulement Commentiolus et ce Mundus venu de la frontière du Nord, mais aussi un ancien camarade de son mari, Bélisaire, au retour de Perse pour aller contre les Vandales, avec „les doryphores“ et „hypaspistes“ qu'il tenait sous ses ordres. Un barbare était arrivé avec des Hérules. Quand la foule énorme vit que les épées faisaient, dans le cirque, où Hypatius, quittant le palais désert, venait se faire acclamer, leur oeuvre sanglante, l'empereur criant: „Allez-vous-en, gare à vous“<sup>5</sup>, elle commença par verser des larmes de contrition<sup>6</sup>, puis se dispersa, jonchant de morts les rues de la grande ville noircie et profanée. L'empereur d'un jour, qui avait

<sup>1</sup> Victor Tennonensis, loc. cit., p. 195.

<sup>2</sup> Marcellinus Comes, loc. cit., p. 102.

<sup>3</sup> Procope, II, 8, 8, 20 et suiv.; 9, 14, 17.

<sup>4</sup> *Chron. Paschale*, p. 884.

<sup>5</sup> Ἀπέλθαι, ἕκαστος φυλάξει; *ibid.*, p. 881.

<sup>6</sup> *Ibid.*, c. 886.

osé invoquer le mérite qu'il avait amené lui-même les rebelles à la place du massacre<sup>1</sup>, avec un de ses frères, eut la couronne du martyr, bien que, autrefois, Justinien eût généreusement pardonné à un autre parent d'Anastase, Probus<sup>2</sup>. Étranglé pendant la nuit, son cadavre fut jeté dans le „rheuma“, au Canal<sup>3</sup>. Cependant aucune mesure ne fut prise contre les partis et après quelques jours les Bleus et les Verts acclamaient l'„augustus“ Justinien qui venait reprendre son siège<sup>4</sup>, et personne ne pensait plus aux atrocités qui venaient à peine d'être perpétrées. Constantinople reprenait son existence accoutumée, de naïf dévergondage (10-11 janvier 532)<sup>5</sup>.

Quelques années plus tard, les deux partis en vinrent aux mains à l'occasion de la nouvelle année; cette fois, la répression fut impitoyable et les auteurs de troubles seront mis à mort ou jetés à la mer (539). Deux fois encore (en 541 et 542) il y eut des têtes cassées et des maisons incendiées, mais sans que cela eût d'autres conséquences. Après deux ans, de nouveau grand scandale au Cirque et incendies aux environs; l'empereur, présent, n'y trouva pas de remède, quitte à punir plus tard, d'abord les Verts, puis les Bleus eux-mêmes. En 555 des insultes sont proférées contre le nouveau préfet, les deux partis se battent et s'entretuent; l'héritier du trône intervient; les coupables ont les doigts coupés. En 559 de nouveau il y eut un commencement d'incendie. Parfois on se plaignait que la monnaie est falsifiée; parfois

<sup>1</sup> *Chron. Paschale*.

<sup>2</sup> Malalas, pp. 478-439. — On l'intitula *εκαταλύς της Αούππας*; *Chron. Paschale*.

<sup>3</sup> Marcellinus Comes, loc. cit., p. 103; Marius d'Avenches, *ibid.*, p. 295; Victor Tennonensis, *ibid.*, p. 198.

<sup>4</sup> Il avait destitué Jean de Cappadoce; Malalas, pp. 480-481.

<sup>5</sup> Cf. aussi Migne, *Patr. Gr.*, CXXII, c. 1253, 1288; Vie de St. Samson, *ibid.*, CXV, c. 292. Voy. aussi A. Mordtmann, *Justinian und der Nika-Aufstand*, Constantinople 1898; Bury, *The Nika riot*, dans le „Journal of hellenic studies“, XVII (1897), pp. 92-119; *History*, 1923, II.

on ne faisait que demander du pain<sup>1</sup>. Justinien cependant aima les Bleus jusqu'au bout; et, lors du tumulte de 561, son successeur fit notifier à ceux de ce parti que „leur empereur“ était mort, et aux Verts que Justinien, — c'est-à-dire la perspective du châtimeut qu'ils avaient connu —, „vivait pour eux“.

Il faut remarquer que ce fut la dernière révolte au nom des partis du Cirque<sup>2</sup>. Mais l'antique place avait gardé encore son importance, bien qu'il n'y eût plus de temples, ni de tribunes politiques. La bonne société, les grands de toute catégorie s'y rencontraient chaque jour sous les portiques de l'Augustéion<sup>3</sup>. On appelait cela ἀγοράζειν<sup>4</sup>. Chacun y étalait sa richesse, sa morgue, le nombre de ses fidèles. Bélisaire, après son dernier retour d'Italie, y apparaissait comme le plus puissant des chefs d'armées personnelles; il était toujours le mieux entouré parmi les officiers et les magistrats.

On voyait souvent sous ces portiques où les marchands, de livres exposaient les manuscrits devant la résidence impériale, des gens du peuple sans aucune instruction discuter sur les problèmes les plus abstrus de la théologie, avec des moines grecs ou syriens, habitants des nouveaux couvents de Constantinople ou prêcheurs de grands chemins, véritables „derviches“ chrétiens. Il était question surtout des „natures“ de Jésus-Christ, et l'on se proclamait avec jactance monophysite, si l'on professait que le Sauveur avait une seule nature, diphysite, si on croyait le contraire, ou partisan de la doctrine du Concile de Chalcédoine, puis de l'hénotikon et, plus tard encore, adversaire des Trois Chapitres, si on acquiesçait au compromis officiel.

Les discussions s'élevaient souvent à un diapason violent,

<sup>1</sup> Malalas, pp. 483-484, 486, 488, 491.

<sup>2</sup> Mais Victor Tennonensis en note une qui serait de c. 566; p. 205.

<sup>3</sup> Sur l'Augustéion, Bury, *History* (1923), I, table; Oman, ouvr. cité. p. 21.

<sup>4</sup> Procope, *Bell. Goth.*, III, p. 258.

car parmi les docteurs en plein air il y avait aussi de ces saints vagabonds, hantés de visions et capables de miracles, qui venaient pour crier la vérité au visage de l'empereur lui-même, fût-ce au prix du martyre. Des faux savants péroraient, exhibant des manuscrits et des épîtres d'origine lointaine.

Le ton se maintenait comme aux jeux de hasard, et les spectateurs étaient absolument les mêmes que ceux qui prenaient plaisir aux talents du chien savant aveugle, capable de désigner les bonnes et les mauvaises gens et qui, pour cela, passa dans les chroniques<sup>1</sup>. Un peu plus, et l'on en venait aux coups; une émeute pouvait éclater ainsi.

L'usurpateur Basiliskos, qui régna onze mois (475-476), aurait voulu chasser son patriarche, mais il ne l'osa pas par crainte des moines<sup>2</sup>. Nous avons dit que depuis longtemps, dès le IV<sup>e</sup> siècle, on avait vu à Jérusalem et à Alexandrie des bandes de gens du peuple combattre pour un archevêque ou un patriarche et contre un autre qu'ils jugeaient hérétique et qu'ils n'hésitaient pas à jeter à l'eau ou à livrer aux flammes, faisant ainsi une justice sommaire, comme celle des lyncheurs de l'Amérique contemporaine. On coupait par la suite la langue aux coupables, et l'évêque intrus était soumis au jugement d'un concile. A Antioche l'empereur fut forcé, après qu'un prélat envoyé par lui dut s'enfuir, de réintégrer l'ancien archevêque Pierre; ce ne fut pas la seule occasion où la résidence de son chef religieux fut attaquée<sup>3</sup>. On voit des pieux stylites, émules de St. Simeon, qui descendent de leur colonne pour haranguer le peuple<sup>4</sup>, des prélats combattants qui vont à dos d'âne pour affecter l'humilité et éveiller d'autant mieux les passions; d'autres qui protestent contre les volontés impériales en matière de religion, tendant de noir leurs églises en signe de deuil pour l'orthodoxie; le patriarche prêche

<sup>1</sup> Migne, *Patr. Gr.*, CXXII, c. 1313.

<sup>2</sup> Voy. aussi Bury, *History*, 1923, I, p. 393.

<sup>3</sup> Malalas, pp. 381, 468.

<sup>4</sup> Cf. la Vie de St. Daniel, publiée par le Père Delahaye, *Les saints stylites*, Paris-Bruxelles 1923. — Cf. notre *Revue liturgique*, année 1933, octobre-décembre.

contre l'empereur, du haut de l'ambon, qui devient ainsi une tribune (463). Un patriarche byzantin, dans son église sous Zénon, renversa le siège d'un ministre de l'empereur et menaça ce ministre de lui faire raser la tête et de la jeter au peuple fanatique.

Le peuple de la capitale s'agite même à cause des images en style hérétique, manichéen, qu'Anastase avait fait prendre par un faux prêtre dans son palais. Plus d'une fois l'Église patriarcale fut profanée par les partis religieux qui cherchaient à s'exclure. Macédonius le patriarche fait marcher contre Anastase les moines et une multitude dans laquelle se trouvent des femmes et des enfants, qui crient contre le „manichéen couronné“ ; les soldats de la garde eux-mêmes saluent le chef de l'Église, et l'empereur pensait à aller vivre en Asie, comme voulut le faire Justinien devant la révolte, déjà mentionnée<sup>1</sup>, des Bleus et des Verts. Il fallut séquestrer au milieu de la nuit la personne du prélat. Anastase fit dévaster les églises et battre les moines par des troupes de paysans.

Des processions se rencontrent, chantant l'hymne orthodoxe ou l'autre, et en viennent aux mains. Des incendies s'allument dans le tumulte sacrilège où l'on s'entretue au nom du Christ. Ça et là, on entend proclamer le nom d'un nouvel empereur. On verra plus loin quelle fut la vigueur de l'offensive religieuse du VI-e siècle.

Justin et Justinien ont le mérite d'avoir mis fin à ces troubles incessants provoqués par les discussions sur le dogme. Ils ne se renouvelèrent que dans les débats concernant les images des saints, au VIII-e siècle. Il faut dire cependant que les moines de St. Conon prirent part à cette révolte de la Nika, et que ce furent eux qui arrachèrent des condamnés à mort pour les abriter dans une église à droit d'asile. La puissance du clergé se montrait encore dans les grandes processions des ἐγξζήσεις (inaugurations

<sup>1</sup> Voy. plus haut, p. 156 et suiv.

d'églises), quand le patriarche, parfois avec un collègue, occupait le char triomphal du basileus, qui marchait à pied, mêlé au peuple chantant l'hymne inaugural: „Ouvrez vos portes, empereur“. Il y a cependant chez les intellectuels un certain mépris pour ces interprètes naïfs et violents des dogmes. „Je pense“, écrit Procope, „que c'est une espèce de fol errément que de vouloir interpréter la nature de Dieu montrant comment elle doit être, alors que l'homme n'a pas même la faculté de connaître les choses humaines, d'autant moins ce qui regarde l'essence de Dieu. Mieux vaut donc me taire que montrer mon ignorance dans ces choses vénérées. Car, au fond, je ne pourrais dire connaissant Dieu que ceci: qu'il est parfaitement bon et que tout dépend de sa volonté. Mais quiconque a la liberté d'en parler, fût-il prêtre ou ignorant“<sup>1</sup>.

D'autres fois, c'était le manque de vivres<sup>2</sup> qui mettait les masses en mouvement. L'empereur devait, à sa capitale, ainsi qu'à certaines autres métropoles de l'Orient, des distributions de blé, de vin, de lard, d'orge. Des vaisseaux dont on supputait attentivement la cargaison et la durée du trajet apportaient les vivres faute desquels il n'y avait pas d'ordre à Constantinople, car la populace, gênée dans ses habitudes de vie commode, démolissait le palais du préfet responsable et criait à la face de l'empereur, même devant les ambassadeurs étrangers: „Seigneur, donne-nous notre abondance!“ „Domine, da nobis abundanciam“; ou, en grec: *δέσποτα, εὐθηνίαν τῇ πόλει*<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Bell. Goth., pp. 21-22. Cf. *ibid.*, p. 26. L'empereur Anastase lui-même s'adressait pour connaître l'avenir au comte Maurianus; Malalas, p. 390.

<sup>2</sup> Bury le soupçonnait aussi pour la „Nika“; *History*, 1913, II, pp. 44, note 1.

<sup>3</sup> Cf. plus haut, p. 156 et suiv. Voy., à côté du si vieux livre, non remplacé encore, de Hüllmann, *Geschichte des byzantinischen Handels*, Francfort 1803, et du travail de Lujo Brentano, *Die byzantinische Volkswirtschaft*, dans le „Jahrbuch“ de Schmoller, 1917, Engelhardt, *Das Verpflegungswesen von Rom und Konstantinopel*, et G. Brătianu, dans le „Byzantion“, V, p. 83 et suiv.; VI, p. 641 et suiv.

Quant le faux bruit de la mort de Justinien se répandit à Constantinople, en 553, les boulangeries furent dévastées en trois heures et les marchands tinrent leurs boutiques fermées jusqu'à ce qu'une illumination générale, commandée par le préfet, annonça au peuple le salut de l'empereur.

## II.

## LA PENSÉE BYZANTINE SOUS JUSTINIEN.

Le caractère double de cette société byzantine que réunissaient seulement les cérémonies de l'Église, les pompes de l'Empire et les scandales, les révoltes de la rue se montre aussi dans la littérature de l'époque.

Pour les lettrés de la Cour, dont il faut séparer le monde, plus simple, des couvents et les membres du clergé inférieur, il y a des écrivains bien préparés par l'école, archaïsante, des rhéteurs, des philosophes. L'époque de Justinien représente tout un épanouissement de cette production littéraire, qui, en assez grande partie, nous a été conservée.

Les plus haut placés sont les historiens et quelques „scientifiques“ de l'époque, habiles en syllogismes et en déductions, armés d'une érudition bien apprise.

Pendant longtemps l'histoire de la société, de l'État fit partie de celle de l'Église. Les rhéteurs, les avocats de l'Asie choisissent plutôt cette direction. Il faut chercher dans Evagrius et dans Zacharie de Mitylène, après les contemporains parmi les écrivains de l'époque constantinienne, pour y découvrir tant de détails intéressants pour lesquels la chronique profane, le récit historique des laïcs manque. Ce ne sera qu'après Héraclius que les narrateurs d'événements ecclésiastiques cèderont, pour la transmission du passé, la place à ceux qui voient à côté des querelles religieuses, et croient même avoir le droit de les dépasser. Il faut tenir compte cependant que ces écrivains appartiennent au monde européen, pour lequel ce qui vient comme politique de Rome est par dessus

ce qui se prolonge jusqu'à Byzance du mysticisme exclusif des anciennes religions asiatiques.

Procopé de Césarée passe le premier pour son oeuvre sur les campagnes de Bélisaire faites au nom de l'empereur, pour ses catalogues des fondations d'église et des travaux de défense ordonnés par l'empereur lui-même.

C'est un représentant facile à reconnaître de la tradition païenne, de laquelle tous ces épigones s'inspirent et en tirent ce sentiment de fierté de ne pas être des vrais contemporains.

Car, si à l'époque de Justinien l'art est chrétien, la littérature reste païenne : littérature de passé, méprisant la langue du peuple et prenant ses modèles, comme style dans l'antiquité hellénique, comme esprit et tendances dans la tradition politique romaine. Procopé oscille entre la brièveté militaire de César et l'amour pour les anecdotes de Suétone. N'oublions pas que pour Justinien lui-même Marc Aurèle est „le très philosophe (*philosophissimus*) Marc<sup>1</sup> et que les *ludi litterarii* entretenaient partout les traditions du passé<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Nouvelles, coll. IV, tit. I, XXII.

<sup>2</sup> *Ibid.*, coll. IX; tit. V, CXX, en dehors de la bibliographie, si riche, dans Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 234-237. Cf. E. Norden, *Die antike Kunstprosa vom VI. Jahrhundert v. Chr. bis in die Zeit der Renaissance*, Leipzig 1907; J. E. Sandys, *A history of clerical scholarship from the sixth century B. Chr. to the end of the middle ages*, Cambridge 1903. — Éditions de Procopé, celle de Bonn, celle de Haury, *Procopii Caesariensis Opera omnia*, 3 vol., Leipzig 1905-13, celle de Domenico Comparetti, *La guerra gotica di Procopio*, 2 vol., Rome 1895; cf. *Libro nono delle istorie di Procopio di Cesarea, testo greco emendato sui manoscritti con traduzione italiana a cura di Domenico Comparetti, ed. postuma, licenziata da Domenico Bussi*, Rome 1928; G. Vitelli, dans les „*Studii italiani di filologia classica*“, VIII (1900); L. Ginetti, *l'Italia gotica in Procopio di Cesarea*, Sienna 1904; *Procopii de bello persico*, éd. H. B. Dewing, New-York-Londres 1910 (dans la „*classical library*“ de Loeb). — Sur Procopé, E. Mallet, dans l'„*English historical Review*“, 1887; Kirchner, *Bemerkungen zu Prokops Darstellung der Perserkriege des Anastasios Justin und Justinian*, „*Programm*“, Wismar 1887; Haury, *Procopiana*, I, Augsbourg, 1892; du même, *Zur Beurteilung des Geschichtschreibers Prokop von Cäsarea*, Munich 1896; Marc Brückner, *Zur Beurteilung des Geschichtsschreibers Prokop von Cäsarea*, „*Programm*“,



Pour l'empereur vain de ses victoires, pour le nouveau César, il fallait une commémoration de ses guerres et, avec la mode qui régnait, cet historien devait être, sinon un empereur, car il ne pouvait pas célébrer lui-même, comme le prédécesseur romain, ses exploits qui étaient du reste ceux de Bélisaire et de sa *masnada*, au moins un soldat, au moins un prôneur officiel. Et il s'adressa lui, le patron des avocats, à un rhéteur, Procope.

C'était un Syrien, né à Césarée, ville pareille à Antioche pour la nervosité, prête à la révolte, de ses habitants, parmi lesquels beaucoup de Juifs, de Samaritains croyant à la prochaine apparition du Messie, comme ce Julien de Néapolis en Palestine qui se fit couronner leur „empereur“ et fut tué, ou comme, avant lui, ce „brigand“ du nom de Joustasa qui avait fait brûler, à Césarée même, une église consacrée au saint dont Procope l'historien porte le nom ! Élevé dans une école grecque, il peut citer Homère et Eschyle, Hérodote et Arrien, Platon lui-même. Le latin ne pouvait pas être inconnu à un rhéteur, à un avocat, et il en cite quelques mots. Le milieu de ses origines le rend incertain en fait de religion : il croit à un „Dieu des chrétiens“, mais n'entend

Ansbach 1896; H. Braun, *Die Nachahmung Herodots durch Prokopios*, Nürnberg, 1894; Haurý, dans les Mémoires de l'Académie de Munich, 1895, pp. 125-176; Bury, dans la „Byz. Zeitschrift“, XV, pp. 45-46; Haurý, *ibid.*, pp. 295-298; Krašennikov, dans l'„Hommage-Pomialowski“, Pétersbourg 1897; le même, dans le „Viz. Vremennik“, I, pp. 416-425; V, pp. 431-482; le même, dans le „Journal du Ministère de l'Instruction Publique“ russe, 1898; F. Blücheler, *Procopiana*, dans le „Rheinisches Museum“ LXIII (1908), pp. 152-155; Touzévitch (sur le „Corpus Procopianum“, n'admet pas l'authenticité du *De aedificiis*), Pétersbourg, 1910; „Viz. Vremennik“, V, p. 439 et suiv; cf. les notes bibliographiques de Bury, dans son édition de Gibbon, V, pp. 517-518. La bibliographie russe, dans Belomo, *Agapeto*, p. 84, note 1.

Malalás, pp. 382-383, 446-447. Des Samaritains tout aussi agités et ennemis des chrétiens, sous Justinien, à Scythopolis; *ibid.*, pp. 445-446. Cf. Vie de St. Jacques le moine, Migne, *Patr. Gr.*, CXIV, c. 1213; Vie de St. Marcel, *ibid.*, C XVI, c. 724. Cf. *ibid.*, CXL, c. 1070.

pas se mêler aux discussions de dogme et les prophéties, les oracles ne le laissent guère insensible.

Secrétaire de Bélisaire, il s'attache à celui-ci et pas à l'empereur lui-même, qu'il critique plus d'une fois, au point d'écrire que son maître prend des mesures ridicules. La famille d'Anastase lui est visiblement plus sympathique. Il est aux côtés de son patron dans toutes les expéditions, mais garde, en présentant les exploits des armées qui appartiennent au grand général, toute sa liberté d'esprit. Il attaque Tribonien qui fit les lois qu'on lui a demandées.

Mais le Syrien reste lié à sa patrie, et son intérêt se porte de préférence vers l'Orient. Il sait aussi le persan même et, à l'égard du roi voisin, il juge la politique de l'empereur timide et parfois même honteuse. De la vraie pensée hellénique il n'a que ce sentiment élevé de la valeur capable de tout vaincre, de la „vertu des âmes“<sup>1</sup>.

Celui qui avait présenté tour à tour les guerres de Perse, d'Afrique, d'Italie, soignant chaque détail et le faisant ressortir avec art, le prôneur commandé des édifices élevés par Justinien, de l'oeuvre de fortification aux frontières de l'Empire que, comme Trajan, il voulait rendre inattaquable, aurait écrit, plus tard, déjà retraité et n'ayant plus la surveillance de Bélisaire, un écrit immonde<sup>2</sup>, dans lequel non

<sup>1</sup> Οὐ γὰρ ἀνθρώπων πλῆθει, οὐδὲ σωμαίων μέτρῳ, ἀλλὰ ψυχῶν ἀρατῇ φιλεῖ δὲ πόλεμος διακρίνεσθαι.

<sup>2</sup> Éd. de Bonn; éd. Krašennikov (*Procopii Caesariensis anecdota quae dicuntur*, Youriev-Dorpat, 1899; cf. Chestakov, dans le „Viz. Vremennik“, VI, p. 696 et suiv. et le „Journal du Ministère de l'Instruction Publique“ russe, 1899. Études: Pančenko, dans le Viz. Vremennik, II, pp. 24-57, 340-371; III, pp. 96 et suiv. 402 et suiv.; Levesque de la Ravalière, *Réflexions contre l'idée que Procope est l'auteur de l'histoire secrète de Justinien*, dans l'„Histoire de l'Académie des Inscriptions“, XXI (1754), pp. 73-75; Eckard, *De Anecdotis Procopii Caesariensis*, Königsberg 1860; Teuffel, dans la „Schmidts Zeitschrift für die Geschichtswissenschaft“, VIII, ou dans les *Studien und Charakteristiken*, 1871, rééd. 1889; Diehl, *Justinien*, pp. XVI, XVIII et suiv. (contre l'authenticité); Ranke, *Weltgeschichte*, IV<sup>2</sup> (1883), était de la même opinion, contre Felix Dahn, *Procopius von Cä-*

seulement Théodora est présentée comme continuant sur le trône honoré par une Eudocie et une Pulchérie la vie honteuse de sa jeunesse de courtisane, mais l'empereur lui-même apparaît comme un mauvais administrateur, un incapable en fait de guerres et surtout comme un être bizarre et falot pratiquant la magie et se servant d'illusions habilement combinées pour en imposer dans son oeuvre de prestigieuse corruption. Le style est bien celui de Procope, mais on ne peut pas admettre celui-ci comme défenseur d'une orthodoxie qui froissa les sentiments de ces populations asiatiques, inséparables de leur monophysisme. L'auteur de l'„Histoire secrète“, si discutée, peut être quelque lettré de cette Césarée même où couvaient tant de haines religieuses diverses, mais pas ce païen d'esprit d'une pensée trop haute pour descendre au niveau de cette oeuvre de basse médisance. La lui attribuer ce serait diminuer non seulement sa valeur morale, mais aussi son intelligence. Il n'en est pas moins vrai que Bélisaire, servi par Procope avec tant de fidélité, avait été mêlé par les flatteurs de Justinien à une affaire de complot contre l'empereur, de laquelle il sortit flétri et disgracié<sup>1</sup>.

---

*sarca*, Berlin 1865, auquel se relie Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 234; Bel-lomo, ouv. cité, pp. 85 et suiv., 93 (pour l'authenticité); Baynes, dans l'„English Historical Review“, 1930, p. 125 (oeuvre de Procope, vieux pensionnaire, influencé par les querelles religieuses); *History*, p. 36 („written in an hour of embitterment and despondency“); *Byz. Zeitschrift*, IV, pp. 618-619, d'après A. Dimitriou; deux parties d'influence différente); Pan-čenko, *ibid.*, II, pp. 24 et suiv., 340 et suiv., 416 et suiv.; III, pp. 96-117, 300 et suiv., 461 et suiv.; V, p. 402 et suiv.; P. Bonfante, *Il movente della storia arcana di Procopio*, dans les „Rendiconti della R. Accademia Nazionale dei Lincei, classe di scienze morali, storiche e filologiche, serie sesta“, VIII (mars-juin 1932), pp. 341-345.

<sup>1</sup> Malalas, pp. 493-495. Héritage retenu par Justinien; *ibid.*, p. 440. Cf. Migne, *Patr. Gr.*, CXXII, c. 1288. Evagrius parle aussi très sévèrement de l'avarice „bestiale“ de l'empereur; IV, 30. Il le traite aussi d'hérétique; IV, 39. Il se réjouit de sa mort; *ibid.*, 41. — Or, cette mort fut déplorée en Italie: „luctus ingens ubique fuit et moeror nimis de tali orthodoxo viro“; Agnellus, dans Mommsen, *Chron. Min.*, I, p. 335.

En procédant ainsi, Procope ne faisait du reste que s'inscrire dans toute une série d'imitateurs de l'antiquité dont il a été déjà question. Parmi ces historiens du V<sup>e</sup> siècle qui le précèdent on a taxé de mauvais écrivain Eunapius de Sardes, déjà mentionné comme historien de l'Église et qui est aussi, dans cette autre direction, auteur d'une vie des „sophistes“, c'est-à-dire de ces philosophes contemporains dont il faisait lui-même partie. Le jugement est tout-à-fait injuste : comme nous l'avons déjà indiqué, cet homme qui avait été à Athènes, a un grand talent de grouper les faits, de présenter les scènes historiques, de camper ses personnages ; comme son grand modèle, Polybe, il cherche toujours les motifs des actions, et son récit, mêlé de souvenirs de poésie et de philosophie, de Homère à Aristote, est particulièrement vivant. Si l'essence a été conservée par Zosime, on ne peut que regretter la part, sauf quelques fragments, d'un original aussi savoureux <sup>1</sup>.

Il faut, sans doute, compter parmi les écrivains de l'époque de Justinien aussi Marcellin le comte, qui poussa jusqu'au-delà du commencement de ce VI<sup>e</sup> siècle sa brève exposition latine. On reconnaîtra, en le comparant avec Procope, qui a le sens politique et traditionnel des guerres qu'il raconte, que le plus romain des deux est sans doute le Grec d'Asie Mineure.

Une description de la ville de Constantinople mentionne parmi les historiens de l'époque de Justinien un Plutarque, „a protosécrités“ et πιστογράφος <sup>2</sup>. On n'a rien conservé de lui, et pas plus de ce poète épique, presque historien, Kolouthos le Lycopolite, de Thèbes, qui, d'après Suidas, écrivit, sous l'empereur Anastase, six livres de „Chalydonika“, des „Persika“ et des Éloges <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Le fragment dans de Boor, *Excepta de legationibus*, II, Berlin 1903, p. 521 et suiv.

<sup>2</sup> Migne, *Patr. Gr.*, CXXII, c. 1289.

<sup>3</sup> Un Kritos, auteur des „Gétika“, un Kriton de Naxos, qui écrivit une „Oktaétérés“, paraissent appartenir à la même époque (Suidas).

Agathias<sup>1</sup>, autre Asiatique, est digne d'être placé à côté de Procope, bien que son ouvrage, qui montre un observateur de larges vues, tenant compte de tout ce qui se passe jusqu'au lointain horizon occidental des Francs, ne nous soit conservé que dans un fragment, du reste très étendu.

Comme Procope, c'est un homme d'Asie, né à Myrine en Anatolie<sup>2</sup>, élevé à Alexandrie et devenu avocat à l'école de Béryte, pour aller professer, loin de la politique et des guerres, à Constantinople. Comme son contemporain, il aime à rappeler ses lectures, qui comprennent aussi bien Aristote que Platon et vont, en fait d'histoire, de Xénophon à Nonnos; il a eu même entre ses mains des ouvrages perdus comme Asinius Quadratus, l'historien des guerres de Germanie, et les écrivains des choses d'Assyrie, Athénoklès et Simakos, faisant même traduire à son usage, par l'interprète Serge, les chroniques royales de la Perse, qu'il a visitée jusqu'aux ruines de Ninive et de Babylone<sup>3</sup>. Procope avait traité des sujets de géographie, Agathias est fier d'être poète. Il n'est pas plus favorable, au fond, à Justinien que le rhéteur de Césarée et il s'est proposé plutôt de glorifier le règne du nouvel empereur Justin II.

Mais l'horizon de cet homme qui se croit supérieur à tous les autres et qui déclare entreprendre un travail de plus grandes envergures comprend tout ce monde romain auquel

<sup>1</sup> Voy. éd. Bonn et Dindorf. Etudes (après la bibliographie dans Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 241-243); G. Spyropoulos, *Kata ti nuptia Agathias 'Hrhotou kai Hperbates*, thèse, Athènes 1892; Heinrich Bessel, *Agathias, Programm*, Kempten 1894; M. Apostolopoulo, *Méva Apou, Hperbates nuptia Agathias*, Athènes 1894.

<sup>2</sup> Ed. de Bonn, pp. 89, 96-97.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 27, 115-116, 118, 124, 257, 258 et suiv., 264, 273, 284-285. Sur les philosophes qu'il a connus, des Ciliciens, des Phrygiens, des Lydiens, des Syriens, des Phéniciens, jusqu'à Isidore de Gaza, des gens de chez lui (*καθ' ἑαυτά*; voy. p. 122, p. 131. André, archevêque de Césarée, commentateur de l'Apocalypse, cite aussi des mots perses à côté de mots latins; Migne, *Patr. Gr.* CVI, c. 339 (le mot perse manque dans le texte grec). Des observations sur le latin, *ibid.*, p. 391.

il est fier d'appartenir et, si Procope s'arrête aux frontières de l'Italie reconquise, cet autre rhéteur s'occupe, comme nous l'avons dit, dans des pages d'un intérêt unique, de l'histoire des Francs lointains, dont il est, à Byzance, le seul historien.

Le rhéteur Ménandre, un „protektor“, fils d'un érudit, frère d'un jurisconsulte, initié à toute la vie frivole de Constantinople, dont il admire les cochers et se plaît aux pantomimes<sup>1</sup>, devint un écrivain à peine vers la fin du siècle, et à un âge mûr; de son oeuvre les morceaux détachés se sont conservés seuls. De Nonnosos, qui écrit sous Justinien, et de Jean d'Épiphanie, si familier des affaires de Perse, on n'a plus que des tristes débris; encore moins de Théophane, le seul Byzantin de Constantinople<sup>2</sup>, avec Étienne de Byzance, qui, sous Justin ou sous Justinien, rédigea les *Ἐθνικά*, dont seul un résumé nous a été conservé<sup>3</sup>.

Toute une activité d'histoire ecclésiastique, employant parfois les mêmes formes, et d'un esprit qui ne s'oppose plus toujours à celui de la société laïque, elle-même si profondément transformée, fleurit à côté.

Zacharie le Rhéteur est en même temps le biographe de Sévère l'hérétique et l'auteur d'une histoire de l'Église, faite pour un eunuque, qui ne nous est conservée que dans une traduction syrienne finie en 544<sup>4</sup>. Nous ne l'avons que

<sup>1</sup> Suidas.

<sup>2</sup> Biographie et bibliographie dans Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 243.

<sup>3</sup> Ed. Stemplinger, *Studien zu den Ἐθνικά des Stephanos von Byzanz*, „programme“ de Munich, 1902. Cf. Heisenberg, dans la „*Byz. Zeitschrift*“, XII, p. 354; Geffcken, *De Stephano Byzantio*, Göttingen, 1889; Paul Sokolowski, *Fragmente des Stephanos von Byzantion*, dans les „*Mélanges*“ Wachsmuth, Leipzig 1897, pp. 107-113.

<sup>4</sup> *Die sogenannte Kirchengeschichte des Zacharias Rhetor in deutscher Übersetzung*, herausgegeben von K. Abrens und Krüger, Leipzig 1899. Cf. *The Syriac chronicle known as that of Zachariah of Mitylene, translated into English* by F. G. Hamilton and E. W. Brooks, Londres 1899 (un anonyme syrien continue jusque vers 561); Kugener, „*Byz. Zeitschrift*“, IX, p. 464 et suiv.; du même, *La compilation historique de Pseudo-Zacharie le rhéteur*, „*Revue de l'Orient chrétien*“, V (1900), pp. 201-214 et 461-480; du même,

dans une forme syrienne, presque contemporaine. C'est une excellente source ; l'auteur déclare avoir connu personnellement tel de ceux dont il s'occupe. On a essayé de l'identifier avec Zacharie, évêque de Mitylène, qui vivait en 536 et auquel on doit le dialogue „Ammonios“, sur la Création<sup>1</sup>.

Chargé, en 542, par Justinien d'une mission contre les païens, encore très nombreux en Asie Mineure, Jean d'Éphèse, „le pèlerin“, le moine qui se targue d'avoir créé des centaines d'églises dans des villages arriérés, est sans doute un grand écrivain de Byzance, dans ses Vies de Saints et dans son Histoire ecclésiastique, entachée de monophysisme, qui va de César jusqu'en 585. Fidèle à ses convictions religieuses jusqu'à la fin — et c'est pourquoi, favorisé par Justinien et par Théodora, ce qui ne l'empêche pas de dire qu'elle venait du lupanar, — il fait l'éloge d'Anastase, chez le neveu duquel il vécut quelque temps à Constantinople<sup>2</sup>. Crédule envers les miracles, le Syrien montre dans toutes ses oeuvres une mentalité naïve qui est bien différente de celle des Grecs amateurs d'expositions abstraites et de débats de principes. Aucun rappel de l'antiquité, qui lui est étrangère, aucune allusion au présent, lorsque ce n'est pas ce présent lui-même qu'il expose, aucune note personnelle et à peine

---

*Vie de Sévère*, Paris 1903 ; Delmas, „Échos d'Orient“, III, pp. 36-40 ; G. Krüger, „Byz. Zeitschrift“, X, pp. 283-287 ; XIX, p. 283 et suiv. ; Nau, *Note sur l'époque à laquelle écrivait Zacharie de Mitylène*, dans le „Journal Asiatique“, IX-e série, IX, mai-juin 1897, pp. 527-531 ; L. Petit, *ibid.*, pp. 527-530 ; „Journal Asiatique“, 9-e série, IX (1897), mai-juin, pp. 527-531.

<sup>1</sup> Publié par Boissonade, dans les *Anecdota graeca*.

<sup>2</sup> Gelzer, *Pergamon* ; Brooks, *John of Ephesus, Lives of the Eastern Saints*, I, Paris 1923 ; J. P. N. Laud, *Jobannes, Bischof von Ephesos, der erste syrische Kirchenhistoriker*, Leyde 1856 ; éd. de l'histoire par Thallery (Upsal) et par Cursten (traduction par R. Payne Smith, Oxford, 1860 : *The ecclesiastical history of John bishop of Ephesus* ; en allemand par J. M. Schönfelder, Munich 1862) *Die Kirchengeschichte des Johannes von Ephesus* ; cf. Laud, *Anecdota Syriaca*, II, Leyde 1868 ; trad. latine par Douwen et Laud, Amsterdam 1889 ; Duchesne, *Jean d'Asie*, dans les „Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions“, 1882. En russe, l'ouvrage de Diakonov (Pétrograde 1908).

quelque détail biographique, mais surtout lorsqu'il s'agit de la sagesse qu'il recueille sur les lèvres des saints. La psychologie syrienne s'oppose pour la première fois à l'esprit hellénique. Mais, chaque fois que les partisans de sa doctrine sont persécutés, sa voix de protestation s'élève. La connaissance du milieu géographique et populaire jusque dans le pays du marzpan arménien lui permet d'introduire aussi une autre vie que celle habituelle des pieuses légendes. Telles de ses biographies de saints, comme la Vie de Marie de Jérusalem ou de sa soeur qui, après une vie de privations et d'aumônes, demande au Christ d'être délivrée car „elle en a assez“, ne manque pas d'une beauté sereine.

Du reste, au V-e siècle, une Vie de Saint comme celle de S-te Thécla par Basile de Séleucie<sup>1</sup>, est un vrai roman, très étendu, riche en récits et en réflexions. Des explications philologiques et géographiques n'y manquent pas. L'auteur aime rappeler que Séleucie est sienne et il présente Antioche comme „la très belle et très grande“. Telle description de fête est prise sur le vif, dans le milieu contemporain<sup>2</sup>.

Le même style de roman distingue l'histoire des miracles des SS. Cyrus et Jean par le patriarche Sophronius de Jérusalem<sup>3</sup>. La Vie de Polycarpe de Smyrne, très littéraire, comprenant aussi une pièce intercalée, pourrait être du V-e siècle même<sup>4</sup>.

Celle du Patriarche Entyche par le prêtre Eustrate, qui l'accompagna dans son exil et le servit jusqu'aux derniers moments, est un des beaux monuments de la hagiographie à la fin du VI-e siècle, autant par les renseignements précis qu'elle donne, même pour les événements politiques, par les notes sur la vie de province à Amasie, sur les régions

<sup>1</sup> Migne, *Patr. Gr.*, LXXXV.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 599 et suiv.

<sup>3</sup> *Ibid.*, LXXXVII<sup>e</sup>, c. 3423 et suiv.

<sup>4</sup> Voy. Delehaye, *Les passions des martyrs et les genres littéraires*, 1931. Cf. E. Mucius, *Die Anfänge des Heiligenkults in der christlichen Kirche; Sanctis, Essai sur le culte des saints dans l'antiquité*, 1927.



voisines, envahies par les Perses, que par la belle loyauté, par la sentimentalité pure qui l'anime<sup>1</sup>. Envers Justinien, devenu sur la fin de ses jours hérétique et persécuteur du patriarche saisi par les soldats dans le palais d'Hormisdas et mené au couvent de Chorakoudis, à celui de l'„Hosios“ à Chalcédoine, puis à Amasie, le biographe est décidé, mais plein d'égards pour la dignité impériale.

Evagrius<sup>2</sup> eut aussi à sa disposition, pour le règne de Zénon, une histoire (jusque vers 500) d'Eustathe de Syrie, qui fut aussi une des sources de Malalas<sup>3</sup>, sans compter Zosime, Priscus et Procope.

Mais le public „de provinces, celui des cloîtres voulait avoir autre chose: pour l'histoire proprement dite d'abord, un récit facile, varié et brillant, un recueil d'anecdotes, de détails intimes, une présentation de spectacles et d'événements miraculeux, bref un *journal* allant de la lointaine antiquité jusqu'à l'époque contemporaine. Il l'eut dans la compilation agrémentée de tout ce qui pouvait exciter la curiosité du lecteur à demi cultivé, dans l'ouvrage écrit, d'un style populaire qui ne se gêne pas de paraître à l'époque des élucubrations ambitieuses et pédantes, de Jean Malalas, ce qui veut dire, transposé de syrien en grec: „l'avocat“, d'Antioche, pour laquelle, du reste, en première ligne il écrit.

On a essayé une identification entre „l'avocat“ et le patriarche contemporain Jean le Scholastique, les deux étant natifs d'Antioche et le patriarche ayant été avocat: il y a une concordance frappante entre le moment final de la chronique largement connue en Orient, 574, et la mort, en 575, du patriarche, malade depuis deux ans; leur attitude de courtisans est sans doute la même; comme la mémoire du patriarche, considéré comme hérétique, fut condamnée, il

<sup>1</sup> Migne, *Patr. Gr.*, LXXXVI.

<sup>2</sup> Pour sa vie aussi Prosper Tiro, dans Mommsen, *Chron. Min.*, I, p. 490.

<sup>3</sup> Erich Merten, *De bello persico ab Anastasio gesto dissertatio historica*, Leipzig 1905, pp. 155-156.

est possible qu'on eût retenu le seul ancien qualificatif syrien. Quelle que soit la vraie personnalité de cet écrivain du VI-e siècle, on doit lui être reconnaissant d'avoir donné, jusqu'au règne de Justin II, des notes circonstanciées sur la vie constantinopolitaine avec une caractérisation même de l'aspect des empereurs: Justinien le robuste et le podagreux Justin II<sup>1</sup>.

La question de l'identité avec le patriarche à part, on s'est demandé si Malalas et Jean d'Antioche, écrivain plus lettré et d'un horizon plus libre, mais vivant à la même époque, ne font qu'un. Ce qu'on a conservé du second est si peu, et parfois d'un caractère si confus, que la décision du problème en devient difficile au point qu'on ne peut pas s'arrêter à une opinion. Si cependant on veut risquer une nouvelle hypothèse, il s'agirait, dans Jean d'Antioche, du cas d'un écrivain anonyme qui, se valant de l'oeuvre de Malalas pour la „corriger“, aurait cru préférable de retenir un nom populaire<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Haury, dans la „Byz. Zeitschrift“, IX, pp 337-356.

<sup>2</sup> Sources (plutôt en dehors, comme toujours, de la bibliographie ancienne dans Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 325 et suiv.; pour les deux: A. von Gutschmid, *Kleine Schriften*, Leipzig 1894, V, p. 414 et suiv.; Cumont, *Malalas et Corippe*, dans la „Revue de l'Instruction Publique en Belgique“, XXXVII (1894), pp. 77-79; Anton Rüger, *Studien zu Malalas*, Bad Kissingen, 1895 (grammaire); P. Hermann Bourier, *Ueber die Quellen der ersten 14. Bücher des Joh. Malalas*, I, „Programm“ d'Augsbourg, 1899; Patzig, *Unbekannte und unbekannt gebliebene Malalas-Fragmente*, „Byz. Zeitschrift“, II, p. 591 et suiv.; *ibid.*, III, p. 65 et suiv., IV, pp. 165, 366-367; V, p. 422 et suiv. (Patzig: Malalas est-il monophysite?); VIII, p. 312 et suiv.; 499 et suiv. (Istrine); IX, pp. 60 et suiv.; 337 et suiv.; X, pp. 40 et suiv., 255 et suiv., 385 et suiv. (Patzig: Malalas et Tzetzès), 598 et suiv.; XI, pp. 335 et suiv., 388 et suiv.; „Studien zur vergleichenden Literaturgeschichte“, IX, p. 428 et suiv.; „Viz. Vremennik“, I, p. 503 et suiv. (Chestakov); II, 372 et suiv. (le même); V, pp. 697-699 (le même); X, 190 et suiv. (A. Vasiliev); XXI, p. 26 et suiv.; „Byzantion“, IV, p. 281 et suiv. Cf. Baynes, *History*, p. 35, et Abramovitch, dans les „Mélanges“ Sobolewski, 1928, pp. 19-21. Pour „Jean d'Antioche“, Patzig, *Johannes Antiochenus und Johannes Malalas*, „Programm“, Leipzig 1892; de Boor, dans „Hermes“, XXXIV (1899), pp. 298, 299 et suiv.; Patzig, dans la „Byz. Zeit-

On a relevé cependant chez lui la confusion de la chronologie, le manque de jugement dans le choix des éléments de sa chronique, l'absence fréquente de ce qui devait l'intéresser en tant qu'Antiochénien, le servilisme envers le pouvoir, dont il fait preuve pour le „très-divin“ Anastase, qui doit nécessairement vaincre parce que le Christ lui-même est à côté de sa fortune impériale<sup>1</sup>.

Mais on n'a pas eu complètement raison en essayant de présenter Jean Malalas comme un écrivain ridicule autant par la vulgarité de son style que par son ignorance et son manque de plan. Il est bien vrai qu'on le surprend présenter Hannibal comme un „roi“ et la Bretagne comme une ville<sup>2</sup>, qualifier Attila, qui demande aux empereurs de lui préparer dans leur Occident à eux son palais à lui, comme un „Gévide“<sup>3</sup>. Mais ces choses du lointain Ouest romain n'intéressent pas trop cet homme pour lequel la „Rhomanie“<sup>4</sup> est surtout une chose orientale. Il aura de l'attention pour son Antioche à lui, dont il présente la chronique, en partie d'après ses propres souvenirs, un peu moins pour cette „Antioche à demi barbare“, d'après l'expression du roi Séleucus, qui est Édesse, devenue, un moment, la „ville de Justin“<sup>5</sup>, pour Palmyre, refaite par Justinien<sup>6</sup>, et jusqu'à cette Abyssinie des Axoumites en lutte avec les Himiarites, ennemis des „Romains“ aussi, chez lesquels Justinien envoie un missionnaire chrétien, qu'il lui avaient demandé, et le voilà racontant, d'après un rapport officiel sans doute, le voyage de l'ambassadeur

---

schrift“, IV, p. 23 et suiv. (sur les „Troika“); XIII, p. 13 et suiv. (sources roumaines); Sotiriadis, dans le „Jahrbuch für klassische Philologie“, XVI, Supplément; Νέος Ἑλληνομνήμων, I, pp. 7 et suiv., 13 et suiv.

<sup>1</sup> Černooussov, dans le „Byzantion“, III, pp. 65-72. Cf. „Byz. Zeitschrift“, VII<sup>1</sup>, pp. 111-128 (Patzis). Aussi Bury-Gibbon, V, pp. 520-521.

<sup>2</sup> Éd. de Bonn, pp. 209, 246.

<sup>3</sup> P. 358.

<sup>4</sup> Πᾶσα πῶλις τῆς Ῥωμανίας; p. 400.

<sup>5</sup> P. 419.

<sup>6</sup> P. 426.

député au roi Angan, qui paraît, sur son haut char de guerre de quatre roues, traîné par quatre éléphants, à demi nu sauf une tunique de lin brodée d'or et couverte de perles sur laquelle se détachent des chaînes en or; le souverain quasi-nègre porte les deux lances et le bouclier, insignes de sa royauté<sup>1</sup>. Ce n'est pas un insensible à la valeur de la science que celui qui cite Pline, Cicéron, Salluste, Lucien, Eutrope, Florus, puis les inconnus Domnion sous Trajan, Magnus de Carres, sous Julien, Clément et Tatius, Tranquillus, Licinius, pour une époque antérieure, en ce qui concerne les Romains<sup>2</sup>, et, pour les Grecs, le fabuleux Dictys de Crète et d'autres sources, peut-être aussi d'art, de l'époque légendaire, qui lui permettent de décrire minutieusement l'aspect de tous les personnages de Homère et d'identifier les Bulgares avec les Mirmydon<sup>3</sup>. Pour les souvenirs d'histoire, Pausanias, pour les Byzantins et leurs prédécesseurs immédiats Philostrate; après Sisyphe de Kos, Didyme, Charax, Ninus, Timothée et Archiloque, on y trouve Sextus Julius Africanus, un Théophile, un Palaiphatos, un Porphyre, un Philochore, le „philosophe“ Eudimon<sup>4</sup>; Malalas traitera de „Thrace“ Priscus, citera un Nestorianus pour le règne de Zénon et un Eustathe pour la guerre de l'empereur Anastase contre les Perses<sup>5</sup>. Il n'est pas prouvé qu'il n'eût fait ainsi que se vanter. Celui qui mentionne l'école de Probus à Antioche<sup>6</sup> a voyagé; il peut donc parler de la chlamyde rouge des Isauriens, dont il connaît bien l'histoire<sup>7</sup>; il mentionne sa présence à Thessalonique, où il apprit l'existence du „chro-

<sup>1</sup> Pp. 429, 433 et suiv., 456 et suiv.

<sup>2</sup> Pp. 178, 181, 209, 211-212, 214-215, 273, 329. Τὰ ῥωμαϊκὰ, p. 462.

<sup>3</sup> Οἱ λεγόμενοι Μυρμιδόνες τῶντις, νυνὶ καὶ λεγόμενοι Βουλγαροί; p. 97. Il cherche dans la *caesura* par laquelle fut aidée sa naissance l'origine du nom de César; p. 214. Cf. pp. 34, 103 et suiv., 107.

<sup>4</sup> Pp. 34, 297.

<sup>5</sup> Pp. 369, 376, 399.

<sup>6</sup> P. 302.

<sup>7</sup> P. 34.

nographe de Brosichios<sup>1</sup>, et montre avoir vu Rome aussi, dont il signale le *forum boarium* et dans les environs de laquelle il paraît avoir rencontré des troupeaux gardés par des femmes<sup>2</sup>. Ça et là il emploie des mots empruntés au latin<sup>3</sup>. S'il se plaît à une attitude officielle à l'égard des empereurs bienfaiteurs, d'un règne à l'autre, de sa ville natale<sup>4</sup>, si, très pieux, avec un penchant pour le monophysisme; si répandu en Syrie, il considère „citharodies“ et „tragédies“ comme étant au même titre des inventions diaboliques<sup>5</sup>, tout en s'attachant sur des incidents curieux; comme celui du chien devin, qui a en lui „l'esprit de Python“, ou la géante qui traverse la province<sup>6</sup>, et en forgeant, ou en reproduisant seulement, des légendes comme celle de Néron qui désire voir le Christ, de Ponce Pilate qui demande à l'apôtre Pierre s'il n'est pas ce Christ qu'on cherche, puis celle du mariage d'Eudoxie ou celle de Paulin, l'officier byzantin, le favori puni pour avoir inspiré à son maître des soupçons sur ses rapports avec l'impératrice Eudocie<sup>7</sup>, on a vu qu'en Syrie, dans la littérature en langue nationale, on était de beaucoup plus inventif sur tout ce qui touche le passé.

Dans Malalas on a surtout, en grec, l'âme vulgaire syrienne. C'est pourquoi cet écrivain populaire s'intéresse à beaucoup de choses qui n'ont rien à faire avec Byzance et cette vie de capitale qu'il n'apprécie pas trop, ni comme évêque, ni comme étranger. Mais à côté des faits historiques présentés sans ordre il ajoute tous les racontars de la province, tous les faits-divers de journal et les miracles des calendriers à bon marché.

<sup>1</sup> P. 187.

<sup>2</sup> Pp. 171, 179.

<sup>3</sup> P. 402: *πραϊδύειν*, pour piller.

<sup>4</sup> Marcien est *θεώτατος*, et Théodora est considérée elle aussi sous un rapport divin (voy. p. 367).

<sup>5</sup> P. 4. Mais Dioclétien qui abdique est présenté comme se consacrant à l'*ἀθάνατος* Ζεὺς; pp. 310-311.

<sup>6</sup> P. 412.

<sup>7</sup> Pp. 353-355, 356-358.

Enfin on est arrivé par les recherches multiples et patientes sur les manuscrits à l'idée d'un cycle de chroniques, l'ainsi-dite *Épitomé*, venant de Malalas, par Jean d'Antioche, dont la chronique, déjà mentionnée mais uniquement en tant que source d'histoire, riche en détails, n'est conservée — nous l'avons dit — qu'en partie<sup>2</sup>, et à laquelle se rattachent les chroniques byzantines ultérieures jusqu'à 948 (Léon le grammairien, Siméon le logothète).

Le même public s'adressait avec passion aux *Vies* de Saints, dont la composition est beaucoup plus complexe et infiniment moins sincère et naïve qu'on ne le croit; un type avait été bientôt créé, d'après lequel s'orientent ensuite les hagiographes<sup>3</sup>.

Si, au commencement du VI<sup>e</sup> siècle, Zacharie de Mitylène écrivit celles de St. Pierre l'ibère, de l'hermite Ésaïe<sup>4</sup>, le représentant le plus important du genre est Cyrille de Skythopolis (514-557), du côté de la Palestine sans doute, auteur des *Vies* des Saints Sabbas, Théodose, Abramios, Euthyme, Cyriaque, Théognios et Jean l'Hésychaste<sup>5</sup>: la plus ancienne est certainement celle de St. Sabbas. Envers l'empereur, Cyrille professe tout le respect dû au maître;

<sup>1</sup> Karl Müller, *Fragmenta historicorum graecorum*, IV.

<sup>2</sup> D. Serruys, dans la „Byz. Zeitschrift“, XVI, pp. 1-51.

<sup>3</sup> Cotelierius, *Ecclesiae graecae monumenta*, Paris, c. 1677 et suiv.; Krumbacher, dans les *Mémoires de l'Académie de Munich*, 1892; Usener, *Der heilige Theodosios*, Leipzig 1890; Grégoire, dans la „Revue de l'Instruction Publique en Belgique“, XLIX (1907), pp. 281-296 (St. Abraamios); le même, dans la „Byz. Zeitschrift“, XIII, p. 114 et suiv. Cf. Fr. Dickamp, *Hippolytos von Theben*, Münster i. W., 1898; Baynes, *History*, p. 34 (*Vie de St. Théodore le Sycéote*).

<sup>4</sup> Spanuth, *Zacharias Rhetor, Das Leben des Severus von Antiochien*; L. Petit, dans la „Byz. Zeitschrift“, IX, pp. 527-530.

<sup>5</sup> Éd. Migne, *Patr. Gr.*, LXXXVI.—Voy. le beau travail, si libre de pensée, du Père Delahaye, *Les légendes hagiographiques*, dans la „Revue des questions historiques“, XXXVII (1903), pp. 56-122 (aussi extrait). Cf. Grégoire, *La Vie de Porphyre, évêque de Gaza, est-elle authentique?*, dans la „Revue de l'Université de Bruxelles“, XXXV (1929-30).

ce moine formé au couvent palestinien de St. Sabbas, touche plus d'une fois à l'activité du Souverain. Il est bien possible que cette source eût été employée par le faux Procope dans son Histoire Secrète, avec laquelle on a constaté dans l'oeuvre de Cyrille des similitudes frappantes<sup>1</sup>. Ce dernier juge au fond Justinien et Théodora d'après leur attitude envers l'orthodoxie immuable, et c'est pour cela que Dieu interdira à l'impératrice encline aux divergences du dogme d'avoir l'enfant qu'elle a tant désiré<sup>2</sup>.

Ces Vies de Saints étaient rédigées depuis longtemps sous la nécessité de contribuer à l'office du Saint, d'après des modèles sans doute orientaux et dans un style de folklore. Dans la littérature classique, on ne trouvait rien de semblable, aucun motif à imiter ou à développer, dans l'architecture et dans le style. Parfois il y avait bien peu à dire et, pour avoir quelque chose, partant de miracles racontés à part, on mêla plus tard, non seulement les époques, mais les personnes elles-mêmes. La biographie d'un saint comme Nicolas, qui peut-être dès lors était populaire, présente très peu d'éléments de narration: enfance miraculeuse, voyage à Jérusalem, présentation devant Constantin, miracle des marins menacés par la tempête, intervention pour sauver les trois „stratélates“, charité envers les trois filles manquant de dot et dont, d'après l'avis paternel même, il faut redresser d'une autre façon la fortune. Un vague lyrisme de style, une énumération toujours ouverte pour de nouvelles révélations, des miracles après décès complètent un texte qu'on entend dans l'église, le jour de la fête du saint, mais qu'on peut lire aussi chez soi. Le roman du christianisme avait paru<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> La Vie a été publiée par Cotelerius, *Ecclesiae graecae monumenta*, III, p. 220 et suiv. Cf. Bellomo, *Agapeto*, pp. 93-95.

<sup>2</sup> Sur un Théodore de Scythopolis, contemporain, Migne, *Patr. Gr.*, LXXXVII<sup>2</sup>, c. 231 et suiv.

<sup>3</sup> Voy. Gustav Apich, *Hagios Nikolaos, der heilige Nikolaos in der griechischen Kirche*, 2 vol., Leipzig 1913, 1917.

Ce genre littéraire sera continué pendant des siècles, et des empereurs comme Léon-le-Sage y fourniront leur part.

D'autres ouvrages donnent des règles de vie pour ces solitaires qui ont tout accaparé de la vie morale du vaste Empire. Nous toucherons plus tard à ce Sinaïte Jean dit „Klimax“, celui qui, dans cette „échelle“ des degrés qu'il faut franchir pour arriver à la perfection, autant qu'elle est départie à la faiblesse humaine, écrivit avant 600 un ouvrage qui deviendra classique dans les couvents de l'orthodoxie de toutes les langues. Rarement quelqu'un se trouve-t-il pour s'approcher, sur les traces des grands prédécesseurs par lesquels s'était élaborée la théologie chrétienne, des arcanes de la foi, comme Maxime le Confesseur, qui, dans son exil en Caucase, fut la victime des rancunes de l'empereur Constant<sup>1</sup>.

On essayait un peu timidement des théories sur le gouvernement. L'opinion que l'ouvrage du diacre Agapet, la *Υχέδη βασιλική*, a été destinée à corriger un peu les mœurs, critiquables vers la fin, de Justinien lui-même, ne me paraît pas pouvoir résister à une analyse psychologique. Croit-on vraiment que le „très-divin et-très pieux empereur“<sup>2</sup> eût senti le besoin d'être redressé par un humble clerc et que, si un tel l'avait osé, son geste aurait pu être toléré? Cependant on est allé jusqu'à chercher la biographie du prétendu conseiller moral du basileus. Des manuscrits d'une époque très tardive montrent bien qu'un rhéteur et moraliste des siècles suivants avait eu l'idée d'exploiter le grand nom du conquérant et du législateur<sup>3</sup>. Les ressemblances avec Pro-

<sup>1</sup> D'autres écrivains de couvent palestiniens, Dorothee, Antioche de Médoraga, Migne, *Patr. Gr.*, LXXXVIII.

<sup>2</sup> C'est le titre que lui donne l'opuscule; Migne, *Patr. Gr.*, LXXXVI.

<sup>3</sup> Aussi dans Gottlob Bauer, *Comparantur inter se Graeci de regentium hominum virtutibus amatores*, Marbourg 1889; Praechter, dans la „Byz. Zeitschrift“, II, p. 444 et suiv. (Agapet et „Barlaam et Joasaph“); Antoine Bellomo, *Agapeto diacono e la sua Scheda Regia*, Bari 1906; Praechter,



cope et avec Cyrille de Skythopolis s'expliquent facilement par l'emploi même de ces prédécesseurs.

On pourrait mettre ces recommandations en rapport avec les „didascalies“ de St. Dorothée, qui sont cependant bien du VI<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>, et avec un premier essai de politique byzantine de la même époque<sup>2</sup>.

A cette époque on peut dire que la poésie religieuse est morte. Seul André le Damascène, devenu chef de l'Église de Crète, a-t-il ajouté aux hymnes du service divin en Orient.

En fait de poésie officielle, elle n'était qu'une oeuvre de patience et de science en même temps.

On se bornait à jouer de tous les rythmes anciens pour les cérémonies officielles, pour les descriptions d'objets d'art ou pour les accidents touchant ce même milieu, comme l'effondrement de la création architecturale de Justinien, le contemporain étant représenté par toute la gamme des exclamations de douleur, du *δαβαί* au *παπαί*<sup>3</sup>. Agathias cite<sup>4</sup> pour l'église de Sainte Sophie les oeuvres de Paul le Silencieux, l'officier qui surveillait le *silentium conventus*. Il doit se chercher pour obéir à un ordre du maître des ressources poétiques, ignorées jusque là, qui consistent surtout dans l'i-

dans la „Byz. Zeitschrift“, XVII, pp. 152-160; Vaillé, dans les „Échos d'Orient“, X (1907), p. 173 et suiv.; Valdenberg, dans la „Byz. Zeitschrift“, XXX, p. 95, et suiv., et dans le „Viz. Vremennik“, XXIV, p. 27 et suiv. Voy. aussi, l'opinion, tout aussi affirmative, de Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 456-457.

<sup>1</sup> Διδασκαλία ψυχοφελής. Voy. „Échos d'Orient“, IV, p. 359 et suiv.

<sup>2</sup> Περὶ πολιτικῆς ἐπιστήμης, dans Mai, *Scriptorum veterum nova collectio*, II. Un travail de M. Valdenberg sur ce sujet, „Byz.-neugr. Jahrbücher“, VIII, p. 402. Aussi le Περὶ ἐκκλησίας, publié par G. Vitelli, dans les „Studi italiani di filologia classica“, I (1893), pp. 380-383. Pour les *scriptores minores* dans le domaine de la théologie, Pargoire, *L'Église byzantine*, *passim*.

<sup>3</sup> Kasimir Kumaniecki, *Eine unbekannte Monodie auf den Einsturz der Hagia Sophia im Jahre 558*, dans la „Byz. Zeitschrift“, XXX, p. 35 et suiv.; A. Veniero, *Paolo Silenziario*, Catania 1916. Cf. aussi Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 726.

<sup>4</sup> Pp. 296-297.

nitiation par l'école au répertoire archéologique. Il se borne à détailler son sujet sans y mêler autre chose que le vague rappel d'une conspiration que Justinien venait d'écraser.

Après Justinien Georges de Pisidie, auteur d'un „Hexaméron“, dirigé contre l'hérésiarque Sévère, dépassera les autres par une oeuvre qui a son importance historique. Et surtout il faut s'arrêter sur le poème, d'une si belle allure, de Corippus, cependant un Grec, qui célèbre les vertus et les bienfaits de Justin II. C'est une résurrection inattendue et brillante du poème latin<sup>1</sup>. On y trouve des qualités qui tiennent à la vraie poésie : description du palais de Constantinople, de l'aspect de la nature environnante, des voisins et ennemis de l'Empire, de Justinien tout blanc, gisant en vêtement de pourpre, l'histoire de ses exploits, étant brodée sur la robe de la nouvelle impératrice, Sophie. On voit Justin se présenter au cirque des quatre couleurs, „comme les quatre chevaux du soleil“, où il est reçu aux cris de „tu vincas, Justine“, et il répond avec des souhaits de santé : *bene vivite cives*, ou, au moment où on pose la couronne sur son front, ceux de *feliciter accipe*, visitant ensuite le Sénat, retournant à l'hippodrome pour recevoir des placets et décider la délivrance des prisonniers et le paiement des dettes du peuple sur le compte du Trésor. Puis l'enterrement pompeux de l'empereur mort, avec des vierges qui chantent et des pleureuses, la réception, dans la salle, présentée fidèlement, des hauts dignitaires, la *schola palatii*, les *decani*, les *cursores*, les *in rebus agentes*, les „tribuns du palais“, le *numerus* des „protecteurs“, le groupe des envoyés vantards du khagan des Avars et enfin — car le récit est interrompu — la séance olesnnelle du Sénat.

Il y a, pour la même époque, la géographie officielle, telle que nous la donne, avant 535, Hiéroclès, dans son „Synek-

<sup>1</sup> Fl. Cresconius Corippus, poeta africanus, De laudibus Justini Augusti minoris, Rome 1777.

dème<sup>1</sup>, avant ce Georges de Chypre (entre 591 et 600)<sup>2</sup>, dont il sera parlé plus tard. Même la poésie géographique, telle que la donna Jean de Gaza sur la carte du monde<sup>3</sup>. Il découvre les quatre points cardinaux dans les quatre bras de la croix et mêle les anges à l'aspect de la terre. Mais chez cet auteur d'épigrammes, qui est capable de donner de beaux vers, il y a, lorsqu'il veut décrire les forces de la nature travaillant à créer le kosmos, quelque chose de l'enthousiasme philosophique de Lucrèce.

Mais, à côté, un marchand. Cosmas, qui, employant une argumentation théologique de nature à fatiguer aujourd'hui, mais capable de charmer ses contemporains, veut montrer surtout que la terre est quand même quadrangulaire, vient raconter, dans sa „Cosmographie“, ce qu'il a vu ou ce que lui ont dit des camarades, comme Sopratos, dans les régions, si éloignées, mais cependant ordinairement ouvertes au commerce de Byzance, qui sont l'Inde, avec la région de Sind et Malé-Malabar, ses deux mille éléphants qu'on force à s'entre-combattre<sup>4</sup>, l'île de Taprobane ou Siédéliba, où se rencontrent les représentants de tout le commerce de l'Orient et où l'Empire aurait, mais à une époque plus éloignée, gagné la victoire sur la Perse par la seule présentation de son beau besant d'or en regard du miliarésion d'argent du basileus iranien, la côte de l'Afrique orientale, avec l'Égypte et le vieux canal de Ramsès refait par les Arabes, le Mont Sinaï aux inscriptions juives sur les rochers, les girafes et les rhinocéros, les oiseaux rares, aux noms étranges. Il a été envoyé lui-même, sous Justin, à

<sup>1</sup> Éd. Bonn (avec le Porphyrogennète, III); Migne, CXIII ou éd. G. Parthey, Berlin 1866; August Burckhardt, *Hieraclis Synecdemus*, Leipzig 1893. Cf. aussi Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 417-418.

<sup>2</sup> Éd. Gelzer. Cf. Bury, extrait de l'„English Historical Review“.

<sup>3</sup> *Johannes von Gaza und Paulus Silentarius, Kunstbeschreibungen justinianischer Zeit, erklärt von Paul Friedlaender*, Leipzig 1912; Gerhard Kramer, *De Fabula mundi a Joanne Gazaeo descripta*, Halle 1920.

<sup>4</sup> Sur le „bois indien“, Vie de St. Siméon, Migne, *Patr. Gr.*, c. 3188.

Adoulis, où il recueille une inscription <sup>1</sup>, et a fait lui-même le commerce à Axoum <sup>2</sup>.

Du reste, Cosmas n'écrit pas pour raconter ses voyages: leur mention et aussi l'emploi de sources écrites, comme Éphore, sert seulement pour étayer ses considérations cosmographiques influencées par les Saintes Écritures. Mais c'est par ces excursions que nous arrivons à connaître, pour l'époque de Justin, l'état du royaume des Axoumites sous le roi Elesbaan <sup>3</sup>. Ce qui ne l'empêche pas d'être un observateur attentif des phénomènes de la nature: ainsi il mesurera l'ombre humaine à Axoum aussi bien qu'à Alexandrie <sup>4</sup>, et il consulte des spécialistes en fait d'éclipses <sup>5</sup>. Les notes de zoologie qu'il donne montrent aussi son sens scientifique, et il est fier d'avoir mangé du „porc-cerf“, de même que du phoque, du dauphin et de la tortue <sup>6</sup>.

Un sens national grec ne manque pas à l'„Indien“ et il aime dire que dans telle île soumise jadis par les guerriers d'Alexandre il y a encore des habitants qui parlent le grec <sup>7</sup>.

Philopone a pu se moquer des théories sur la création émises par Cosmas: celui-ci n'en avait pas moins donné, avec une source de premier ordre pour le géographe et l'historien, un des meilleurs livres de lecture pour l'esprit aventureux des masses <sup>8</sup>.

<sup>1</sup> Migne, *Patr. Gr.*, CXVI, c. 101.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*, c. 101.

<sup>4</sup> *Ibid.*, c. 321.

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> *Ibid.*, c. 441 et suiv. C'est en rapport avec ces affirmations qu'il décrit l'île de Taprobane (c. 445 et suiv.). Mais sur les éléphants il cite aussi des témoignages étrangers; *ibid.*, c. 449. Il connaît aussi Bérose; *ibid.*, c. 451.

<sup>7</sup> *Ibid.*, c. 169. — Il connaît aussi les chemins de Palestine, *ibid.* c. 197 et suiv.

<sup>8</sup> Éd. Montfaucon, *Collectio nova patrum*, II; Migne, *Patr. Gr.*, LXXXVIII; Winstedt, Cambridge 1909. Cf. Gelzer, dans le „*Jahrbuch für protestantische Theologie*“, 1883, p. 105 et suiv.; E. Warminster, *The commerce between*

Jean Philopone, c'est-à-dire „le studieux“, „le zélote“<sup>1</sup>, originaire d'Alexandrie<sup>2</sup>, s'occupe, non pas de ces détails dont est émaillée l'exposition du Marc Paul byzantin, qui l'intéresse, nous l'avons dit, seulement pour ses théories erronnées sur la forme de la terre, mais les plus hauts problèmes du kosmos. Il a écrit sur la „formation“ et sur l'„éternité“ du monde, sans compter un petit écrit sur les Pâques<sup>3</sup>. Justinien jeune reçut la dédicace de l'une de ses oeuvres, le patriarche Serge celle d'une autre. Les Saintes Écritures et les théologiens se mêlent aux souvenirs de l'antiquité dans les travaux lourds et assez confus de ce fervent platonicien<sup>4</sup>.

Un contemporain de Justinien fut aussi ce Jean Laurent Lydos, le Lydien, qui présenta, dans un traité latin souvent

*the Roman Empire and India*, Cambridge 1928; Sidéropoulos, *Symbolarum criticarum geographiam byzantinam spectantium partes duae*; Strzygowski, *Der Bilderkreis des griechischen Physiologus, des Kosmas Indikopleustes und Oktateuch*, Leipzig 1899; S. O. Winstedt, *The Christian topography of Cosmas Indikopleustes*, Cambridge 1909; J. W. Mac Grindle, *Cosmas Indicopleustes*, Londres 1897; W. Schonack, *Aus Kosmas Indikopleustes in einer griechischen Handschrift*, dans la „Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie“, LIV (1912), pp. 97-100; Réadine, dans le „Viz. Vremennik“, XI, p. 541 et suiv.; XII, p. 112 et suiv. Cf. K. D. Hüllmann, *Geschichte des byzantinischen Handels bis zum Ende der Kreuzzüge*, Francfort s. Oder, 1808, et Albert Herrmann, dans la revue „Weltverkehr und Weltwirtschaft“, mars 1912. — Sur les Himiarites aussi Migne, *Patr. Gr.*, LXXXVII<sup>2</sup>, c. 567 et suiv.

<sup>1</sup> Voy. là-dessus „Échos d'Orient“, VI, p. 87; VII, p. 341 et suiv.

<sup>2</sup> Cf. aussi Migne, *Patr. Gr.*, LXXXVII<sup>2</sup>, c. 61.

<sup>3</sup> *Joannis Philoponi de aedificio mundi libri VI, recensuit Gualterus Reichardt*, Leipzig 1898; *De aeternitate mundi contra Proclum, recensuit Hugo Rabe*, Leipzig 1899; *De Paschate, recensuit Carolus Walter*, Leipzig 1899. Cf. Gudeman, dans la „Realencykl. des klassischen Altertums“, éd. Kröll et Kurt Wille; Vaillé, dans les „Échos d'Orient“, III, pp. 252-253; XVI, p. 277 et suiv.; *Byz.-neugr. Jahrbücher*, 1932, p. 104 et suiv. Voy., en général, Ludwig Stein, *Die Continuität der griechischen Philosophie in der Gedankenwelt der Byzantiner*, dans l'„Archiv für Geschichte der Philosophie“, IX (1895), pp. 225-226.

<sup>4</sup> Voy., sur Platon à Byzance, Darkó, dans la „Byz. Zeitschrift“, XXX, p. 13 et suiv. Sur la *κρηξ φιλοσοφία* sous Justinien, Grégoire, *Inscriptions*, I, p. 90, no. 255.

copié, les „miracles“ dont il avait trouvé la trace<sup>1</sup> et rédigea une autre compilation sur les mois<sup>2</sup>. Il s'intéressa aussi à l'organisation des magistratures.

Les trois ouvrages de Lydus paraissent avoir été destinés à l'enseignement. Il ne fait que reproduire sur ce qui tient aux mois, aux éléments de la superstition courante et à l'ordre des magistratures les données de la science commune. Mais, au bout de la définition des dignités de l'Empire (le livre fut écrit à partir de 554), il présente toute une série de récits et de considérations qui finissent par aboutir à la glorification de Justinien, restituteur des anciennes frontières et ambitieux de les étendre plus loin. Il parle donc des deux mois qui suffirent pour la réduction des Vandales, des campagnes contre les „Gètes“ qui sont les Ostrogoths, de la défaite du „tyran Bittigès“ — et il conserva à Rome ce qui „était de Rome“, τῆ δὲ Ῥώμῃ τῆς Ῥώμης ἀπέσωσεν. Il était sur le point d'attaquer les Siscambres, qu'on appelle aussi Francs, lorsque la frontière perse demanda les efforts des Impériaux. Mais l'auteur, esprit critique, s'étendra longuement sur les méfaits de la direction des finances sous Jean le Cappadocien : c'est tout un petit pamphlet au bout d'un ouvrage de compilation, et on se demande s'il n'y a pas quelque chose d'intercalé. Du reste, Justinien aurait demandé à cet ancien officier, après qu'il eût quitté l'armée, d'écrire l'histoire de la guerre de Perse<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> *Johannis Laurentii Lydi liber de ostentis et Calendario graeco*, éd. Wachsmuth, Leipzig 1897.

<sup>2</sup> *Johannis Laurentii Lydi liber de mensibus*, éd. R. Wünsch, Leipzig 1898.

<sup>3</sup> *Johannis Lydi de magistratibus populi romani libri tres*, éd. Ricardus Wulsch, Leipzig 1903. Cf. Richard Schöne, dans la „Festschrift“ Hirschfeld, pp. 327-329; „Byz. Zeitschrift“, V, p. 410 et suiv.; VIII, p. 493 et suiv.; X, pp. 453-454 (Papadopoulos Kérameus); Cumont, *Lydus et Anastase le Sinaïte*, *ibid.*, XIII, p. 30 et suiv.; „Viz. Vremennik“, p. 174 et suiv.

<sup>4</sup> Erich Martin, *ouvr. cité*, pp. 153-154.

Un anonyme écrivit vers la même époque son „Épître sur le ciel et l'enfer“<sup>1</sup>. Un ouvrage de tendances chrétiennes sur l'astrologie, qui pouvait devenir tolérée de cette façon, le dialogue *Hermippos*, appartient à la même catégorie d'écrits<sup>2</sup>.

Une littérature pratique existait à côté, comme dans l'ancienne Rome: Le „scholastique“ Cassianus Bassus, si Romain de nom, se rappelait Caton l'Ancien et Virgile lorsqu'il composait, surtout d'après Anatolius de Béryte et Didyme, ses *Georgica* au VI-e siècle<sup>3</sup>. L'ouvrage fut si prisé qu'on en donna une traduction syrienne.

Dans les actes des théologiens — et qui ne l'était pas un peu à Byzance? — on suivait avec attention toute une activité ardente de discussions sur le dogme, jusqu'à ce qu'il parut être précisé, et même — pour ne pas dire: surtout — après<sup>4</sup>. Les plus grands écrivains orthodoxes de l'époque furent Saint Maxime le Confesseur (580-662)<sup>5</sup>, un ancien proto-secrétaire impérial, puis abbé de Chrysopolis, futur adversaire de l'„Ecthèse“ d'Héraclius, qui fut aussi un hymnographe, devant finir en exilé dans la Lazique, et Léonce de Byzance<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> L. Rademacher, *Anonymi byzantini de caelo et infernis epistula*.

<sup>2</sup> Éd. Bloch, Copenhague, 1830; Kroll et Viereck, *Anonymi christiani Hermippos, de astrologia dialogus*, Leipzig 1895. Cf. Dräseke, dans la „Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie“, XLII (1900), pp. 613-625, et Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 627.

<sup>3</sup> Éd. plus récente Henr. Beckh, Leipzig 1895. Une traduction arménienne, C. Brockelmann, dans la „Byz. Zeitschrift“, V, p. 385 et suiv.

<sup>4</sup> Voy. Aurelio Palmieri, *I caratteri generali della teologia bizantina*, dans les „Studi religiosi“ de Florence, 1902<sup>2</sup>, pp. 115-136; IV, pp. 333-352.

<sup>5</sup> Migne, *Patr. Gr.*, XCI; H. Straubinger, *Die Christologie des Hl. Maximus-Confessor*, Bonn 1906; S. L. Épifanovitch, *Saint Maxime le confesseur et la théologie byzantine* (en russe), Kiev 1915; „Échos d'Orient“, XIII, p. 149 et suiv.; „Revue d'ascétique et de mystique“, avril-juillet 1930; Raffaele Cantarello, *S. Massimo Confessore, la mistagogia et altri scritti*, Rome 1931.

<sup>6</sup> Wilhelm Rügamer, *Leontius von Byzanz, aus dem Zeitalter Justinians*, Würzburg 1834; A. Casamassa, *Tre libri di Leonzio Bizantino contro i Nestoriani e i Monofisiti*, dans le „Bessarione“, 1921; Fr. Loofs, *Leontius von*

Anastase de Sināi, dans son Manuel contre les acéphales (VI<sup>e</sup> siècle), présentera son expérience en Syrie et en Égypte<sup>1</sup>. Sa violence contre Sévère, attaqué aussi par Léonce de Byzance, dans ses „Chapitres“<sup>2</sup>, a des accents de conviction personnelle : il le prend à partie comme un avocat le défenseur du point de vue opposé. Pendant longtemps on n'aura plus un plaidoyer aussi animé. Ce patriarche d'Antioché a toute l'énergie des siens prêts aux querelles et prompts aux massacres. Il montre les batailles qu'il a livrées dans des assemblées ecclésiastiques où il lui arriva de „toucher“ la barbe de ses adversaires. André, archevêque de Césarée, se dresse à côté de ce polémiste comme auteur de commentaires sur l'Apocalypse<sup>3</sup>.

Moins savant, le Syrien Isaac gagnera pour ses recommandations morales, comme dans le traité sur le mépris du monde, un public de moines qui se renouvellera sans cesse<sup>4</sup>. Nous avons déjà mentionné ce si populaire Jean (n. vers 525), auteur d'un „klimax“, d'une „échelle“ de la perfection, dont le titre reste attaché à son nom<sup>5</sup> : elle est remplie, du reste, de souvenirs et de récits qui en rendent la lecture plus agréable.

Mais le commun des simples lettrés préférerait à ces études ardues la naïveté de l'idylle du désert, avec ses saints cénobites qui se font servir même par les lions fidèles et soumis, presque pieux, telle que l'a mise par écrit l'âme simple de ce simple Syrien, voyageur en Égypte, sinon à Rome, Jean

*Byzanz und die gleichnamigen Schriftsteller der griechischen Kirche*, Leipzig 1887 ; J.-P. Junglas, *Leontius von Byzanz, Studien zu seinen Schriften*, Paderborn 1908. Le Père Salaville cite des Asiatiques contemporains, comme Éphrem d'Antioche, Héraclien de Chalcédoine, Virgile de Thapsa, Pamphile de Jérusalem et un Jean le Grammairien sans indication d'origine ; „Échos d'Orient“, XII, p. 380.

<sup>1</sup> Migne, *Patr. Gr.*, LXXXIX.

<sup>2</sup> *Ibid.*, LXXXVI, LXXXVII<sup>2</sup>, c. 1193 et suiv.

<sup>3</sup> *Ibid.*, CVI, c. 216 et suiv.

<sup>4</sup> *Ibid.*, LXXXVII<sup>2</sup>, c. 811 et suiv.

<sup>5</sup> *Ibid.*, LXXXVIII. Cf. Krumbacher, *Byz. Litt.* p. 143 et suiv.



Moschos, dans son „Pré spirituel“, le *Leimon*, au commencement du VII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>.

La littérature des humbles, que ne dédaignaient pas toujours, la lisant à côté des oeuvres patiemment fabriquées, ceux même qui avaient fait des études, ne se bornait pas à ce qui sentait le cloître et la caverne de l'hermite.

En rapport direct avec l'antiquité, qui pour eux n'était pas morte, dans un autre sens que pour les lettrés archaisants, on avait rédigé une histoire fantastique de la guerre de Troie, par les écrivains populaires qu'on appelait Dares et Dictys de Crète: ainsi naquit dans cet Orient byzantin un récit des luttes et des souffrances du bon Priam et de son vaillant fils, qui passa en Occident pour y charmer des générations entières<sup>2</sup>. A côté, le faux Callisthène mettait le souvenir d'Alexandre en rapport avec toutes les fables, lentement transmises vers l'Orient, de cette Asie qu'il avait conquise de quelques coups de son épée héroïque<sup>3</sup>. Des descriptions

<sup>1</sup> Hesseling, *Bloemlezing uit het Pratum Spirituale van Johannes Moschus*, Utrecht, 1916; Iorga, *Cărți reprezentative*, I; Vaillé, dans les „Échos d'Orient“, V, pp. 107-116.

<sup>2</sup> Wilhelm Greif, *Neue Untersuchungen zur Dictys- und Daresfrage*, I, *Dictys Cretensis bei den Byzantinern*, Berlin 1900 (cf. du même, *Die mittelalterlichen Bearbeitungen der Trojasage*, Marbourg 1886; J. Fürst, dans le „Philologus“, LXI (1902); Nathan Edw. Griffin, *Dares and Dictys*, Baltimore 1907; Otmar Schissel von Fleschenberg, *Dares-Studien*, Halle a. S., 1908; M. Ihm, *Der griechische und lateinische Dictys*, dans l'„Hermes“, XLIV (1909), p. 1-22; Patzig, dans la „Byz. Zeitschrift“, I, p. 131 et suiv.; le même, *ibid.*, XII, p. 231 et suiv.; le même, *ibid.*, XVII, pp. 382 et suiv., 489-493; le même, *ibid.*, XX, pp. 229-239; le même, XXX, p. 1 et suiv.; Schissel v. Fleschenberg, dans la „Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien“, VIII-IX (1910); Noack, dans le „Philologus“, Supplément, VI<sup>2</sup> (1892); J. Fürst, *ibid.*, LX (1900), pp. 228-260, 330-359.

<sup>3</sup> Ad. Ansfeld, *Zu Pseudokallisthenes und Julius Valerius*, dans le „Rheinisches Museum“, LII (1897); Gley, dans le „Philologus“, LVI (1897), p. 244 et suiv.; H. Christensen, *Zu Pseudokallisthenes*, dans le „Rheinisches Museum“, LIV (1899), pp. 135-143; Istrine, dans le „Viz. Vremennik“, VI, pp. 97-130. Cf. sur l'Alexandrie arménienne et russe „Byz. Zeitschrift“,

phantastiques à tendances morales et des histoires populaires sur les animaux, les poissons, les oiseaux, les végétaux, devenus parfois plus tard auteurs de drames comme ceux des humains, venaient de l'Orient, surtout d'Alexandrie, peut-être d'Antioche aussi, dès les premiers siècles de l'ère chrétienne : le „Physiologue“<sup>1</sup>, l'„Opsarologue“<sup>2</sup>, le „Poulologue“<sup>3</sup>, l'„Ornéosophion“, le „Poricologue“<sup>4</sup>. Et puis l'histoire égyptienne d'Ésope<sup>5</sup> et les recueils de proverbes, dans lesquels se conservent les restes d'une littérature poétique et morale disparue<sup>6</sup>.

VII, p. 461. Pour l'Alexandrie égyptienne von Lemm, *Der Alexanderroman bei den Kopten*, Pétersbourg 1903.

<sup>1</sup> Lemchert, *Geschichte des Physiologus*, 1889; Goldstaub, dans les „Mélanges“ Tobler, Halle 1895; Zuretti, dans les „Studi italiani di filologia classica“, 1847, pp. 113-218; E. Peters, *Der griechische Physiologus und seine orientalische Übersetzungen*, Berlin 1898; Mann, dans la revue „Anglia, Beiblatt“, 1899, pp. 274-287; Max Goldstaub, dans le „Philologus“, Supplément, VIII (1901), pp. 393-404; le même, dans la „Byz. Zeitschrift“, VIII, p. 510 et suiv.; *ibid.*, p. 170 et suiv.; „Archiv für slavische Philologie“, XVII; Delatte, *Anecdota atheniensia*, p. 358 et suiv. — Le Physiologue en prose, Puntoni, dans les „Studi italiani di filologia classica“, III (1894), pp. 169-191. Pour le ms. illustré de l'Ambrosiana, „Byz.-neugr. Jahrbücher“, II, p. 428 et suiv.

<sup>2</sup> Krumbacher, *Das mittelgriechische Fischbuch*, dans les „Mémoires“ de l'Académie de Munich. 1903; pp. 345-380. *Byz. Zeitschrift*, XIV, pp. 314-315; „Viz. Vremennik“, X, p. 603 et suiv.; les observations de M. Gaster sur la forme slave, dans la „Byz. Zeitschrift“, XIII, pp. 230-231.

<sup>3</sup> Bées, dans la revue 'Ο Νουμάς, 1906, pp. 209-216. Pour cet opuscule et le suivant, Hesseling, dans le „Byzantion“, I, p. 305 et suiv. Aussi „Syllogue“ de Constantinople, XVI (section archéologique), pp. 65-68.

<sup>4</sup> Marc, dans la „Byz. Zeitschrift“, XV, pp. 139-140. Cf. pour l'Ornithologue, Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 817 et suiv., 849.

<sup>5</sup> P. Marc, dans la „Byz. Zeitschrift“, XIX, p. 383 et suiv.; Eichstedt, dans le „Viz. Vremennik“, VIII, p. 115 et suiv.

<sup>6</sup> Sathas, *Bibliotheca graeca medii aevi*, V, pp. 54-63; Krumbacher, *Mittelgriechische Sprichwörter*; Hesseling, dans la *De Gids*, octobre 1902; trad. à Athènes, 1903 (Ἑλληνικαὶ καὶ ἑλλανδικαὶ παροιμίαι). Cf. du même Reineert de Vos en *Griekenland*, dans la „Tweemandelijksch Tijdschrift“, septembre 1899. En général, le même, dans les „Studien zur vergleichenden Litteraturgeschichte“, III (1903), pp. 372-377; Kyriakidès, Ἑλληνικὰ λαογραφία, Athènes 1923.

Des savants comme Suidas, des commentateurs comme Eustathe, des esprits supérieurs comme Photius ne dédaignèrent pas de reprendre et de rajeunir des vieux recueils comme ceux de Phrynichos, de Aétius Dionysius et de Pausanias, en attendant Eudémos et Apostolis, au XV<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>.

Ou n'oubliait pas les contes d'enfants, et le récit sur la souris, avec son imagination rieuse, fait bien partie de cette littérature<sup>2</sup>.

### III.

#### LE MONDE BYZANTIN : VIE DES PROVINCES

Les provinces servent comme auparavant à nourrir la Capitale, à entretenir le faste dominant de la Cour impériale.

L'ancien système romain d'extorsion est pratiqué par les Byzantins de la manière la plus cruelle. Les millions d'habitants qui forment la population de l'Empire, tout en étant citoyens romains, ou ayant tous les droits de le devenir, ne sont comme provinciaux que les „tributaires“ de Constantinople, ses défenseurs et ses martyrs.

L'impôt qu'ils payent est toujours l'ancien<sup>3</sup>. Justinien n'ayant guère innové que par l'introduction de l'„aërikon“<sup>4</sup>. Ces charges sont généralement lourdes, mais on a en échange l'avantage qui résulte naturellement de finances réglées et de la meilleure monnaie du monde après celle de l'ancienne Attique<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Karl Rupprecht Apostolis, *Eudem und Suidas*, extrait du „Philologus“, Suppl. XV<sup>1</sup>, Leipzig 1922.

<sup>2</sup> Konstantin Horna, *Analekten der byzantinischen Literatur*, Rome 1905, pp. 14-16.

<sup>3</sup> Voy. Ostrogorsky, *Die ländliche Steuergemeinde*, dans la „Vierteljahrsschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte“, XX. Cf. Dölger, *Beiträge zur Geschichte der byzantinischen Finanzverwaltung*, dans le „Byzantinisches Archiv“, 1927; Bury, *Imperial administrative system*.

<sup>4</sup> Piganiol, *L'impôt de capitation sous le Bas Empire*, Chambéry 1916. Pour l'„aërikon“, „Byz. Zeitschrift“, XXX, p. 450 et suiv.

<sup>5</sup> Voy. Andréadès, *Le montant du budget de l'Empire byzantin*, Paris 1922; du même, *Les finances byzantines*, dans la „Revue des sciences“, II.

En général, et malgré les abus signalés par l'„Histoire secrète“<sup>1</sup>, il n'y eut pas de mécontentement général contre un régime préférable encore, quand même, à tout autre.

Mais ce qui se passe à Constantinople a très peu d'écho dans les provinces. On y nourrira, comme en Égypte<sup>2</sup>, une profonde vénération pour les empereurs lointains, Justin II, un Flavius Tibère, un „nouveau Constantin“; ce sont, comme nous l'avons déjà remarqué, des „grands bienfaiteurs“, „très philanthropes“, „trismégistes“. A côté de Tibère on n'oubliera pas l'Aelia Anastasia, sa femme. L'ancienne liberté municipale s'y conserve et quelque chose de populaire existe même dans les armées, où, dans les troupes, „justiniennes“ ou autres, il y a une „communauté“, un collège des soldats, avec des primates (πρωτεύοντες) dans les châteaux<sup>3</sup>. Mais des mouvements de révolte, dont l'un est lié au nom de l'usurpateur Achilleus, montrent tout aussi bien une nervosité inquiétante que la persistance d'un paganisme agressif, d'un antisémitisme turbulent chez les gymnasiarques, et les luttes entre des moines,

---

1911; De la monnaie et de la puissance des métaux précieux dans l'Empire byzantin, extrait du „Byzantion“. Cf. son grand ouvrage sur les finances byzantines; Stein, dans la „Byz. Zeitschrift“, XXX, p. 376 et suiv. (Justin II allégea ce fardeau); Gelzer, Kultur, pp. 78-79; Svoronos, dans les „Mélanges“ Hatzidakis.

<sup>1</sup> Bury les recueille dans l'History, 1923, II, p. 348 et suiv.

<sup>2</sup> Cf., en dehors du beau livre de Mlle Germaine Rouillard, Gelzer, Studien zur byzantinischen Verwaltung Aegyptens, Leipzig 1909; Altes und Neues aus der byzantinisch-ägyptischen Verwaltungsmisere, vornehmlich im Zeitalter Justinians, dans l'„Archiv für Papyrusforschung“, V, 1911, pp. 346-377; H. J. Bell, The Byzantine servile state in Egypt, dans le „Journal of Egyptian archaeology“, IV, 1917, p. 86; Wilcken, Zur Geschichte des Usurpators Achilleus, dans les „Comptes-rendus de l'Académie de Berlin“, XXVI, pp. 270-276; Baynes, Alexandria and Constantinople, dans le „Journal of Egyptian archaeology“, XII, 1926, pp. 145-156.

<sup>3</sup> Ὁ κοινὸς τῶν πρωτεύοντων τοῦ ἀριθμοῦ τῶν στρατιωτῶν τοῦ φρουροῦ Ἐλευστίνης; Heisenberg-Wenger, Byzantinische Papyri, p. 42 et ailleurs. Le terme de priores est conservé aussi dans cette Égypte hellénisée (ibid., p. 43), avec celui d'ordinarii et le bene valeas, ibid. Voy. aussi ibid., pp. 47, 52, 134.

comme celle entre les adhérents du patriarche Théodose et ceux de son rival Gaïanos, exilé en Sardaigne<sup>1</sup>. Nous avons déjà dit que les Isauriens formaient une communauté barbare jouissant de privilèges particuliers, l'Empire leur payant une somme importante par an pour s'assurer leurs services. Sous Zénon, l'État paraissait appartenir à ce petit groupe d'hommes hardis; aussi leur massacre après la révolte de Basilisque fut-elle considérée comme un allègement<sup>2</sup>. Ils furent ensuite employés comme maçons jusqu'aux environs d'Antioche<sup>3</sup>.

La Sicile connut un meilleur régime sous le préteur établi par Justinien<sup>4</sup>. En Afrique reconquise, les provinciaux eurent le droit de réclamer pendant cinq ans leurs terres usurpées par les barbares, et l'Église catholique regagna ses biens sur les Ariens<sup>5</sup>. Mais surtout l'Illyrique, qui put se glorifier d'avoir donné à l'Empire des chefs comme Marcien<sup>6</sup>, Anastase, Justin et Justinien, ne fut pas oublié dans les bienfaits.

Il faut distinguer cependant entre citadins et villageois. Les premiers ont une situation de beaucoup supérieure. Ils peuvent, en effet, montrer leur mécontentement par une révolte et les très faibles garnisons qui sont encore entretenues dans les plus grands centres, même à Antioche, la première ville de l'Orient, dont les Perses ne firent qu'une bouchée, même à Andrinople, à Thessalonique, qui fut plusieurs fois pendant le règne en danger de devenir „hunne“ ou slave, ne sont pas en état de rétablir l'ordre.

<sup>1</sup> Cf. Migne, *Patr. Gr.*, CXI, c. 1069; CXXVI, c. 169; Munier, loc. cit., p. 57 et suiv; Delehay, *Passions des martyrs*, p. 161 et suiv.

<sup>2</sup> Evagrius, éd. Migne.

<sup>3</sup> Nicéphore, *Vie de St. Siméon le Jeune*, Migne, *Patr. Gr.*, LXXXVI, c. 3177. Un Isaurien Conon, *ibid.*, c. 3193.

<sup>4</sup> *Novelles*, coll. VIII, tit. IV, III. Cf. Maxime le Confesseur, dans Migne, *Patr. Gr.*, XCI, c. 112 et suiv.

<sup>5</sup> *Ibid.*, coll. IV, tit. XVII, XXX, VIII.

<sup>6</sup> Théodore le Lecteur, *Histoire Ecclésiastique*, dans Migne, *Patr. Gr.*, LXXXVII<sup>2</sup>, c. 165.

On a vu qu'Antioche, „la belle et la très grande“<sup>1</sup>, rieuse, spirituelle, très cultivée, capable d'héroïsme à l'heure du danger, est une vraie république<sup>2</sup>, dont le penchant aux troubles était généralement connu<sup>3</sup>, jusqu'au point que les enfants tuèrent un évêque avec leurs plumes<sup>4</sup>, alors que, à Édesse, à demi-perses de moeurs et d'école, il y a moins de vivacité syro-hellénique<sup>5</sup>. Alexandrie brûle, au cinquième siècle, ses magistrats réfugiés dans le temple de Sérapis, et, ayant perdu pour ce crime ses provisions gratuites, ses bains publics et ses théâtres, demande à l'empereur magnanime de les lui rendre<sup>6</sup>. Le meurtre du patriarche Protérius par les adhérents de Timothée Ailouros montre de quels actes de barbarie était capable cette plèbe effrénée et cynique<sup>7</sup>; le corps du malheureux prélat fut traîné par les rues et jeté aux bêtes.

Jérusalem, déjà un centre de pèlerinage, où on venait aussi à cause des eaux thermales, avait beaucoup gagné par la piété active de l'impératrice Eudocie, qui avait soutenu de son argent les efforts du patriarche Euthyme, donnant à la ville sainte des fondations religieuses, dont l'église de St. Étienne, un hôpital

<sup>1</sup> Ἡ καλὴ καὶ μεγίστη; Basile de Séleucie, dans Migne, *Patr. Gr.*, LXXXV, c. 520.

<sup>2</sup> Voy. Procope, *Bell. pers.*, pp. 87, 186-187; pour l'éd. Haury les passages indiqués dans la table, III, p. 106.

<sup>3</sup> Ἀντιοχεῖς παραχαί; καὶ στάσιον χαίροντες; Théodore le Lecteur, *Hist. Ecclésiastique*, Migne, *Patr. Gr.*, LXXXVII<sup>4</sup>, c. 175. Κλήρος ἀνοπότατος καὶ λαὸς ἀπειθή; καὶ ἐκκλησία ἐβρουπωμένη. Sous Tibère on y brûle des hérétiques, on veut tuer l'évêque, on crie contre l'empereur; Evagrius, V, 18. Sous Maurice on se soulève contre l'évêque Grégoire; *ibid.*, VI, 7. Cf. Evagrius, IV, 4 et suiv.

<sup>4</sup> *Ibid.*, III, 10 (d'après Malalas).

<sup>5</sup> *Ibid.*, c. 185, 209.

<sup>6</sup> *Ibid.*, II, 15. — Sur la situation à Nicée, Nicomédie, Brousse, Johannes Sölch, dans les „Byz.-neugriech. Jahrbücher“, I, p. 263 et suiv.

<sup>7</sup> Voy. Evagrius, II, 8 (c'est un peuple μέλιστα ἀφανής καὶ σύγκλυτος), Théodore le Lecteur, *Hist. Ecclésiastique*, dans Migne, *Patr. Gr.*, LXXXVI<sup>2</sup>; c. 169, 265 et suiv.; Zacharie de Mitylène, *ibid.*, LXXXV, c. 1151. Justinien y fit réparer l'aqueduc; Malalas, p. 445.

et un palais<sup>1</sup>. Une autre Eudocie, femme de Genséric<sup>2</sup>, vint y mourir, et parmi les bienfaitrices de Jérusalem on compte une troisième femme, conduite par l'exemple de la compagne de St. Jérôme: elle portait le nom thrace de Bessa.

Cependant ici encore il y eut des troubles, provoqués d'abord par la querelle entre les patriarches Théodore et Juvénal. Les moines étaient tout aussi peu disciplinés qu'à Alexandrie; des Samaritains rôdaient dans les campagnes. Bientôt le schisme byzantin fit de Saint Sabbas un adversaire de l'empereur Anastase, et la rébellion de Sévère contre le dogme officiel le mit devant le chef redouté des acéphales. Justinien fit lui aussi des dons à Jérusalem que venaient de menacer lesdits Samaritains avec leur „empereur“ Julien<sup>3</sup>. Il est question en ce moment de l'action des origénistes, combattus par Cyrille de Scythopolis, de l'influence des „moines thraces des bords du Jourdain, hommes rudes et fidèles“<sup>4</sup>.

Le long de la frontière perse il y a des centres importants, malgré la menace continuelle du danger; un commerce intense les entretient<sup>5</sup>. Mais il est vrai que l'offensive de Chosroès fait fuir devant elle les gens de Nicopolis, de Néocésarée, de Komanai, de Zala<sup>6</sup>.

Souvent dans ces villes le fonctionnaire qui représente le

<sup>1</sup> Voy. Evagrius, I, 21.

<sup>2</sup> Aussi Vie de Daniel le Stylite, Migne, *Patr. Gr.*, CXVI, c. 996; cf. éd. Delehaye, *Les saints stylites*, pp. 33, 97, 121.

<sup>3</sup> Voy. aussi la Vie de St. Sabbas par Cyrille de Scythopolis; *Acta Sanctorum*, 5 décembre.

<sup>4</sup> Les détails sont présentés dans le beau livre de Couret, *La Palestine sous les empereurs grecs, 326-636*, Grenoble 1869.

<sup>5</sup> Sur le vin en poudre d'Amida, Zacharie de Mitylène, loc. cit., c. 1159. Prise de la ville par les Perses, *ibid.*, c. 1155 et suiv. Le même sur la création de Dara (Anastasiopolis), *ibid.*, c. 1162; Malalas, pp. 399, 453. Martyropolis, réparée par Justinien, devient Justinianopolis; *ibid.*, p. 427. Cf. *ibid.*, p. 468 et suiv. Anasartha est Théodosias, Suse Justinianopolis elle aussi; *ibid.*, p. 444.

<sup>6</sup> Vie du patriarche Eutyche, Migne, *Patr. Gr.*, LXXXVI, c. 2344.

maitre n'ose presque plus agir, et dans les moments difficiles c'est toujours l'évêque, un prêtre, quelque saint ascète qui porte la parole et implore la pitié de l'étranger, et même celle des soldats en révolte. Comme il est notoire que l'Empire ne peut plus défendre ses sujets, abandonnés à la protection des murs de leurs villes, ou de quelque troupe militaire de passage, le gouvernement serait très mal venu à vouloir commander.

Écoles de grammatistes où accourent aussi les enfants des barbares voisins; jeux du Cirque, comédies des mimes, attroupements autour des libelles affichés, querelles des jeunes gens du *démos*, processions et prêches de l'Église, arrivée de caravanes, durs labeurs des pauvres gens de métiers, petites intrigues politiques, commentaires sur les faits divers et les miracles, voilà les scènes journalières de la vie dans une cité de province.

Si dans les villes les associations des artisans sont encore une force respectable et respectée<sup>1</sup>, dans les campagnes il n'y a que des γεωργοί, „agriculteurs“, à la merci des δυναταί, des „puissants“<sup>2</sup>. Devant ces derniers plie toujours l'autorité publique. Ils possèdent beaucoup de terres, mais encore, dans certaines conditions plus ou moins légalement, beaucoup d'habitants de ces terres; ils ont cependant la charge de payer à l'Empire l'impôt personnel de „leurs“ paysans<sup>3</sup>. Quelques-uns se rendent redoutables<sup>4</sup> en entretenant une petite armée d'esclaves, d'Isauriens et de *buccellarii*. Le rôle du petit propriétaire romain, principale force de l'État, a depuis longtemps disparu. Ainsi sous Justinien l'Empire cherchait des travailleurs pour des terres qu'une population envahie souvent par les barbares abandonnait: c'est l'origine

<sup>1</sup> Albert Stöckle, *Spätromische und byzantinische Zünfte*, dans le „Beihelt“ de la „Klio“, 9, Leipzig 1911; Bézobrazov, dans le „Viz. Vremennik“, XVIII<sup>2</sup>, p. 30 et suiv.

<sup>2</sup> Cf. Testard, *Des rapports des puissants et des petits propriétaires dans l'Empire byzantin*.

<sup>3</sup> Sur leurs *τέτρα* Procope, *Bell. Goth.* II, p. 282.

<sup>4</sup> Voy. Baynes, *History*, p. 107.



de l'ἐπιβολή, de l'attribution forcée de ces terres improductives à leurs voisins, responsables pour l'impôt.

Mais on arrive à définir la terre inattaquable, et on y abrite les déserteurs de l'autre. Il faudra leur y trouver un champ à eux, et on séparera donc l'impôt de l'homme et celui qui pèse sur le champ<sup>1</sup>.

Il y a aussi un autre aspect de la vie provinciale, mais il ne se rencontre pas partout. Des barbares sont établis dans quelques provinces. Cela veut dire: en Europe seulement, où des Goths ont habité longtemps des districts de la Thrace, où des Slaves, acceptés dans la Dacie, seront bientôt, après leurs invasions répétées<sup>2</sup>, tolérés dans la Dalmatie comme nouveaux maîtres de l'Illyricum, où il y a des Germains et des Huns un peu partout, où enfin le Danube pannonien<sup>3</sup> appartient aux Avars<sup>4</sup>, aux Gépides<sup>5</sup> et aux Lombards<sup>6</sup>. Cer-

<sup>1</sup> Voy. Piganol, loc. cit.; N. A. Constantinescu, *Réforme sociale ou réforme fiscale*, dans le „Bull. de l'Ac. Rom.", sect. hist., XI, 1924; Ostrogorsky, dans la „*Vierteljahrsschrift für soziale und Wirtschaftsgesch.*“, XX (1927), p. 49 et suiv.; dans le „Byzantion“, VI, p. 229 et suiv. Cf. aussi Vernadsky, *Sur les origin es de la loi agraire*, dans le „Byzantion“, III, p. 16<sup>9</sup> et suiv.

<sup>2</sup> En 493, 513, 549, 559, 580, 623, 626. Voy. la chronologie, dans Vailhé, „Echos d'Orient“, XIV, pp. 81-82. Cf. Stanoïévitch, *Les Slaves du Sud pendant les siècles VI-VIII*, dans le „Glas“ de Belgrade, LXXX (1902), pp. 124-154. Aussi Hauptmann, *Les rapports des Byzantins avec les Slaves et les Avars pendant la seconde moitié du VI-e siècle*, dans le „Byzantion“, IV, p. 137 et suiv. (beaucoup de reconstructions historiques contestables). Cf. notre „Revue Historique du Sud-Est européen“, 1933, pp. 1-2. Cf. Diimmler, *Über die älteste Geschichte der Slaven in Dalmatien*, dans les „Mémoires“ de l'Académie de Vienne, XX (1856), pp. 353-429.

<sup>3</sup> Cf. A. Remény, *Zur Geschichte der Donauslotille*, 1888.

<sup>4</sup> Victor Tennonensis parle d'une ambassade à Constantinople, la première, en 563; loc. cit., p. 205. Cf. Jean de Biclar, pp. 214 (c. 576), 215 (c. 577), 216 (c. 581) et plus loin.

<sup>5</sup> Déjà Aëtius avait combattu contre une révolte du Norique, des „Nori“. Une rencontre avec les Gépides, en 539, Marcellinus Comes, loc. cit., p. 106. Il parle, à la page 103, de „Gètes“ et de „Bulgares“ (Avars). *Ibid.*, p. 108: des „Bulgares“ qui passent à Totila. Tzitta combattit, en 535 sur la rivière de la Yantra contre les „Bulgares“; *ibid.*, p. 104.

<sup>6</sup> Voy. notre étude *Le Danube d'Empire*, dans les „Mélanges“ Schlumberger.

taines de ces provinces sont abandonnées complètement aux *focderati*, qui, en échange, pour leur contingent militaire, recueillent l'impôt dû par les habitants; dans ce cas il n'y a que l'autorité idéale de l'Empire qui surnage.

Ailleurs cependant, on ne trouve que des îlots barbares. Les grands propriétaires ont dû leur céder une partie de leurs biens immenses. Par ce fait, une nouvelle classe de petits agriculteurs, maîtres de leurs personnes et de leurs champs, s'est formée. Or, comme elle est chrétienne, ou le deviendra bientôt, comme elle ne se soustrait pas aux relations sociales avec les anciens habitants, la nouvelle société qui se formera par les croisements aura une situation très supérieure à celle des pauvres gens sans fortune, sans droits et sans défense que l'invasion barbare a trouvés.

Sous le rapport militaire cependant, les campagnes sont tout-à-fait abandonnées à des ennemis qui ont la légèreté des Arabes, l'aspect terrible des races hunniques, le nombre écrasant des Slaves. Il arrive néanmoins, comme pendant les guerres avec les Perses, que des paysans, des gardiens de moutons s'opposent aux guerriers étrangers qui veulent les dépouiller et ils arrivent à accomplir des faits d'armes, à une époque où Constantinople emploie les plus lâches de ses soldats, qui dans le danger s'enfuient par bandes, jonchant la terre de leurs armes. Beaucoup, parmi les petits propriétaires ruinés surtout, parmi les jeunes gens, quittent leur village et viennent à pied, la besace sur le dos, jusqu'à Constantinople, où ils s'enrôlent pour les guerres ou pour la garde du Palais. Ils peuvent s'élever jusqu'aux plus hautes dignités; un de ces anciens laboureurs, un Thrace de Bédéria<sup>1</sup>, n'était-il pas devenu l'empereur Justin ?

Les provinces dont l'Empire a conservé la domination réelle sont, en Europe: la Thrace, abandonnée par les Goths, qui n'ont pas eu, ici, de successeurs barbares, le Péloponèse, certaines parties de la côte dalmate et albanaise d'aujourd'hui.

<sup>1</sup> Sur son passé Zacharie de Mitylène, dans Migne, *Patr. Gr.*, LXXXV, c. 1159. Son portrait, *ibid.*, c. 1166.

La frontière est marquée par ces campements des Slaves, Avars et Gépido-Lombards<sup>1</sup>. En Asie, les „Romains“ n'ont plus, dans les régions caucasiennes, que des princes qu'ils protègent et des châteaux qu'ils gardent, en Lazique, en Ibérie et en Arménie<sup>2</sup>. La situation est la même dans les régions de la Mésopotamie, toujours convoitée et souvent pillée par les Perses et les Arabes à leur service. Les territoires arabes de Palmyre et de Hira appartiennent plutôt de nom à l'empereur, ainsi que le confesse Procope.

Restent donc l'Asie Mineure<sup>3</sup> et la Syrie<sup>4</sup>. Cette dernière ne sera envahie que sous Justinien par son ennemi, le Perse Chosroès, l'autre jouira encore pendant de longues années d'une paix relative. Il ne faut pas oublier la domination des îles, que rien ne trouble encore. Avec sa grande ville d'Alexandrie, l'Égypte était une des possessions les plus précieuses pour les „Romains“.

Tel était l'Empire romain, au début du règne de Justinien. Ses frontières répondaient assez bien à celles de la Turquie avant 1877.

Une fois consolidé dans tous ses points, l'Empire, refait à la romaine<sup>5</sup> par Justinien, pouvait marcher vers les deux

<sup>1</sup> La première apparition des Sclavins sur le Bas Danube, en 525, en dehors du témoignage de Jordanès, a été signalée dans le Pseudo-Césarius Naziazenus par M. Zupanić, dans les *Actes du III-e congrès d'études byzantines*, p. 331. Sur le baptême à Constantinople sous Justinien d'un roi gépide et de douze des siens, Malalas, p. 427. Il est presque inutile de dire aujourd'hui ce qu'il y a d'exagéré dans les théories de M. Diclescu, dans son livre *Die Gepiden*. Cf. notre Compte-rendu, dans la „Revue historique du Sud-Est européen“, 1925, p. 55 et suiv.

<sup>2</sup> Sur la politique suivie dans ce pays, Bury, *History*, 1923, II, pp. 344-345.

<sup>3</sup> Sur l'Isaurie, Evagrius, III, 35. Avant la révolte de Longin l'Empire leur payait 5.000 livres par an. Aussi Théodore le lecteur, dans Migne, *Patr. Gr.*, LXXXVII<sup>2</sup>, c. 188. Des Isauriens trahirent en Italie, passant du côté des Goths (*dolo Isaurorum*), Marcellinus Comes, loc. cit., p. 108.

<sup>4</sup> Sur l'Égypte troublée par les querelles que soulevèrent Ailouros et Gaïan, plus haut, p. 194. Aussi Victor Tennonensis, loc. cit., p. 199.

<sup>5</sup> Voy. aussi Baynes, *History*, p. 45.

buts que lui imposaient l'histoire, même si Justinien ne les avaient eus tous deux en vue : la reconstruction des frontières, renouvelant l'oeuvre que Trajan était sur le point d'accomplir, et l'unité morale dans la paix des esprits<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Voy. P. Jörfes, *Die Reichspolitik Kaiser Justinians*, Giessen 1893,

## QUATRIÈME CHAPITRE.

### L'OFFENSIVE BYZANTINE

#### I

#### EN ORIENT

La politique des empereurs byzantins du IV<sup>e</sup> siècle avait été très timide. Ils ne firent qu'assister impuissants aux pillages des barbares d'outre-Danube, qu'ils cherchaient à gagner par des pensions et à détruire les uns par les autres, un jeu qui pouvait être quelquefois assez dangereux<sup>1</sup>.

La Serbie d'aujourd'hui fut la proie des Huns<sup>2</sup>, qui la trans-

---

<sup>1</sup> Ce fut celle d'Anastase aussi. Des luttes „en Scythie et en Moesie" avec deux chefs huns, Malalas, pp. 437-438. Cf. *ibid.*, p. 490. Dans une campagne contre les Perses sont envoyés des Ἰλλυρικῖαινοί, des „Scythes", des Isaures, des „Thraces"; *ibid.*, p. 442. Evagrius mentionne sur le Danube des „Huns, anciens Massagètes"; III, 2. Pour Malalas les „Huns" sont des Avars: ἔθνος Ὀύννων παρὰξενον τῶν λεγομένων Ἀυάρων; *ibid.*, p. 489. Voy. Rose, *Kaiser Anastasius*, I, 1882.

<sup>2</sup> On a voulu en faire des Bulgares, que mentionnent de fait Ennodius (voy. Bury, *History*, 1923, I, p. 460, note 3), mais ce serait une erreur que de les confondre avec tous les fragments de l'Empire, détruit, des Huns et d'en faire les „Prébulgares", initiateurs d'une politique et d'une „action nationale" qui n'aurait été que continuée par les Bulgares du VII<sup>e</sup> siècle. Cependant, Jean d'Antioche dit que Zénon avait appelé contre les deux Théodoric τοὺς καλουμένους Βουλγάρους, pour employer aussitôt après le terme de „Huns" (Müller, *Fragm. Hist. Graec.*, V, p. 619). Il est question ensuite de Jean „le Scythe"; *ibid.*, p. 620. Cf. aussi *ibid.*, p. 621: Ἐξεῖθεν τοῦ Ἰστρου Ὀύννοι. Cf. Marcellinus Comes, année 514. Théophane parle aussi de la πλῆθος Ὀύννων καὶ Βουλγάρων. Cf. plus haut, p. 197, note 4.

formèrent en un désert, tuant ou emportant avec eux les habitants<sup>1</sup>. Ces atroces pillards disparurent dans peu de temps, bien que par l'action d'autres facteurs historiques que les armées impériales. Mais l'Empire était trop faible pour pouvoir se substituer à ceux des barbares qui abandonnaient la partie.

Zénon se trouva à un moment donné absolument impuissant à l'égard des Ostrogoths, qu'avaient remplacés leurs frères, les Goths de l'Ouest, comme maîtres de la péninsule des Balcans; Théodoric, leur roi, qui avait passé des années à combattre son rival homonyme, dit Triarius<sup>2</sup>, se préparait, dit-on, à assiéger Constantinople, dont il coupa l'aqueduc<sup>3</sup>, quand l'empereur arriva à lui persuader d'attaquer l'Italie, gouvernée par Odoacre, et de s'y établir avec ses barbares, comme vicaire d'Empire<sup>4</sup>. Craignant, dit-on, le sort d'un autre rebelle, il accepta<sup>5</sup>.

Même après cette nouvelle transmutation d'ennemis, l'Empire restait sérieusement menacé. La Capitale était à un si haut degré exposée aux entreprises ambitieuses du premier chef de bandes venu, qu'Anastase, le successeur de Zénon, un homme très pondéré, ainsi que le déclare Procope, fit barrer la Chersonèse, la tige péninsulaire qui porte, comme une large fleur, Constantinople, par un „long mur“, semblable à celui des Impériaux de l'Extrême-Orient, les Chinois.

Pendant ce laps de temps, l'Orient asiatique apparaissait beaucoup plus heureux. A vrai-dire il n'y avait pas de véritable ennemi de ce côté, bien que le grand basileus de Perse,

<sup>1</sup> Malalas, p. 490 (ils allèrent jusqu'aux faubourgs de Constantinople). Cf. Migne, *Patr. Gr.*, CXIV, c. 1353. Des „Scythes“ dans l'armée contre le rebelle Illus, *ibid.*, CXXII, c. 1256.

<sup>2</sup> Sur la mort de ce second Théodoric, Evagrius, III, 25.

<sup>3</sup> Les détails dans Bury, *History*, 1923, I, p. 421 et suiv. Il était arrivé jusqu'à Sélymbrie; Malalas, pp. 383-384.

<sup>4</sup> Voy O. Körbs, *Untersuchungen zur ostgothischen Geschichte*, thèse de Jena, 1912. Plus récemment, L. Levillain, dans les *Mélanges Iorga*, p. 537 et suiv.

<sup>5</sup> Malalas, pp. 383-384.

se rappelant tout le passé de conquêtes, ne daignât reconnaître qu'un „César“ dans l'empereur byzantin. Cet adorateur du soleil, qui méprisait les pratiques juives du christianisme, mais lisait Aristote<sup>1</sup> et Platon, était sans doute un puissant seigneur. Il possédait de grandes richesses accumulées, des traditions guerrières admirables, des soldats qui se contentaient de peu, des chefs d'armées très rusés<sup>2</sup>. Une grande énergie simple se reflète dans les coutumes guerrières de ce peuple de bergers, conduit par des chevaliers entreprenants; au départ pour la guerre, les soldats jettent leurs javelots, qu'ils marquent, dans des vases devant le roi-empereur; au retour, ils repassent devant lui pour les reprendre, ce qui lui permet de récompenser ou de punir les vivants, de se rendre compte de ceux qui ne sont pas revenus. Celui qui a encouru la colère du maître va s'asseoir auprès d'une fontaine de bronze dans le palais, et attend là, avec résignation, la mort ou le pardon. Le roi lui-même propose de résoudre tout un conflit guerrier par un duel<sup>3</sup>.

Se rappelant les exploits de la dynastie parthe, les Perses montagnards, les amis des paysans, dont ils ne pillent pas les médiocres propriétés<sup>4</sup>, professent le plus grand mépris pour les „Romains“, qu'ils voient surtout sous l'aspect des populations peureuses de la plaine et du littoral. Ils ont toujours leurs partisans au sein des petits peuples qui séparent, mais pas complètement, les deux Empires<sup>5</sup>. Là, si

<sup>1</sup> Agathias, dans Suidas, s. v. Χροσφης.

<sup>2</sup> Voy. notre *Essai de synthèse*, II, premier chapitre.

<sup>3</sup> Malalas, p. 364.

<sup>4</sup> Zacharie de Mitylène, dans Migne, *Patr. Gr.*, LXXXV, c. 1161.

<sup>5</sup> Nöldeke, *Aufsätze zur persischen Geschichte*, Leipzig 1887; *Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sassaniden*, 1889; Brinkmann, *Der römische limes im Orient*, dans les „Bonner Jahrbücher“, 1896; Christensen, *L'empire des Sassanides*, 1901 („Mémoires de l'Académie de Copenhague“), Karl Güterbock, *Byzanz und Persien in ihren diplomatisch-völkerrechtlichen Beziehungen im Zeitalter Justinians*, Berlin, 1909; Paul Sauerbrei, *König Jezdegerd der Sünder, der Vormund des byzantinischen Kaisers Theodosius des Kleinen*, dans la „Festschrift“ pour Albert von Bamberg, Gotha

les généraux et les princes de la Perse sont avides pendant la guerre, les stratèges et les logothètes de Byzance se montrent rapaces pendant la paix. Ils s'arrogent des droits de monopoles, comme en Lazique, chassent les marchands, appauvrissent le pays. Ils traitent les chefs indigènes sans trop de ménagements; comme les autres sont tout près, ou ne manque jamais de s'adresser à eux. Combien de fois, avant et après Justinien, y eut-il des sièges et des razzias à travers les vallées caucasiennes, pour la possession de Pétra, sur les rives du Pont-Euxin, pour la garde des Portes Caspiennes contre les Huns, que Justin fut accusé d'avoir arrachés à la sujétion perse<sup>1</sup>, et sous maint autre prétexte plus ou moins futile! Les Romains emploient, contre ces envahisseurs des pays mitoyens, les Abasges<sup>2</sup>, les Lazes<sup>3</sup>, les Ibères<sup>4</sup>,

1905, pp. 90-108 (cf. Haury, dans la „Byz. Zeitschrift“, XVI, pp. 291-294); Victor Chapot, *La frontière de l'Euphrate de Pompée à la conquête arabe*, dans la „Bibliothèque de l'École française de Rome et d'Athènes“, 1907; Kornemann, *Neurom und Neupersien*, dans l'„Einleitung in der Altertumswissenschaft, III<sup>3</sup> (1912), pp. 298-306; Wilhelm Eusslin, *Die weltgeschichtliche Bedeutung der Kämpfe zwischen Rom und Persien*, dans les „Jahrbücher für Wissenschaft“, 1925, p. 399 et suiv.; C. M. Patrono, *Bizantini e Persiani alla fine del VI secolo*, dans le „Giornale della società asiatica italiana“, XX (1907), pp. 159-277; Gelzer, *Kultur*, pp. 70-71; Erich Merten, *Zum Persienkriege der byzantinischen Kaiser Justinus II. und Tiberios II. (571-579 n. Chr.)*, Weimar 1911; Drouin, dans le „Muséon“, XIV, pp. 143 et suiv., 234 et suiv.; Stein, *Ein Kapitel vom persischen und vom byzantinischen Staate*, dans les „Byz.-neugriech. Jahrbücher“, I, 1920, p. 50 et suiv. Cf. sa *Geschichte*, p. 213, note 1 (pour les cataphractes perses); Destounis, *Sur le „De bello persico“ de Procope* (en russe), 2 vol.; Labourt, *Le christianisme dans l'Empire perse*, 1904; L. Bardou, dans les „Échos d'Orient IV, p. 18 et suiv.

<sup>1</sup> *Chron. Paschale*, ann. 522, Cf. Malalas, pp. 414-415, 431-432. Des pillages huns sous Justinien, Zacharie de Mitylène, dans Migne, *Patr. Gr.*, LXXXVI, c. 1175. Cf. Malalas, pp. 472-473. Voy. aussi, sur les Ephtalites, Vie de St. Gourios, dans Migne, *Patr. Gr.*, CXVI, c. 145. Sur un ἀμφίβορος οὐννικὸς, Evagrius, VI, 21.

<sup>2</sup> Procope, *Bell. Goth.*, p. 19.

<sup>3</sup> Défense contre les Perses, Malalas, p. 427. Baptême de leur roi, *ibid.*, pp. 413-414.

<sup>4</sup> Procope, *Bell. Goth.*, pp. 51, 113-114.



les Arméniens eux-mêmes<sup>1</sup>, en leur adjoignant les garnisons des châteaux ou quelques centaines de soldats réguliers, des *katalogoi* ou *numeri* jusqu'au Mont Liban. Il est de coutume aussi, jusque sous Justinien, de jeter quelques poignées d'or à ces Huns blancs ou Ephtalites, descendants des anciens Scythies, qui, dans les steppes sibériennes, n'attendent que cela pour se mettre en mouvement, battre les Perses et les contraindre à adorer leur khagan ou à se retourner, comme sous leur roi Zilgibis (Zingbir), contre les „Romains“<sup>2</sup>. Le roi Pérouz mourut ainsi, avec tous ses fils, sauf un, dans les embûches des Huns, ses opiniâtres ennemis. Les Perses payèrent aussi pendant deux années un tribut à ces barbares<sup>3</sup>.

De leur côté, les guerriers de l'Iran demandent aussi au César son or, des milliers de livres par an, bien pesées, qu'ils promettent de ne pas employer à en faire de la monnaie d'or, ce qui reste un privilège impérial. Pour se débarrasser de ce fardeau, un empereur d'Orient fit de son voisin de Perse le tuteur de son propre héritier<sup>4</sup>; le roi Kobad sollicita du „César“<sup>5</sup> le même honneur, sans l'obtenir<sup>6</sup>. Il fallut se résigner tout de même à payer les 6.000 livres d'or par an<sup>7</sup>.

Et, malgré cela, les offres d'un chef arabe qui rivalise avec un autre protégé des Romains<sup>8</sup>, tels Aréthas et cet Alamoundour, qui finit par être tué comme allié des Ro-

<sup>1</sup> Voy. Evagrius, V, 7 et suiv. Sur la nomination par Justinien d'un simple *ἀρχων* ou *comes*, Malalas, p. 129.

<sup>2</sup> *Chron. Paschale.*, ann. 512; Malalas, pp. 414-415. Il fut tué par le roi perse Kobad, d'après les plaintes de Justin. Sur la reine Boa, veuve du roi Vlach, qui passe du côté des „Romains“, *ibid.*, pp. 431-433.

<sup>3</sup> Procope, *Bell. Goth.*, pp. 18-19, 22, 24.

<sup>4</sup> Procope, *Bell. Pers.*, p. 3.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 244.

<sup>6</sup> *Ibid.*, I, p. 51. Chorsoès demande des médecins à Byzance; Evagrius, V, 12.

<sup>7</sup> Cf. Procope, *Bell. Pers.*, pp. 111-113.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 155.

mains<sup>1</sup>, celles de Samaritains prêts à la révolte<sup>2</sup>, les plaintes des Caucasiens, ou simplement la passion du butin ou de la gloire, jettent la cavalerie perse sur le territoire impérial<sup>3</sup>. Chosroès, qui devait être le „frère“ de Justinien, par l'offre d'adoption faite par son père, se donna surtout ce plaisir d'humilier les soldats romains, de rançonner, brûler et détruire les villes jusqu'au rivage de la mer, dans laquelle, à Séleucie, il trempa, signe de victoire, ses doigts sanglants<sup>4</sup>. Il se plaignait contre l'envahissement du pays des Lazés, contre la construction de la nouvelle cité mésopotamienne de Dara<sup>5</sup>, contre des offenses, réelles ou imaginaires, surtout imaginaires. Pendant qu'il saccageait selon son bon plaisir, il accueillait avec des phrases banales ou ironiques les mandataires de l'empereur, et signait même entre leurs mains des traités qu'il éludait aussitôt, comme s'il n'en eût jamais entendu parler. Ses mages l'accompagnaient partout, comme le fantôme inassouvi d'un passé de haine<sup>6</sup>.

Antioche, dont les habitants s'étaient enfuis jusqu'au rivage de la Mer, fut conquise, malgré la résistance de ses jeunes artisans; elle fut complètement détruite<sup>7</sup>; Chosroès se plut même à fixer ses habitants réduits en esclavage, naguère

<sup>1</sup> Voy. Malalas, pp. 434-435; Théodore le Lecteur, Histoire ecclésiastique, dans Migne, *Patr. Gr.*, LXXXVII<sup>2</sup>, c. 204. C'est un al-Mondir, d'après Nöldeke, *Geschichte der Perser und Araber*. Cf. Vie de St. Siméon, Migne, *Patr. Gr.*, LXXXVI, c. 3164. Sur Naamanès (roi de Hira), qui finit par se convertir, Evagrius, VI, 22. Cf. Malalas, pp. 441-445, 460-461, 463, 463-467. Des combats avec les „Scénites“ sous Anastase, Evagrius, III, 36; cf. V, 20. Sur les conflits entre Arabes et Éthiopiens, plus loin (aussi Bury-Gibbon, V, pp. 541-543). Cf. A. Kammerer, *Essai sur l'histoire antique de l' Abyssinie*, Paris 1926.

<sup>2</sup> Malalas, p. 455.

<sup>3</sup> La prise des mines d'or perses sous Justinien fut l'origine de la guerre; *ibid.*, p. 455.

<sup>4</sup> Procope, *Bell. Pers.*, p. 214.

<sup>5</sup> Une révolte à Dara, *ibid.*, pp. 137-138.

<sup>6</sup> Mages et Manichéens, Malalas, p. 472.—Sur le *εάνδος βασιλικός* perse, *ibid.*, p. 461.

<sup>7</sup> Voy. *ibid.*, pp. 473-480.

les plus riches et les plus gais de cette contrée de l'Orient, à Chosroantioche, une ville qu'il improvisa<sup>1</sup>. Apamée eut le même sort<sup>2</sup>. Les défenseurs d'Édesse, encore des gens du peuple et des pasteurs des environs, furent plus heureux et évitèrent la ruine sans avoir à payer une double et lourde rançon<sup>3</sup>.

Une seule fois Bélisaire, rappelé à deux reprises contre le roi perse, arriva à le vaincre<sup>4</sup>. Les troupes qu'on employait dans ces régions, même des Arabes, des Isaures, des Huns, avec des chefs barbares comme Mundus<sup>5</sup>, étaient très faibles et très médiocres. Jamais on ne rencontre de vieilles bandes de fidèles entourant un général populaire, jamais un grand débarquement de soldats munis de tout ce qu'il faut pour faire la campagne décisive. Quand par hasard on a des Hérules nus, ne portant que la ceinture et le bouclier, ou des Goths du roi Vitige<sup>6</sup>, l'énergie des assauts persans se brise facilement. Mais, avec la plèbe mal armée<sup>7</sup>, avec les commandants nuls qui représentent ordinairement la défense, il n'y a rien à faire. Certaine retraite peut être citée comme preuve de la démoralisation d'une armée jadis glorieuse (540-555)<sup>8</sup>.

<sup>1</sup> Procope, *Bell. Pers.*, pp. 186 et suiv., 214. Récit détaillé, dans Bury, *History*, 1932, II, p. 96 et suiv. Sur la campagne de 528, *Chron. Paschale*.

<sup>2</sup> Malalas, pp. 479-480.

<sup>3</sup> Les détails dans Bury, loc. cit., pp. 109-43. Cf. *De imagine edessena*, dans Migne, *Patr. Gr.*, CXIII, c. 437 et suiv. Sur la paix, obtenue par le moyen de Rufin, Zacharie de Mitylène, dans Migne, *Patr. Gr.*, LXXXV, c. 1175-1176.]

<sup>4</sup> Malalas, p. 441.

<sup>5</sup> Mais aussi Germain et son fils Justin, le futur empereur; *ibid.*, pp. 479-480.

<sup>6</sup> Bury, loc. cit., p. 232. Cf. *ibid.*, p. 156.

<sup>7</sup> Déjà Marcién avait attaqué Ancyre *ὄν πολλῶν πλῆθος γεωργικῶν*; Jean d'Antioche, dans Müller, *Fragm. hist. graec.*, V, p. 619.

<sup>8</sup> Voy. Bury, loc. cit., p. 246; Agathias, II, IV. Cf. aussi Migne, *Patr. Gr.*, LXXXVI, c. 323b et suiv. — Sur le concours des Juifs, qui, plus tard, collaborèrent attaquant Tyr, *ibid.*, CXI, c. 1082-1085. Cf. l'étude citée de

Mais, heureusement pour l'Empire, le roi d'au-delà du Tigre ne rêve pas de conquêtes<sup>1</sup>. Il est le souverain patriarcal des siens, et pas plus que cela<sup>2</sup>. Il ruine partout, parce qu'il ne se sent pas le goût, ni la puissance de gouverner. Malgré les bruits concernant la création d'une flotte barbare de la Mer Noire, destinée à forcer Byzance, la capitale n'a rien à craindre de ce côté. S'il pouvait venir jusqu'à Constantinople, le roi des Perses se bornerait à demander qu'on lui livrât tout l'or monnayé et tous les trésors, pour s'en retourner ensuite chez lui. On ne pensa pas même à soutenir un usurpateur, bientôt écrasé à Dara, Jean dit Kottistès<sup>3</sup>. C'est pourquoi après les deux guerres (527-532 et 540-545) la trêve de 562<sup>4</sup> mit fin, sous les conditions habituelles<sup>5</sup>, à ces raids: entre les deux Empires il ne pouvait pas y avoir de paix définitive, de même que, plus tard, entre le Saint Empire conduit par Charles Quint et l'Empire ottoman.

Les Arabes restèrent plutôt dans la clientèle des Byzantins<sup>6</sup>. Ils avaient des rapports étroits, dès l'époque du roi „Mondhir“, le même qu' Alamoundour, avec l'Éthiopie, qui envoyait même ses émissaires religieux dans la péninsule, quitte à rencontrer l'inimitié fanatique du roi juif des Himiarites.

M. Stein, dans les „Byzantinisch-neugr. Jahrbücher“, I; Bury, *History*, 1923, II, pp. 1 et suiv., 79 et suiv. et notre *Essai de synthèse*, II, loc. cit. Aussi Ménandre, p. 346 et suiv.

<sup>1</sup> Pour la chronologie Marcellinus Comes, pp. 106 (attaque à Antioche, 540), 107 (paix de 546); Victor Tennonensis, *ibid.*, p. 204 (attaque des Huns en Arménie, 559). Pour Marcellin ce sont des „Parthes“, des „Mèdes“; *ibid.*, pp. 103, 107.

<sup>2</sup> Une demande d'argent faite par Kobad à son „frère“ Justinien; Malalas, pp. 449-450.

<sup>3</sup> „In Oriente quoque Joannes Cottistis, arripiens tyrannidem, antequam adversi aliquid temptaret, Daras extinctus est“; Marcellinus Comes, loc. cit., p. 105.

<sup>4</sup> Analyse critique du traité (d'après Glüsterbock), dans Bury, loc. cit., p. 120 et suiv.

<sup>5</sup> Ménandre, p. 346 et suiv.

<sup>6</sup> Aussi la Vie de S. Euthyme, dans Migne, *Patr. Gr.*, CXIV, c. 717, 719; CXV, c. 1249 et suiv.

Dans ce royaume d'Axoum, qui se continue jusqu'aujourd'hui, les rois frappent leurs monnaies avec des inscriptions grecques, imitant le coin des Byzantins<sup>1</sup>.

## II,

## EN OCCIDENT

La Dalmatie, où Marcellien allait essayer une révolte<sup>2</sup>, obéissait aux rois goths d'Italie, qui possédaient aussi la Sicile entière; la Sardaigne appartenait, au contraire, à ces Vandales redoutés qui, appelés par le mécontentement séditieux du commandant romain Boniface<sup>3</sup>, avaient créé un royaume barbare de l'Afrique.

Les relations de l'Empire d'Orient, du *seul* Empire depuis 476, ne furent pas les mêmes avec les rois de Rome et les rois de Carthage<sup>4</sup>. Elles restèrent toujours plus tendues et plus incertaines avec ces derniers, dont le peuple était moins accessible à l'adoption des idées et des coutumes romaines.

Genséric ou Giséric avait été le conquérant de l'Afrique septentrionale, mais non sans avoir reçu ensuite la confirmation de l'empereur Valentinien<sup>5</sup>. Personne ne pensait à déloger le roi fougueux des Vandales et des Alains<sup>6</sup>, dont les successeurs firent frapper des monnaies, qui les représentaient revêtus des insignes impériaux, avec légendes et sym-

<sup>1</sup> Cf. Duval, ouvr. cité, p. 121 et suiv. (où est aussi la bibliographie des sources pour le conflit avec les Juifs); Zacharie de Mitylène, Migne, *Patr. Gr.*, LXXXV, c. 1166 et suiv.; Arturo Anzani, *Numismatica axumita*, dans la „Rivista italiana di numismatica“, XXXIX, cité dans la revue „Oriente Moderno“, 1928, p. 137 et suiv. Une de ces monnaies est reproduite dans la *Weltgeschichte* par Widmann, Fischer et Felzer, II, p. 61.

<sup>2</sup> Procope, *Bell. Vand.*, p. 336.

<sup>3</sup> Bury, loc. cit., I, p. 245 et suiv.

<sup>4</sup> Voy. Martroye, *Genséric*, Paris 1907; le même, *L'Occident à l'époque byzantine, Goths et Vandales*, Paris, 1904. Cf. Ludwig Schmidt, dans la *Geschichte der Vandalen*, Leipzig 1901; le même, „Byz. Zeitschrift“, XII, pp. 601-603; XV, pp. 620-621; Haury, *ibid.*, XIV, pp. 527-528.

<sup>5</sup> Procope, *Bell. Vand.*, p. 326 et suiv. Autres sources du traité, dans Bury, loc. cit., p. 249, note 2.

<sup>6</sup> Ce titre dans le *Corpus inscript. lat.*, VIII, 17. 412.

boles latins et sans aucune mention de vassalité envers Rome l'Ancienne ou Rome la Nouvelle<sup>1</sup>.

Au contraire, le Vandale fut appelé à Rome par une veuve d'empereur pour accomplir l'oeuvre de vengeance contre son second mari, l'usurpateur du trône. Le fils de Genséric, d'abord retenu comme ôtage à Rome, fut bientôt délivré. L'intervention de l'empereur d'Orient, Marcien, sera dédaigneusement repoussée. Seul Théodoric, devenu maître d'Italie, réussit à mâter les brbares. C'est au moins l'opinion de son ministre Cassiodore, d'après lequel ils se présentèrent en suppliants, promettant de ne plus attaquer la Sicile<sup>2</sup>.

Décidément une nouvelle société se préparait sur cette côte africaine, et Constantinople, dont elle menaçait surtout l'approvisionnement, ne pouvait pas la tolérer. Les provinciaux avaient obtenu déjà, par l'intervention de Zénon, d'avoir leur évêque orthodoxe. Ils fournissaient au nouveau maître, qui prenait des attitudes impériales, car une nouvelle Carthage paraissait être en préparation contre la Rome nouvelle, des poètes, comme Florentinus, Felix, Luxorius<sup>3</sup>, et on se fâcha à la Cour des „maîtres modestes“ lorsque Dracontius, un écrivain de mérite, l'auteur du *De laudibus Dei*, de l'*Oreste* et des *Romulea*, lui refusa le même hommage<sup>4</sup>. Des fondations nouvelles, comme celle des Thermes, montraient chez les chefs du pays une autre ambition que celle de simples exploiters grossiers d'un pays qu'ils avaient conquis<sup>5</sup>.

Cependant ces Germains, successeurs, par la volonté du hasard, des anciens Carthaginois, étaient bien incommodes, même pour l'Empire d'Orient. Tenant le rivage de la mer sur une si grande étendue et n'étant guère disposés à faire le métier de marins, ils devinrent naturellement pirates. Les

<sup>1</sup> Cf. Wroth, *Coins of the Vandals*,

<sup>2</sup> Cassiodore, *Chron.*, dans Mommsen, *Chron. Minora*, II, p. 159.

<sup>3</sup> Bury, ouvr. cité, II, p. 123, note 3 (d'après l'*Anthologia Latina*).

<sup>4</sup> *Ibid.* Cf. Schmidt, *Gesch. der Vandalen*; Diehl, *l'Afrique byzantine*.

<sup>5</sup> Inscription dans le „*Corpus Inscr. Lat.*“, VIII, 253,632, citée d'abord par Bury, ouvr. cité, p. 132, note 4.

côtes de la Dalmatie furent pillées, aux dépens des Goths plutôt, mais aussi les îles de la Mer Ionienne, Zante par exemple, et les rivages du Péloponèse, provinces des „Grecs“.

Léon I-er, désireux de bien établir le trône de son protégé, l'empereur d'Occident Anthémius, dut agir contre eux, et la flotte byzantine<sup>1</sup>, qui avait un peu oublié la science et les vertus de naguère, rendit à l'empereur l'île de Sardaigne et la ville de Tripolis<sup>2</sup>.

Une grande expédition fut même préparée pour le compte de ce Basileus<sup>3</sup>, qui allait devenir bientôt un „tyran“, un usurpateur, obéi en Asie même, pour les questions religieuses. Ces vaisseaux furent détruits; une nouvelle expédition ne donna pas de résultats durables<sup>4</sup>. Par la suite, de longues années d'inaction désorganisèrent complètement les forces navales des Romains d'Orient. Zénon, et surtout le très prudent Anastase, le meilleur voisin de tous les barbares, virent se succéder à Carthage plusieurs rois de la souche de Genséric. Un de ces princes, Hunéric, ancien ôtage des Romains, avait épousé Eudoxie, fille de Valentinien III, qui considéra ce mariage comme la plus douloureuse des offenses<sup>5</sup>.

Anastase avait été l'ami du roi vandale Trasamond, qui était le beau-frère de Théodoric l'Ostrogoth. Justinien lia aussi des relations d'amitié avec Hildéric, successeur de Trasamond<sup>6</sup>, qui employait sur ses monnaies l'effigie de Justin I-er<sup>7</sup>, dont la mère était la fille de l'empereur Valentinien<sup>8</sup>.

<sup>1</sup> Voy. Neumann, *Die Byzantinische Marine*, dans la „Historische Zeitschrift“, XLV (1898). Elle avait été refaite par Constantin, après avoir été quelque temps inexistante (Bury, ouvr. cité, I, pp. 43-45).

<sup>2</sup> Procope, *Bell. Vand.*, p. 337.

<sup>3</sup> *Chron. Paschale*. Cf. Bury, ouvr. cité, I, p. 337 et suiv.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 339-340, 344-345; Malalas, pp. 372-373. Voy. aussi Martroye, *Genséric*.

<sup>5</sup> Bury, ouvr. cité, I, pp. 249, 1256.

<sup>6</sup> Procope, *Bell. Vand.*, p. 350.

<sup>7</sup> Aussi dans la *Weltgeschichte* par Widmann, Fischer et Felzer, II, p. 153.

<sup>8</sup> Victor Tennonensis, loc. cit., p. 197. Sur la mort de Hildéric, *ibid.* p. 198.

été donc un demi-Romain, bien que son père, Hunéric, eût le persécuteur des orthodoxes<sup>1</sup>; mais celui-ci fut renversé, puis tué, par Gelimer (Geilamir), qui refusa de céder aux Romains son royal prisonnier et sa famille<sup>2</sup>.

Et, comme pendant ce temps arrivaient sans cesse à Byzance des doléances et des missions de la part des orthodoxes persécutés par le roi arien, comme un usurpateur goth, paru en Sardaigne, et un „tyran“ vandale de Tripolis demandaient du secours et faisaient des offres de cession<sup>3</sup>, comme la révolte couvrait un peu partout dans le royaume africain, une grande expédition impériale fut décrétée. Ce Grec d'Illyrie Bélisaire, ancien „doryphore“ impérial, qui s'était distingué dans la guerre contre les Perses<sup>4</sup>, devait, à la tête d'une armée, porter en Afrique la sommation de se rallier à la cause du roi déchu, en abandonnant Gélimer.

La flotte était détestable; quant à l'esprit des équipages, ceux des dromons craignaient sans cesse de descendre au fond de la mer. Pour les soldats<sup>5</sup>, ils valaient ce que valaient en général à cette époque, malgré les grandes traditions militaires et une tactique savante, toute armée qui s'appelait encore romaine<sup>6</sup>. Alors que dans telle province comme l'Égypte on voyait, sous le préfet des nouveaux „Justiniani“<sup>7</sup>, les ducs, les tribuns des frontières<sup>8</sup> ou le système

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 189-190.

<sup>2</sup> Procope, *Bell. Vand.*, pp. 352-353. Justinien demanda aussi au Wisigoth Alaric de ne pas reconnaître l'usurpateur; Malalas, pp. 455-460.

<sup>3</sup> Procope, *Bell. Vand.*, pp. 356-358.

<sup>4</sup> Procope, *Bell. Pers.*, p. 59.

<sup>5</sup> Cf. aussi Pflugk-Harttung, dans l'„*Hist. Zeitschrift*“, LXI (1889); le même, *Belisars Vandalenkriege*, dans le „*Sylogos*“ de Constantinople, volume jubilaire, p. 258 et suiv. Un portrait de Bélisaire, Vasiliev, dans la „*Byz. Zeitschrift*“, XXX, p. 386.

<sup>6</sup> A. Müller, *Das Heer Justinians*, dans le „*Philologus*“, LXXI (1912), pp. 101-138.

<sup>7</sup> Heisenberg-Wenger; ouvr. cité pp. 42, 76. *Ibid.*, p. 42. Pour la *probatio*, l'ἐπιχρησις; des recrues, *ibid.*, p. 40 et suiv.

<sup>8</sup> Stein, dans la „*Byz. Zeitschrift*“, XXV, p. 387 et suiv.



des „communautés“ de garnison, employant des indigènes auxquels on accordait des terres, comme on le fit en Russie pour les Cosaques et pour les garde-frontières en Autriche du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>, l'armée officielle<sup>2</sup>, de la garde, des *comitatenses* et des *limitanei*<sup>3</sup>, des *foederati* même, qui n'étaient plus des barbares ayant, sous leurs chefs propres<sup>4</sup>, un pacte avec l'Empire, ne tentaient pas l'aventure dans les batailles lointaines. Dans ce but on „rassemblait une „armée“ de caractère spécial (*στρατὸν ἀγέειν*)<sup>5</sup>, dans laquelle entraient des *buccellarii* de la clientèle privée<sup>6</sup> et des barbares pris au marché militaire, qu'on envoyait contre des barbares qui, s'étant formé un État, représentaient un tout autre danger. Mais on a fait le compte que dans l'armée de Bélisaire, en 533, sur vingt-deux chefs, dix-huit étaient des citoyens, surtout des Thraces, trois des Huns et un seul Germain<sup>7</sup>.

Il y avait parmi eux des Huns très mal disposés pour cette guerre lointaine, des Hérules nus, cruels et perfides, des Perses rusés, des Arméniens parlant leur langue<sup>8</sup>, nombre de Thraces, des Grecs, tous à la solde de l'empereur, mais surtout un grand nombre de „fidèles“, des différents généraux, de „mauvais“ militaires. C'était une de ces armées formées sous Justinien au moment même de l'action, qui étaient

<sup>1</sup> J. Maspéro, *Organisation militaire de l'Égypte byzantine*, Bibl. de l'École des Hautes Études, no. 201, Paris 1912; surtout p. 50 note 1, pp. 56, 58.

<sup>2</sup> Conrad Benjamin, *De Justiniani imperatoris aetate questiones militares*, Berlin, 1892; J. Ouspenski, dans les „Izvestia“ de l'Institut russe de Constantinople, 1900; Bang, *Die Germanen im römischen Dienst*, 1906; Zacharias von Lingenthal, dans la „Byz. Zeitschrift“, III, p. 437 et suiv.; Koulakovski, dans le „Viz. Vremennik“, IX, p. 1 et suiv. (sur les *drungaires*, du throng germanique, cf. Bury, loc. cit., I, p. 38, note 4).

<sup>3</sup> Stein, *Geschichte*, pp. 87-88; Bury, loc. cit., p. 34 et suiv.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 43, 84.

<sup>5</sup> Procope, *Bell. Goth.*, p. 78; Babut, *La garde impériale*.

<sup>6</sup> Stein, *Geschichte*, p. 365.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 364.

<sup>8</sup> Procope, *Bell. Pers.*, pp. 427, 530.

payées par le commandant et qui lui prêtaient serment en même temps qu'à l'empereur<sup>1</sup>. Les barbares n'admettaient pas les punitions de la discipline romaine, comme étant contraires à leurs lois<sup>2</sup>.

Le royaume vandale croula<sup>3</sup>, contre toute attente et malgré la bravoure de ses „asdinges“<sup>4</sup>, malgré ses quatre-vingt „chiliarchies“, malgré ses richesses immenses, recueillies à Rome – jusqu'aux portes du temple de Salomon – et un peu partout, malgré l'orgueil de ses rois; il croula dans un seul instant. Carthage fut prise, après un combat avec le roi lui-même; une seconde bataille, à Trikamaron, décida de tout (533).

Le roi fut découvert dans les montagnes, où il s'était réfugié, avec les siens et ses trésors. Bélisaire vint en personne à Constantinople pour le jeter, humilié dans sa pourpre, aux pieds de l'empereur „kallinique“, qui goûtait un triomphe dont Byzance n'était pas coutumière. Carthage en devint la „Justiniana Carthago“<sup>5</sup>.

C'était déjà fini avec les Vandales. Ce petit peuple german n'avait pas seulement perdu une partie de ses qualités au milieu des délices africaines, dans les beaux palais entourés de jardins et de merveilleux vergers, aux festins à la romaine, qu'ils avaient préférés dès le début à leur maigre pitance de barbares<sup>6</sup>. La race du Nord s'éteignait lentement sur cette lisière des grands déserts brûlants. Deux défaites consommèrent la ruine de leur royaume, et les Vandales s'en-sevelirent sous ses débris.

Restaient les Maures, les „Maurouses“ de Byzance, qui étaient pour les „Romains“, alors, en 533, ce que furent les Kabyles

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 491; *Bell. Vand.*, p. 11; *Bell. Goth.*, I, p. 78. Bélisaire, qui épousa Antonine en Italie, se faisait accompagner en Perse aussi par elle, qui était comme la copropriétaire de l'armée; *Bell. Pers.*, p. 388.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 364-365.

<sup>3</sup> Voy. aussi notre *Essai de synthèse*, II, p. 23 et suiv.

<sup>4</sup> Victor Tennonensis, loc. cit., p. 198.

<sup>5</sup> Nouvelles de Justinien, coll. IX, tit. XIV, CXXXI.

<sup>6</sup> Procope, *Bell. Vand.*, pp. 382-383, 434-435.

après treize siècles, quand les Français soumièrent l'Algérie. Gens pauvres, vivant dans des huttes, enveloppés jour et nuit dans leurs burnous, n'ayant d'autres armes que deux javelots et la lance, tourbillons de cavaliers aussi mouvants que les sables du Sahara; presque sans religion, demandant à des femmes-oracles de leur prédire l'avenir, à peu près sans rois et à la merci de chefs manquant d'attributions définies.

Les Vandales étaient parvenus à s'entendre avec eux, assurant ainsi quatre-vingt-quinze ans de tranquillité aux „Lybiens“, qui étaient les citoyens romains d'autrefois. Les généraux du César byzantin furent beaucoup moins habiles. Il y eut sans cesse un coin de révolte et de pillage dans la province reconquise, et, dans les mêlées sauvages de chaque jour, maint chef romain perdit la vie d'une manière obscure, comme ce Salomon, successeur de Bélisaire. Bélisaire lui-même, appelé de Sicile, n'arriva pas à soumettre tous les rebelles<sup>1</sup>.

Il faut compter aussi, parmi ces derniers, les soldats mutins, beaucoup plus dangereux que les Maures. Cette armée n'avait qu'un but, ici comme sur la frontière d'Orient: piller; piller n'importe qui, et sous n'importe quel prétexte. On arriva bientôt à regretter les bons temps d'ordre et de justice des „rois“ germaniques. Les doryphores s'émancipaient et violaient leur serment; ils marchaient en armes par les villes, contre la coutume qui ne leur permettait que l'épée; ils remplissaient les salles où s'enivraient leurs maîtres, entourés de femmes vandales et berbères, conquises au gré des combats. Ils ressemblaient eux-mêmes à des chefs maures, perfides et féroces. Deux „tyrans“ du nom de Stotzas<sup>2</sup>, puis Maximin, furent proclamés tour-à-tour. Un troisième fut Gun-

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 406 et suiv., 443-445.

<sup>2</sup> Voy. sur eux Marcellinus Comes, loc. cit., pp. 107, 107 („Stotias junior“); Victor Tennonensis, *ibid.*, p. 200 („regnum in heremi partibus cum tyrannide assumit“), 201. Il avait tué le commandant byzantin Salomon, que remplaça Serge (*ibid.*, et Marcellinus Comes, loc. cit., pp. 104, 106-107).

tharit, qui, après avoir tué Ariobinde, mari de la nièce de Justinien, périt à la fin d'un banquet prolongé bien tard dans la nuit, égorgé par des rivaux, que commandait l'Arménien Artaban, proclamant la „victoire de l'empereur“ sur les débris sanglants de la fête<sup>1</sup>.

Lorsque le stratège Troglita, le héros du poème latin de Corippe, imposa un simulacre de paix romaine à l'Afrique<sup>2</sup>, elle n'était presque plus que le tombeau de trois races. Lentement, la guérilla de dix ans avait tout englouti, et l'époque des Vandales demeurait, par une ironie du sort, comme un brillant souvenir du passé<sup>3</sup>. L'ordre romain était rétabli sans donner cependant au pays en fait de nouvelle civilisation au moins ce que les Vandales romanisés s'étaient montrés capable de faire<sup>4</sup>.

Aussitôt après la défaite de Gélimer, les Byzantins s'étaient saisis de la Sardaigne et de la Corse même. Les Îles Baléares eurent le même sort. Bien que le roi wisigoth d'Espagne, Theudis, dont les prédécesseurs n'avaient jamais eu de relations avec Constantinople, se gardât bien d'écouter les prières des Vandales, ses congénères, et d'attaquer l'Afrique impériale<sup>5</sup>, la querelle entre deux de ses successeurs, Athanagilde et Agila, appela les soldats de Justinien sur les côtes espagnoles.

C'était, du reste, indispensable, du moment où la domination byzantine s'était étendue jusqu'aux Colonnes d'Hercule; le Gibraltar d'aujourd'hui, où Afrique et Espagne forment

<sup>1</sup> Procope, *Bell. Vand.*, pp. 475, 481, 483 et suiv.; Victor Tennonensis, loc. cit., p. 201; Marcellinus Comes, *ibid.*, p. 108.

<sup>2</sup> Les événements ultérieurs sont racontés par Malalas.

<sup>3</sup> Procope parle d'un pays à peu près désert; *Bell. Goth.*, III, p. 131. Les conflits avec les Maures durèrent jusque sous l'empereur Maurice (Théophylacte Symokatta, pp. 120, 2<sup>o</sup>0-281). Cf. Malalas, pp. 495-496.

<sup>4</sup> Voy. Diehl, *Études sur la domination byzantine en Afrique*, dans la „Byz. Zeitschrift“, IV, p. 67 et suiv.; Audollent, *Carthage romaine*, 146 a. Chr.-698 après J.-Chr., Paris 1901; Paul Monceaux, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne depuis les origines jusqu'à l'invasion arabe*, Paris 1901-1902.

<sup>5</sup> Procope, *Bell. Vand.*, p. 405.

un même pays. De ce côté cependant, il n'y eut que la conquête, par le patrice Liberius<sup>1</sup>, de quelques ports, et le royaume des Wisigoths, incomparablement supérieur, malgré les querelles religieuses, à celui de Gélimer, n'en fut pas ébranlé, de même que l'Espagne d'aujourd'hui ne l'est pas par la présence des Anglais sur le rocher de Gibraltar<sup>2</sup>.

Mais cette côte conserve jusqu'aujourd'hui, du côté de Tarragone, où on a exhumé tout un moyen-âge byzantin, et même à l'intérieur de la Catalogne, où les inscriptions grecques sont encore lisibles dans certaines des églises qui avaient dès l'origine un type oriental, les traces de cette domination qui dura seulement de 554 à 624<sup>3</sup>. Le patrice Commentiolus fut envoyé en vain par l'empereur Maurice pour sauver cette possession si utile aux flottes de Byzance en Occident. Le „miles romanus“ quitta après trois quarts de siècle ces parages, occupés jusqu'aux Algarves à l'Occident, où il avait ramené l'ordre et la civilisation<sup>4</sup>.

On peut voir par ce qui précède que Justinien, qui ne prit jamais le commandement de ses armées et qui resta toute sa vie un Byzantin de Byzance, amoureux de sa capitale, de ses vertus comme de ses vices, n'avait pas formé un projet de conquêtes. Les provinces qu'il gagna en Occident s'offrirent d'elles-mêmes à lui, l'une après l'autre. Le tour des Ostrogoths était venu.

On a vu qu'en s'installant à Rome Odoacre<sup>5</sup>, que Pro-

<sup>1</sup> Sur lequel voy. Luigi Cantarelli, *Il patrizio Libero e l'imperatore Giustiniano*, dans l'„Ausonia“, VI (1911). Cf. Bury, ouvr. cité, II, p. 164, note 1.

<sup>2</sup> Le roi wisigoth Theudis payait tribut à Théodoric; Procope, *Bell. Goth.*, I, pp. 101-102.

<sup>3</sup> Sur des „Grecs“ battus par les rois Vitigès et Euric; Mommsen, *Chron. Minora*, II, p. 354.

<sup>4</sup> Voy. Görres, *Die byzantinische Abstammung der spanischen Westgoten-könige Erwich und Witiza, sowie die Beziehungen Kaiser Mauritius' zur germanischen Welt*, dans la „Byz. Zeitschrift“, XIX, p. 430 et suiv.; cf. *ibid.*, XVI, pp. 515 et suiv. (d'après des sources occidentales), 534, 537-538.

<sup>5</sup> Des deux frères de ce fils d'Idikon, l'un s'appelait Onooulphe, mais l'autre Harmatios; Jean d'Antioche, dans Müller, *Fragm. hist. græc.*, IV,

cope considère cependant comme un „tyran“ ayant changé en „tyrannie“ le gouvernement légal, la *πολιτεία*<sup>1</sup>, avait reconnu, évitant la pourpre<sup>2</sup>, les droits de l'empereur de Constantinople; il simula avoir pris de par la volonté du Sénat, utile dans de pareilles circonstances, le pouvoir des mains de Romulus Augustule<sup>3</sup>, le dernier empereur romain, du reste illégitime<sup>4</sup>, et l'ambassade de sénateurs<sup>5</sup> qu'il envoya à Zénon, avait fait semblant de porter à cet empereur, le seul maintenant<sup>6</sup>, l'abdication d'Augustule. Ne croyant plus à la nécessité de l'empire double, on demandait pour Odoacre, Odovacar, lequel ajouta à son nom germanique le titre archaïque de Flavius, cette qualité de patrice qui lui fut accordée. Le „roi-patrice“ ne ceignit jamais le diadème, ne s'arrogea pas le droit de frapper la monnaie d'or et se contenta de la qualification de „rex“ pour les siens<sup>7</sup>.

pp. 617-618. Sa femme est Sunigilda, son fils, le César, Oklan; *ibid.*, V, p. 28. Il avait refusé son concours à l'empereur pendant la révolte d'Illus; *ibid.*, p. 620. C'était un homme d'une soixantaine d'années.

<sup>1</sup> Procope, *Bell. Goth.*, p. 14. Opposition entre le *τύραννος* et la *βασιλεία*, *ibid.*, p. 71.

<sup>2</sup> „Nomenque regis Odovacer adsumpsit, cum tamen nec purpura, nec regalibus uteretur insignibus“; Cassiodore, *Chron.*, p. 159.

<sup>3</sup> Pour Victor Tennonensis, loc. cit., p. 188, il est un „Herculanus, Orestis filius“.

<sup>4</sup> Bury, *History*, 1923, I, p. 405. Seulement après la mort, en 490, de Népos, l'empereur légitime pour Byzance, Odoacre eut aussi la Sicile et la Dalmatie; *ibid.*, p. 411. Népos essaya de se fixer en Dalmatie: „cum in Dalmatia imperii sui sceptrum firmare conaretur“; Mommsen, *Chron. Min.*, I, p. 311.

<sup>5</sup> Marcellinus Comes, loc. cit., p. 108, distingue aussi des „sénatrices“.

<sup>6</sup> Malchus, p. 236. Cependant Zénon avait fait mine de vouloir soutenir l'empereur d'Occident réfugié en Dalmatie, Népos.

<sup>7</sup> Sur les luttes contre Brachila, Adaric, Ovida (Odiva) et le roi des Ruges Fava ou Foeba, qu'il alla chercher „sur le Danube“, voy. Mommsen, *Chron. Min.*, I, pp. 311-313; Cassiodore, *Chron.*, *ibid.*, II, p. 159.—D'après Isidore de Séville, la bataille sur le Danube aurait été livrée à Onououlphe, frère d'Odoacre: „devicto fratre ejus Onouulfo et trans confinia Danuvii effugato“; p. 283.—Le fils d'Odoacre, Thalanès, *ibid.*, p. 320.—Sur tous ces événements aussi la Vie de l'évêque de Pavie S. Épiphane, dans les

Beaucoup plus libre dans ses mouvements, Théodoric, qui avait sur le prédécesseur qu'il vainquit et fit tuer l'avantage d'avoir été délégué par l'Empire comme son „vicaire“<sup>1</sup>, son „exarque“, garda cependant de cette dépendance envers l'Orient romain<sup>2</sup> ce qu'il fallait pour ne pas choquer les idées et les sentiments de son époque<sup>3</sup>. Proclamé roi par les siens sans avoir demandé d'abord l'assentiment de l'empereur<sup>4</sup>, il entendit gouverner séparément Romains et Goths<sup>5</sup> et il disait en plaisantant que „le pauvre Romain imite le Goth et le Goth pratique imite le Romain“<sup>4</sup>. Bon voisin de l'empereur Anastase, son maître, qui finit par lui rendre les insignes impériales envoyées par Odoacre à Constantinople<sup>7</sup>, il maintint l'effigie impériale sur ses monnaies d'or<sup>8</sup>. Il déclara aux Romains qu'il entend régner comme les empereurs, dont „il voulait imiter Trajan et Valentinien“, et ce „peuple“, qu'il entendait respecter, le pria d'inscrire cette promesse sur

*Acta Sanctorum*, février. Cf. Fertig, *Ennodius und seine Zeit*, 1855-1860; F. Magani, *Ennodio*, Pavie 1886.

<sup>1</sup> Des détails sur le départ du roi, qui craignait certaines intrigues, dans Malalas, pp. 383-384.—Cf. Anastasiévitch, dans les „Prilozi“, I (1921), pp. 216-223. Il dispose de „dromons“; Mommsen, loc. cit., p. 318.

<sup>2</sup> Voy. notre *Orient et Occident au moyen-âge* et notre *Les Commencements de Venise*, 1931. Cassiodore (loc. cit.) l'intitule seulement „felicissimus atque fortissimus“.

<sup>3</sup> D'après l'Anonyme de Valois, éd. Mommsen, *Chronica Minora*, I, p. 316, ou Cessi, dans le „Nouveau Muratori“, 1913: „ut... pro merito laborum suorum loco ejus, dum adveniret, tantum praeregneret“: il devait gouverner seulement jusqu'au retour de l'empereur.

<sup>4</sup> „Gothi sibi confirmaverunt Theodericum regem, non exspectantes jussionem novi principis“; Anon. Val., dans Mommsen, *Chron. Min.*, I, p. 322.

<sup>5</sup> „Gubernavit duas gentes in uno: Romanos et Gothos“: *ibid.*

<sup>6</sup> „Romanus miser imitatur Gothum et utilis Gothus imitatur Romanum“; Anon. Val., loc. cit., p. 322.

<sup>7</sup> Cf. la mission à Zénon: „mittens legationem Theodericus Festum, caput senati, ad Zenonem imperatorem et ab eodem sperans vestem se induere regiam“; Mommsen, loc. cit., I, p. 316, et, plus bas, mission à Anastase: „ornamenta imperii“, p. 322.

<sup>8</sup> Bury, loc. cit., p. 454, note 2.

des tablettes d'airain<sup>1</sup>. Régnant à la façon des Romains<sup>2</sup>, il n'osa donner que de simples édits, et pas des lois nouvelles, aux Romains de son royaume, qui furent jugés seulement d'après l'ancienne législation des Césars<sup>3</sup>. Il ne prétendait pas avoir le droit impérial de fixer la doctrine chrétienne et, tout en restant arien, lui et son peuple, il ne persécuta qu'à un seul moment, et à contre-cœur, les „orthodoxes“ qui croyaient à la manière de l'empereur<sup>4</sup>. Il alla même jusqu'à permettre à ses Goths de passer à l'„orthodoxie“<sup>5</sup>. Les Papes purent donc aller librement à Constantinople, pour être reçus comme „Saint Pierre“ lui-même<sup>6</sup>, et pour s'entendre sur les dogmes avec l'empereur, — une des soeurs du roi vécut à la Cour de Théodora<sup>7</sup>, — avec ce protecteur de la Foi pour convoquer les conciles avec son assentiment. Nulle part, ni du côté du Sirmium, où les Bulgares, qu'il battit en 504<sup>8</sup>, doivent être des Avars, ni en Dalmatie, où avaient dominé des usurpateurs, ni en Sicile,

<sup>1</sup> „Verba enim promissionis ejus quae populo fecerat adlocutus, rogante populo, in tabula aenea jussit scribi et in publico poni“; *Anon. Val.*, loc. cit., p. 324. Cf., pour l'imitation des empereurs, *ibid.*, p. 322.

<sup>2</sup> „Regnavit Romanorum more“; Agnellus dans Mommsen, loc. cit., p. 321.

<sup>3</sup> Procope. *Bell. Goth.*, *passim*.

<sup>4</sup> „Ita ut nullus Romanus arma usque ad cultellum uteretur“; *Anon. Val.*, loc. cit., p. 326.

<sup>5</sup> Procope, *Bell. Goth.*, II, p. 42.

<sup>6</sup> Il s'agit du Pape Jean, chargé par Théodoric aussi d'une mission pour regagner ses ariens convertis: „Justinus imperator venienti ita occurrit acsi Beato Petro“; *Anon. Val.*, loc. cit., p. 328. En Occident on note la date de la mort de l'impératrice (27 juillet), Agnellus, dans Mommsen, loc. cit., p. 334. — Théodoric apprit à peine quatre lettres dans dix ans; *Anon. Val.*, loc. cit., p. 326.

<sup>7</sup> Bury, loc. cit., pp. 421-422. La mère avait changé son nom barbare d'Éréneiva en Eusébie; *ibid.*, p. 411, note 5.

<sup>8</sup> „Victis Vulgaribus“ dit Cassiodore, *Chron.*, p. 160. Cf. la victoire de Bélisaire sur des „Bulgares“ du côté du Danube, qui avaient battu et pris le patrice Serge: „debellati pariterque fugati, Danuvium transierunt“; Victor Tennonensis, loc. cit., p. 205.



que les Goths détenaient complètement, sauf, depuis quelque temps, Lilybée, cédée comme dot d'une princesse gothe aux Vandales<sup>1</sup>, nulle part donc aux frontières il n'y eut de conflit entre la nouvelle Rome impériale et le royaume qui avait remplacé l'ancienne Rome, retenant dans sa clientèle, par des mariages et par des traités, pensant même à une espèce d'unité germanique, tous les voisins barbares<sup>2</sup>. Le grand succès inattendu de la guerre contre les Vandales enflamma cependant la cupidité byzantine.

Au commencement, les Goths avaient aidé, avec des chevaux et des vivres<sup>3</sup>, les Romains à détruire le royaume de Gélimer, qui avait emprisonné la femme gothe de son prédécesseur et massacré la suite de cette princesse, Bélisaire put s'approvisionner en Sicile. Mais cette bonne entente ne fut guère durable.

La possession de Lilybée fut réclamée par les Romains et refusée par le gouvernement italien. C'était un *casus belli*. Un second se présenta lorsque le nouveau roi des Ostrogoths, Théodate, Théodahad, ou, à la romaine, Deodatus, prince du sang de Théodoric, évinça la fille de ce roi, Amalasonthe, mère du petit roi Athalaric, qui venait de mourir<sup>4</sup>, et donna même l'ordre de noyer dans le lac de Bolsena<sup>5</sup> cette protégée de Justinien, qui avait manifesté, comme on l'a vu, l'intention de se retirer à Constantinople<sup>6</sup>.

Sans Bélisaire, Justinien n'aurait jamais entrepris une cam-

<sup>1</sup> Procope, éd. Haury, III, 8. 13.

<sup>2</sup> Deux filles de Théodoric épousèrent le roi des Wisigoths et celui des Burgondes, sa soeur Amalafride fut la femme du roi des Vandales, Trasamond, l'autre, Amalabriga, celle du roi des Thuringiens: „Et sic sibi per circuitum placavit omnes gentes“; *Anon. Val.*, loc. cit., pp. 322, 324. Ses rapports avec les Gaules, Cassiodore, *Chron.*, p. 160 (ann. 508).

<sup>3</sup> Procope, *Bell. goth.*, éd. de Bonn, I, p. 25.

<sup>4</sup> Procope, éd. Haury, IV, 5, 11 et suiv., 19; V, 3, 11 et suiv.

<sup>5</sup> Marcellinus Comes, loc. cit., p. 104 (la douleur qu'en ressentit Justinien).

<sup>6</sup> Voy, aussi Hodgkin, *Italy and her invaders*; Heinrich Leuthold, *Untersuchungen zur ostgothischen Geschichte der Jahre 535-537*, thèse de Jena, 1908.

pagne en Italie. Mais ce général était disposé à jouer plus loin le rôle de *conquistador*, qu'il avait commencé en Afrique. Il avait pour cela l'argent des Vandales et les rangs de ses fidèles, l'armée de sa maison<sup>1</sup>, Hérules, Huns ou „Massagètes“, cavaliers, qui pillaient jusque dans les églises; Antes ou „Thraces“, „Besses“, Slaves du Danube, habiles aux embuscades, Asiatiques de Pisidie et de Cappadoce, Arméniens habitués aux assauts, avec des vaisseaux d'Isaurie maritime<sup>2</sup>.

C'est lui qui attaqua donc le roi Théodat, qui poursuivit, avec une opiniâtreté et une hardiesse admirable, une guerre qui se montra bientôt excessivement difficile, et ce ne fut pas de sa faute si le coup décisif fut porté par un autre. Mais ce ne fut qu'alors, au dernier acte, que cette guerre d'Italie fut vraiment la guerre de l'empereur, qui devra envoyer, pour sauver Bélisaire, assiégé à Rome, des troupes impériales, sous Martin et Valérien, puis sous Batzo, Conon et Rema<sup>3</sup>. Jusque-là, Bélisaire fut envers Justinien ce que Fernan Cortez sera, mille ans plus tard, au Mexique, envers les rois catholiques, Ferdinand et Isabelle.

En quelques semaines (535) la Sicile, avec Syracuse et Panorme, fut conquise, et le gendre même de Théodat, Ébrémond, vint y faire sa soumission<sup>4</sup>. La Dalmatie gothe<sup>5</sup> aussi ne résista que très faiblement. Il n'y avait pas, en effet, de campements barbares dans ces deux provinces. Naples fut attaquée ensuite. Le nombre des Germains établis aux environs de cette ville n'était pas très élevé<sup>6</sup>. Elle fut prise par des soldats qui étaient descendus dans l'aqueduc. En même

<sup>1</sup> Ἐπτάκις χιλιάδας γὰρ ἰππέας ἐκ τῆς οἰκίας παρείχτο; Procope, *Bell. Goth.*, II, éd. de Bonn, p. 213. Cf. οἰκία μὴ τὴν δύναμιν Θεοδοσίου κατὰ λόγους; p. 214.

<sup>2</sup> *Ibid.*, I, pp. 78, 129, 189, 194-195, 200-201, 207-211; II, 46, 86-88, 108, 173, 178, 343, 373.

<sup>3</sup> Marcellinus Comes, loc. cit., p. 105.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>5</sup> Elle s'étendait jusqu'à Salona; Procope, *Bell. Goth.*, I, pp. 35, 122.

<sup>6</sup> Sur les Juifs de Naples, *ibid.*, I, pp. 59, 63, 70-77. A Rome, *ibid.*, p. 65.

temps les Francs, gagnés par l'or byzantin, envahissaient toute la Gaule Cispadane et arrivaient jusqu'aux marais de la future Venise<sup>1</sup>. On commençait à dire dans le camp „romain“, où se trouvait Procope, historien désigné de la campagne, qu'Odoacre n'avait fait que reconnaître la présence des Francs dans cette province toute pleine de Romains, conservant toutes leurs anciennes coutumes. On se prenait donc à regarder de ce côté aussi<sup>2</sup>.

Vitigès, le nouveau roi, élu après l'assassinat du faible „philosophe“ Théodat, qui avait offert de céder la Sicile, d'abandonner le droit de vie et de mort, celui des avancements, promettant de donner une couronne d'or et des contingents si on l'accepte comme associé en second ordre de l'empereur<sup>3</sup>, épousa de force Matasonthe, petite-fille de Théodoric<sup>4</sup>, et essaya de réunir autour de lui les guerriers de son peuple à Ravenne<sup>5</sup>. Bélisaire était à Rome, bientôt assiégée par Vitigès, où il rencontra les sympathies du clergé, ayant d'élection de Silvère par le roi goth, et de quelques *honoratoires* qui n'avaient pas oublié complètement le passé; plus tard seulement il gagna par sa bravoure les artisans et la plèbe, qui arrivèrent à goûter les exploits inattendus de ce *Vilisarius*, qu'on appelait „un Grec, de la race des rhéteurs, des moines et des soldats qui s'enfuient“. Vitigès crut même devoir faire tuer à Ravenne les sénateurs romains qu'il avait retenus auprès de lui: la guerre prenait ainsi l'aspect d'un combat entre deux races.

L'historien de ces batailles, tumultueuses et tout aussi peu décisives que les conflits avec les Maures d'Afrique, Procope, prétend que les Goths firent plusieurs fois l'offre de céder à l'empereur la Sicile, la Calabre, Naples et de payer un

<sup>1</sup> Procope, loc. cit., p. 87. Cependant Théodat leur avait offert la Provence; *ibid.*, p. 65.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>3</sup> *Ibid.*, I, pp. 40-41.

<sup>4</sup> „Plus quam amore“; Marcellinus Comes, loc. cit., pp. 104-105.

<sup>5</sup> Sur ce mariage Bury, loc. cit., p. 679, note 1.

tribut, mais que Bélisaire voulait absolument accomplir en Italie ce qui lui avait si bien réussi en Afrique. Reste à savoir si ces offres étaient sincères. Les Goths n'étaient pas les Vandales, et les Vandales eux-mêmes avaient résisté jusqu'à la fin de leur race. Il y eut pendant de longues années des sièges acharnés à Rome, à Milan, où les „Grecs“ avaient été appelés par l'archevêque, à Rimini, à Orvieto, à Urbino et partout ailleurs où il y avait encore les fortifications des „anciens Romains“<sup>1</sup>.

L'empereur envoya, dans la troisième année de la guerre (538)<sup>2</sup>, l'eunuque Narsès, un *a secretis*, fonctionnaire de la Cour, et l'un de ses favoris<sup>3</sup>; mais celui-ci ne daigna pas s'entendre avec Bélisaire, qui revêtait le caractère d'aventurier beaucoup plus que celui de général byzantin. Les Goths eux-mêmes le sentirent si bien qu'ils lui offrirent le trône de Vitigès, la situation brillante d'empereur de la vraie Rome<sup>4</sup>. Il fit semblant de l'accepter, pour en finir avec la royauté barbare. De fait, Vitigès fut pris à Ravenne (540). Mais, quand les soupçons de la Cour et les nécessités de la guerre de Perse rappelèrent à Constantinople Bélisaire<sup>5</sup>, les Goths se donnèrent tour-à-tour comme rois Ildibad ou Hildébad, Éraric, un Ruge<sup>6</sup>, et enfin le splendide guerrier que fut Totila. (Baduila sur ses monnaies), contre l'élection duquel l'Empire n'eut qu'une observation à faire: qu'on

<sup>1</sup> Les détails ont été plus récemment fixés de la façon la plus précise, par Bury, loc. cit., p. 180 et suiv.

<sup>2</sup> Après Bélisaire il y aurait eu le commandement du *minister militiae* Abadus; Mommsen, loc. cit., I, p. 337.

<sup>3</sup> Sur sa maison à Constantinople, Migne, *Patr. Gr.*, CXXII, c. 1261.

<sup>4</sup> Βασιλέα τῆς ἑσπερίας Βεσιζάριον ἀνεπιπεῖν ἐγνώσαν; p. 30. Βασιλεὺς Ἰταλιωτῶν καὶ Γότθων; *Bell. Goth.*, II, p. 196. Le même titre pour Vitige, I, 11<sup>2</sup>. Cf. Fr. Ferdinand Kraus, *Die Münzen Odovacars*, p. 153.

<sup>5</sup> „In offensam periculumque incurrens grave et invidiae subjacens“; Marcellinus Comes, loc. cit., p. 107.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 106. Cf. Marius d'Avanches, *ibid.*, p. 236.

n'avait pas consulté là-dessus son chef<sup>1</sup>. Grâce à l'énergie prudente de ce nouveau roi, un vrai organisateur de guérillas<sup>2</sup>, Rome allait être assiégée, et Naples succomba; une flotte byzantine sera détruite. Bélisaire accourut en vain pour défendre son oeuvre et se jeter dans Rome: il fut en peu de temps repoussé jusqu'en Sicile, d'où il partit pour Constantinople, forcé à y témoigner d'une défaite absolue. Totila, qui faisait tuer, comme à Milan, à Fermo, à Ascolo, même la population civile romaine<sup>3</sup>, fit frapper alors des monnaies avec la fière inscription: „Victoire au vainqueur de l'Auguste“.

Un parent de l'empereur, Germain, choisi pour aller sauver la Sicile, mourut avant d'avoir pu partir, et l'île fut ravagée par des pirates ostrogoths. Et, comme l'impératrice Théodora était morte, Bélisaire avait perdu son appui le plus puissant; il fut retenu à la Cour comme chef de la garde, ce qui équivalait pour lui à une brillante disgrâce<sup>4</sup>. Entretiens Narsès reçut des troupes suffisantes. Pour la première fois les Romains avaient une vraie armée en Italie. Elle osa enfin offrir une bataille en rase campagne à Totila, qui parut devant ses rangs revêtu de pourpre, portant la couronne comme une victime. Il perdit le combat de Busta Gallorum ou de Taginae<sup>5</sup> et périt dans la déroute<sup>6</sup>. Son successeur, Téia, ne fut pas plus heureux, et la mort de ce dernier chef signifiait la fin de la domination ostrogothe en Italie.

<sup>1</sup> „Contra voluntatem domini Justiniani Augusti“; cf. *ibid.*, III, p. 276. Les offres de Totila comprennent la Sicile et la Dalmatie, un tribut et un contingent; *ibid.*, p. 184 et suiv.

<sup>2</sup> „Huc illucque discurrens“; *ibid.*, p. 107.

<sup>3</sup> *Ibid.* Rome fut pillée; *ibid.*, p. 108. Pendant quelque temps elle resta déserte (*ibid.*): „Post quam devastationem quadraginta aut amplius dies Roma ita fuit desolata ut nemo ibi hominum, nisi bestiae, morarentur“. Parmi les officiers de Bélisaire lui-même, un Mundila, *ibid.*, p. 106. En échange les soldats de Bélisaire saccagèrent Vérone; *ibid.*, pp. 106-107.

<sup>4</sup> *Ibid.*, III, p. 160.

<sup>5</sup> Sur l'emplacement voy. Bury, loc. cit.

<sup>6</sup> Ses vêtements ensanglantés furent envoyés à Constantinople; Malalas, p. 486.

Narsès sut défendre cette conquête qui n'était qu'en partie due à son mérite, contre des tentatives d'usurpation comme celle du Hérule Sindevala en 566<sup>1</sup>, de même que Bélisaire l'avait fait pour le patrice Constantin<sup>2</sup>. Il le fit contre les appétits des Francs, qui auraient volontiers pris la place des guerriers de Théodoric dans cet admirable pays italien. Il laissa cependant le chemin libre jusqu'aux chaleurs et aux délices du Midi à ces quelques milliers d'Alamans et de Francs sauvages, presque nus, sans coiffures, n'ayant pour armes que l'épée et un dard terminé par des crampons, qui ravageaient la péninsule sous le commandement de Leutaris et de Butilin. Le premier de ces chefs d'une expédition que les rois des Francs ne reconnaissaient pas, mourut de maladie, avec la plupart des siens; Butilin ou Bucilin, qui suivait ses traces, retournant aussi vers les Alpes, fut complètement défait par le général romain (554).

De tout ce ramassis de guerriers téméraires il ne resta presque rien<sup>3</sup>. Ceux des Goths qui attendaient leur liberté du succès de ces amis d'outre-monts, durent déposer les armes devant le vainqueur. D'un autre côté, 10.000 Burgondes avaient été envoyés en cachette par le roi franc Théodebert<sup>4</sup>. Le monde germanique avait épuisé ses efforts contre ces „Grecs“ qu'il méprisait si injustement auparavant<sup>5</sup>.

Mais déjà on peut distinguer l'antagonisme, toujours renouvelé, à l'égard de ces étrangers, si différents de ceux qu'on

<sup>1</sup> „Tyrannidem adsumpsit“; Marius d'Avanches, loc. cit., p. 238.

<sup>2</sup> „Contrarium sibi de medio aufert Constantinum patricium“; *ibid.*, p. 105.

<sup>3</sup> Agathias, I-II. Sur les sources occidentales Bury, loc. cit., p. 275, note 4.

<sup>4</sup> *Ibid.* Le roi franc refusa sa fille à Totila; *ibid.*, pp. 439-441. Le chroniqueur italien Geoffroy de Viterbe présente Justinien comme le convertisseur d'un roi des Hérules, „Crateus“, d'un roi hun, „Garda“, princesse de cette même race (Muratori, VII).

<sup>5</sup> Procope, *Bell. Goth.*, II, p. 163. Cf. aussi *ibid.*, pp. 162-163, 183; III, pp. 184-195, 205, 246.

appelait avec regret les „anciens Romains“<sup>1</sup> : On voulait bien avoir d'eux les „vieilles lois romaines“<sup>2</sup>, mais leur présence gênait, remplissait de confusion, indignait même. On était un peu de l'avis des Goths, que ce sont de simples Grecs<sup>3</sup>. On s'était habitué aux Goths, qui, de leur côté, avaient fait tout leur possible pour ne pas froisser la population, de beaucoup supérieure sous tous les rapports, qu'ils défendaient depuis soixante ans. Le „Livre des Papes“ présente Totila vivant à Rome comme „un père au milieu de ses fils“. Il est vrai que Bélisaire s'était saisi du Pape Silvère et l'avait expédié comme prisonnier en Orient, le remplaçant par Vigile, mais nous avons vu que, de son côté, Vitigès avait fait tuer des sénateurs romains à Ravenne<sup>4</sup>. Une seule fois il est dit que la victoire „romaine“ représente „le retour à la félicité ancienne“<sup>5</sup>. Une autre source italienne fait observer qu'à partir de ce moment commence la décadence du Sénat et la fin de la liberté<sup>6</sup>. Une synthèse italienne était en préparation, mêlant Goths et Romains dans une même société nouvelle, tendant vers cette autonomie qui aurait été scellée par la royauté, de façon nouvelle, d'un Bélisaire. Cette bataille de Busta Gallorum l'empêcha.

Les Italiens eurent en échange ces lois qu'ils avaient voulues et une administration directe de l'empereur. Des églises à la façon de l'Orient s'élevèrent dans les villes, qui ne res gagnèrent jamais ce qu'elles avaient perdu pendant les longs et durs sièges de Ravenne, de Rome, de Naples, même de Milan. L'„exarque“ impérial, qui fut Narsès, remplaça l'em-

<sup>1</sup> *Ibid.*, I, pp. 161, 201.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 139. Vitige parle des Γραικοί ἢ Ἰταί; *ibid.*, p. 205.

<sup>4</sup> *Ibid.*, I, p. 187; II, pp. 298, 301 et suiv.

<sup>5</sup> „Totius Italiae populos, expulsis Gothicis, ad pristinum reducit gaudium“; Mommsen, *Chron. Min.*, I, p. 337.

<sup>6</sup> „Deinde paulatim romanus defecit senatus et post Romanorum libertas cum triumpho sublata est“; Agnellus, *ibid.*, p. 336. Il parle aussi de la „denudatio omnium Romanorum Italiae“ (*ibid.*).

pereur, ayant sa délégation, avec un certain droit d'autonomie comme Théodoric et ses deux premiers successeurs.

Mais cette restauration ne pouvait pas compter sur un long avenir: une fois les ambitions „romaines“ satisfaites, la possession de Rome seule intéressait, où, du reste, le Pape présidait un régime de „juges“ fonctionnaires, appuyé sur les familles sénatoriales, et un peuple particulièrement remuant, la propriété du port de Ravenne et celle de la Sicile, avec la domination de la Mer, pour ce commerce de l'Occident, servi pendant très longtemps par les Byzantins seuls<sup>1</sup>: Venise, encore un simple nid de pêcheurs, malgré les exagérations de Cassiodore, n'avait pas la même valeur. Pour le reste, on allait chercher des barbares, avec lesquels, sans soupçonner le même danger, on eût pu reprendre secrètement le pacte conclu jadis avec Théodoric.

A un certain moment de son règne, regardant l'oeuvre accomplie, Justinien parle des „Perses momentanément pacifiés“<sup>2</sup>, de la „soumission“ des Vandales et des Maures, de la restitution de la liberté aux Carthaginois, de la première

<sup>1</sup> Voy. Diehl, *Études sur l'administration byzantine dans l'exarcat de Ravenne (568-751)*, Paris 1888; Calisse, *Il governo dei Bizantini in Italia*, dans la „*Rivista storica italiana*“, II (1885), pp. 265-335; L. M. Hartmann, *Untersuchungen zur Geschichte der byzantinischen Verwaltung in Italien, 540-750*, Leipzig 1889; Hugo Cohn, *Die Stellung der byzantinischen Statthalter im Ober- und Mittelitalien, 546-751*, Berlin 1889; E. Stein, *Beiträge zur Geschichte Ravennas in spätromischen und byzantinischen Zeit*, dans la „*Klio*“, XVI (1919); Patrono, dans les „*Atti e memorie della regia deputazione di storia patria per le Romagne*“, 3-e série, XXVII (1910); Ch. Evrard et Al. Gayet, *L'art byzantin d'après les monuments de l'Italie, de l'Istrie et de la Dalmatie*, 2 vol.; Münz, *Les artistes byzantins dans l'Europe latine*, „*Revue de l'art chrétien*“, XXXV (1893); Frothingam, *Byzantine artists in Italy from the sixth to the fifteenth century*, dans l'„*American Journal of archeology*“, IX (1890), pp. 32-52; Felix Lampe, *Qui fuerunt Gregorii Magni Papae temporibus in Imperii byzantini parte occidentali exarchi et qualia eorum jura atque officia*, Berlin 1892. Une lettre falsifiée à Narsès, dans la „*Byz. Zeitschrift*“, XI, p. 578. Sur l'ἑπάρχος Ῥώμης, „*Bull. de correspondance hellénique*“, XXXI (1907), pp. 321-327.

<sup>2</sup> „*Quatenus Persae quidem conquiescant*“; Préface des Nouvelles.



conquête des Tzanes caucasiens, sur laquelle il insiste avec une emphase de mauvais goût. Il déclare légiférer pour les provinces conservées sans interruption et pour celles „qui, maintenant, par la volonté de Dieu, ont été ajoutées par nous au principat des Romains“<sup>1</sup>. Il est fier d'avoir refait la ligne du Danube, regagnant, avec Viminacium, Recidua et Litterata sur la rive du fleuve<sup>2</sup>; il installe un évêque à Aqui, ville détachée de son diocèse, où avait pénétré l'hérésie persécutée<sup>3</sup>. Dans telle de ses „Nouvelles“, à côté des Alains et des Maures soumis, il y a aussi la Sicile reconquise<sup>4</sup>. Ses flottes traversaient seules la Méditerranée, des Colonnes d'Hercule à Chypre, et la Mer Noire jusqu'aux restes des Goths tétraxites en Crimée<sup>5</sup>, commandée par le duc de Cherson. Donc le grand rêve oecuménique est presque complètement réalisé. „Nous avons“, dit-il, „un espoir que Dieu nous permettra d'ajouter de nouveau à notre possession aussi les autres nations que par leur négligence ont perdu les Romains, jadis maîtres jusqu'aux bords des deux Océans“<sup>6</sup>.

Il y avait encore, malgré la ligne de fortifications danubiennes et la flotte qui veillait sur le fleuve<sup>7</sup>, des hordes hunnes insoumises, qui s'appelleront bientôt les Avars, et elles

<sup>1</sup> *Ibid.*, I, I: „nunc a Deo per nos sunt adjectae principatui Romanorum“. Dans la Nouvelle coll. II, tit. II, VIII, il mentionne la Lybie reconquise et les Vandales „soumis“.

<sup>2</sup> Où on trouve sans cesse sa grosse monnaie de cuivre; *Nouvelles*, coll. II, tit. VI, XI.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> Coll. IV, tit. IX, XXX.

<sup>5</sup> Cf. „Byz. Zeitschrift“, V, p. 246; Koulakovski, dans le „Viz. Vrémennik“, III, p. 1 et suiv. Une inscription de Justinien dans la péninsule de Taman; le même, *ibid.*, II, p. 189 et suiv.

<sup>6</sup> *Ibid.*: „et bonam spem habemus quod Deus nobis annuat ut et caeteras gentes quas socordia sua Romani amiserant, cum ad utriusque Oceani terminos tenerent, iterum ditioni nostrae adjungamus“.

<sup>7</sup> „Small flotillas which patrolled the Lower Danube under the direction of the military commanders on that frontier“; Bury, *ouvr. cit.*, I, p. 44.

entraînaient dans les raids qu'il fallut plus d'une fois tolérer, des groupes de Slaves qui ne revenaient plus vers leur patrie au Nord du Danube.

Mais c'était l'ancien fléau habituel des provinces thraces de l'Empire : Théodose l'avait aussi toléré. En tout cas, sauf la concession de Sirmium, — mais sans les habitants —, qu'il fallut leur accorder, rien n'en était dérangé aux frontières : de ce côté-là, il n'y avait pas l'État barbare, tel qu'il fonctionna en Afrique et en Italie et qu'on venait de faire disparaître<sup>1</sup>.

Ainsi, par ces longs efforts des armées, personnelles ou impériales, avait été fondé un nouvel Empire, qui s'étendait de la Mésopotamie à Gibraltar et du Danube à la Lybie. La Méditerranée était redevenue romaine, la thalassocratie constantinienne se rétablissait<sup>2</sup>, et presque tous ceux qui parlaient le latin et le grec restaient désormais affranchis de la servitude des barbares, qu'ils n'avaient pas trouvée, il est vrai, trop lourde.

### III.

#### LE SENS DE L'EMPIRE SOUS JUSTINIEN.

Justinien modifia par endroits l'ancienne organisation militaire et civile de l'Empire, et il garnit toutes ses frontières de nombreux châteaux, construits à la romaine, mais avec des matériaux de qualité inférieure, et d'une manière très hâtive.

Ces châteaux avaient un certain rôle contre les Perses, qui aimaient les sièges et faisaient une guerre prudente, en ménageant leurs forces; mal garnisonnés et entretenus, ils étaient beaucoup moins utiles sur le Danube. Les châteaux d'Afrique, destinés à imposer aux tourbillons berbères, furent peut-être les plus efficaces.

<sup>1</sup> Gelzer, *Kultur*, p. 63 et suiv.; Dölger, *Regesten*, p. 8 (années 581-582)

<sup>2</sup> Voy. Iorga, *Formes byzantines et réalités balkaniques*, Paris 1928. Sur la flotte la contribution de Bury, dans les *Mélanges Amari*, II, p. 21 et suiv.

Même si, bientôt, une grande partie de l'oeuvre qui venait de s'accomplir sous le nom de Justinien s'effondra, car ce n'était pas par quelques milliers de soldats sous l'autorité d'un eunuque qu'on pouvait maintenir l'Italie contre les essaims, en perpétuel mouvement, des Germains, une chose demeura cependant, celle pour laquelle, du reste, avaient recommencé ces expéditions : cette domination de la Mer, nécessaire pour l'entretien d'une ville qui de plus en plus concentrera ce qu'il y avait de plus essentiel et de plus durable dans l'Empire.

C'est par cette voie que l'influence byzantine pénètre jusque très loin en Occident, presque à ces régions de Thulé dont parle Procope sans pouvoir la définir. On s'explique ainsi les éléments de grécité, déjà signalés, qui se mêlent à la vie des Anglo-Saxons, par le fait que le Siège de Cantorbéry fut occupé entre 668 et 690 par un Grec, Théodore<sup>1</sup>.

Justinien ne s'en tint pas à ce qu'il avait hérité comme institutions et coutumes : il eut le courage d'entreprendre une réforme générale de ses États. Très actif et très intelligent, dormant fort peu<sup>2</sup>, nullement adonné aux délices de la table, il possédait les qualités requises pour entreprendre une pareille oeuvre.

Commençant par l'armée, il ôta aux beaux soldats inutiles, les scholaires, les domestiques, les protecteurs, les candidats et les silencieux, leurs anciens privilèges. Il dispersa plus tard les services des *limitanei*, les soldats-paysans qui gardaient les frontières<sup>3</sup>. Les vrais combattants, inscrits dans les listes, obtinrent une solde proportionnée à leur ancienneté.

Des changements furent apportés dans l'administration, mais l'état des moeurs ne fut pas négligé non plus. On afficha des édits contre ceux qui se rendraient coupables de

<sup>1</sup> Voy. aussi Chrysostôme Papadopoulos, *Ἱστορικὰ μελέτα*, Jérusalem 1906.

<sup>2</sup> Procope, *Bell. Goth.*, II, pp. 428-434.

<sup>3</sup> Procope, *Bell. Pers.*, p. 135.

ces vices infâmes qui n'étaient que depuis trop longtemps tolérés dans l'Empire. L'impératrice fit enfermer dans le nouveau monastère de la Pénitence un grand nombre de femmes de mauvaise vie.

On a dit que ces réformes ne portèrent pas toujours, que les fonctionnaires qu'on pouvait avoir n'étaient pas partout capables de se plier à des exigences morales. Mais ce furent seulement les mesures prises pour contrôler les sources des revenus de l'État, pour assurer aux soldats leurs quartiers et leurs vivres, *l'annona*, pour détruire tout ce qui n'était plus indispensable à la marche régulière des affaires, les punitions sévères qui frappèrent les jeunes gens dissolus, le régime des monopoles, destiné à sauver les finances qui provoquèrent surtout un grand mécontentement; et c'est au nom de ces grands et riches mécontents que quelqu'un qui employa le nom de Procope rédigea ce recueil des calomnies les plus odieuses qui fut lu avec avidité et avec satisfaction, ce qui prouve que la notion d'intérêt général avait presque disparu dans cet Orient romain<sup>1</sup>.

Il fallait à cet Empire un principe, un esprit, une tradition, à défaut desquels il ne pouvait pas vivre, car, il faut le dire, les populations n'avaient souvent aucun intérêt à le maintenir.

On avait bien le culte de l'empereur; mais on a vu que le divin César devait ployer devant les volontés de la plèbe constantinopolitaine qui l'accablait d'injures<sup>2</sup>; on n'oubliait pas qu'il était souvent à l'origine de son autorité un usurpateur, ayant employé la situation de chef des gardes pour se faire proclamer, comme Justin, ce bon vieux soldat sans aucun savoir, incapable même d'écrire son nom<sup>3</sup>. Dans d'autres cas, il avait arrangé ses relations de famille

<sup>1</sup> Voy. plus haut.

<sup>2</sup> Sous Zénon elle soutint dans des combats à travers les rues Marcien, fils d'Anthémios et gendre de Léon; Evagrius, III, 26.

<sup>3</sup> Sur la proclamation de Justin, en dehors de ce qui a été dit plus haut, Evagrius, IV, 1-2.

de manière à être, à la mort de l'empereur, le plus proche parmi ses parents ; le mariage des filles, des nièces des Augustes était devenu une grande affaire politique. Il s'était entendu avec le patriarche, dont le rôle devint grand, puisqu'il sacrait de ses mains le maître : le patriarche Eutychius avait prédit le règne de Justin II<sup>1</sup> ; il avait gagné l'appui de ceux qui avaient le plus grand nombre de fidèles, la plus grande suite armée ; il avait trempé même dans les jeux du Cirque pour avoir l'appui des Verts, des Bleus, et ces gens le tenaient par leur services et ses promesses. L'origine populaire, souvent impure, de l'impératrice, sans être une tare dans une société égalitaire et arriviste, ravalait en quelque sorte l'autorité impériale, par tous les liens indignes et les mœurs ineffables que gardait parfois l'épouse impériale.

Le régime des femmes et des favoris était maintenant une nécessité. Après l'influence d'une Eudocie<sup>2</sup>, d'une Pulchérie, puis de Théodora et d'Antonine, il y aura la régence de l'impératrice Sophie pour un mari malade et qu'elle présentait comme tel, s'excusant de gouverner elle-même, dans sa correspondance avec le basileus perse<sup>3</sup>. Ce n'était que par un jeu très fin d'intrigues, par un équilibre très délicat des forces multiples et changeantes, pour la plupart d'un caractère personnel et illégal, qu'un empereur pouvait régner et vivre en paix. La révolte, comme celle de Basileus, en 476 contre Zénon<sup>4</sup>, la conspiration couvaient toujours dans ce grand monde louche de Byzance, composé

<sup>1</sup> Migne, *Patr. Gr.*, LXXXVI, c. 2349. Cf. Brightman, *Byzantine coronation ceremonies*, dans le „Journal of theological studies“, II, pp. 383-385.

<sup>2</sup> Sur ses prétendues relations avec le beau Paulin et la vengeance de l'empereur, aussi *Patr. Gr.*, CXXII, c. 1273.

<sup>3</sup> Voy. Dölger, *Regesten*, p. 8. Cf. Evagrius, V, 12 ; Vie de St. Siméon par Nicéphore, Migne, *Patr. Gr.*, LXXXVI, c. 2380 (τῶν ἱατρῶν οἱ πρῶτοι), 3160. Sur le médecin juif charlatan Timothée, Migne, loc. cit., c. 3160.

<sup>4</sup> Voy. aussi Vie de Daniel le Stylite, dans Migne, *Patr. Gr.*, CXVI, c. 1029 et Delehayce, *Les Saints stylites*, p. 64 et suiv. La révolte des soldats germanis, avec Osthrys, Malalas, pp. 371-372.

de parvenus sans scrupules et sans distinction, d'un ramassis de barbares et de populaciers, qui considéraient le mensonge, l'adultère, le viol, le poison et l'assassinat brutal comme les actes naturels du drame politique dans lequel ils prétendaient jouer, de par leur force, le premier rôle. A la fin du V<sup>e</sup> siècle le succès passager d'un Illus avait montré combien il été facile de soulever et de retenir des provinces assez souvent mécontentes<sup>1</sup>.

Ces empereurs, y compris Justinien lui-même, n'étaient pas dignes des dévouements qui, du reste, ne les entourèrent jamais. Y avait-il au moins un sentiment de race? On a parlé souvent de cet hellénisme, qui aurait donné au nouvel empire la force qu'il lui fallait pour se maintenir mille ans contre tous les dangers. Nous avons déjà vu, et nous verrons ensuite, ce qui en est. Pour le moment, il suffit de dire qu'on ne trouve plus de race dominante, plus de race distincte en ce qui concerne la conscience de soi-même. Tous les dignitaires se réclamaient de l'Empire romain. L'armée était romaine, ainsi que tout ce qui se rapportait à l'État<sup>2</sup>. L'empereur signait en latin; il donnait pour la plupart des lois latines, et ajoutait à celles qui étaient écrites en grec la date latine du consulat; les monnaies portent pour la plupart des légendes latines. Les hauts fonctionnaires scellent avec des bulles qui portent d'un côté l'inscription latine, de l'autre l'inscription grecque, mais le Pamphylien Tribonien, le compilateur même du Code latin, emploie une bulle grecque, et il paraît que les consuls faisaient usage sur leurs sceaux de cette langue dominante à Byzance<sup>3</sup>, tandis qu'ils gardent le latin sur leurs triptyques sculptés. Les inscrip-

<sup>1</sup> Cf. *Patria*, loc. cit., c. 560; Migne, *Patr. Gr.*, CXXII, c. 1257.

<sup>2</sup> Au V<sup>e</sup> siècle un Aspar, un Ardabour étaient des Romains comme les autres; un frère d'Aspar épousa la fille de l'empereur. On s'indignait seulement de ce qu'ils étaient ariens; Malalas, c. 371-372. Vie de St. Marcel l'Archimandrite, Migne, *Patr. Gr.*, CXVI, c. 738 et suiv.

<sup>3</sup> On disait ἡ ἀντιθέση γλώσσα au X<sup>e</sup> siècle; Vie de St. André, Migne, *Patr. Gr.*, CXI, c. 635.

tions urbaines à Byzance sont en grec. Les traités, les *litterae sacrae*, gardent leur ancienne forme latine, bien que le grec fût employé dans la forme habituelle de ces actes dès l'année 562. Dans les collèges impériaux d'Orient, l'enseignement est donné en latin, et la langue latine dut être parfaitement connue à tous ceux qui suivaient les cours des grandes écoles de droit, de Constantinople et de la ville „très romaine“ Béryte (jusqu'en 551), école fixée plus tard à Sidon<sup>1</sup>. Marcellinus le comte écrit en latin, en très mauvais latin, il est vrai, et il est fier de pouvoir dire que le Pape Jean, venu à Constantinople, y célébra le jour de Pâques de l'année 525 „à haute voix en latin“<sup>2</sup>.

On a vu que Justinien avait gardé le caractère latin à sa grande compilation, son *Corpus Juris*, comme, du reste, l'avait fait, un siècle auparavant, son prédécesseur Théodose-le-Jeune. Les commandements militaires se font en latin, et c'est dans cette langue du passé que l'armée acclame l'empereur, auquel la plèbe de Constantinople souhaite cependant en grec de rue les *πολλὰ ἔτη*. Mais les rapports que reçoit le chef de l'État sont rédigés dans la langue que leurs auteurs connaissent et écrivent le mieux.

Les noms qui ont été conservés sont encore très mélangés, ainsi qu'on l'a déjà vu: noms grecs dans les provinces latines (Anthémios, Olybrius, Glycérius, empereurs d'Occident); noms latins dans les provinces grecques (Justin, Justinien, empereur d'Orient, Vigilantia, sa soeur, Germain, leur parent, deux des neveux d'Anastase: Probus et Pompée;

<sup>1</sup> Collinet, *Histoire de l'école de droit de Beyrouth (Études historiques sur le droit de Justinien, II)*, Paris 1925 (bibliographie aux pp. 6-9). Les classes d'étudiants sont nommées en grec; grecs sont la plupart des noms (mais aussi un Peregrinus, un Celsinus, un Rufus, un Séverin, un Lucius. Un professeur Patricus, un Dominus, un Domnio, un Sabinus). Sur les langues de l'enseignement, *ibid.*, p. 211 et suiv.

<sup>2</sup> „Plana voce, romanis precibus“; Marcellinus Comes, loc. cit., p. 102. Je crois qu'il faut rattacher „romains“ à „precibus“.

le fils de Basilisque : Marc, Vitalien <sup>1</sup>). Trois paysans sont venus de l'Illyricum pour être soldats à Byzance; l'un s'appelait Justin, les deux autres portaient des noms présentant un caractère grec prononcé, comme Zymarque et Ditybiste, et, même, pour ce dernier, on se rappelle le nom du vieux roi dace Boïrébista; le premier fut empereur. Il y a à Constantinople des *grammatici* latins et des *γραμματικοί* grecs <sup>2</sup>, mais un édit de l'empereur Valentinien donnait la première place aux Grecs et Théodose lui-même majorait le nombre de leurs chaires dans l'école de l'État établie par lui.

Quant aux habitants de Byzance, ils ne sont ni Grecs, ni Romains de conscience, mais uniquement „Byzantins“; de fait, il ne peuvent avoir aucun caractère de race. Les Hellènes sont des Épirotes, des habitants de l'antique Grèce, des îles. Mais nous avons constaté que, suivant l'ancienne coutume de parler, les Romains de Rome, les barbares d'Italie et d'Afrique donnent aux troupes de Justinien le sobriquet de Grecs, *Ἕλληνες*, *Graeci*: „des Grecs ou leurs pareils“. Il y a des Romains qui „hellénisent“ et des Romains dans le sens strict du mot. Les officiers et dignitaires parlent couramment le grec, le latin et quelque langue orientale. Mais la langue arménienne, par exemple, ne fut jamais „langue romaine“ comme les deux autres; elle resta toujours un patois barbare. Pour pouvoir se représenter ces conditions de vie, il faut penser à l'Autriche d'après 1866, qui reconnaissait être allemande et hongroise, mais qui était en même temps slave et roumaine sans vouloir le reconnaître.

Il est cependant incontestable que la langue grecque s'impose de plus en plus dans la littérature et dans l'État. Faut-il croire pourtant que l'Empire d'Orient s'était hellénisé presque en entier? Pas du tout. Comme nous avons déjà

<sup>1</sup> Sur lequel voy. aussi Evagrius, III, 43; IV, 3; Migne, *Patr. Gr.*, CXXII, c. 1285.

<sup>2</sup> Des didascales *πύσης γραφής* à Tétradision; *Patria*, loc. cit., c. 557. Des *σφρίθονες*, dans Migne, *Patr. Gr.*, LXXXVI, c. 2353. Un *νομικός*, Vie de Daniel le Stylite, loc. cit., c. 993.



souligné, il n'est pas plus vrai que cette langue grecque représentât une forme supérieure de la pensée, qu'on reconnût généralement en elle le langage classique des grands poètes, écrivains et philosophes, qu'on lisait encore dans les écoles<sup>1</sup>, mais plutôt pour apprendre la grammaire dans des abrégés. La bonne tradition du style ira en se perdant, et les rhéteurs les plus distingués, Procope, Agathias, Paul le Patrice, écrivent malgré leurs efforts de décalquer, sur les modèles, une langue qu'il faut déchiffrer plutôt que lire et qui nuit singulièrement au talent descriptif, au don de trouver des mots qu'avait sans doute le premier, à l'élégance native du second, qui ose même parler une fois de l'atticisme, alors que Corippus s'honore de chanter en excellent latin les hauts faits du général Jean et les débuts de Justin II; à une époque où il n'y a presque plus de poésie grecque, celle des latins porte ainsi ces fruits tardifs.

Les édits grecs de Justinien sont moulés dans la même pâte lourde, et il déclare une fois que ce langage est pour lui le „vulgaire“. Le peuple de Byzance, qui parle grec, est fier de pouvoir intercaler dans ses interpellations à l'empereur ce „tu vincas“ romain que reproduisent les chroniqueurs grecs.

Seulement, à cette époque, la langue officielle et la langue littéraire devaient naturellement en arriver à être uniquement celle de l'Église. Car, dès le début, cette Église de Constantinople, fondée dans les régions syriennes et égyptiennes, où l'hellénisme avait été transplanté et solidement établi par les dynastes macédoniens des temps déjà anciens, dans les régions purement grecques de l'Asie Mineure, transplantée ensuite dans le Péloponèse grec, prit un caractère grec qu'elle ne quitta jamais. Tout ce qui se détachait de l'Empire d'Occident pour passer sous le gouvernement des Byzantins entraînait aussi dans la dépendance du patriarche de Constantinople et grécisait son Église: c'est ce qui arriva

<sup>1</sup> Sur des écoles de latin à Constantinople, aussi Agathias, p. 324.

avec la Dalmatie et l'Afrique. En Syrie, la liturgie syrienne ne put pas se soutenir. Les Arméniens n'arrivèrent que très difficilement à avoir une Église nationale.

L'oeuvre des prêtres et des moines s'unit donc à celle des grammairiens du paganisme, qui avaient donné la connaissance du grec même aux nobles des sauvages districts caucasiens, pour amener la prépondérance de cette langue. Il ne faut pas aussi, nous le répétons, méconnaître l'influence de cette capitale qui, comme toutes les villes du littoral, avait une immense population grecque.

Mais l'Empire ne s'inspirera jamais que du passé romain. Ce qu'a été au point de vue politique la Grèce ne le regarde pas: jamais il n'est question des luttes pour la liberté contre l'Asie perse, des glorieux héros des cités de l'ancienne Hellade. Tout cela est bien mort, et on ne s'aviserait guère de le ressusciter. Tout lien de tradition est rompu de ce côté. On n'abandonnera jamais ce nom romain, qui devint celui du Rhoméé, à langue rhomaïque, vivant dans une „Romanie“ politique, différente des „Romanies“ populaires, et fut plus tard ce *Roum* des Turcs qui sert encore à désigner la Roumélie. La langue grecque resta victorieuse dans les domaines plus élevés de la civilisation, tandis que l'Empire restait ce qu'il avait toujours été: une agglomération de peuples régis selon les lois romaines et suivant un idéal politique qui s'était formé à Rome<sup>1</sup>.

Mais constater cela c'est constater encore une fois le manque d'un lien spirituel entre ces provinces si différentes au point de vue géographique, ethnographique et historique, qui absorba le sentiment de la civilisation commune. Ce lien devait exister cependant. C'était d'abord l'orgueil d'appartenir à cette civilisation ancienne, si vénérable et si bienfaisante; c'était surtout le christianisme orthodoxe, se détachant peu à peu de l'Occident chrétien. De plus en

<sup>1</sup> Voy. aussi notre article dans la *Byzantinische Zeitschrift*, no. jubilaire pour Heisenberg.

plus, l'Empire romain deviendra donc le monde chrétien, le *seul* et *vrai* monde chrétien, — „orthodoxe“, oui, mais „catholique“ aussi. Repoussant l'Occident comme arien sous les Goths, comme idolâtre pendant la querelle des Images, comme pervertisseur du dogme sous certains Papes, anathématisant, plus tard, les musulmans sans chercher à les convertir, il gagnera la conscience de détenir l'unique vérité chrétienne et d'être par conséquent le nouveau „peuple élu“ du Seigneur.

Cette croyance, qui devait faire plus tard des miracles, était déjà bien forte au sixième siècle ; les icônes, les fragments de la vraie croix, les ossements des saints et des martyrs avaient pris pour eux l'adoration millénaire qui entourait les vieilles idoles asiatiques. Mais, en dehors de quelques groupes de païens, dans les campagnes, et des philosophes de l'école d'Athènes, bientôt supprimée, les classes les plus éclairées gardaient encore, grâce à l'enseignement et grâce à la lecture assidue des anciens auteurs, — fût-ce même en extraits —, d'Homère à Platon, grâce aux oeuvres d'art qu'on tolérait sur la place publique et à l'Hippodrome, quelque chose du scepticisme païen et des superstitions antiques. Pour Procope, le premier écrivain de son temps, il y a un Dieu des chrétiens, qu'il reconnaît en apparence, et dont il expose l'oeuvre de rédemption, et, en même temps, un autre Dieu, inconnu, indéfinissable et tout-puissant, de qui viennent les grandes résolutions dans la vie des individus et des peuples. Il croit aux prédictions, aux miracles, qu'il se donne la peine de mentionner à chaque page de son Histoire, destinée à transmettre la vérité, et, s'il laisse à chacun le droit de croire ou de nier, c'est seulement un geste d'érudit consommé, de penseur élégant. Sa foi aux miracles est peut-être plus grande que celle au Christ. Il faut mentionner aussi les mesures que Justinien dut prendre contre ces fidèles, assez nombreux, de l'ancienne loi, qu'on appelait „Hellènes“ parce qu'ils sacrifiaient encore aux dieux helléniques. De vieux astrologues furent promenés par les villes sur le dos de chameaux.

On a vu que Justinien défendit énergiquement les droits de l'Église orthodoxe et fit poursuivre dans toutes les provinces ces sectes d'hérétiques, à la vie dure, donatistes, eutychiens, manichéens, qui ne voulaient pas reconnaître le dogme chrétien tel qu'il avait été établi à Nicée, à Éphèse et à Chalcédoine. Cela donna même lieu à des conflits entre les soldats et les paysans qui professaient ces doctrines. Beaucoup firent semblant de céder; d'autres passèrent du côté des barbares ou se retirèrent dans d'autres régions de l'Empire. Les riches trésors de l'Église arienne furent confisqués. Mais sous ce règne très dévot, pendant lequel de nombreuses églises furent bâties, à Constantinople et ailleurs, de grandes et belles églises, étincelantes de mosaïques, dans le style nouveau de Sainte-Sophie, la plèbe de la Capitale n'eut pas l'occasion de se trop mêler, et d'une façon active, suivie, à ces querelles de religion, auxquelles elle fut toujours portée à donner un caractère violent et tumultueux. Et cet empereur, pénétré beaucoup plus de la raison d'État que de la légitimité du fanatisme, essaya plus d'une fois aussi d'un compromis appuyé par la violence et la corruption; il finit par tolérer le monophysisme, nommé désormais jacobitisme, de Syrie et d'Égypte, qui était dans ces pays comme une religion nationale. Théodora était elle-même adhérente des monophysites, et par ses soins les moines de Syrie obtinrent deux couvents à Constantinople.

Les Juifs eurent aussi leur part de la persécution<sup>1</sup>; tel Juif converti, Jacob, essaiera même, sous Héraclius, de défendre le point de vue de sa nouvelle foi<sup>2</sup>. Les Samaritains ne furent pas épargnés<sup>3</sup>.

Avant de passer donc aux épigones de Justinien il est nécessaire d'étudier sa seconde offensive: celle de l'orthodoxie chrétienne.

<sup>1</sup> Pargoire, ouvr. cité, pp 14-16, et plus haut.

<sup>2</sup> Bonwetsch, dans les „Nachrichten“ de Göttingue, 1899, pp. 411-440.

<sup>3</sup> Bury, loc. cit., II, p. 85, note 1; Dölger, *Regesten*. Ceux de Kastrà près de Porphyron, Migne, *Patr. Gr.*, LXXXVI, c. 3216.

## IV.

## L'OFFENSIVE ORTHODOXE.

Il s'agissait d'abord de faire disparaître le paganisme<sup>1</sup>. L'ancienne religion n'avait plus de temples, les derniers, conservés pour des peuplades en dehors des frontières, ayant été fermés en Égypte<sup>2</sup>, mais on peut affirmer que, de la façon dont on la concevait, elle n'en avait plus besoin; toute sa vie s'étant réfugiée dans le haut domaine de la pensée. On a pu dire que la plupart des représentants de la science ont été des païens<sup>3</sup>; ils ne l'ont été cependant que, par dessus toute croyance aux dieux, tout souci du culte, dans ce seul sens, très noble et très élevé: L'école même qui réunissait jadis les adhérents des idées platoniciennes avait été fermée à Athènes<sup>4</sup>. L'esprit survécut cependant aux formes; dans différents domaines, de la vie populaire à la compilation scientifique et philosophique et aux réalisations de l'art, le christianisme vainqueur en fut profondément pénétré.

Mais Justinien, suivant la tradition impériale, ne regardait qu'aux apparences, et elles étaient maintenant sans doute chrétiennes<sup>5</sup>.

Pour donner une seule et même formule à la religion exclusive on s'était empressé, sous Justin déjà, de chercher la réconciliation avec Rome. On s'inclina devant son opinion concernant le dogme qu'elle prétendait conserver toujours intact, mais, quant aux chefs de l'Église romaine, on les considérait, même sous Théodoric, comme de simples sujets de l'Empire, responsables pour tout acte contraire à leur devoir de soumission envers le maître, parfois aussi comme l'instru-

<sup>1</sup> Cf. Pargoire; *L'Église byzantine*, pp. 12-14.

<sup>2</sup> Bury, *History*, 1923, p. 371.

<sup>3</sup> Fuchs, ouvr. cité, p. 4 et suiv.

<sup>4</sup> Voy. aussi Bury, *History*, 1923, I, p. 375 et suiv.

<sup>5</sup> Cf. Gelzer, *Pergamon unter Byzantinern und Osmanen* (Berlin 1903); le même „Byz. Zeitschrift“, XI, pp. 530-531; Usener, dans le „Rheinisches Museum“, L, pp. 144-148.



ment le plus utile pour les relations avec la royauté de délégation pour l'Italie. Le Pape Hormisdas refusa de décider sur les opinions des moines de Scythie, probablement de Tomi, d'anciens adhérents de Vitalien<sup>1</sup>, mais Justinien trancha la discussion par décret (533)<sup>2</sup>. Jean I-er fit le voyage de Constantinople, où il fut reçu par Justin avec les plus grands témoignages de respect: il célébra la messe à Sainte Sophie devant ce chef de l'Église de Constantinople qu'il affectait de considérer comme lui étant inférieur<sup>3</sup>. Ses successeurs Agapet et Silvère furent pendant les guerres d'Italie du côté de l'empereur. Le premier eut assez d'autorité sur Justinien, qu'il visita en 536, au moment où éclata le conflit avec les monophysites, pour pouvoir lui faire abandonner le patriarche constantinopolitain soutenu par Théodora, Anthime, soupçonné d'accointances avec les monophysites, et le faire remplacer par Ménas<sup>3</sup>, mais, arrivant à Constantinople et rencontrant un pareil dominateur d'une Église qu'il s'était habitué à concevoir comme libre, il s'était écrié: „Je croyais venir chez l'empereur Justinien, mais je trouve Dioclétien“<sup>4</sup>.

Silvère, nommé sous la pression des Ostrogoths combattus par Bélisaire, fut arrêté par celui-ci, traité de la façon la plus ignominieuse, exilé à Patara de Lycie, rappelé en Italie par celui qui, envoyé de Constantinople, l'avait remplacé. Vigile, puis exilé dans une île italienne, où on le laissa mourir de faim<sup>5</sup>. Comme Justinien avait cru pouvoir de nouveau décider sur le dogme, anathémisant en 564 „trois chapitres“ (ceux de Théodore de Mopsueste, de Théodoret de Cyr et d'Ibas), considérés comme hérétiques, Vigile, sans

<sup>1</sup> Les textes, Migne, dans *Patr. Graeca*, LXV, p. 442 et suiv., et LXXXVI, p. 73 et suiv., et dans la *Collectio Avellana*, 1895-8, ed. Günther, sont discutés par Bury, loc. cit., p. 376, note 3.

<sup>2</sup> *Liber pontificalis*, éd. Duchesne, et *Histoire de l'Église* du même.

<sup>3</sup> Les actes dans Mansi, VIII.

<sup>4</sup> *Liber Pontificalis*, I, p. 28 (à comparer avec Zacharie de Mitylène, dans Nau, *Patrologia Orientalis*, IV).

<sup>5</sup> *Ibid.* (Cf. Liberatus, *Breviarium*, *Patr. Lat.*, LXVIII.)

tenir compte de ses obligations envers l'empereur, ne voulut pas se rallier à cette opinion (548), et l'Occident se groupa autour du Siège romain. Mais il se ravisa, dès 550, plutôt dans le sens de son souverain, quitte à perdre son autorité parmi ceux qui l'avaient suivi jusque là<sup>1</sup>.

Justinien réitéra sa volonté en 551, le Pape étant maintenant son hôte à Constantinople, et il déposa les patriarches d'Antioche et de Jérusalem. Mais Vigile, de nouveau, avait changé d'attitude; il refusa de s'associer à ceux qui soutenaient la politique impériale et préféra se faire arracher de force dans l'église de St. Pierre et Paul, dont l'autel fut renversé dans ses efforts. Il s'enfuit à Chalcédoine et demanda l'appui de la chrétienté<sup>2</sup>. Il fallut que ses adversaires s'humilient devant lui.

Lorsque, en cette année 553, un concile se rassembla là, à Constantinople, par la volonté impériale, le Pape persécuté refusa d'y participer, à cause des conditions dans lesquelles avait été faite la convocation, et ce cinquième concile plus ou moins oecuménique rompit donc la communion avec lui. Pour revenir à Rome, qui était maintenant impériale, Vigile dut céder, mais il mourut au retour, à Syracuse. Dans le but d'être confirmé par l'empereur, un autre opposant de sa politique, Pélage, commença par renoncer à ses opinions. Justinien avait vaincu, sans rallier cependant autour de lui Milan et Aquilée<sup>3</sup>.

En agissant de cette façon, il s'était gagné le droit de disposer du Siège de Rome, même avant la conquête totale de l'Italie. Il y aura désormais une „oecuménicité chrétienne“ sous les ordres, intangibles, de l'empereur. Mais, pour recourir à de pareils actes de brutalité militaire, celui-ci

<sup>1</sup> Les sources dans Pargoire, *L'Église byzantine*, p. 45.

<sup>2</sup> Duchesne, *Vigile et Pélage*, dans la „Revue des questions historiques“, 1884, p. 369 et suiv.

<sup>3</sup> Mansi, IX, et *Patr. Latina*, LXIX; Duchesne, loc. cit.; nos *Papi și Împărați*; cf. Bury, loc. cit., pp. 383-391; Pargoire, ouvr. cité, pp. 40-41.

était poussé, avant tout, en dépit des sentiments, manifestement hérétiques, de sa femme, par la conscience du devoir qu'il avait de détruire ce monophysisme sous lequel il sentait couvrir les anciens souvenirs et les nouvelles aspirations des provinces asiatiques, auxquelles le régime romain commençait à ne plus agréer<sup>1</sup>.

Il suivait en cela la direction déjà imprimée par le rude bon sens de son prédécesseur, qui lui aussi avait voulu rendre à l'Empire son unité morale, impossible autrement que dans la forme religieuse. On avait toléré jusque là, parfois même approuvé, l'attitude divergente des Syriens et des Égyptiens, qui avaient refait en quelque sorte, dans le monophysisme, leur indépendance nationale<sup>2</sup>. Il imposera donc aux Égyptiens le respect envers la croyance „impériale“, melkhite, dont ils s'étaient moqués jusque là, et fera emprisonner quiconque parmi les Syriens s'en tenait publiquement au schisme. Mais, comme auprès de lui-même, sous la protection de l'impératrice, des intéressés intriguaient pour maintenir la dissidence, on verra surgir bientôt, sur les frontières de la Mésopotamie, le jacobitisme d'un Jacques Baradaï, „le porteur de haillons“, continuateur du grand Sévère, et les dissidents auront dans Serge de Tella leur premier patriarche, qui gagna des adhérents en Perse même, et les organisa.

Depuis longtemps même, Byzance se nourrissait d'Asie. La Cappadoce avait donné jadis les trois coryphées du christianisme oriental, Basile et les deux Grégoire. Ensuite, l'Asie Mineure continuant son tribut, c'est de la Syrie, par l'école de Gaza, que vinrent les ornements littéraires de ce grand règne. On a pu prétendre que, par Saint Éphrem le Syrien, la même race avait donné les modèles aux hym-

<sup>1</sup> Voy. S. Vaillhé, dans les „Échos d'Orient“, II, pp. 223-227. Sur les rapports religieux avec la Perse, Pargoire, ouvr. cité, p. 16 et suiv. Sur l'oeuvre de Sévère, *ibid.*, p. 124 et suiv. Cf. aussi *ibid.*, p. 33.

<sup>2</sup> Voy. DUBY, dans les „Échos d'Orient“, VIII, p. 255 : „Les races superficiellement hellénisées adoptèrent le monophysisme comme servant à propos leur rêve de séparation d'avec Byzance orthodoxe“.



nographes byzantins <sup>1</sup>. Un Basile de Séleucie, un Antipatre de Bostra sont à la tête du mouvement philosophique antérieur au VI<sup>e</sup> siècle. On a vu la large part de la Syrie d'Antioche et d'Édesse dans la création du nouvel art jusqu'à Ravenne et encore plus loin en Occident <sup>2</sup>.

Car, au point de vue de la civilisation religieuse, le règne de Justinien, avec son imitation latine, avec ses guerres d'Afrique et d'Italie, avec ses fortifications danubiennes, latin dans tant de domaines, fut avant tout une chose d'Asie. C'est là que se développe la pensée religieuse, en même temps que la tradition philosophique se maintient; l'Asie donne les courants et forme les personnalités. Combien est pauvre de vie morale l'Occident en regard de l'activité qui foisonne en Syrie surtout, et aussi en Égypte! Constantinople elle-même ne s'entend qu'à chercher, par froid calcul, des formules de réconciliation, d'apaisement au moins, qui ne prennent pas. Plus on forcera cette Asie, qui regorge de vitalité, plus elle se détachera d'un organisme qui ne correspond pas à une façon d'être dont on n'avait pas remarqué la persévérance. Le cas d'Alexandre-le-Grand, qui se laissa gagner par l'esprit asiatique, ne pouvait pas se répéter; toute l'âme romaine s'y opposait: alors, on marcha vers la séparation, et, sinon les

<sup>1</sup> Voy. Émereau, *Saint Éphrem le Syrien*, Paris 1918; Hubert Grimme, *Der Strophbau in den Gedichten Ephrem des Syrers, mit einem Anhang über den Zusammenhang zwischen syrischer und byzantinischer Hymnenform*, dans les *Collectanea friburgensia*, II, 1893; cf. aussi Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 705. Voy. aussi Pitra, *Analecta sacra spicilegio solesmiensi parata*, 1876; „Revue des questions historiques“, XI, 1876, p. 452 et suiv.; Henry Stevenson, *L'hymnographie de l'Église grecque*; Mone, *Lateinische Hymnen des Mittelalters*, 3 vol., 1853-5; Wilh. Meyer, *Anfang und Ursprung der lateinischen und griechischen rhythmischen Dichtung*, dans les „Mémoires de l'Académie de Munich“, I, XVII; le même I, 1896, p. 49 et suiv.; Duval, ouvr. cité., p. 18 et suiv.

<sup>2</sup> S. Beyer, *Der syrische Kirchenbau*, Berlin 1925; Baumstark, *Vorjustinianische kirchliche Bauten in Edessa*, dans l'„*Oriens Christianus*“, IV (1904), pp. 164-183; Johann Quitt, dans Strzygowski, *Byzantinische Denkmäler*, III (1903); Bréhier, *Les colonies d'Orientaux en Occident au commencement du moyen-âge, VI-VII<sup>e</sup> siècle*, dans la „*Byz. Zeitschrift*“, XII, p. 1 et suiv.

nouveaux Perses, les Arabes seront bientôt là pour la faciliter. Il était trop puissant de réminiscences et d'esprit ce grand pays syrien pour qu'on eût pu le dompter de la même façon que la papauté romaine, un moment asservie.

Tout venait en première ligne de ce Sévère, patriarche d'Antioche, qui mourut au désert des persécutions ordonnées par Justinien<sup>1</sup>. La mémoire de ce défenseur et martyr de sa race fut pieusement conservée dans ce monde syrien, sa vie ayant été écrite, non pas seulement par l'évêque de Gabala, Jean, et par Zacharie le Scholastique<sup>2</sup>, mais aussi par le Syrien Jean de Beith-Aphthonia dans sa langue syrienne<sup>3</sup>.

Et bientôt paraîtra la série des grands chroniqueurs syriens<sup>4</sup>. Un élève de Syrie écrivit dans leur langue nationale sa biographie<sup>5</sup>. Cyriaque, évêque d'Avid, panégyriste du fondateur des jacobites, continuera au septième siècle cette tradition littéraire<sup>6</sup>. En 521 mourait Jacques de Saroug, autre représentant de la doctrine monophysite<sup>7</sup>.

Le sixième siècle donne encore le panégyrique de l'évêque Ahoudemmeh, monophysite vivant en Perse, qui avait baptisé un prince persan et gagné au christianisme une tribu mésopotamienne: il est auteur d'un traité sur l'homme, et le septième présentera la Vie de Marouta, métropolitaine de Takrit, sujet

<sup>1</sup> Sur la différence de date concernant sa mort, Bury, loc. cit., II, p. 337, note 7.

<sup>2</sup> Voy. la bibliographie dans Collinet, ouvr. cité, p. 46, note 3 (le texte dans Laud, *Anecdota syriaca*, III, Leyde 1870; cf. Migne, *Patr., Gr.*, LXXXV, c. 1150 et suiv.).

<sup>3</sup> M. A. Kugener, *Vie de Sévère par Jean de Beith-Aphthonia*, Paris 1905 (dans la „*Patrologia orientalis*“ de Graffin et Nau; *ibid.*, II<sup>3</sup>, 1904, p. 200 et suiv.). Cf. Pargoire, ouvr. cité, pp. 124-128.

<sup>4</sup> Voy. Brooks, *Sources of Theophanes and the Syrian Chroniclers*, dans la „*Byz. Zeitschrift*“, XV, p. 57 et suiv.

<sup>5</sup> Nau, *Vie de Jean Bar Aphthonia*, Paris 1902.

<sup>6</sup> A. Kugener, *Comment le corps de Jacques Baradé fut enlevé du couvent de Casiou par les moines de Phésilth*. Aussi un Jean de Dara, au IX<sup>e</sup> siècle.

<sup>7</sup> „*Revue de l'Orient chrétien*“, IV, pp. 201-202.

du patriarche d'Antioche<sup>1</sup>, et l'„Exposition de la foi“ d'un auteur anonyme<sup>2</sup>.

On continuait à s'intéresser à ces frères qui avaient passé la frontière de Perse, et on a une version grecque du martyre de ceux qui furent persécutés par le roi Sapor II<sup>3</sup>. Car de l'opposition de Sévère, du „monophysisme sévérien“<sup>4</sup>, on en était venu à une recrudescence du nestorianisme, d'un nestorianisme dépassant de fait, comme on l'a observé, la pensée de Nestorius. Ce nestorianisme, avec son Église organisée, avec ses évêques reconnus en Perse, en devenait une autre religion par dessus les frontières d'État. Sous Justin déjà un certain Paul essaya de se faire reconnaître comme patriarche<sup>5</sup>. Car du côté de l'Empire tout ce qui sentait le nestorianisme était soumis depuis longtemps à des sanctions sévères. La doctrine était servie par cette littérature en syrien, encore plus „nationale“ que celle des écrivains reliés à la doctrine de l'Empire. Et une autre langue de dissidence s'ajoutera, après la conquête musulmane au syrien : jusqu'au IX-e siècle des clercs arabes, comme Aboukara, évêque de Harrau, écrivaient aussi bien en grec qu'en arabe<sup>6</sup>.

Ce fut encore un clerc, un „grammairien“ asiatique de Césarée, Jean, qui, avant 512, attaqua Sévère et provoqua la rédaction du *Philalèthe* de celui-ci : des Syriens, défenseurs de leur maître de doctrine, parlent dans des termes empreints

<sup>1</sup> F. Nau, *Histoires d'Abouemmeb et de Marouta... suivies du traité d'Abouemmeb* (dans la *Patrologia Orientalis*, Paris 1906).

<sup>2</sup> Vailhé, dans les „Échos d'Orient“, IX, pp. 267-268. Cf. Krüger, *Monophysites*; Wigram, *The separation of the monophysites*, Londres 1923.

<sup>3</sup> H. Delchaye, *Les versions grecques des actes des martyrs persans sous Sapor II* (dans la *Patrologia Orientalis*), Paris 1905.

<sup>4</sup> J. Lebon, *Le monophysisme sévérien*, Louvain. Cf. *Le monophysisme*, „Mélanges Diehl“, I, p. 107 et suiv.

<sup>5</sup> Dölger, *Regesten*, no. 9 (d'après Michel le Syrien).

<sup>6</sup> Constantin Bachas, *Oeuvres d'Aboukara, évêque de Harrau, le plus ancien écrivain arabe*, Beyrouth 1904.

de passion contre „ce plus rusé des hérésiarques présents et passés“<sup>1</sup>.

La Syrie donna encore les „Didascalies utiles à l'âme“ d'un Saint Dorothée, né à Gaza<sup>2</sup>. C'est de Damas que vient dans la seconde moitié du sixième siècle Sophronius le sophiste, qui écrivit des Vies de Saints et fit aussi des vers; on a voulu l'identifier avec le patriarche Sophronius, adversaire des monothélites<sup>3</sup>. Au couvent de Saint Sabbas<sup>4</sup>, près de Jérusalem, au Mont Sinaï<sup>5</sup>, qui conserve le souvenir de Justinien, des représentants de ce clergé royal travaillèrent pour l'orthodoxie en guerre contre les monophysites.

En fait d'histoire, sur les affaires de Perse, surtout sur la guerre de quatre ans entreprise par l'empereur Anastase, on avait le récit du moine syrien, originaire d'Édesse et établi à Zugnin, Josué, dit le Stylite<sup>6</sup>, alors que toute une histoire universelle allant jusqu'à l'empereur Maurice sera donnée par Jean d'Éphèse<sup>7</sup>. C'est, du reste, aussi l'époque des saints syriens, et Cyrille de Scythopolis, paraît avoir rédigé aussi la Vie de Saint Abraham de Cratia, né à Émèse († 532), qui fut traduite en arabe<sup>8</sup>.

Le septième et huitième siècles donneront, parmi les écri-

<sup>1</sup> Le même, *ibid.*, VI, p. 107 et suiv.

<sup>2</sup> Migne, *Patr. Gr.*, LXXXVIII, c. 1612-1844. Cf. Vailhé, dans les „Échos d'Orient“, IV, pp. 359-363.

<sup>3</sup> Vailhé, *Sophrone le sophiste et Sophrone le patriarche*, extrait de la „Revue de l'Orient chrétien“, VI et VIII.

<sup>4</sup> Voy. „Byz. Zeitschrift“, III, pp. 167-168; Ehrhard, *Das griechische Kloster Mar Saba*, dans la „Römische Quartalschrift“, VII (1893).

<sup>5</sup> Grégoire, dans la „Byz. Zeitschrift“, XVIII, pp. 500-501. Cf. Duchesne, *Les missions chrétiennes au Sud de l'Empire romain*.

<sup>6</sup> Éd. de l'abbé Martin. Cf. Gelzer, dans la „Byz. Zeitschrift“, I, p. 34 et suiv. Voy. Erich Marten, *ouvr. cité*, pp. 141-147.

<sup>7</sup> Cf. „Byz. Zeitschrift“, XIII, p. 586.

<sup>8</sup> Éditée par M. Georges Graf, dans l'„Al Machrig“ de Beyrouth, VIII, 1903. Cf. les „Échos d'Orient“, VIII, p. 290 et suiv. Sur les saints syriens, Nöldeke, *Orientalische Skizzen*, Berlin 1852. Sur une Vie de St. Sabbas, „Byz. Zeitschrift“, XV, pp. 384-385.

vains grecs, même lorsque la conquête arabe chassera de leur patrie asiatique beaucoup de clercs, Saint André de Crète († 740), qui est de fait, un Syrien de Damas, comme St. Jean Chrysostôme, auteur d'homélies et de discours, se place parmi les meilleurs écrivains byzantins de son époque<sup>1</sup>. On ne sait pas l'origine de son quasi-contemporain Georges, moine et prêtre<sup>2</sup>.

Mais déjà, même dans ce groupe „fidèle“, auquel jusqu'à un certain point peut être rattaché Sévère lui-même, la dissidence syrienne commence par l'emploi de la langue nationale<sup>3</sup>. Ce grand ouvrage de Sévère, le *Philalèthe*, la „Source de vérité“, écrit entre 508 et 511 pour défendre les opinions divergentes, a été traduit en syrien<sup>4</sup>.

Du côté des adversaires de la théologie impériale, on a conservé quelque chose des oeuvres de l'évêque Julien d'Halicarnasse, déposé lui aussi en 518, pour se retirer en révolte manifeste à Alexandrie: il est l'auteur d'un opuscule sur le libre arbitre<sup>5</sup>. Son *aphtartodocétisme*, doctrine de l'incorruptibilité du corps sacré de Jésus, le dressa contre Sévère et lui attira les foudres de son adversaire Léonce<sup>6</sup>.

C'est de cette même Syrie que vint, au sixième siècle

<sup>1</sup> Voy. aussi Vailhé, dans les „Échos d'Orient“, V, pp. 378-387.

<sup>2</sup> F. Dickamp, dans la „Byz. Zeitschrift“, IX, pp. 14-51. Le même présente le commentateur Oikouménios vivant vers 600; „Mémoires de l'Académie de Berlin“, XLIII (1901), pp. 1046-1056.

<sup>3</sup> Anton Baumstark, *Geschichte der syrischen Litteratur mit Ausschluss der christlich-palästinensischen Texte*, Bonn 1922; V. Ryssel, *Der Einfluss der syrischen Litteratur auf das Abendland*, dans la „Theologische Zeitschrift aus der Schweiz“, XIII.

<sup>4</sup> René Draguet, dans la „Byz. Zeitschrift“, XXX, p. 274 et suiv. Cf. du même, *Julien d'Halicarnasse*, Louvain 1924. Aussi Brooks, *A collection of letters of Severus of Antioch*, publiées par M. A. Kugener et Eug. Trifant, dans la „Patrologia Orientalis“, XV, 5.

<sup>5</sup> H. Usener, *Aus Julian von Halikarnass*, dans le „Rheinisches Museum“, LV (1900), pp. 321-340; René Draguet, *Julien d'Halicarnasse et sa controverse avec Sévère d'Antioche sur l'incorruptibilité du corps de Jésus-Christ*, Louvain 1926; le même, *Julien d'Halicarnasse et Sévère d'Antioche*, dans les „Échos d'Orient“, 1925 p. 257 et suiv.

<sup>6</sup> *Contra Nestorium et Eutyrium*, Migne, *Patr. Gr.*, LXXXVI.



encore parmi les écrivains de langue indigène, celui qu'on a appelé Babai le grand<sup>1</sup>. Barsanoupe (vers 535), l'auteur, avec son disciple Jean, d'un ouvrage concernant les idées d'Origène, d'Évagrius et de Didyme et de lettres, était originaire d'un couvent près de Gaza<sup>2</sup>. Ajoutons à la longue série de ces écrivains de Syrie un autre contemporain; Dadiso<sup>3</sup>.

Et, il y aura, avec Jean d'Asie, avec Jacques d'Édesse et la chronique anonyme de cette ville (jusqu'en 540), avec Élie de Nisibis et Denys de Tell-Mahré, patriarche d'Antioche († 845), auteur d'une histoire de 582 à 842<sup>4</sup>, et jusqu'à Michel le Syrien, tout un développement de l'hagiographie en syrien dans ces régions<sup>5</sup>.

En attendant le grand chroniqueur du septième siècle Jean de Nikiou, l'Égypte n'a pas de littérature, melkite ou dissidente, sauf ces écrits du „scétiote“ Daniel qui furent traduits en éthiopien et en arabe<sup>6</sup>. Dans ce pays qui nourrit Constantinople<sup>7</sup>, les moines restant fidèles à la doctrine „impériale“,

<sup>1</sup> Voy. Grumel, dans les „Échos d'Orient“; 1922, pp. 9 et suiv., 162 et suiv., 257 et suiv.; 1923, pp. 153 et suiv., 257 et suiv.; 1924, p. 395 et suiv.

<sup>2</sup> Βιβλος ψυχωφαιλεσάτη, etc., Venise, 1816. Cf. Brooks, *The Sixth book of Severus*; Vaillhé, *Les „Homiliae cathedrales“ de Sévère d'Antioche*, dans les „Échos d'Orient“, VII, p. 268 et suiv. Aussi *ibid.*, VIII, p. 14 et suiv. Sur Jean *ibid.*, p. 154 et suiv. Cf. Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 55 et suiv.

<sup>3</sup> Addai Scher, dans le *Journal Asiatique*, VII, pp. 103-148.

<sup>4</sup> Nau, *Analyse des parties inédites de la chronique attribuée à Denys de Tellmahré*, Paris 1898 (du „Supplément de l'Orient chrétien“, année 1897); Hallier, dans les *Texte-Untersuchungen* de Gebhardt et Harnack, IX<sup>1</sup>; Duval, *ouvr. cité*, p. 186 et suiv. Ce récit entra dans celui de Michel le Syrien.

<sup>5</sup> Vaillhé, dans les „Échos d'Orient“, VIII, pp. 374-375.

<sup>6</sup> Léon Clugnet, *Vie et écrits de l'abbé Daniel le Scétiote* (VI<sup>e</sup> siècle), Paris 1901 (dans la „Bibliothèque hagiographique orientale“).

<sup>7</sup> Bury, *ouvr. cité*, I, p. 213; cf. Gelzer, *Studien zur Verwaltung Ägyptens*, Leipzig 1909; le même, *Kultur*, pp. 103-104; A. E. R. Boak, *Byzantine imperialism in Egypt*, dans l'„*American Historical Review*“, XXXIV (1928), pp. 1-8, à côté des livres de Maspéro et de M<sup>lle</sup> Rouillard.

melkite (de *mélék*, empereur)<sup>1</sup>. Mais, si dans ce monde de soumission des classes inférieures<sup>2</sup>, il ne pouvait pas y avoir de révoltes, le Copte se réunit pour l'opposition au chalcédonien<sup>3</sup>. Alexandrie, enfin réconciliée avec Antioche dans l'opposition au „mélek“ et à sa réglementation religieuse, arbore, sous le règne même de Justinien, le drapeau du schisme<sup>4</sup>.

Ayant comme sa religion à part, l'Arménie, quelle que fût la suprématie qui se succédait sur les fragments de ce qui avait été jadis l'„Empire“ successeur des Perses, reste organisée d'une façon strictement et exclusivement nationale<sup>5</sup>. Il ne manquait que le monothélisme d'Héraclius dont il sera question bientôt, pour prononcer la séparation irrémissible : dans les Syriens sur le point de se libérer aussi, on voyait des camarades et, dans certains domaines, des initiateurs.

## V.

### LES ÉPIGONES DE JUSTINIEN : GUERRES DE PERSE, OFFENSIVE SUR LE DANUBE

Ce qui suit le règne de Justinien dans l'histoire byzantine se dirige fatalement vers ses deux buts principaux : enraci-

<sup>1</sup> P. von Cauvenbergh, *Étude sur les moines d'Égypte depuis le concile de Chalcédoine (451) jusqu'à l'invasion arabe (640)*, Paris 1914. Sur les stylites, aussi „Échos d'Orient“, XIII, p. 146 et suiv.

<sup>2</sup> H. Idris Bell, *The Byzantine servile state in Egypt*, dans la revue „Archæology“, IV (1917), pp. 86-106.

<sup>3</sup> Maspéro, ouvr. cité, pp. 83-84.

<sup>4</sup> Voy. E. W. Brooks, dans la „Byz. Zeitschrift“, XXX, p. 468 et suiv. Cf. Diehl, dans Hanotaux, ouvr. cité, III.

<sup>5</sup> En dehors du livre, en russe, d'Adontz, Pétersbourg 1908, G. Owsopian, *Die Entstehungs-Geschichte des Monothelismus*, Leipzig 1897 ; Ter Minassiantz, *Die armenische Kirche in ihren Beziehungen zu der syrischen Kirche bis zum Ende des 13. Jahrhunderts* ; S. Weber, *Die katholische Kirche in Armenien*, Freiburg, 1903 ; Laurent, *L'Arménie entre Byzance et l'Islam*, Paris, 1919 ; Heinrich Hübschmann, *Zur Geschichte Armeniens und der erste Krieg der Araber*, Leipzig ; Laurent, dans la „Revue des études arméniennes“.

nement dans Constantinople et fidélité à la foi orthodoxe. Mais l'impossible fut essayé, jusqu'à Héraclius, pendant presque un siècle, pour sauvegarder son héritage glorieux : l'oecuménicité orthodoxe de caractère romain et de tendances latines.

Une première période doit comprendre les luttes avec les barbares, jusqu'au moment où ces derniers — barbares d'Occident, barbares du Danube et barbares d'Orient —, empruntent à Constantinople ses principes : sinon tous le christianisme aussi, au moins la civilisation, l'idée de l'Empire, et veulent établir le nouvel Empire romain des Germains, des Slaves ou des Arabes. Contre leurs attaques répétées, l'Empire opposera les murs de la Capitale et ce bouclier de l'immuable orthodoxie byzantine, enfin obtenu, au prix de tant d'efforts et au risque de si gros dangers.

Mais il ne faudra pas de trop longues épreuves pour montrer ce caractère absolument éphémère de la création de Justinien, que nous avons déjà signalé et expliqué. Car l'Empire de *l'orbis terrarum* n'avait aucune solidité, et de fait, il était comme auparavant à la merci des barbares.

Pendant des années encore on combattit contre les Perses et les peuples du Caucase, leurs alliés. Les châteaux du Danube étaient presque inutiles et servaient plutôt de places de refuge pour les habitants des campagnes, poursuivis par les bandes des Slaves et de ces Huns, Coutrigoures et Outrigoures, qui seront bientôt réunis dans le nouvel empire hun, celui du khagan des Avars, maître de la Pannonie et successeur d'Attila<sup>1</sup>. Du grand fleuve frontière à Cons-

nes, I, (1920) pp. 35-54; Thopdschian, *Armenien vor und während der Araberzeit*, dans la „Zeitschrift für armenische Philologie“, II (1903), pp. 50-71.

<sup>1</sup> Voy. Howorth, *The Avars*, dans le „Journal of the Asiatic Society“, Série 3, I, 1889; Drouin, *Notice sur les Huns et Hioung-nou*, 1894; E. A. Parker, *A thousand years of the Tartars*, 1895; Steinbach, *Analectica avarica*, Cracovie, 1900; cf. Parker, dans la „Byz. Zeitschrift“, XX, pp. 128-130. — Marcellin, p. 422, parle d'une poussée des „Huns“ en 422. — Sur la paix de 574 avec les Avars, Dölger, no. 24.



tantinople, il n'y avait guère de troupes capables d'opposer de la résistance, et la garnison de la ville impériale ne dépassait pas quelques centaines de scholaires, soldats de parade et de faveur, qui ne comptaient pas comme combattants.

On avait vu cela très bien, et d'une manière très douloureuse, lors de l'invasion des nouveaux Huns, en 558. Tandis qu'un de leurs détachements se dirigeait vers les Thermopyles, qu'il ne réussit pas à forcer, d'autres prenaient la grande route vers Constantinople. La grande ville fut, un instant, terrorisée par la crainte d'un pillage tel que celui d'Antioche. Les richesses des églises furent démenagées<sup>1</sup>.

Cette fois encore l'empereur ne bougea pas. Heureusement qu'il y avait la flotte, les paysans des environs, de braves Thracés, et les talents militaires du vieux Bélisaire. Pour former une cavalerie, on prit les chevaux des particuliers, des églises, et même les précieux coursiers du Cirque.

La naïveté héroïque des barbares aida au salut de la capitale; ils se laissèrent envelopper par les quelques hoplites du généralissime. D'autres s'imaginèrent qu'ils pouvaient prendre Constantinople, malgré les galères impériales, en usant de bateaux plats de bois et de roseaux, tels que l'on en emploie encore sur les rivières de la Moldavie; ils périrent noyés. Mais des troupes de barbares rôdaient autour de la ville, lors même que l'empereur en sortit, pour surveiller en personne les réparations aux larges murs d'Anastase. Il fit semblant d'armer une flotte du Danube.

<sup>1</sup> Agathias, p. 299 et suiv. Sur les Huns à Kassandria et à Potidée, Procope, *Bell. Vand.*, pp. 167-168. Cf. Agathias, p. 255. Comme précisions Baynes, *The date of the Avar surprise*, dans la „Byz. Zeitschrift“, XXI, p. 110 et suiv. D'après Ménandre, p. 26, cf. Dölger, no. 90. Cf. A Mordtmann, „Αθαρς; καὶ οἱ Πέρσαι πρὸς τῆς Κωνσταντινουπόλεως“, dans le „Syllogos“ de Constantinople, volume supplémentaire, XIX-XXII (1891), pp. 54-60. Aussi Carl Patsch, *Beiträge zur Völkerkunde von Süd-Ost-Europa*, III, *Die Völkerbewegung an der unteren Donau in der Zeit von Diokletian bis Hera-kljos, 1. Theil, bis zur Abwanderung der Goten und Taisalen aus Transdanu- vien*, dans les „Sitzungsberichte“ de Vienne, 208<sup>2</sup>.

Justinien paya en or monnayé la rançon des captifs faits par les barbares, et usa du même moyen pour irriter les Outrigoures contre les Coutrigoures. Par de telles manoeuvres seulement l'on pouvait sauvegarder désormais la „majesté de l'Empire“<sup>1</sup>. „Elle vient de Dieu“, dit le poète Corippe, en décrivant la pompe souveraine de cette Cour byzantine sous Justin II; „elle n'a pas besoin des armes de la terre“: *Res romana Dei est, terrenis non eget armis*.

Les Turcs se plaignaient de ce que les Romains ont dix langues, et un seul talent pour tromper. Une savante diplomatie, les fins artifices de la parole et du style, le prestige indicible de cette incomparable Rome Nouvelle, de ces palais de marbre, de ces salles d'audience, où le rideau de soie est tiré à l'improviste pour laisser voir le basileus, l'imperator, trônant sur un siège d'or, sous un ciel d'or, la couronne d'or, étincelante de diamants, de saphirs, de rubis et d'émeraudes, sur la tête, pendant que les scolaires immobiles, armés d'or aussi, font la garde autour de la divinité vivante. L'Avar, le Slave<sup>1</sup>, les ennemis de cette heure, tombent la face contre terre devant cette révélation surhumaine et jonchent le parvis de marbre des bandeaux de leur chevelure sauvage. A côté sont les trésors accumulés pendant des siècles, et une main large est prête à couvrir d'admirables présents ceux des barbares qui „aiment la paix“. Ces khagans avars, bien loin comme puissance de la grandeur impériale d'un Attila, ces chefs slaves des petits groupes qu'ils mènent devant eux<sup>3</sup>,

<sup>1</sup> Procope, éd. Haury, passages notés à la page 289 du vol. III.

<sup>2</sup> Sur leurs établissements ajouter Bury, *The early history of the slavonic settlements in Dalmatia, Croatia and Serbia, Constantine Porphyrogennetos, du administrando imperio, chapters 29-36*, Londres 1920; cf. le „Viz. Vremennik“, V, pp. 404 et suiv., 626 et suiv.

<sup>3</sup> Voy. aussi Vailhé, dans les „Échos d'Orient“, XIV, p. 83: „C'est le khagan des Avars qui dirige l'ensemble des tribus slaves et turques et c'est lui qui préside à la fédération“. En effet c'est à lui qu'on demande en 578 d'ordonner aux Slaves de quitter le territoire de l'Empire; Ménandre, p. 48. Cf. Math. Rypl, *Die Beziehungen der Slaven*

n'ont pas d'ambition. Ni une idée maîtresse, ni un grand enthousiasme religieux, ni un sens d'ancienne hostilité inconciliable ne les jettent contre les murs, pourtant mal défendus, de Byzance. Ce ne sont pas des concurrents de l'empereur, des usurpateurs d'Empire, mais bien de lourds barbares, pleins de concupiscences vulgaires, et qu'il est très facile de gagner en les corrompant. Leurs peuples ont depuis longtemps au-delà du Danube la terre qu'il leur faut pour chasser et ensemençer<sup>1</sup>.

Il n'y a pas même de guerre au vrai sens du mot, mais bien des incursions, dont le seul but est de renouveler la provision d'esclaves et de se rappeler à la générosité de l'empereur. Les sujets pâtissent, le prince s'exécute et paie; mais il n'en reste pas moins la seule autorité légitime, le seul pouvoir divin qui existe sur la terre; le monde ne peut pas exister sans lui; c'est la conviction des contribuables, écrasés cependant par les impôts, et de ces barbares qui mettent tout à feu et à sang, se coupant des courroies sur le dos des incapables chefs militaires de l'Empire<sup>1</sup>. Rome n'existe pas seulement parce qu'elle veut durer, mais parce qu'elle doit être. Sans elle tout retomberait dans le chaos de la guerre éternelle, jusqu'au dernier lutteur sauvage.

Les barbares qui ne reviennent pas chez eux rôdent dans les campagnes. L'empereur n'a pas les moyens de les chasser;

---

*und Avaren zum oströmischen Reiche unter der Regierung des Kaisers Hera-  
klius.*, „Programm“, Budweis, 1858. Pour les Slaves, Ehrhard, *Die Stellung  
der Slaven in der Geschichte des Christentums*, Strasbourg 1918; Poproujenko,  
*Slaves et Byzantins*, dans le „Viz. Vremennik“, XXII, p. 253 et suiv.; M.  
Zupanić, dans le „Byzantion“, IV, p. 277 et suiv. (hypothèses hardies). Sur  
l'étymologie absurde Τσακωνία-Σκλαβωνία, Amantos, dans les „Mélanges“  
Hatzidakis, p. 130 et suiv. Sur des Slaves jusqu'en Asie Mineure, Pan-  
čenko, dans les „Izvestia“ de Constantinople, VII, VIII (1902), 1-2.

<sup>1</sup> Cf. Bury, *The Roman Empire in 1600 A.D.*, dans l'„English Historical  
Review“, IX.

<sup>2</sup> C'est le cas des Slaves, Procope, *Bell. Goth.*, II, pp. 449-450. Ils ont  
aussi la coutume d'empaler leurs prisonniers, de les brûler; *ibid.*

ses officiers leur donnent plutôt comme un permis de séjour. Jusque dans la moitié du septième siècle parler d'une fondation d'État sur le territoire impérial est prématuré. L'„Avaria“ était considérée, comme on le voit par une inscription, seulement du côté de Sirmium, qui avait été concédée, le reste formant dans le langage populaire la „Romania“<sup>1</sup>. Les villes résistent en Dalmatie, où elles forment, comme Raguse et toutes ses soeurs le long du littoral, de Cattaro, au Sud, jusqu'au-delà de Jadra, de Zara, au Nord, des „Romanies“ urbaines qui s'entendent avec les chefs voisins en leur faisant passer à telle date de l'année un *magarisium*, un *mogarich*, et des présents, en honorant leurs visites, strictement surveillées : une langue romane qui vient à peine de mourir s'y conservera à travers les siècles, alors que, dans la montagne, bergers et guides de caravanes parlent un autre roman, qui sera le roumain<sup>1</sup>. De même en Grèce la population ancienne se restreint entre ses murs, entourée d'„Esclavonies“ paysannes.

L'historien du règne de Justin II, critiqué par Evagrius comme avide, incapable, qui succéda à un âge assez avancé au trône, attribue à cet empereur le système politique du prestige et des présents, l'argent, les chaînes d'or, les robes de soie et les titres. Il n'eut que treize ans pour le réaliser.

Le succès de cette politique était plus difficile du côté des Perses. Chosroès vivait encore, et son but était de récupérer les provinces caucasiennes, ainsi que la „Persarménie“ et de s'assurer la pension byzantine, c'est-à-dire accroître ainsi les revenus de son avarice. Justin, malade, dut se résigner : il ne put pas même obtenir en échange la ville de

<sup>1</sup> Brunšmid, *Eine griechische Ziegelinschrift aus Sirmium*, dans l'„Eranos vindobonensis“, 1893, pp. 331-333.

<sup>2</sup> Voy. Ernest Mayer, *Die dalmatinisch-istrische Munizipalverfassung im Mittelalter und ihre römischen Grundlagen*, dans la „Zeitschrift der Savigny-Stiftung“, partie germanique, XXIV (1903), pp. 211-308. Cf. Stanojević, *Byzantiner und Araber, I. Die Balkanhalbinsel bis zum 7. Jahrhundert*, Neusatz 1903. Sur le caractère latin des régions aux bords de la Mer Noire, Bury, *Later Roman Empire*, I, p. 15. Cf. *ibid.*, p. 67 et suiv.

Nisibis<sup>1</sup>. Si, Antioche résista, Apamée fit brûlée et Dara succomba<sup>2</sup>. L'Empire avait en vain sollicité jusqu'aux Axoumites<sup>3</sup> et accepté l'alliance des Turcs sogdaïtes, habitant la région du Syr-Daria et de l'Amour-Daria, montagnards de l'Altaï, dont l'énergie féroce venait de soumettre les villes des Huns Ephtalites, amollis par la civilisation<sup>4</sup>. Attiré aussi bien par le mystère que par les avantages de commerce dans le lointain Orient, il envoya, d'après un témoignage italien tardif, une ambassade à un „roi des Indes“ (*rex Indorum*), s'appelant Aréta (le nom est syro-arabe: Haret), qui est décrit comme trônant presque nu, mais couvert d'or et de perles, avec cinq bracelets aux bras et une chaîne précieuse au cou, sur la tête un turban d'un grand prix; il monte sur un char trainé par quatre éléphants<sup>5</sup>.

Justin II, fils de Dulcius et de Vigilantia<sup>6</sup>, et Tibère, son ancien général contre les Perses et, devenu César, son vicaire, appréciaient avec raison que, pour le moment, les principaux intérêts de l'Empire d'Orient étaient à la frontière orientale. Les relations avec les autres voisins furent en effet négligées. Les Avars purent s'établir dans le Sud de la Pannonie et arriver jusqu'aux deux cités romaines de Sirmium<sup>7</sup>, ensuite cédée, et de Singidunum, qui leur défendaient l'accès de la Thrace et de l'Illyricum, et qu'ils attaquaient donc sans cesse. Ils étaient libres de mener leur ancienne vie dans les steppes et d'extorquer des tributs aux

<sup>1</sup> Procope, *Bell. Goth.*, III, p. 45-57; Michel le Syrien; Dölger, *Regesten*, nos 29, 30.

<sup>2</sup> Évagrius, V, 1, 9.

<sup>3</sup> Dölger, *Regesten*, no. 25.

<sup>4</sup> Voy. Agathias, pp. 311, 381 et suiv.; Ménandre, fragm. 19; autres sources dans Dölger, *Regesten*, nos 13, 36, 37-39, 41-45. On allait jusqu'à vouloir vendre Dara; Ménandre, fragm. 47. Tibère revint sur cette offre; *ibid.*, 55.

<sup>5</sup> Muratori, VII.

<sup>6</sup> Victor Tennonensis, loc. cit., p. 206.

<sup>7</sup> Ménandre, fragm. 65, 66.

peuplades slaves du Danube, qui avaient dû reconnaître dans le khagan un maître à la façon d'Attila. Ils purent s'entendre avec les Lombards et détruire pour toujours la puissance des Gépides<sup>1</sup>, qu'on avait commencé cependant par défendre contre leurs rivaux permanents<sup>2</sup>.

La présence des Avars, qui arrivèrent bientôt jusqu'à Anchiale<sup>3</sup>, était cependant pour les Lombards un perpétuel obstacle; ils ne pouvaient plus tirer de l'Empire ces rançons que les nouveaux venus s'étaient réservées exclusivement. Ils suivirent donc l'exemple lointain de Théodoric et celui, plus récent, de Leutharis et de Bucelin, les chefs franco-alamans qui étaient descendus dans l'Italie du côté des Alpes occidentales. Ces derniers avaient pu ravager impunément le pays, malgré la présence de Narsès avec une grande armée deux fois victorieuse.

L'invasion lombarde, par la porte orientale des Alpes, trouva beaucoup moins de résistance. Depuis peu, de nouveaux guerriers francs étaient venus, et il fut impossible de les éloigner. On peut même douter si, à l'exception des garnisons de Milan et de Pavie, les Romains, commandés par le „délégué impérial“, l'exarque, avaient pris des mesures pour gouverner effectivement le Nord de la péninsule, qu'on avait consenti jadis à abandonner aux Goths. En tout cas, Alboïn, le chef des Lombards, qu'on a pu croire „invité“ par Narsès, qui se vengeait ainsi d'avoir été rappelé<sup>4</sup>, entra en Italie, avec tout son peuple, sa „fara“, brûlant ses anciens pénates<sup>5</sup>, et y resta comme „roi“. La Véné-

<sup>1</sup> Ménandre, p. 303 et suiv. Cf. Procope, *Bell. Goth.*, III, p. 195 et suiv.; Théophylacte Simokatta, pp. 103, 261 et suiv. Maurice s'intitule *Gepidicus*.

<sup>2</sup> Théophylacte Simokatta, VI, 10.

<sup>3</sup> *Ibid.*, I, 4; Théophane. En 591 on pensait à les forcer de nouveau à la paix en envoyant la flotte du Danube prendre leurs familles sans défense; Théophylacte Simokatta, VI, 5; Théophane. 270.

<sup>4</sup> Dans une source italienne contemporaine, Mommsen, *Chron. Min.*, p. 337.

<sup>5</sup> „Omni populo suo in fara“; Marcellinus Comes, p. 238.

tie, Rome, Naples, la Sicile, restèrent byzantines, fragments épars, bien que très importants, de la province établie au prix de tant de fatigues. Le reste redevint barbare et eut de nouveau une aristocratie de lourds guerriers, une royauté d'hérétiques ariens, une classe de petits propriétaires germains.

Toutes les doléances qui furent présentées à Constantinople restèrent inutiles. La réponse donnée aux Italiens recommandait d'employer leur argent auprès des Lombards et des Francs même, avec lesquels l'Empire s'entendit dans ce but, après 580<sup>1</sup>, pour délivrer le pays: elle était conforme au „système“. Des sommes et des ambassadeurs furent envoyés par l'empereur, mais sans trop insister pour déloger les envahisseurs. On peut se demander, du reste, tout en écartant cette légende de l'Italie trahie par Narsès disgrâcié, si entre l'Empire et les successeurs des Goths il n'y a pas eu, bien que les Lombards n'eussent jamais fait leur acte d'hommage envers l'Empire, un pacte que la dignité impériale empêchait de révéler<sup>2</sup>. L'entrée de l'armée lombarde, bien qu'elle eût commencé par vaincre et tuer le gendre de Justin, Baduarius<sup>3</sup>, se fit dans des circonstances, défavorables: pénétrant dans la Provence, où le patrice Mummolus régnait comme un prince indépendant<sup>4</sup>, ils furent battus et on vit leurs guerriers dans des marchés d'esclaves<sup>5</sup>. Ceci d'autant plus que, lorsque Alboïn fut tué par sa femme gépide, fille d'un roi qui avait péri sous les coups du Lombard, la reine se ré-

<sup>1</sup> Dölger, *Regesten*, no. 76, pp. 78-79. Sur des relations antérieures avec le roi Sigebert d'Austrasie, Grégoire de Tours, IV, 40. Pour l'époque ultérieure, sous Maurice, Troya, *Codice*, I, p. 43; Dölger, loc. cit., nos 83-85. C'est ce qui explique les passages de Grégoire de Tours sur Justin; voy. A. Carrière, dans l'„Annuaire de l'École des Hautes Études“, 1898, pp. 52-53.

<sup>2</sup> Voy. notre *Orient et Occident au moyen-âge*.

<sup>3</sup> Jean de Biclär, loc. cit., p. 214.

<sup>4</sup> Il se retira en 581 dans la marche du roi Childebert (*in marca Childeberti regis*); Marcellinus Comes, p. 239.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 238.

fugiant à Ravenne avec le trésor et son amant et complice, trouva tout naturel d'être envoyée à Constantinople<sup>1</sup>, dont tout ce monde barbare continuait à se sentir dépendant. Dans le langage du comte Marcellin ceci n'était que l'acte, bien naturel, de „se livrer à l'État“<sup>2</sup>, au seul État légitime, à celui dont nécessairement dépendaient les Lombards. Lorsque Autaric fut proclamé roi, Jean de Biclari ajoute qu'il fut élu „au milieu de sa nation“, comme si on aurait pu choisir un chef ailleurs que dans son cercle<sup>3</sup>. Sous Maurice seulement il fut question de les chasser, appelant les Francs, beaucoup plus dangereux<sup>4</sup>.

A l'appui de cette hypothèse, qui s'impose d'elle-même pour expliquer le manque complet d'efforts personnels – et l'appel aux Francs ne fut adressé qu'une vingtaine d'années plus tard – en vue d'une récupération romaine „orthodoxe“, qui, contre ces barbares ariens, n'ayant pas les qualités des Goths, aurait eu des chances, on peut recourir aussi à l'attitude que l'historien officiel de la nation – mais, il est vrai, à une époque aussi lointaine que le huitième siècle et où l'arianisme avait disparu –, le diacre Paul Warnefried, envers l'Empire de durée éternelle, de légitimité inattaquable. Il ne tarit pas en éloges pour Justinien, „prince catholique et ami de la justice“, qui „a gouverné l'Empire romain avec prospérité et fut vainqueur dans ses guerres“; il mentionne Sainte Sophie, l'église inégalable à travers le monde entier, et s'extasie devant la nouvelle rédaction des „lois des Romains“. Narsès est un „vir pissimus“, presque un clerc : il passe son temps à veiller et à prier; il prend soin des pauvres et répare les églises: son succès comme chef des armées d'Italie est la récompense que le Seigneur a accordée au bon chrétien. Si Justin est, dans cette source aussi, âprement critiqué, ayant été arrogant,

<sup>1</sup> Agnellus, dans Mommsen, loc. cit., p. 336.

<sup>2</sup> „Reipublicae se tradidit“; *ibid.* (année 572).

<sup>3</sup> „Ex suo genere“. Il massacre les „milites romani“; loc. cit., p. 216.

<sup>4</sup> Jean de Biclari, p. 217.



avide de l'argent qu'il cherche dans les confiscations, au dépens des sénateurs respectables, et il finira par la folie<sup>1</sup>, on sent bien l'humeur contre l'empereur qui a hésité à reconnaître les nouveaux hôtes de son héritage italien. Mais pour le successeur de Justin, Tibère, recommence la pratique élogieuse: quel prince, juste, brave, charitable, quel homme pieux!; ses bienfaits s'étendront à l'Italie qu'il nourrira du blé de l'Égypte. Car c'est l'empereur qui accepte la situation qu'il ne pouvait pas changer<sup>2</sup>.

Ici, comme en Mésopotamie et au Caucase, l'Empire avait dû céder avec honte des chrétiens, des orthodoxes, d'anciens Romains, aux infidèles et aux barbares, et il se montrait ouvertement hors d'état de poursuivre l'accomplissement de sa grande mission historique.

Le règne du beau Tibère<sup>3</sup>, qui se fit nommer Constantin<sup>4</sup>,

<sup>1</sup> Sur ses rapports avec Narsès aussi Corippus, p. 143.

<sup>2</sup> Voy. notre étude sur Paul le Diacre, dans *Cârți reprezentative in viața omenirii*, 2-e édition, Bucarest 1924, pp. 165-168. Même après 568 il y a des Lombards au service de l'Empire; Théophylacte Simocatta, p. 103. Cf. Bury, *Italy under the Lombards*, dans la „Scottish Review”, VIII (1896), pp. 33-54; Carl Basel, *Der Übertritt der Langobarden zum Christentum bis zur Okkupation Italiens*, dans l'„Archiv für katholisches Kirchenrecht”, LXXXIII (1903), p. 577 et suiv.; M. Zeiller, *Étude sur l'arianisme en Italie à l'époque ostrogothe et l'époque lombarde*, dans les „Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'École française de Rome”, 1904-5; Basel, *Die Wanderungen der Langobarden*, 1909; L. Schmidt, *Datum und Wege der langobardischen Einwanderung in Italien*, dans la „Historische Vierteljahrsschrift”, XXIV (1926), pp. 59-64; J. Friedrich, *Die Ecclesia augustana in dem Schreiben der istrischen Bischöfe an Kaiser Mauritius vom J. 598*, dans les „Mémoires” de l'Académie de Bavière, 1906, pp. 327-350.

<sup>3</sup> Voy. Jean de Nikiou, trad. Zotenberg, dans les *Notes et extraits des mss.*, XXVI<sup>1</sup>, 1883, p. 521: „jeune homme très beau, aimant le bien, généreux, d'un coeur ferme”.

<sup>4</sup> Cf. *Chron. Paschale*, ann. 574. — Ses monnaies, que connaissait aussi le chroniqueur occidental de l'Italie du moyen-âge, Romuald de Salerne (Muratori, *Scriptores rerum italicarum*, VII, p. 117), portent l'inscription: „Tiberii Constantini perpetui Augusti” et „Gloria Romanorum”. Il en envoyait une somme au roi franc Childebert; *ibid.*

successeur de Justin II le Flavius<sup>1</sup>, reproduit celui de Justin, qu'il avait conduit lui-même, pendant de longues années<sup>2</sup>. Conflits au Caucase, et même un grand combat en Arménie contre Chosroès lui-même, qui fut complètement battu (573), ce qui amena la récupération des provinces perdues<sup>3</sup>; querelles avec les Avars au sujet du tribut et de la possession des deux cités de frontière<sup>4</sup>, indifférence envers l'Italie. Tibère meurt bientôt (582)<sup>5</sup>, laissant des regrets jusqu'en Égypte<sup>6</sup>, et, selon la coutume, son favori Maurice, devenu général de l'Empire et parent de l'empereur, lui succède, s'intitulant Flavius Tiberius.

C'était un Asiatique d'origine, venant par ses parents d'A-

<sup>1</sup> Heisenberg-Wenger, *Byzantinische Papyri*, Berlin 1914, pp. 21, 42; cf. Kurt Groh, *Geschichte des oströmischen Kaisers Justin II*, Leipzig 1889 (déjà cité); Guido Hentzsch, *De scriptoribus rerum imperatoris Tiberii Constantini*, thèse de Iena (cf. avec Michel le Syrien et Bar Hebraeus).

<sup>2</sup> Ses campagnes du côté de Sirmium, cédée par les Gépides et prise par les Avars, Évagrius, VI, II; Migne, *Patr. Gr.*, LXXXVI, c. 2349 et suiv.

<sup>3</sup> Voy. Dölger, *Regesten*, nos. 22, 23, 25, 29-31. Chosroès avait menacé Césarée de Cappadoce; Évagrius, V, 13.

<sup>4</sup> Un château élevé contre les „Bulgares“ du khagan, Migne, *Patr. Gr.*, CXXII, c. 1276. Parmi ses soldats, des Massagètes, d'autres Scythes, des Pannoniens, des Illyres, des Isauriens, même des „gens du Rhin“; Évagrius, V, 14.

<sup>5</sup> Il élève, avec sa femme Anastasie, l'église des Quarante Martyrs et commence le palais de Bryas; *Patria*, loc. cit., c. 568; Migne, *Patr. Gr.*, CXXII, c. 1280. Nous l'avons déjà fait remarquer.

<sup>6</sup> Voy. Bury, *The naval policy of the Roman Empire in relation to the Western princes from the 7-th to the 9th century*, dans les „Mélanges“ Amari, II, Palerme, 1910; le même, *Italy under the Lombards*, dans la „Scottish Review“, janvier 1896; Westberg, *Zur Wanderung der Langobarden*, dans les „Mémoires“ de l'Académie de Pétersbourg, VI, 5, 1904; cf. Ferd. Hirsch, *Das Herzogtum Benevent*, Leipzig 1871. Sur les rapports avec l'Église romaine, que l'Empire continue à régenter, Carlo M. Patrono, *Studi bizantini, Dei conflitti trà l'imperatore Maurizio Tiberio ed il Papa Gregorio Magno*, dans la „Rivista di storia antica“, nouvelle série, XIII (1909), pp. 47-83. Une tentative d'entente avec le Siège d'Aquilée, pour lequel il y eut même une intervention auprès du Pape Grégoire, Jaffé, *Regesta*, no. 1084.

rabyssus, en Arménie Mineure<sup>1</sup>, un amateur de vers et de philosophie, un grand liseur et un prince d'un caractère très doux, dénué de talents militaires, ainsi qu'il l'avait montré dans une campagne de Perse, où il fut battu, avant de vaincre et de célébrer son triomphe guerrier et son mariage avec une fille d'empereur à Constantinople<sup>2</sup>. On l'aimait à dans cette capitale et à l'occasion de sa seconde nomination au consulat la foule le porta sur ses bras<sup>3</sup>. On lui doit un hôpital, le couvent du Myriokératos; sa soeur fonda celui de Xylokerkos<sup>4</sup>.

Cependant Maurice voulut apporter au régime politique inauguré par Justin des changements qui ne réussirent pas et causèrent sa perte. Ces tentatives et la tragédie par laquelle elles finirent forment l'intérêt de ce règne de presque vingt ans.

Du côté des Perses, qui continuaient l'ancienne guerre de frontière, l'empereur, qui avait combattu contre eux<sup>5</sup>, n'innova point, mais des accidents favorables donnaient à ses généraux d'Orient, parmi lesquels Priscus et Germain, ces succès peu ordinaires. Hormisdas (Hormizd) IV, le fils du grand Chosroès (Anouchirvan) († 579), ne possédait pas l'énergie indomptable, le grand talent de dompter les hommes, d'employer toutes les circonstances, qu'avait eu son héroïque père. Il laissa à d'autres le soin de combattre l'ennemi héréditaire, qu'il méprisait. On ne vit que des expéditions commandées par

<sup>1</sup> Évagrius, V, 19; Vie de St. Euthyme, dans Migne, *Patr. Gr.*, LXXXVI, c. 2355. Un frère Pierre, *Patria*, loc. cit., c. 569. Ses fils Théodose, Tibère, Pierre, Paul, Justin, Justinien, Anastasie, Théoctiste, Cléopatre; Évagrius, VI, 24; *Chron. Paschale*, ann. 602. Sa femme, Constantina, demandait à Rome des reliques; Delchaye, *Origines*, pp. 51-52.

<sup>2</sup> Sur le mariage, Évagrius, VI, 1 (cf. *ibid.*, V, 19); Théophylacte Simokatta, p. 53.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>4</sup> *Patria*, loc. cit., c. 579; Migne, *Patr. Gr.*, CXXII, c. 1269, 1272.

<sup>5</sup> Aussi Jean de Biclar, loc. cit., pp. 215-216.

le „cardarigan“, ou généralissime royal<sup>1</sup>. Il arriva que ce rôle de défenseur de l'Empire échut à un membre des sept familles qui donnaient les *pairs* du roi, Bahram ou Varam. Ce personnage brutal et sans scrupule avait de nombreux partisans parmi les Perses eux-mêmes ou parmi ces Juifs, venus depuis assez longtemps de Palestine et qui se montraient aussi remuants sur ce nouveau terrain que dans leur ancienne patrie<sup>2</sup>. Une révolution de palais, préparée sans doute par son ambition, amena la chute de Hormisdas<sup>3</sup>. Un des fils du prince déchu fut placé „sous l'abside d'or“. Il laissa aveugler son père, tuer son frère et la mère de celui-ci ; à la fin on fit battre Hormisdas jusqu'à la mort pour échapper à ses plaintes et à ses reproches.

De son côté, Bahram, „ami des dieux, vainqueur brillant, ennemi des tyrans, satrape des grands, maître de la puissance des Perses, sage, seigneurial, craignant les dieux, bon administrateur, prudent, pur, aimant les hommes“, refusa de reconnaître le jeune assassin, qu'il appelait seulement „le garçon d'Hormisdas“<sup>4</sup>. Chosroès II, le futur „Parvez“ („Vainqueur“), fut réduit donc à s'enfuir sur le territoire romain que son grand-père avait si souvent ruiné<sup>5</sup>. Il y trouva par ordre de l'empereur, qui le créa „son fils“, mais refusa sa fille à un prétendant qui n'était pas chrétien, un excellent accueil et les moyens militaires qu'il lui fallait pour préparer sa restauration. Pendant qu'il réunissait des convives de sa race et des étrangers autour de ses tables ornées de fleurs, les Romains lui donnèrent tour à tour la possession de Babylone

<sup>1</sup> Théophylacte Simokatta, p. 80 ; Théophane, éd. de Bonn, p. 259 et suiv.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 218. En 592-3 l'empereur les chasse d'Antioche ; Dölger, *Regesten*, no. 109.

<sup>3</sup> Voy. aussi Sébéos, *Histoire d'Héraclius*, trad. Fr. Macler, Paris 1904, p. 13 et suiv. La mère d'Hormisdas était „la fille du grand khakan, roi des Thétals“. Cf. Tabari, trad. Nöldeke, dans la *Geschichte der Perser und Araber*. Pour la paix de 586 avec les Perses, Théophylacte Simokatta, II, I.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 172-173.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 179.

et de Ctésiphon (591), où ils ne seraient jamais entrés sans le concours des légitimistes persans, qui préféraient Chosroès, malgré son incapacité et ses crimes, aux talents de l'usurpateur<sup>1</sup>. Le roi des Mages, le descendant des conquérants de la Syrie, prit une garde romaine, nomma l'empereur son père, restitua les dépouilles des églises, fit l'offrande aux saints et épousa une chrétienne, Sira<sup>2</sup>.

Ce succès immense, qui fut accompagné du cadeau de Martyropolis et de Dara<sup>3</sup>, si longtemps disputée, inspira à Maurice le projet hardi de regagner contre les Avars de Pannonie et les Slaves d'en deçà des Carpathes la possession des bords du Danube et d'empêcher dorénavant, par une guerre tenace de chaque année, ces incursions des barbares qui, maîtres de la rive droite du Danube jusqu'à Drizipéra et de la Scythie Mineure, étaient arrivés de nouveau, au commencement de son règne, jusqu'aux Longues Murailles<sup>4</sup>.

Cette guerre interminable ressemble assez bien à celle que les descendants de Constantin-le-Grand firent au IV<sup>e</sup> siècle contre les Sarmates et les Goths, qui occupaient à cette époque les positions des Avars et des Slaves<sup>5</sup>. Marcianopolis;

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 209-210, 215-217.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 223, 231.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 209; Évagrius, VI, 21. Cf. aussi, sur les débuts, Agathias, pp. 272, 278, 311, 387 et suiv., 398-400, 413, 418, 484-485; Théophane, pp. 259-260, 481-410. Aussi *ibid.*, p. 506. Sur le culte de St. Serge, auquel le roi, qui se faisait considérer comme Hellène, demande un fils, de sa femme chrétienne, *ibid.*, pp. 205, 207, 229, 231-232. Cf. Dölger, *Regesten*, nos. 91, 96, 98-101, 107, 108, 129, et l'étude détaillée de M. Stein.

<sup>4</sup> Procope, *Bell. Goth.*, III, p. 193; *Bell. Vand.*, pp. 162-168; Évagrius, VI, 3, 10, 15; Vie de St. Démètre, dans Migne, *Patr. Gr.*, CXVI, c. 1285 et suiv.; *ibid.*, CXI, c. 1080-1081. Cf., sur des combats au-delà du Danube, Agathias, p. 255. Sous Maurice un mur nouveau est bâti à Christopolis; Théophylacte Simokatta, p. 46.

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp. 88-89. Aussi notre *Geschichte des rumänischen Volkes*, I, et notre étude *La „Romania“ danubienne et les barbares au VI<sup>e</sup> siècle*, dans la

Tomi, relevée de ses ruines et devenue encore une fois une cité importante<sup>1</sup>, furent les quartiers généraux de l'armée. Il y eut des débarquements sur différents points de la rive gauche: depuis la steppe valaque du Bărăgan<sup>2</sup>, où l'armée fut décimée par la soif et les dards des paysans slaves, jusque dans les villages gépides de guerriers buveurs à l'embouchure de la Tisa<sup>3</sup>. Des chefs slaves, Ardagast, Piragast, Mousokios, voévodes de ces peuplades, furent battus, capturés, mis à mort<sup>4</sup>. Les Avars eux-mêmes, accourus à Constantiola, près de Singidunum, à Vidine-Bononia<sup>5</sup> et jusque vers les contrées du delta danubien, essayèrent des pertes sensibles.

Mais il n'y avait pas moyen de les réduire avec les faibles forces dont disposait un empereur romain de ce temps. De nouvelles bandes apparaissaient le lendemain de la victoire. Tel officier byzantin dut abriter ses troupes dans les défilés des Balcons. Après une sortie de Maurice lui-même, lequel connaissait bien ces ennemis qu'un contemporain décrit dans le *Stratégikon* attribué au maître<sup>6</sup>, après ce spectacle pompeux qui s'arrêta à Anchiale, les barbares vinrent à leur tour visiter cette ville; ils poussèrent ensuite jusqu'à Périnthe et osèrent assiéger à Tzouroulon, tout près de la capitale, le général Priscus. Il fallut bien satisfaire aux demandes des Avars, qui demandaient 20.000 pièces d'or de plus dans le tribut qu'on leur payait<sup>7</sup>, mais l'empereur s'aperçut bientôt

„Revue belge de philologie et d'histoire“, III (1924), pp. 35-51. Cf. *Époque et caractère de l'établissement des Slaves dans la Péninsule des Balcons*, dans la „Revue historique du Sud-Est européen“, VII, pp. 1-17. Aussi Iorga, *Le Danube d'Empire*, dans les „Mélanges Schlumberger“, I<sup>1</sup>, pp. 13-22.

<sup>1</sup> Théophylacte Simokatta, pp. 293-319. Les vieux noms thraces se conservaient; *ibid.*, pp. 296-297.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 279. Cf. *ibid.*, p. 288.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 318.

<sup>4</sup> Voy. aussi notre article cité dans la „Revue belge de philologie et d'histoire“, loc. cit.

<sup>5</sup> Théophylacte Simokatta, pp. 245, 248.

<sup>6</sup> Voy. „Byz. Zeitschrift“, XI, pp. 644-645; Vári, *ibid.*, XII, pp. 439-441; Ebersolt, *Mission archéologique à Constantinople*, pp. 60-61.

<sup>7</sup> Théophane, pp. 389-390; Théophylacte Simokatta, pp. 40-41, 45.

que ses ressources ne lui permettaient pas d'acheter à un tel prix la paix de la Thrace, et cette guerre, lente et faible, recommença <sup>1</sup>.

Elle absorbait toute l'attention de Maurice. Le reste de l'héritage de Justin vivait la vie que permettaient les barbares. En Afrique, on sentait très peu les liens avec cette Rome lointaine de l'Orient, où d'autres peuples parlaient des langues inconnues. Des chefs maures y faisaient éclater des révoltes ; les officiers impériaux les attiraient dans des guet-apens et rétablissaient la paix, au moins le long du littoral <sup>2</sup>. En Espagne, il ne restait plus rien de la puissance romaine, si mal établie dès le début. Avec les Francs, on entretenait des relations si étroites que Maurice put ajouter à ses „fils“ barbares le roi Childebert <sup>3</sup>. En Italie enfin, puisqu'il y avait encore des soldats de l'Empire à Rome, à Naples, en Sicile, dans les grandes îles de la mer occidentale, on pouvait considérer à la rigueur les Lombards comme des envahisseurs destinés à disparaître ou à accepter la situation de fédérés reconnus de l'empereur. Aux yeux des contemporains il n'y avait pas sans doute une grande différence entre cette Italie accablée par le fléau lombard et la Thrace envahie si souvent par les tribus slaves et les hordes avars. Tenir les villes paraissait, des deux côtés, comme la chose la plus importante. Maurice avait si bien l'illusion de posséder l'*imperium orbis* dans toute son extension que dans son testament il assignait l'Orient à un fils qu'il avait baptisé Théodose, pour rappeler Théodose-le-Grand, et l'Occident à celui qui s'appelait du nom, bien romain, de Tibère, comme son impérial grand-père <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Théophane, pp. 413-414, 416 ; Théophylacte Simokatta, pp. 102, 103, 236-245, 248-249, 250-251 (passage par Dourostoron), 253 (Ardagast), 257-258 (Mousakios).

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 120, 280-281.

<sup>3</sup> Voy. Reverdy, dans la „Revue historique“ de Paris, LXIV, p. 61 et suiv.

<sup>4</sup> Théophylacte Simokatta, VIII, 11.

Les habitants de Constantinople, maîtres de la personne impériale, n'étaient pas trop mécontents de Maurice, qui leur avait donné le Portique Carien<sup>1</sup>, jusqu'au moment où la vieillesse le rendit avare, mauvais dispensateur de l'*annona*<sup>2</sup>, des pièces d'argent pendant les triomphes et des spectacles du Cirque. Depuis longtemps ils pouvaient acheter dans la rue des couplets contre l'empereur qui ne savait pas vaincre, puis contre l'ennemi des miracles de Ste. Euphémie et l'adepte de l'hérétique Marcien, accompagnant les processions de chansons injurieuses et obscènes. Ils ne croyaient pas à lui, et la nouvelle d'une razzia avare les fit penser à chercher refuge en Asie. Comme Justinien, c'était un protecteur des Bleus, et les Verts le haïssaient. Pendant une famine, des pierres furent jetées contre lui dans l'église, le jour même de Noël, et il fallut emporter en cachette, sous le manteau, l'héritier de l'Empire d'Orient, pendant que la plèbe promenait sur un âne un certain moine ressemblant à l'empereur<sup>3</sup>. Maurice était présenté aussi comme un mauvais chrétien<sup>4</sup>.

Mais le coup devait venir de l'armée. Elle avait subi des transformations profondes par les mesures de Justinien et par la fatalité des choses après sa mort et la disparition des capitaines de „grandes compagnies“ comme Bélisaire. après les pertes subies dans les longues guerres de l'Occident. Le rôle des barbares avait presque disparu ; Asimouth, Gon-

<sup>1</sup> Théophane, p. 402.

<sup>2</sup> Théophylacte Simokatta, p. 112.

<sup>3</sup> Voy. Diehl, *Le Sénat et le peuple byzantin aux VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles*, dans le „Byzantion“, I, p. 201 et suiv. Tous les empereurs après Justinien avaient accordé à ce peuple remuant et en général à tous les sujets des allègements d'impôt ; Dölger, années 500, 575. Cf. Stein, *Des Tiberius Constantinus Nouvelle περί επιβολής und der edictus Chilperici regis*, dans la „Klio“, XVI, pp. 72-74. Cf. Ostrogorsky, *Das Steuersystem im byzantinischen Altertum und Mittelalter*, dans le „Byzantion“, VI, p. 229 et suiv. (sur le *kapnikon* et l'„épiboulé“).

<sup>4</sup> Chronique de Jean de Nikiou, trad. Zotenberg, dans les „Notices et extraits des mss. de la Bibliothèque Nationale“, XXIV<sup>1</sup>, 1883, p. 538.



doès, Drocto, Tatimer, Ilifréda<sup>1</sup>, les clients des généraux, les „hyaspites“ ne signifient quelque chose qu'à Constantinople même. On ne voit plus de groupes composés surtout de cet élément fidèle et dévoué. L'armée est maintenant la propriété de l'empereur; les soldats appartiennent pour chaque province à la nationalité dominante. Ceux qui combattent sur le Danube parlent le latin et sont exposés à interpréter de travers les anciens termes de commandement latins qui ont un sens pour eux<sup>2</sup>. Quelquefois des milices provinciales sont commandées par de puissants seigneurs ou même des évêques, comme ce Domitien de Mélitène<sup>3</sup>, parent de Maurice. Cette armée sait assez bien son métier: elle est capable de bravoure; elle accepte des châtiments terribles, tels que le pal<sup>4</sup>, emprunté aux Slaves. Mais elle entend servir seulement de la St. Georges à la St. Démètre, avoir de bons quartiers d'hiver dans des villes, partager entre les combattants toutes les dépouilles de l'ennemi, recevoir régulièrement, à la *dimissio* d'automne ses *stipendia*, en bonne monnaie d'or, et non en armes ou en vêtements<sup>5</sup>. Elle désire des pensions pour les vétérans, et même le privilège de léguer aux enfants la situation de soldat<sup>6</sup>. Elle veut enfin avoir des chefs tolérants, disposés à la choyer et à la flatter de toute manière: si Priscus néglige de saluer ses soldats, il risque sa vie<sup>7</sup>.

<sup>1</sup> Théophylacte Simokatta, pp. 103-104, 114, 323.

<sup>2</sup> Ainsi pour le *τόρυξ* ou *ἑστόρυξ φάρτος*, mentionné par Théophane et Théophylacte et discuté par les philologues roumains et aussi par Jireček, qui y voit un simple mot de commandement. Priscus s'adresse sur le Danube aux soldats: *τῇ πατρικῇ φωνῇ τοῖς Ῥωμαίοις* (Théophylacte Simokatta, p. 254). Or *Ῥωμαίοι* a un sens nettement national. Nous avons les *Ῥωμαίοι* de Salone dans Procope, *Bell. Goth.*, 1, p. 48.

<sup>3</sup> Théophylacte Simokatta, p. 191.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 108-109. Pour les accès de panique, *ibid.*, pp. 83, 98 et suiv. Aussi *ibid.*, p. 255.

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp. 86, 119.

<sup>6</sup> Théophane, p. 423.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 113.

Autrement, elle lève sans remords et sans crainte l'étendard de la révolte, comme au temps des légions anarchiques qu'avait détruites l'enrôlement des barbares. Les soldats sifflent en criant : „à bas le βασιλεὺς παλιγκάπηλος, les édits de l'empereur qui veut faire des économies à leurs dépens, les envoie se nourrir chez les barbares ou les invite à passer l'hiver devant l'ennemi<sup>1</sup>, pendant que leurs officiers prennent leurs loisirs à Byzance<sup>2</sup>. Les enseignes impériales sont jetées à terre, les statues du maître volent en éclats<sup>3</sup>. Les mutins vont si loin qu'ils criblent de coups de pierres même ces saintes images dont on attend maintenant la victoire contre les païens<sup>4</sup>. Comme on avait réduit les „rogai“ d'un tiers, Priscus, en Asie, fut assiégé par ses troupes à Édesse, et dut s'enfuir. Son successeur, Philippikos, ne parvint que très difficilement à se faire reconnaître<sup>5</sup>.

Une autre sédition éclata sur le Danube : elle fut apaisée<sup>6</sup>. Cette armée se souleva cependant pour la seconde fois à cause de l'ordre de passer l'hiver au milieu des Slaves, sur ces rivages glacés, sans provisions et sans aucune perspective de butin. Le centurion Phokas, qui avait été déjà souffleté pour insubordination, lorsqu'il apportait la sommation des soldats non payés d'Italie<sup>7</sup>, un Grec astucieux et cruel fut proclamé lieutenant de l'Empire, „exarque“ comme le vice-roi d'Italie, sur le bouclier qui servait à montrer un nouvel empereur<sup>8</sup>. De fait c'était un empereur romain qui d'Italie venait prendre son siège à Constanti-

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 64, 116.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 70-71, 114.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 117. Cf. Évagrius, VI, 5, 6, 9, 10.

<sup>6</sup> Théophane, p. 432.

<sup>7</sup> Migne, *Patr. Gr.*, CXXII, c. 1205. Le nom de sa femme, donné par le chroniqueur italien, bien postérieur, Geoffroy de Viterbe (Muratori, VII), est Léontia.

<sup>8</sup> Cf. aussi Jean de Nikiou, loc. cit., p. 535 et suiv.

nople: il sera un tyran abhorré dans cette capitale, mais, au milieu de tous les crimes qu'il accumula, Rome et l'Italie gardèrent leurs sentiments sur ce „Focate“, candidat de l'Occident<sup>1</sup>. Les révoltés se dirigèrent audacieusement sur la capitale elle-même, ainsi que l'avait fait pour la dernière fois au cinquième siècle Vitalien<sup>2</sup>. Maurice ne pouvait compter que sur ses „dèmes“ à lui et leurs chefs, qu'on peut comparer très bien à ces chefs de quartiers, de *sestieri*, de Venise, de paroisses groupées d'après les églises, qui étaient sans doute d'origine byzantine dans cette ville. Il était trop „vert“ pour intéresser les Bleus à son sort. Il fut acclamé par les siens seuls lorsque le héraut annonça dans le Cirque qu'il y avait une révolte militaire, que les fidèles citoyens ne devaient cependant pas redouter. Mais bientôt après il se mit en tête de poursuivre jusque dans l'asile sacré de l'église ce patrice Germain dont la fille était mariée au jeune Théodose et que l'armée voulait faire son maître<sup>3</sup>. Les Verts même abandonnèrent alors Maurice, tandis que les Bleus allaient voir Phokas dans ses tentes: ils l'y saluèrent empereur<sup>4</sup>. Un autre héraut vint à Ste Sophie et appela du haut de l'ambôn le Sénat et le patriarche devant le nouvel Auguste, qui fut couronné dans l'église de St. Jean Baptiste<sup>5</sup>.

Maurice s'était enfui, mais il fut pris par Phokas, qui fit son entrée à Constantinople sur la quadrigue à chevaux blancs. Bientôt après, les corps décapités de l'ancien empereur et de sa famille<sup>6</sup> flottaient sur les eaux du Bosphore sous les yeux d'une grande multitude indifférente. Un acte venait de s'ac-

<sup>1</sup> Voy. Mommsen, *Chron. Minora*, p. 338.

<sup>2</sup> On s'en rappelait encore. Voy. Théophane, p. 247, et suiv.

<sup>3</sup> Théophylacte Simokatta, p. 329 et ailleurs.

<sup>4</sup> Sur leur politique, Théophane, p. 453.

<sup>5</sup> Jean de Nikiou, loc. cit., p. 538; Théophylacte Simokatta, pp. 327 et suiv., 333-334.

<sup>6</sup> Sur son fils Théodose, associé au trône, Jean de Biclair, loc. cit., p. 218.

complir, dont Constantinople n'avait pas vu le pareil (602)<sup>1</sup>. Le règne de ce soudard barbu, féroce et ivrogne, qui se fit représenter sur les monnaies auréolé<sup>2</sup>, fut unique. Les Avars, qui poussèrent jusqu'à Spalato, ruinant Salone, et les Slaves eurent liberté entière de dévaster la Thrace et même de s'y établir; les campements slaves d'outre-Danube datent certainement de cette époque<sup>3</sup>. Après l'Italie, où le Pape Grégoire I-er avait salué ce nouveau patron dont il ne connaissait ni le passé, ni les moeurs, mais dont il gagna ainsi la reconnaissance de sa primauté<sup>4</sup>, la péninsule balcanique était abandonnée par l'Empire sous cet empereur infâme que cependant la province, dominée par les Bleus, acclamait<sup>5</sup>. En Asie, Chosroès s'improvisa le vengeur de son „père“ Maurice; „exarque“ lui aussi du pouvoir impérial, sympathique

<sup>1</sup> Voy. *Chron. Paschale* et Migne, *Patr. Gr.*, CXXII, c. 1280; Adamek, *Beiträge zur Geschichte des byzantinischen Kaisers Mauricius*, „Programm“, Graz, 1890-91; Kraitschek, *Der Sturz des Kaisers Maurikios*, dans le „Bericht über das VI. Vereinsjahr des akademischen Vereins deutscher Historiker in Wien“, Vienne 1896, pp. 81-137; Spintler, *De Phoca, imperatore Romanorum*, thèse, Iena 1905; *Verdi e azzurri ai tempi di Foca*, dans les „Studi italiani di filologia classica“, XIX (1912), pp. 304-315; P. Vailhé, dans les „Échos d'Orient“, XIII (1910), pp. 201-208 („avec Phocas une nouvelle période est inaugurée; celle de l'usurpation et de l'assassinat“; quelque temps après, l'impératrice, fille d'empereur, et ses filles eurent le même sort); Grégoire, *Inscriptions*, I, pp. 41-42 (il croit reconnaître aussi le motif religieux). — La soeur de Maurice ensevelit les tristes restes dans le couvent de St. Mamant, fondé par elle; Migne, *Patr. Gr.*, CLVII, c. 604-605. Cf. *ibid.*, c. 689.

<sup>2</sup> Foord, ouvr. cité., p. 193.

<sup>3</sup> Sur la voie suivie par les envahisseurs: Portes de Fer du Danube, gué d'Isaccea, dans la Dobrogea voy. notre „Revue historique du Sud-Est européen“, loc. cit.

<sup>4</sup> *Epistolae*, XIII, 31, dans Migne, *Patr. Lat.*, LXXVII, col. 1281-1282. Voy. aussi la notice dans le *Liber Pontificalis*. Cf. Franz Görres, *Papst Gregor der Grosse und Kaiser Phokas*, dans la „Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie“, XLIV (1901), pp. 592-602.

<sup>5</sup> A Éphèse: Φωκᾶ τῷ θεοσεβῆτι καὶ βελέτοις, Κύρις, βοήθησον; Grégoire, loc. cit., p. 40, nos. 113, 113 b; cf. *ibid.*, pp. 40-41, nos. 114 bis, ter et quater.

à nombre de chrétiens par ses offrandes aux saints, il put arriver facilement jusqu'à la Mer byzantine. Bientôt après on vit ce miracle terrible : les Perses à Chalcédoine, en face de Constantinople, dont les environs furent infestés par les bandes avars. (608)<sup>1</sup>.

Pendant ce temps, Phokas, qui voulait maintenant baptiser de force tous les Juifs<sup>2</sup>, se repaissait de meurtre. Il fit ainsi disparaître la veuve de Maurice et ses filles, ainsi que Germain, qui avait fomenté une sédition à son profit et amené nuitamment à Constantinople cette impératrice Constantina qui représentait le sang de Tibère et de Justinien, Philipikos, Commentiolus, jeté aux chiens, les généraux de l'autre règne, périrent par les mains du bourreau. Des supplices atroces, qui n'avaient jamais été jusqu'alors infligés à de hauts dignitaires, furent ordonnés contre les suspects ; on coupait la langue, les pieds, les mains : on brûlait sur des barques abandonnées au caprice de la mer ; on crevait les yeux ; on meurtrissait les corps à coups de nerf de boeuf<sup>3</sup>. Un général, Narsès, fut brûlé<sup>4</sup>. Les soldats s'attaquèrent même aux chefs du clergé : les patriarches d'Antioche et d'Alexandrie furent tués, celui de Jérusalem chassé<sup>5</sup>.

Les dèmes en avaient assez. Les Verts avaient été dès le début mécontents du régime ; les Bleus eux-mêmes, qui n'avaient pas voulu reconnaître Constantina, commencèrent à s'agiter : ils demandaient aussi miséricorde à „l'empereur qui aime les hommes“. Leurs chefs furent aussi jetés à terre et menacés de perdre leur tête. Maintenant, lorsque quelque nouveau coup était porté, on entendait le peuple tout entier rugir au Cirque : „Tu as encore bu et perdu la raison!“<sup>6</sup>. Il

<sup>1</sup> Sur le baptême des Juifs ; Migne, *Patr. Gr.*, XCVII, c. 1009.

<sup>2</sup> Théophane, pp. 464-465. Voy. aussi plus haut.

<sup>3</sup> *Chron. Paschale*, p. 699 ; Théophane, p. 454 et suiv.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 452-461 ; *Chronicon Paschale*, p. 696.

<sup>5</sup> *Chronicon Paschale*, p. 699.

<sup>6</sup> Théophane, p. 438. Révolte de 603, *Chron. Paschale*. Complot d'un Alexandre, gendre de Maurice ; Jean de Nikiou, loc. cit., p. 539 ; une

n'y eut bientôt plus personne pour défendre le barbare. Ses soldats et complices avaient péri par les armes des Perses ou s'étaient dispersés. Les Verts commençaient à incendier, et Phokas leur avait défendu l'accès aux fonctions. Son gendre même, le général Priscus<sup>1</sup>, appela des secours d'Afrique, en pleine révolte, les vaisseaux qui n'étaient plus venus apporter l'*annona* habituelle, dès la mort de Maurice, dans la grande ville affamée. On considérait avec inquiétude le projet de Phokas d'établir une dynastie, en désignant pour sa succession son fils au nom latin de Domentiolus<sup>2</sup>.

En octobre 610 les sauveurs apparurent : la flotte de Carthage, portant les soldats africains et égyptiens, sous l'invocation des saintes images et des reliques qui remplaçaient en haut des mâts le drapeau impérial. Le commandant était le jeune Héraclius, fils du préfet d'Afrique<sup>3</sup>.

Il n'y eut presque pas de combat. Aux cris par lesquels le jeune officier était acclamé, „les partisans de la faction verte et les gens de Constantinople qui se trouvaient en mer assemblèrent leurs bateaux et donnèrent la chasse aux partisans de la faction bleue, qui, fort inquiets à cause des charges qui pesaient sur eux, se réfugièrent dans l'église de Hagia Sophia“<sup>4</sup>. L'usurpateur fut pris par les chefs des dèmes<sup>5</sup> et mené sur les vaisseaux d'Héraclius, qui avait déjà reçu des mains de l'archevêque de Cyzique la couronne impériale<sup>6</sup>, qu'il avait fait semblant d'offrir à un autre. Phokas fut

---

attaque arabe, *Patria*, loc. cit., c. 552. Sur la conspiration de Théodose, brûlé par les dèmes, *ibid.*, pp. 459, 461.

<sup>1</sup> Il fonda le couvent de Chora; *Patria*, loc. cit. Pour l'église de Phokas, *ibid.*, c. 496. Son Prétoire, *ibid.*, p. 552. Cf. Migne, *Patr. Gr.*, CXXII, c. 1272.

<sup>2</sup> Bury, *History*, 1923, I, p. 8, note 4.

<sup>3</sup> D'après Jean de Nikiou, Phokas avait offensé cruellement cette famille faisant venir de Cappadoce pour ses plaisirs, avec la mère d'Héraclius, sa femme et sa fille, Fabia (p. 541). Un frère d'Héraclius, Théodore; Mommsen, *Chron. Minora*, II, p. 334 et suiv.

<sup>4</sup> Jean de Nikiou, loc. cit., p. 552.

<sup>5</sup> Les Bleus aussi se rallièrent à Héraclius; Grégoire, *Inscriptions*, I, p. 114. Mais leur drapeau fut brûlé; *Chron. Paschale*.

<sup>6</sup> Théophane, p. 467; *Chron. Paschale*.

abandonné à son sort, qui fut aussi cruel que sa vie. Les débris de son cadavre furent traînés dans les rues et promenés au bout des piques, ensuite brûlés devant la multitude. D'autres subirent le même supplice<sup>1</sup>. Et le jeune empereur, qui était aussi un jeune marié, présida à une représentation dans le Cirque, au cours de laquelle fut brûlée l'image de Phokas, avec la tête de son stratège, le Syrien Léon.

## VI.

## DERNIER ACTE DE L'OFFENSIVE BYZANTINE. LE HÉROS HÉRACLIUS.

Un règne commençait qui par le seul mariage à peine conclu se rattachait, malgré le nom grec de l'Auguste, à la tradition obstinément latine des successeurs de Justinien. Quelque chose d'oriental, comme, du reste, dans Phokas lui-même, était dans cet „Égyptien“, élevé à Alexandrie, qui abandonna sans hésiter la politique danubienne de Maurice pour chercher contre les Perses la victoire et à Jérusalem la consécration dernière et solennelle d'une orthodoxie qu'il crut pouvoir diriger vers un port assuré.

Héraclius<sup>2</sup> trouva l'Empire ruiné; tout ce qui lui avait donné des forces jusqu'alors avait disparu. La noblesse entourée de clients n'était plus un facteur de la vie byzantine; les barbares germains ne concouraient plus à défendre les frontières; la nouvelle armée de Justinien avait fait la plus lamentable faillite. Malgré les actes de politesse exagérée accomplis envers le puissant voisin de l'Est<sup>3</sup>, la Thrace appartenait aux Avars et aux Slaves. L'Asie était envahie par les soldats de Chosroès, qui osait enfin remplir entièrement son rôle royal. Il s'attaquait maintenant aux villes,

<sup>1</sup> *Chron. Paschale.*; Jean d'Antioche, fragm. 218; *Patria*, loc. cit., c. 509.

<sup>2</sup> Cf. L. Drapeyron, *L'empereur Héraclius et l'Empire byzantin au VII<sup>e</sup> siècle*, Paris 1869; Laskin, *Héraclius* (en russe), Charcov, 1889; Évangélides, *Ἡράκλειος*, Odessa 1903; Pernice, *L'imperatore Eraclio*, Florence 1905.

<sup>3</sup> *Chron. Paschale.* Cf. Dölger, *Regesten*, no. 167.

après avoir dévasté les campagnes. Apamée, Édesse, puis, dans une autre campagne, Césarée de Cappadoce, Angora, Damas, Chalcédoine, Jérusalem, où fut pris le patriarche Zacharie (614)<sup>1</sup>, lui appartinrent bientôt<sup>2</sup>. Des Sarrasins pillards erraient par les vastes solitudes tristes de la Syrie. Enfin l'Égypte elle-même jusqu'aux bas-fonds éthiopiens fut traversée par les légers bataillons du roi païen, qui prétendait soutenir les droits d'un Théodose se donnant pour le fils de Maurice<sup>3</sup> (613-614)<sup>4</sup>.

Pour adoucir les Avars, qui avaient sans doute leur entente avec Chosroès, Héraclius alla lui-même à la rencontre du khagan, qui était arrivé, de son côté, aux Longues Murailles. Jamais empereur romain ne s'était soumis à une pareille humiliation. Et le grand chef barbare la rendit d'autant plus sensible qu'il se jeta, aussitôt après l'audience, sur le camp impérial et fit fuir devant lui le malheureux „maître du monde“. La multitude même, qui s'était rassemblée comme pour une fête pacifique, vit avec effroi les barbares se buter contre la haute ceinture de murs, à un signal que le chef

<sup>1</sup> Fr. J. Rhétoré, *La prise de Jérusalem par les Perses*, dans la „Revue biblique“, VI (1897), pp. 458-463; Couret, *Prise de Jérusalem par les Perses en 614*, dans la „Revue de l'Orient chrétien“, II (1897); Vailhé, *La prise de Jérusalem par les Perses en 614* [19 mai], dans la „Revue de l'Orient chrétien“, VI (1901), pp. 643-649; *Les Juifs et la prise de Jérusalem en 614* (d'après Sébéos, p. 77. Chosroès expulsa les Juifs, ces „fils de Caïn“), dans les „Échos d'Orient“, XII, pp. 15-17; cf. *ibid.*, VI, p. 92; Peeters, *La prise de Jérusalem par les Perses*, dans les „Mélanges de l'Université de Beyrouth“, 1923.

<sup>2</sup> Théophane, pp. 463-465; cf. aussi *Chronicon Paschale*, p. 716 et suiv.

<sup>3</sup> Sébéos, pp. 55, 61.

<sup>4</sup> Voy. *ibid.*, p. 64 et suiv., analysé dans Pernice, ouvr. cité, pp. 19-21 et 62-65. M. Pernice admet une offensive byzantine, à laquelle auraient participé les meilleurs généraux de l'époque, Philippikos et Nicétas (p. 67 et suiv.). L'empereur lui-même l'aurait commandée. Elle se serait arrêtée à Antioche. Il faut admettre plutôt (voy. Sébéos, trad. Macler, pp. 63, 65) une confusion de chronologie. On vit les Perses à Chalcédoine, devant Constantinople. Sébéos, p. 77. Lettre de défi de Chosroès, *ibid.*, p. 79 et suiv.



donna avec son fouet. Des églises des faubourgs (celles de Côme et Damien, aux Blachernes, et de St. Athanase) furent profanées et dépouillées en quelques instants. En échange de ces procédés, Héraclius envoya aussitôt une nouvelle ambassade imploratrice. Un peu auparavant, il avait comblé de présents le général perse venu sur une embarcation jusque dans le Bosphore et avait envoyé à Chosroès, pour se le concilier, une lettre du Sénat qui expliquait et excusait très humblement son avènement par la volonté des sénateurs (619) <sup>1</sup>.

Il fallait tâcher de sauver au moins quelque chose de cet Empire délabré, qui menaçait ruine de tous côtés. Héraclius décida une grande expédition contre les Perses. Dans ce but, et dans l'état où se trouvaient les finances byzantines, il constitua un trésor avec la nouvelle monnaie d'argent <sup>2</sup>, avec les richesses, longuement accumulées, des églises, et alla en personne de province en province recueillir des soldats inscrits sur les listes des *stipendia*, ainsi que des volontaires <sup>3</sup>. Il les fit exercer longtemps, avant de se mettre, en 623, à la tête de cette armée toute nouvelle <sup>4</sup>, dont il attendait le salut de ses États. Il fut bien accueilli en Cappadoce, si peu prisée par ses prédécesseurs, et, à la tête de ses troupes fidèles, il eut le courage d'occuper la Géorgie et l'Albanie, allant jusqu'en Arménie, à Tigranocerte <sup>5</sup>.

Après un hiver passé à Constantinople, où le gouverne-

<sup>1</sup> *Chron. Paschale*, ann. 645; cf. Dölger, *Regesten*, no. 617. Cf. Pernice, loc. cit., pp. 95-97; Gerland, dans la „Byzantinische Zeitschrift“, III, pp. 330-337; Norman H. Baynes, *ibid.*, XXI, pp. 110-128; dans l'„English Historical Review“, 1904, pp. 694-702; 1910, p. 506. Des détails aussi dans mon *Essai de synthèse*, II, p. 66 et suiv.

<sup>2</sup> *Chron. Paschale*, ann. 626; l'anonyme, dans Mai, *Bibliotheca*, VI<sup>2</sup>, c. 426 et suiv. Il supprima les distributions de pain aux habitants de la capitale; Dölger, *Regesten*, nos. 172-174.

<sup>3</sup> Théophane, pp. 466-468; *Chronicon Paschale*, p. 717.

<sup>4</sup> Il demanda le concours des Khazares, des Arabes et employa même les Samaritains; Eutychius, loc. cit., c. 1087.

<sup>5</sup> Sébéos, pp. 80-81.

ment avait été exercé par son fils aîné, proclamé César, et par le patriarche Serge, Héraclius revint en Perse et poursuivit Chosroès lui-même dans les montagnes de la Médie. Il passa l'hiver suivant en Albanie<sup>1</sup>, prétextant avoir trouvé un oracle dans ce sens dans les Évangiles; il y réunit des contingents du Caucase. La nouvelle campagne de 624 fut habilement terminée. Pendant l'hiver de 625 encore le territoire persan fut envahi de nouveau et enfin, au printemps, les troupes byzantines descendirent à travers les hautes montagnes, encore couvertes de neiges, en Mésopotamie. Des lettres de victoire datées d'Amida arrivèrent à Constantinople, qui n'avait pas eu depuis le temps de Théodose-le-Grand un pareil empereur, victorieux par ses propres oeuvres. Il revint à Adana<sup>2</sup>. La réponse de Chosroès, qui fit aussi les plus grands efforts, fut une alliance avec les Avars et les Slaves et le projet d'attaquer Constantinople. Héraclius alla chercher en Lazique le concours des Turcs-Kazares, dont les essaims passèrent les célèbres Portes Caspiennes et entrèrent en Perse. Les Romains et ces lointains barbares se rencontrèrent pour la première fois, et les milliers de cavaliers sauvages se prosternèrent jusqu'à terre devant l'idole byzantine. Pour les gagner, l'empereur avait posé une couronne d'or sur la tête du prince khazar et lui avait promis la main de sa fille Eudoxie, dont il lui avait même montré le portrait<sup>3</sup>.

Pendant ce temps une armée persane campait à Chalcédoine, où elle passa même l'hiver, et les Avars étaient repoussés devant Constantinople par les soldats du jeune César, par les *pallikares* de leur suite<sup>4</sup>, les *cavallarii*, les

<sup>1</sup> Sur les *praedia* des Lazes, „amis du Christ”, voy. la Vie de St. Maxime, dans Migne, *Patr. Gr.*, XC, pp. 138, 173 et suiv., 195-199. Sur l'Alanie „*Viz. Vremennik*”, V (1898), pp. 1-18.

<sup>2</sup> Théophane. Pour cette partie de la croisade c'est la seule source.

<sup>3</sup> Cf. Pernice, ouvr. cité, pp. 149-155.

<sup>4</sup> Mordtmann, dans le „*Syllogos*” de Constantinople, 1892.

matelots, les Arméniens des Blachernes, les hommes de métiers et la foule de la capitale.

Ce siège (juin-août 625) fut sans doute un des plus dangereux qu'eut à affronter cette ville; le khagan demandait avec arrogance que la ville lui fût livrée avec toutes ses richesses. Il était venu très bien accompagné, et une flotte de barques slaves, très nombreuse, secondait ses mouvements. Mais les Perses ne firent rien pour les aider, et le manque de provisions contraignit bientôt les barbares à prendre le chemin du retour. C'était sans doute un tout aussi grand succès que l'offensive heureuse de l'empereur dont les victoires avaient donné aux Byzantins un courage qu'ils n'auraient pas trouvé sans cela<sup>1</sup>.

L'hiver suivant vit l'infatigable combattant impérial devant Ninive (627)<sup>2</sup>; c'était pour ceux qui recevaient en Europe de ses nouvelles comme un glorieux récit fabuleux. L'âge de Justinien et de Bélisaire était dépassé de beaucoup, au moins dans ces régions qui n'avaient jamais vu une pareille série de triomphes romains. Héraclius, massacrant les guerriers de Perse, sur son cheval Phalbos ou Dorkon, demeurait une héroïque figure de légende qui manquait jusqu'ici à l'Empire d'Orient d'après Constantin-le-Grand. Les palais de plaisance du roi de Perse brûlaient devant lui dans les nuits de décembre. Une riche proie d'aromates, d'argent, de soie, de tapis, d'animaux apprivoisés, attendait les Romains dans le palais de Dastégerd, où, depuis de longues années, Chosroès avait fixé sa résidence.

---

<sup>1</sup> Voy. Baynes, *The first Campaign of Heraclius against Persia*, dans l'*English Historical Review*, 1904, pp. 694-702. On dut promettre aux Perses pour leur faire abandonner leurs projets sur Constantinople mille talents d'or, des femmes, des chevaux, des vêtements; Euty chius, dans Migne, *Patr. Gr.*, CXI, c. 1686. — Sur le siège et la défense du commandant Bonus, *ibid.*, CVI, c. 1336 et suiv. Pour les Avars aussi Théophylact e *ibid.*, CXXVI, c. 189.

<sup>2</sup> Cf. Sébéos, p. 84.

La grande fête de l'Épiphanie fut célébrée au milieu des ruines incendiées, qui avaient abrité jusqu'aux derniers jours une vie si brillante, et dans les jardins dévastés, que l'été rendait admirables.

Ctésiphon elle-même était abandonnée, ainsi que l'autre capitale, Séleucie. C'était comme un chapitre de la vie d'Alexandre-le-Grand, une nouvelle revanche de l'Europe contre l'Asie<sup>1</sup>.

Pour couronner ce cycle d'exploits inattendus et incomparables, l'armée perse se révolta et déposa le roi; à l'autre extrémité de l'immense champ de bataille, Siroé, fils d'un premier mariage de Chosroès, se voyant préférer son frère, né de Sira la chrétienne<sup>2</sup>, s'entendit avec Héraclius et jeta en prison son père (24 février 628), qui mourut de faim dans la chambre des trésors, au milieu des flèches qu'on lançait contre lui et des outrages pareils à ceux dont lui-même avait autrefois abreuvé Hormisdas.

Le jour de la Pentecôte, les fidèles rassemblés dans l'église de Ste Sophie à Constantinople virent monter à la tribune de l'ambôn un officier de la Cour, porteur de l'épître impériale qui contenait cette nouvelle, saluée avec allégresse par les assistants: „L'arrogant Chosroès, l'ennemi de Dieu, est tombé de son siège<sup>3</sup>“.

Siroès fit aussitôt la paix qui rendait la Sainte Croix, prise à Jérusalem, et le patriarche Zacharie<sup>4</sup> et retira les garnisons

<sup>1</sup> Voy. aussi Kretschmann, *Die Kämpfe zwischen Heraclius I. und Chosroès II*, „Programm“ de l'école de Güstrow, 1875. Cf. Nöldeke, *Tabari, Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sassaniden*, Leyde 1879.

<sup>2</sup> Voy. Sachau, *Von den rechtlichen Verhältnissen der Christen im Sassanidenreich*, dans les „Mitteilungen des Seminärs für orientalische Sprachen“, Berlin 1907.

<sup>3</sup> Voy. *Chronicon Paschale*, pp. 727-734. Cf. Chron. d'Alexandrie, Migne, *Patr. Gr.*, LXXXVI, c. 3223-3227.

<sup>4</sup> Les sources sur le traité de 628 sont recueillies dans Dölger, *Regesten*, no. 194 (en première ligne Théophane). Voy. *ibid.*, pp. 22-23. Cf. Baynes, *The restoration of the cross at Jerusalem*, dans l'„English Historical Review“, XXVII (1912), pp. 287-299; Brooks, *ibid.*, 1916, p. 149 (même sujet); Vailhé, dans les „Échos d'Orient“, IX, p. 60.

perses de la Syrie. Héraclius prit donc le chemin d'Arménie et revint à Constantinople, où il fut accueilli comme un archevêque libérateur. On commentait avec confiance ce fait qu'il était de retour la septième année après son départ, qui devait être entièrement comme un dimanche d'apaisement. En Occident aussi on créait une légende d'Héraclius, le fort, expert en astrologie, capable de tuer au Cirque un lion<sup>1</sup>. La poésie épique française développera dans les domaines infinis de l'imagination ce type du bon chevalier „Éraclès“.

Et on paraissait avoir réussi, car, pendant que les rois de Perse tombaient rapidement, assassinés les uns après les autres<sup>2</sup>, Héraclius se rendait solennellement à Jérusalem pour y rétablir le patriarche Zacharie et y rapporter le bois de la Sainte Croix. Il rentra dans sa capitale avec une pompe extraordinaire, sur une quadrigue dont les chevaux blancs étaient remplacés par des éléphants.

Il n'avait accordé aucune importance aux événements qui se passaient dans ce qu'on appelait encore les „provinces occidentales“ de l'Empire. Il fut même assez peu reconnaissant envers cette Afrique qui avait été le berceau de son pouvoir. La Thrace avait été abandonnée aux barbares du Danube.

C'est qu'il ne croyait pas, comme Maurice, à la possibilité de l'existence d'un Empire romain dirigé de Constantinople. Entouré de Syriens, comme son patriarche, Serge, il était convaincu que le nouvel Empire ne pouvait s'appuyer que sur ces provinces d'Asie, qu'il venait de lui rendre jusqu'à l'Euphrate et au désert d'Arabie.

Il montra ces idées aussi dans la politique religieuse qu'il inaugura après son retour de Jérusalem. Conseillé par Athanase Kaméliarios, qu'il fit patriarche d'Antioche, par Serge, qui

<sup>1</sup> Romuald de Salerne, Muratori, VII.

<sup>2</sup> Établissement, contre Siroé, d'Ardachir, tutellé par le généralissime perse Charbaraz; Sébéos, p. 88 et suiv. Sur la campagne, le même et Théophane, p. 99 et suiv.

se rappelait avoir eu des parents jacobites, par un Cyrus, évêque de Phasis, qu'il créa patriarche d'Alexandrie<sup>1</sup>, il revint sur les décisions du Concile de Chalcédoine et crut réaliser l'unité religieuse de l'Empire par son décret d'Union, *ekthésis*, qui reconnaissait dans le Christ une seule énergie et une seule „volonté“<sup>2</sup>. C'était assez pour les monophysites, tandis que les chalcédoniens de Rome, malgré l'esprit de conciliation du Pape Honorius, ceux d'Afrique, et même le nouveau patriarche de Jérusalem, Sophronius, ne voulurent jamais reconnaître cette doctrine<sup>3</sup>. Mais Héraclius n'agissait pas à la légère<sup>4</sup>; il savait bien que les Nestoriens de Mésopotamie avaient accepté avec joie la domination perse; il se rappelait les tumultes qui avaient amené l'assassinat des patriarches d'Alexandrie et d'Antioche et la fuite de celui de Jérusalem; il était informé sur les sentiments de haine que les Juifs portaient aux chrétiens, et qui s'étaient manifestés encore tout récemment, lorsque des mains juives avaient sacrifié au profit des Perses païens<sup>5</sup>. Il espérait mettre fin à ces discordes religieuses par l'Union, ainsi qu'il avait mis fin par la paix de 628, avec celui qui occupait le Siège des deux Chosroès, aux calamités de la guerre avec l'étranger. Du reste,

<sup>1</sup> Théophane, pp. 506-510. D'après Théophane et Michel le Syrien, Dölger, *Regesten*, nos. 203-205.

<sup>2</sup> Mansi, X, pp. 1004-1005, 1032.

<sup>3</sup> Voy. Gelzer, *Kultur*, pp. 91-92; cf. le même, dans les „Mémoires“ de l'Académie de Bavière. XXI, pp. 531-549. Sur les suites de cette introduction officielle du monothélisme, Salaville, dans les „Échos d'Orient“, XX, p. 49 et suiv.; Vaillhé, dans la „Revue de l'Orient chrétien“, 1902, pp. 31-59; Grumel, dans les „Échos d'Orient“, 1928, p. 250 et suiv.; *ibid.*, 1929, p. 272 et suiv.; cf. Jugie, *ibid.*, 1928, p. 1 et suiv.; *ibid.*, XXIX, p. 19 et suiv. Cf. le livre récent du Père Jugie, *Theologia dogmatica christianorum orientalium ab Ecclesia catholica dissidentium*, 4 vol.

<sup>4</sup> Sur la popularité comme guide religieux voy. dans „le Syllogue“ de Constantinople, VI, Suppl., p. 24: Ὁ θεὸς τῶν ἀγίων ἐοῦθαι Ἡρακλεῖω τῷ δεσπότῃ.

<sup>5</sup> Voy. aussi Dölger, *Regesten*, pp. 23-24.

au point de vue du dogme, il se déchargeait exclusivement sur le patriarche Serge <sup>1</sup>.

## VII.

### LA DÉBÂCLE DE L'EMPIRE OECUMÉNIQUE.

On ne saura jamais au juste de quelle manière cet idéal du plus grand des empereurs byzantins du septième siècle fit naufrage. Les Sarrasins mangeurs de sauterelles, pillards du désert et gardiens salariés de la frontière du Sud, étaient très bien connus, mais très peu appréciés à Constantinople. Tout en leur envoyant quelquefois des émissaires <sup>2</sup>, on les méprisait à cause de leur ignorance complète de tous les actes de la civilisation, et on plaisantait volontiers ces héroïques bandits incapables d'escalader même les murs de terre jaune qui n'empêchaient nullement les incursions des Maures <sup>3</sup>.

Parmi les soucis des premiers temps du règne d'Héraclius, le moindre dut sans doute être celui de l'apparition d'un nouveau chef (ἀρχηγός) et „faux prophète“ <sup>4</sup> au milieu des Sarrasins jadis sujets d'un Alamoundour et d'un Naama: un certain Mohammed, gardien de chameaux, qui avait appris chez les Juifs des villes et chez les rudes moines des couvents de l'extrême Syrie un peu de monothéisme judaïque, de monophysisme syrien et de morale chrétienne. Sébéos, l'évêque arménien contemporain, écrit: „Un des enfants d'Ismaïl, du nom de Mohammed, un marchand, se présenta à eux, ainsi disant sur l'ordre de Dieu, en prédicateur, comme étant le chemin de la vérité et leur apprit à connaître le Dieu d'Abraham, car il était très instruit et très versé dans l'histoire de Moïse“ <sup>5</sup>.

Cependant ce Mohammed ben-Abdallah, le chamelier

<sup>1</sup> Mansi, XI, 9; toutes les sources dans Dölger, *Regesten*, no. 215.

<sup>2</sup> Sous Léon I-er; Malchus, pp. 232-233.

<sup>3</sup> Procope, *De Aedificiis*, p. 235.

<sup>4</sup> Théophane, p. 511.

<sup>5</sup> P. 93 et suiv. Voy. le traité anonyme contre Mohammed, Migne, *Patr. Gr.*, CIV, c. 1448 et suiv.; Barthélemy d'Édesse, *ibid.*, c. 1384 et

épileptique, l'époux de la vieille dame Khadidjah, le disciple du moine nestorien Serge avait trouvé dans ce simulacre naïf de religion, avec la tentation enfantine d'un paradis de mangeailles et de belles femmes le moyen de transformer les nuées légères des Arabes en un peuple.

Les Romains en firent bientôt la triste expérience. Des bagarres sur la frontière<sup>1</sup>, à cause de la solde due aux Sarrasins et des mauvaises intentions qu'on leur attribuait, déclanchèrent une guerre, surtout à cause des sentiments que nourrissaient les Syriens, souvent pillés par les Perses et par les „Romains“ aussi, envers l'empereur des durs agents du fisc et envers le „maronite“ de la lointaine Byzance, qui infligeait à leur „jacobitisme“ traditionnel, en quelque sorte national, les liens spirituels de l'„hénotikon“; elle devait avoir des conséquences incalculables. Abou-Bekr, le successeur de Mohammed, était le représentant d'une religion qui convenait, par son strict monothéisme, par son rigorisme concernant l'unité absolue de la divinité, aux Juifs remuants, qui voyaient dans le khalife un nouveau Messie<sup>2</sup>, et même à ces monophysites syriens, qui étaient bien aises d'avoir un peu plus que l'union d'Héraclius, c'est-à-dire la liberté entière de leur culte<sup>3</sup>. Chacun, le Juif<sup>4</sup>, le Jacobite, le Nestorien nettement

---

suiv., 1428; Couret, ouvr. cité, pp. 220 et suiv., 259 et suiv.; René Dussaud, *Les Arabes en Syrie avant l'Islam*, Paris 1907; sir T. W. Arnold, *The preaching of Islam*, 2<sup>e</sup> édition, Londres 1913; Leone Caetani di Teano, *Bisanzio e la Chiesa orientale alla vigilia della invasione araba*, dans les „Studi religiosi“, VII (1907), pp. 73-115; Vasiliev, *Byzance et les Arabes* (en russe: une édition française en deux volumes est annoncée; cf. „Viz. Vrémennik“, X, p. 507 et suiv.); X. A. Nomikos, *Εισαγωγή στην ιστορίαν των Ἀράβων*, Alexandrie. Aussi Nys, *Le droit des gens dans les rapports des Arabes et des Byzantins*, dans la „Revue de droit et de législation comparée“, XXVI, (1894).

<sup>1</sup> La Vie de Saint Antiochus le moine, Migne, *Patr. Gr.*, LXXXIX, c. 423 et suiv., parle d'une attaque de Sarrasins contre un couvent sous Héraclius.

<sup>2</sup> Théophane, p. 511.

<sup>3</sup> Théophane dénonce leur *κακουργία*; p. 506.

<sup>4</sup> Cf. ce que dit sur ce sujet Bar-Hebraeus, cité par le Père Pargoire,



diphysite, pouvait vivre désormais à sa guise s'il acceptait, en signe de rédemption, de payer le tribut aux nouveaux maîtres.

Ceux-ci, au commencement, avaient des besoins très simples : Omar, le successeur d'Abou-Bekr, portait des haillons, montait une mule et se nourrissait de dattes. L'„Empire“ naissant des Arabes n'avait pas de fonctionnaires, ni de dignitaires. Les classes sociales n'existaient pas chez les Sarrasins, et ils n'étaient pas disposés à les reconnaître chez leurs sujets. Les grands propriétaires, le fléau des pauvres colons, s'enfuyaient à leur approche et ne consentaient pas à vivre sous leur joug impie et déshonorant. On se partageait alors les champs. C'était un „bolchévisme“ naïf, dénué de théorie, mais aussi sans le stigmate de l'hystérie homicide.

Quant aux nouveaux maîtres, ils n'étaient pas, comme les Germains, d'anciens travailleurs de la terre, inaugurant leur suprématie par la confiscation d'un tiers des champs. Ils restaient guerriers ou s'établissaient dans les villes comme artisans paisibles, comme marchands entreprenants, qui créèrent une nouvelle prospérité aux cités déchues de la Syrie. Il n'y eut pas autant d'Arabes que d'„arabisants“ de par l'Islam.

Il faut ajouter que les conquérants introduisirent un système fiscal incomparablement plus simple et plus équitable que celui des Romains<sup>1</sup>. Dès le début, ils établirent un cadastre exact et détaillé „des hommes, des bêtes, des terres et des arbres“, un „catastique“ parfait. Ils exigèrent du sujet chrétien le *kharadj*, proportionnellement à son avoir, et rien de plus. Cette contribution elle-même était recueillie, non pas par des agents avides, mais par les chefs des groupes traditionnels de la population. Les jugements étaient aussi moins compliqués, plus rapides et mieux accomodés à la manière

---

ouvr. cité : „Le Dieu des vengeances envoya les Arabes pour nous délivrer des Romains. Nos églises ne nous furent pas rendues, car chacun conserva ce qu'il possédait, mais nous fumes du moins arrachés à la cruauté des Grecs et à leur haine contre nous“.

<sup>1</sup> Sur lequel voy. Ostrogorsky, dans la „Byz. Zeitschrift“, XXX, p. 398,

de vivre primitive des habitants de la Syrie. Auprès des tribunaux de leurs *cadis*, prononçant leurs sentences en vertu du Coran, le Livre révélé de leur Mohammed, ils tolérèrent des tribunaux ecclésiastiques chrétiens de toutes les confessions <sup>1</sup>.

Cela suffirait pour expliquer cette expansion arabe, rapide comme la flamme qui consume la paille sèche, ce grand courant de conquêtes, qui commença à la prise de Gaza et à la bataille près de la rivière de l'Hiéromax (Yarmouk) (20 août 634) <sup>2</sup> et continua par la prise de Damas (635), d'Antioche, d'Édesse, de Dara, de Jérusalem (636) <sup>3</sup>, par la destruction soudaine de l'Empire perse <sup>4</sup> (batailles de Kadésia et de Néhavend; 636) <sup>5</sup>.

Mais il y avait un autre motif de l'abattement soudain qui accabla Héraclius et le fit assister avec une apparente indifférence à l'écroulement de son oeuvre, indiquant aux sujets envahis seulement une attitude d'attente sur place <sup>6</sup>: son armée eut la même fin honteuse que l'armée de Maurice.

Pour se rendre compte combien sous ce glorieux règne d'Héraclius l'Empire était dénué de moyens on n'a qu'à lire dans la chronique dite „Pascale“ en 626, l'histoire du siège

<sup>1</sup> Voy. E. von Dobschütz, *Die konfessionellen Verhältnisse in Edessa unter der Araberherrschaft*, dans la „Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie“, XLI (1898), pp. 364 et suiv., 456-459; M. Ghazarian, *Armenien unter der arabischen Herrschaft*, Marburg i. H., 1903; Muyldey, *La domination arabe en Arménie*, Paris 1927.

<sup>2</sup> Pour la date, „Byz. Zeitschrift“, XV, p. 336.

<sup>3</sup> Sur les vers du Patriarche Sophronius sur cet événement, „Viz. Vremennik“, V, p. 768.

<sup>4</sup> En fait de chroniques syriennes, celle de Michel, trad. Chabot, et les mentions dans les éditions de sources orientales publiées pour le *Corpus scriptorum christianorum orientalium*, *Scriptores Syri* (surtout série III, t. IV). Voy. en première ligne de Goye, *Mémoire sur la conquête de la Syrie*, 2<sup>e</sup> édition, Leyde 1900.

<sup>5</sup> Voy. aussi Nöldeke, *Aufsätze zur persischen Geschichte*, Leipzig 1887.

<sup>6</sup> Dölger, *Regesten*, nos 209-210.

mis par le khagan des Avars, pendant l'absence de l'empereur, devant Constantinople. Il passe les Longs Murs, pillant comme nous l'avons dit, l'église des St. Côme et Damien, aux Blachernes et une autre aussi; il demande que la capitale se rende. „Sortez de la ville“, crie-t-il aux habitants qui le croyaient venu pour proclamer la paix; „laissez-moi votre fortune et sauvez-vous vous-mêmes et vos familles“. Le patriarche paraissait disposé à se charger de cette mission douloureuse, lorsqu'on lui objecta qu'il y a encore plus de mille cavaliers entre les murs. L'Avâr disposait de cavalerie slave, vêtue de fer et s'entendait à fabriquer des machines de siège, grâce, sans doute, à ses vassaux. Lorsque des Perses vinrent à son secours, il réitéra sa sommation outrecuidante: „Vous n'avez pas d'autre moyen de vous sauver, sauf si vous êtes des poissons pour vous en aller par la mer ou des oiseaux pour voler au ciel“. Le barbare partit enfin sous prétexte d'aller renouveler ses provisions.

Du reste, dès l'époque de Justinien, la Syrie pouvait être considérée comme moralement perdue. On n'a qu'à lire les chapitres qu'Évagrius, un témoin, consacre à la vieillesse de Justinien et aux successeurs du glorieux empereur, pour voir combien ce Syrien ménage peu les critiques au premier, décrit comme avide, à Justin, qui est aussi paresseux et lâche, qui néglige la défense des places de Syrie, à demi démantelées et laissées sans garnisons, qui remplace les meilleurs des commandants comme Marcien de Dara. Tibère, le futur empereur, qui est, avec Maurice, son successeur<sup>1</sup>, épargné dans cette large distribution de critiques, est montré comme ayant à peine échappé à la honte d'être pris par les Avars.

On voit les évêques quitter leur Siège, comme celui d'Antioche pour échapper à la captivité, qui atteint leurs collègues, la population, les Antiochéniens en première ligne, ajouter leur révolte devant l'ennemi aux autres dangers<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> C'est le seul des empereurs, dit-il, qui sut se dominer soi-même; VI, 1.

<sup>2</sup> *Ibid.*, livres IV et V. Surtout, V, pp. 9-11.

En même temps, après Justinien aucune nouvelle construction ne sera ajoutée dans ces villes de Syrie, alors que tous les empereurs de l'Ancienne et de la Nouvelle Rome jusque là avaient tenu à y commémorer leur règne par des fondations<sup>1</sup>.

Nous avons dit que la seule grande bataille avait été celle de l'Yarmouk<sup>2</sup>. Deux armées romaines s'étaient réunies pour venger la défaite de Théodore, frère de l'empereur. L'une avait pour chef Baanès (nom perse ou avar: Baïan), l'autre était commandée par le sacellaire de l'Empire. La première, avant tout combat, proclama la déchéance de l'empereur, qui, étant malade et âgé, avait quitté depuis peu la ville d'Édesse, où il était venu pour surveiller les événements inattendus de Syrie. Baanès fut proclamé à sa place. Alors le sacellaire fit retirer ses troupes. La victoire des Arabes mit fin du même coup aux prétentions de l'usurpateur et à la domination romaine en Syrie.

Comme Héraclius n'avait pas réussi à gagner le patriarche jacobite au nouveau crédo monothélite greffé sur la doctrine chalcédonienne, il y eut de la part du clergé local un appui formel accordé aux gens du désert, qui leur paraissaient être l'instrument de la punition divine.

„Le Dieu des vengeances“, écrit, au neuvième siècle, le patriarche jacobite d'Antioche, Denys de Tell-Mahré, „qui est seul tout-puissant, qui change l'empire des hommes comme il veut et y élève les plus humbles, voyant la méchanceté des Romains qui, partout où ils dominèrent, pillaient cruellement nos églises et nos monastères et nous condamnaient sans pitié, amena dans la région du Sud les fils d'Ismaël

<sup>1</sup> Sous Tibère le beau faubourg antiochénien de Daphné est détruit par un tremblement de terre (*ibid.*, V, 17).

<sup>2</sup> D'après le traité du prêtre Anastase de Sinaï sur le patriarche jacobite d'Antioche, Athanase, la πρώτη και φοβερά ἀνάταξ του βωμζ'κου στρατου πτώξ; aurait commencé d'abord à Gabitha, puis à Dathomon; Migne; *Patr. Gr.*, LXXXIX, c. 1156. Cf. aussi Th. Nöldeke, *Études historiques sur la Perse ancienne*, trad. Oswald Wirth, 1896.

pour nous délivrer par eux [des mains des Romains<sup>1</sup>]. Le Siège du patriarche melkite restera libre jusqu'en 742, malgré les nominations de prélats décrétées par Byzance<sup>2</sup>.

Avec ces Nestoriens, les Arabes purent s'entendre et ce fut par eux surtout qu'ils s'approprièrent l'héritage de l'antiquité grecque et de Byzance<sup>3</sup>.

Le système militaire nouveau qu'Héraclius avait essayé, continuant, du reste, sur une échelle plus large, ce que déjà ses prédécesseurs avaient ordonné sur certains points de la frontière et qui sera maintenu quand même, faute de mieux : celui des thèmes formées sous une autorité unique, civile et militaire, n'avait pas pu sauver l'Empire dans sa forme ancienne et complète. De fait, ce n'avaient pas été les Arabes, qui, avec leurs essaims de cavaliers, avaient conquis, mais bien les provinces, dont par des mesures religieuses imprudentes on avait irrité l'instinct national, lourd de souvenirs, qui s'étaient tout simplement livrées à ces bandes probablement étonnées d'un succès si rapide et si définitif<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Dans Michel le Syrien, Paris 1904, II, p. 405 et suiv.

<sup>2</sup> Vailhé, dans les „Échos d'Orient“ IX, pp. 263-264. Le Pape essaya d'imposer un chalcédonien (*ibid.*).

<sup>3</sup> H. Labourt, *De Timotheo I, Nestorianorum patriarcha (728-823), et christianorum orientalium conditione sub chaliphis abbasidis*, Paris 1904.

<sup>4</sup> Pour les thèmes (première indication dans Théophane, p. 612) le livre de Constantin le Porphyrogennète (réuni au *De administrando impero* dans l'édition Leskine, Moscou 1899); Gelzer, *Die Genesis der byzantinischen Themenverfassung*, Leipzig 1899; le même Pergamon, p. 41 et suiv.; cf. Diehl, *L'origine du régime des thèmes*; dans les „Mélanges Monod“ et dans la „Byz. Zeitschrift“, IX, pp. 677-679; Brooks, dans l'„English Historical Review“, 1916, pp. 149-150; Papadimitriou, dans la „Byz. Zeitschrift“, IX, p. 515 et suiv.; Koulakovski, *ibid.*, XIII, pp. 641-642; Stein, *ibid.* XXX, p. 397; Vasiliev, dans le „Viz. Vremennik“, X, p. 194 et suiv.; Koulakovski, *ibid.*, XI, p. 4) et suiv.; Brooks, *Arabic lists of the Byzantine themes*, dans le „Journal of hellenic studies“, XXI (1901); Wilh. Kubitschek, *Zum ἐπαρχικὸν ἐβλίον*, dans la „Numismatische Zeitschrift“, IV (1911), pp. 185-201. Héraclius avait distribué des terres aux „foederati“; Stein, dans les „Byz.-neugriech. Jahrbücher“, I, p. 83.

L'empereur était désormais impuissant. Il n'avait plus l'âge de former, comme au commencement, une nouvelle armée. Gardant cependant dans le malheur toute sa dignité, il défendit à ses gouverneurs de payer un tribut aux Sarrasins pour les éloigner. Ce refus amena l'invasion de l'Égypte (639-40). La population tuait les soldats de l'Empire<sup>1</sup>, et le patriarche Cyrus Moukaoukis lui-même était au fond contre le réformateur religieux de Constantinople, lui proposant de faire la paix avec Omar, avec accroissement de tribut, et offrant, dit-on, au calife, pour le faire chrétien, la main de l'Auguste Eudocie ou d'une des filles de l'empereur (641)<sup>2</sup>. Alexandrie seule résista; le reste de la province se soumit avec la même disposition d'esprit, avérée par les sources locales contemporaines, à un envahisseur qui garantissait au point de vue militaire et demandait en échange si peu; cette fois il n'y eut plus moyen de l'en déloger<sup>3</sup>.

Depuis longtemps cette grande et belle province n'attendait, du reste, que le moment propice pour secouer le joug des hérétiques de Constantinople. Elle avait haï l'„ardent chalcédonien“ qui avait été l'empereur Maurice. Sous Phokas elle avait vu venir le conspirateur Alexandre, voué à la mort par le tyran. Bientôt une assemblée du clergé fut dispersée à Alexandrie par les soldats qui massacrèrent les gens des dèmes; Bonose, général impérial, accourut aussitôt pour

<sup>1</sup> Jean de Nikiou, pp. 560-563.

<sup>2</sup> Chronique de Nicéphore, éd. Migne, p. 917.

<sup>3</sup> Eutychie, *Alexandri Patriarchae, Annales*, éd. Cheiko, Beyrouth-Paris 1912 (aussi dans Migne, *Patr. Lat.* CXI); Maspéro, *Histoire des Patriarches d'Alexandrie*; Alf. J. Butler, *The Arab conquest of Egypt and the last thirty years of Roman Dominion*, Oxford 1902; Amelineau, *Conquête de l'Égypte par les Arabes*, dans la „Revue Historique“, CXIX (1915); Brooks, *On the chronology of the conquest of Egypt by the Saracens*, dans la „Byz. Zeitschrift“, IV, p. 435 et suiv.; cf. Stanley Lane Poole, *A history of Egypt in the middle ages*, Londres 1901; Wilh. Schubert, *Ägypten von Alexander dem Grossen bis auf Muhammed*, Berlin 1922; Diehl, dans Hanotaux, *Hist. de la nation égyptienne*, III, p. 544 et suiv.

réprimer, comme une „hyène féroce“, la révolte qui venait d'éclater en Égypte. Pendant le soulèvement d'Héraclius la situation ne devint pas meilleure : „on enleva le produit de l'impôt du fisc d'entre les mains des intendants“ ; les biens de tel partisan de l'empereur furent confisqués. Bonose put rétablir l'ordre, mais Alexandrie résista, employant „des barbares, des citoyens de la faction des Verts, des matelots et des archers“ ; les dèmes se réunirent dans la révolte, conduite par le cousin d'Héraclius, Nicétas, qui gagna les habitants en les affranchissant d'impôts pour trois ans. Lorsque Bonose fut tué avec Phokas, il y eut dans la province qu'il avait tyrannisée une explosion de joie<sup>1</sup>. Une invasion perse amena l'occupation du pays pendant dix ans, entre 619 et 629<sup>2</sup>, et montra aux Égyptiens combien peu ils pouvaient compter sur la puissance de l'empereur pour les défendre<sup>3</sup> ; si un récit aussi circonstancié que celui de Jean de Nikiou n'en dit pas un seul mot, c'est parce qu'il présente une lacune entre 610 et 639 environ<sup>4</sup>.

Quant à la prise de possession par les Arabes, ce chroniqueur indigène, fidèle interprète des sentiments de sa nation, en parle de cette façon : „Voyant la faiblesse des Romains et l'hostilité des habitants envers l'empereur Héraclius à cause de la persécution qu'il avait exercée dans toute l'Égypte contre la religion orthodoxe, à l'instigation de Cyrus, patriarche chalcédonien..., tous les habitants de la province de Fayoum s'étaient soumis aux Musulmans et leur avaient payé le tribut, et ils tuaient tous les soldats romains qu'ils rencontraient“. Il est vrai qu'Alexandrie sera reprise un moment

<sup>1</sup> Jean de Nikiou, loc. cit., pp. 539-553 ; Sébéos, pp. 55-56. Le récit du chroniqueur égyptien est largement analysé par Pernice, ouvr. cité, pp. 27-37. Cf. Diehl, loc. cit., pp. 534-538.

<sup>2</sup> Diehl, loc. cit., pp. 538-540.

<sup>3</sup> Cf. Pernice, ouvr. cité, p. 78 et suiv. ; Butler, ouvr. cité, p. 71 et suiv. ; Munier, loc. cit., pp. 66-68 (d'après des sources arabes).

<sup>4</sup> Cf. aussi la Vie de St. Jean le Miséricordieux, Migne, *Patr. Gr.*, XCIII. Cf. *ibid.*, CXI, c. 1084.

par les Byzantins en 645, et qu'il faudra, longtemps après la mort d'Héraclius, dont la politique religieuse était considérée comme ayant provoqué ces maux, toute une longue guerre pour que toute la province appartint au calife<sup>1</sup>. Au commencement on croyait, là comme en Syrie, qu'il s'agit d'une seule chose : se racheter par le tribut<sup>2</sup>.

Au dixième siècle, le patriarche d'Alexandrie Eutychius présente la conquête arabe de cette façon : Héraclius traite durement Mansour, fils de Serdchoum, qui était commandant à Damas, pour avoir payé l'impôt à Chosroès. A Jérusalem il est forcé de persécuter les Juifs, qui s'étaient montrés partisans des envahisseurs perses. Le moine Modeste est établi patriarche de Jérusalem, mais il meurt après six ans, et le Siège reste vacant. Pendant ce temps, la Perse a des rois dont l'un vient du côté des Turcs, pour à peine quelques mois ou même quelques jours de règne ; tel autre de ces fantômes royaux est tué par une femme. Il y en a qui ne passe pas dans les listes officielles. Une femme, la fille de Chosroès, occupe le trône pour six ans, puis une autre qui meurt empoisonnée après avoir été reine moins de deux ans. Yesdégerd, qui sera le dernier de la dynastie, est couronné à quinze ans. Le royaume se dissout peu à peu, il tombe en morceaux.

S'étant entendu avec cette Perse agonisante qui paye le tribut, Aboubekr fait envahir la Syrie. Mais „il ordonne de ne pas tuer ni les vieillards, ni les enfants en bas âge, ni les femmes, de ne pas couper les arbres fruitiers, de ne pas brûler ou couper les palmiers, de ne pas sacrifier les brebis, les chèvres, les boeufs“. On leur demande de la part du commandant de Gaza pourquoi sont-ils venus en armes.

<sup>1</sup> Jean de Nikiou, loc. cit., pp. 553-563. Cf. Lumbroso, *Documenti nuovi sull'Egitto greco alla vigilia della conquista araba*, dans les Mémoires de l'Académie dei Lincei, série 5, XII (1903), pp. 311-316. Cf. le récit circonstancié de M. Diehl, dans Hanotaux, *Histoire de l'Égypte*, III, loc. cit.

<sup>2</sup> „Censuarium jugum“ ; Mommsen, *Chron. Minora*, II, p. 338.



„Notre seigneur nous a ordonné de vous combattre si vous n'acceptez pas notre religion, ou, autrement, de nous payer annuellement le tribut sur lequel nous nous sommes entendus. Sinon, il n'y a pas d'autre moyen que l'appel aux armes.“ On aurait voulu tuer le messenger. La bataille finit par la défaite des Romains. La Syrie en fut perdue<sup>1</sup>.

Damas fut prise après un siège de plusieurs mois par la trahison de Mansour, qui éloigna les Arabes fédérés de l'Empire et négocia la capitulation. Et Abou-Obéidah ebn al-Iarachi entre dans la ville, l'épée nue à la main, par „la porte de Thomas“, où il y eut, malgré la convention conclue, un massacre. D'Antioche, l'empereur part pour Constantinople<sup>2</sup>. Partout, les villes acceptent les conditions accordées à Damas. Jérusalem suit cet exemple<sup>3</sup>. Ascalon, Césarée eurent le même sort.

Pour l'Égypte, où le „jacobite“ qui la gouverne est lui aussi un traître, l'histoire se répète. Le rapport du conquérant d'Alexandrie y compte „4.000 palais, 4.000 bains, 400 cirques impériaux, 12.000 vendeurs d'herbes“. Il n'y a pas de pillage; on se borne à recueillir le tribut. Dans le reste de la province on ne demande de chacun que deux pièces d'or<sup>5</sup>.

La lutte contre la religion envahissante du nouveau prophète dut susciter toute une littérature, dont une partie seulement s'est conservée, et pour une époque plus récente que le coup de foudre de cette révélation pour les simples. Ainsi, ce lointain sujet de l'Empire, Barthélemy d'Édesse, qui esquisse une large biographie du corrupteur arabe inspiré par les livres chaldéens: des détails de généalogie nouveaux sont recueillis sur place et il y a comme un relent de la Bible dans la rencontre du visionnaire trouvant sa future femme Kadidjah au puits où elle est allée abreuver ses

<sup>1</sup> Migne, *Patr. Gr.*, III, c. 1091 et suiv.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*, c. 1100-1101.

<sup>5</sup> *Ibid.*, c. 1097-1098, 1105-1107.

chameaux; l'adversaire de la „religion bédouine“ a lui aussi l'esprit à demi bédouin<sup>1</sup>. Cet homme a vu les derviches qui dansaient au cri de „l'ange, l'ange“; poussé par les assistants, jusqu'à ce que l'écume sorte des bouches hurlantes. Tandis que, à Byzance même, un Nicéas, „philosophe“ à la façon de la capitale, ne peut qu'analyser, en citant au passage Homère lui-même, le Coran chapitre par chapitre<sup>2</sup>, un autre s'attache lui aussi au prétendu dogme seul, dans lequel il distingue ce qui vient des Juifs, des Ariens, des Nestoriens<sup>3</sup>.

L'Empire ne comprenait plus que l'Asie Mineure, la péninsule de Thrace, les îles. La province de Carthage allait lui échapper bientôt; la Dalmatie, le Nord de la Thrace étaient déjà terre slave. On peut donc dire qu'à cette époque l'Empire grec était né, car les souvenirs romains s'éloignaient de plus en plus: le nom seul restait, comme une ironie, alors que Héraclius mourut d'hydropisie à Constantinople en janvier 641<sup>4</sup>, laissant deux enfants dont aucun n'était appelé à être son vrai successeur, de sorte que les temps de Phokas revinrent, et Byzance donna de nouveau au monde le spectacle des crimes les plus hideux, perpétrés pour usurper ou conserver la pourpre impériale humiliée par les défaites.

Cet Empire, amputé de deux de ses plus belles provinces, dont l'une, la Syrie, lui avait donné les marins, qui servi-

<sup>1</sup> Migne, *Patr. Gr.*, CIV, c. 1384 et suiv. Cf. *ibid.*, c. 1420 et suiv.

<sup>2</sup> *Ibid.*, CV, c. 670 et suiv.

<sup>3</sup> *Ibid.*, CIV, c. 448 et suiv.

<sup>4</sup> Théophylacte Simokatta, pp. 86-87. Cf. Gelzer, dans le „*Rheinisches Museum*“, XLVII (1893); Sidéridis, dans le „*Ελληνικὸς φιλολογικὸς ὄσλλογος*“ (1904), p. 98 et suiv.; Gerland, dans la „*Byz. Zeitschrift*“, XIV, p. 301 et suiv.; Bolotov, dans le „*Viz. Vremennik*“, XIV (1907), p. 68 et suiv. (sources orientales); Baynes, *History*, p. 49 („distinctively Byzantine history has begun“). Sur sa prétendue statue à Barletta, Wulff, ouvr. cité, I, table XI, pp. 158-159; Johnson, *The colossus of Barletta*, dans l'„*American journal of archeology*“, XXIX (1925), p. 20 et suiv.

ront bientôt, en bons musulmans, sur la flotte du calife et auront le moyen de satisfaire leurs rancunes contre la tyrannie constantinopolitaine, et l'autre, l'Égypte, avait fourni les denrées, les céréales surtout, dont avait besoin la Capitale, devait se chercher maintenant une autre orientation, que celle de la „thalassocratie“ constantinienne, qui était désormais, avec la Méditerranée, à la merci des pirates plus ou moins „arabes“, impossible<sup>1</sup>.

Se diriger vers l'Occident, où la côte où l'Afrique devait tomber elle aussi avec le temps dans le lot arabe, où la côte ibérique venait d'échapper à l'Empire, mais où la lisière de l'Italie, avec la possession, encore assurée, de la Sicile, lui appartenait, paraissait maintenant une nécessité absolue. Ces provinces, pendant quelque temps négligées, oubliées, sacrifiées aux barbares, abandonnées aux rebelles, gagnaient du prix après l'irréremédiable catastrophe de l'Orient.

Seulement, d'un côté, cette latinité si longtemps méprisée pouvait reconnaître moins encore que celle de l'époque de Justinien ces étrangers qui ne parlaient pas sa langue, et déjà le Pape Grégoire avait donné la riposte en affirmant avec une certaine fierté que, lui, il ne sait pas le grec. Et, de l'autre côté, la monarchie des basileis, qui prenaient maintenant officiellement ce titre des dominateurs orientaux, était trop liée à cette Constantinople, où maintenant régnait l'intrigue et la conspiration ou couvait la révolte, comme à la Cour de ces vieux Séleucides qui étaient les modèles.

## VIII.

### L'ÂME BYZANTINE APRÈS JUSTINIEN.

Toute une civilisation finissait avec l'Empire de Justinien dont s'étaient détachées ainsi d'elles-mêmes, peu à peu, les

<sup>1</sup> Voy. aussi Gay, *Notes sur la crise du monde chrétien après les conquêtes arabes. Les deux patriarchats de Rome et de Byzance*, dans les „Mélanges d'archéologie et d'histoire“, XLV (1928), pp. 1-7.

provinces les plus étendues et les plus riches, l'Anatolie elle seule restant de ces provinces extra-européennes. Une littérature finit donc avec Héraclius qu'on ne pourra essayer d'imiter que plus tard.

Elle avait eu ses poètes, comme, après ce Paul le Silentiaire, qui avait décrit, sous Justinien, les splendeurs de Ste Sophie, rouverte après cinq ans aux fidèles<sup>1</sup>, Georges de Pisidie, qui célébra tous les évènements du règne de son empereur et eut, à côté de tant de technique du vers, assez de philosophie pour déplorer le sort général de l'humanité et se tourner, pour le jugement, vers sa propre conscience<sup>2</sup>. Ancien soldat, il connaît personnellement les misères du règne de Phokas „au visage de Gorgone“, les terreurs de l'attaque des Avars à Constantinople et les triomphes sur les Perses. Son iambe vivace et sautillant fait plus d'une fois image, et l'harmonie du vers s'ajoute à la clarté de l'exposition.

A côté, travaillent dans le domaine le plus riche de la littérature byzantine des membres du clergé, comme Serge de Constantinople et Sophronius de Jérusalem<sup>3</sup>, auteur d'homélies et de vers anacréontiques<sup>4</sup>. Si un Maxime le Confesseur étendit, vers 650, une magnifique activité sur

<sup>1</sup> Migne, *Patr. Gr.*, LXXXVI, c. 2111 et suiv. Il parle aussi d'une conspiration manquée contre l'empereur. Cf. nos *Médaillons* („Byzantion“, 1926, p. 250).

<sup>2</sup> Oeuvres complètes dans Migne, *Patr. Gr.*, XCII. Voy. Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 709-712 (analyse et bibliographie); Sternbach, dans les „Wiener Studien“, XIII (1891), pp. 1-62; Georgii *Pisidæ carmina inedita*, ed. Leo Sternbach, *ibid.*, XIV, 1892; Hilberg, dans la „Festschrift“ Vahlen, Berlin 1900, pp. 149-172; Sternbach, *De Georgio Pisida, Nonni sectatore, Analecta graeco-latina*, Cracovie 1893; le même, *De Georgii Pisidæ apud Theophanem aliosque historicos reliquiae*, Cracovie 1899; *Studia philologica in Georgium Pisidam*, Cracovie 1900; *Observationes in Georgii Pisidæ carmina historica*, *ibid.*, 1900; Emilio Teza, *Dell'Essaemero di Giorgio Pisida secondo la antica versione armena*, dans les „Rendiconti dell'Accademia dei Lincei“, V, II<sup>1</sup> (1893); nos *Médaillons*, loc. cit., pp. 250-252.

<sup>3</sup> Voy. Migne, *Patr. Gr.*, LXXXVII<sup>2</sup>; Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 672.

<sup>4</sup> *Ibid.*, LXXXVII<sup>3</sup>, c. 3733 et suiv.

tous les domaines de la théologie<sup>1</sup>, un peu plus tard, un grand orateur de l'Église, André, né à Damas et ancien moine de Jérusalem, pour devenir ensuite archevêque de Crète et vicaire du Saint Sépulcre, allait donner de grands modèles à l'éloquence sacrée, non sans avoir puisé aux sources de la poésie religieuse<sup>2</sup>.

Un géographe s'ajoute à ceux de l'époque de Justinien, Georges de Chypre, qui vivait sous le règne de Phokas<sup>3</sup>. A côté, un historien de grand mérite, Théophylacte Simokatta, originaire d'Asie, dont il connaît les langues : le syrien, le persan, le turc, fut, peut-être, après des études à Athènes, établi auprès de son parent, le préfet Pierre, dans ce pays d'Égypte bientôt perdu, où subsistait, à côté de la connaissance parfaite des oeuvres classiques, la recherche verbale, la curiosité des formes archaïques, la fierté d'avoir vaincu les plus grandes difficultés du style faisant partie aussi de l'héritage de ce Nonnos que Georges de Pisidie venait d'imiter<sup>4</sup>; il a donc aussi un penchant à la superstition, un respect pour les présages, une croyance aux monstres. Il s'occupait même de physique et excellait à rédiger des lettres<sup>5</sup>. Son oeuvre emploie des renseignements authentiques, comme les procès-verbaux du Cirque<sup>6</sup> à côté des récits de ce „Babylonien prêtre qui avait

<sup>1</sup> Migne, *Patr. Gr.*, XC et XCI. Cf. Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 61 et suiv.; Disdier, dans les „Échos d'Orient”, 1931, p. 160 et suiv.

<sup>2</sup> Migne, *Patr. Gr.*, XCVII. Cf. Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 165-167. Dans son homélie pour St. Patape il fait l'éloge de l'Égypte.

<sup>3</sup> Éd. Gelzer: *Georgii Cyprii Descriptio orbis romani*, 1890. Avec Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 418, „*Byz. Zeitschrift*”, IV, p. 387.

<sup>4</sup> Éd. nouvelle de Boor, Leipzig 1887. Cf. Baynes, *The literary construction of the history of Simocatta*, dans les „*Xenia*, hommage international à l'Université nationale de Grèce”, 1912, pp. 32-41. Aussi Papadopoulos-Kérameus, dans le „*Journal du Ministère de l'Instruction*” russe, décembre 1910; „*Byz. Zeitschrift*”, XX, pp. 549-550.

<sup>5</sup> Voy. nos *Médaillons*, pp. 245-248.

<sup>6</sup> P. 335.

une grande expérience du contenu des parchemins royaux<sup>1</sup> et de ce qu'on peut tirer de la mémoire des vieillards<sup>2</sup>.

En face, la chronique populaire, grecque probablement (mais dont nous n'avons qu'une version copte d'après un résumé arabe), de Jean de Nikiou montre le passage brusque d'une conception à l'autre, la rupture totale avec le passé. Dans le récit de cet évêque, il y a avant tout l'histoire de la longue lutte religieuse entre monophysites et „melkites“, et chacun des empereurs sera jugé d'après son attitude envers les traditions de l'Église d'Égypte. On découvre, en outre, dans cette exposition anecdotique, animée par une forte passion, quelque chose qui rappelle ce qu'on désigne comme l'art copte<sup>3</sup>.

Un Léonce, évêque de Néapolis<sup>4</sup>, en Chypre, un Jean, archevêque de Thessalonique<sup>5</sup>, représentent, dans un domaine plus modeste, l'hagiographie, à laquelle appartient aussi telle vie anonyme, comme celle de St. Artémus<sup>6</sup>. Les études de médecine sont représentées par Paul d'Égine et le protospataire d'Héraclius, Théophile<sup>7</sup>.

Car c'est en définitive une période savante, qui aime et reproduit le passé, ne conservant que peu de l'enthousiasme des couvents jadis si féconds en œuvres littéraires.

<sup>1</sup> P. 153. Une lettre de Bahram, pp. 173; la réponse, p. 175 et suiv.; une lettre de Chosroès, p. 180, et suiv.

<sup>2</sup> 'Εκ τῶν κτθ' ἡμῶν προσηυτέρων; p. 103.

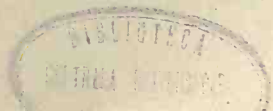
<sup>3</sup> Nous avons employé la traduction de Zotenberg. Le texte même a été donné par Charles, *The chronicle of John, bishop of Nikiu*, Londres 1916 (et dans la „Bibliotheca geographorum arabicorum“, éd. de Goeje, Leyde 1870-1894).

<sup>4</sup> Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 614, 616 (bibliographie). Le premier a été édité par Brian, Paris 1855.

<sup>5</sup> Voy. *Leontios' von Neapolis Leben des Heiligen Johannes des Barmherzigen, Erzbischofs von Alexandrien*, éd. Gelzer, Fribourg i. B.-Leipzig, 1893; voy. Migne, *Patr. Gr.*, XXCIII, pp. 1566, 1609 et suiv. (Vies. de St. Spiridon, de St. Siméon).

<sup>6</sup> Voy. Jugie, dans les „Échos d'Orient“, 1923, p. 385 et suiv.

<sup>7</sup> Avec Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 190-192, Jugie, *La vie et les œuvres de Jean de Thessalonique*, dans les „Échos d'Orient“, 1922, p. 293 et suiv.





Médaille d'or de Dioclétien.



Médaille de bronze de Dioclétien.



Médaille d'or de Constance Chlore.



Médaille d'or d'Hélène, mère de Constantin-le-Grand.



Médaille d'or de Constantin-le-Grand.

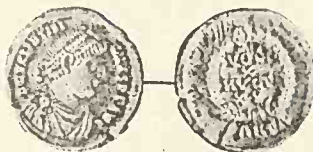




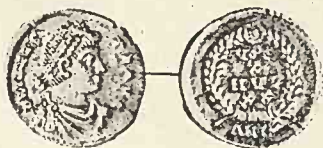
Médaillon d'argent de Constant I-er.



Solidus d'or de Julien l'Apostat.



Monnaie de Valentinien III.



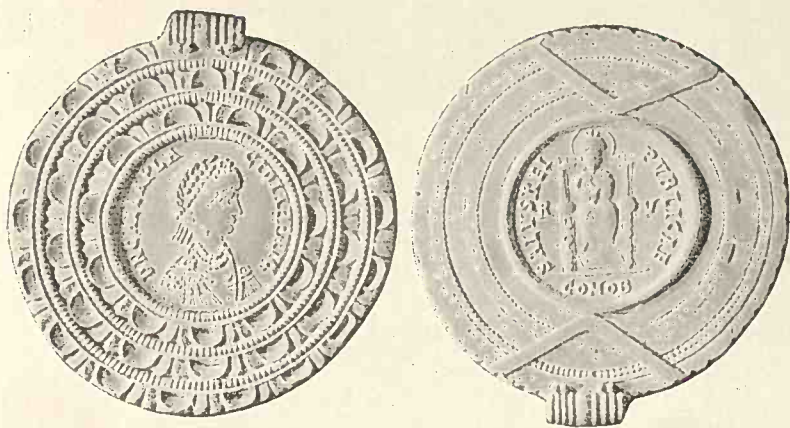
Monnaie de Valens.



Médaille d'argent de Théodose I-er.



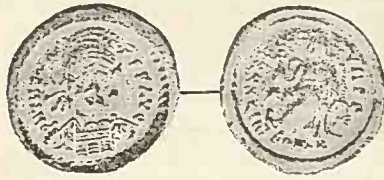
Solidus d'or de Flaccilla, femme de  
Théodose I-er.



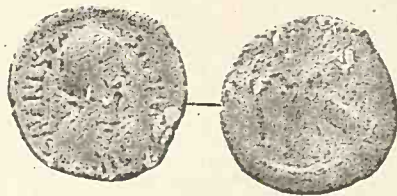
*Solidus* de Placidie, femme de Valentinien III.



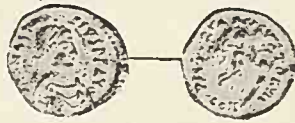
*Solidus* d'Eudoxie, femme de Valentinien III.



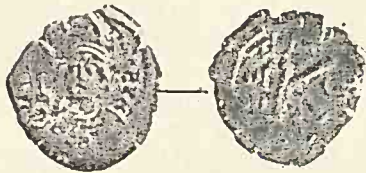
Monnaie de Théodose II.



Monnaie d'Anastase.



Monnaie d'Anastase.



Monnaie de Justinien I-cr.



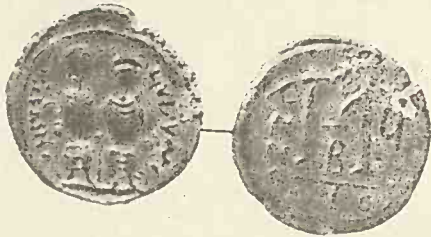
Médaille d'argent de Justinien I-cr.



Médaille d'or de Justinien I<sup>er</sup>.



Monnaie de Justinien I-er.



Monnaie de Justin II et Sophie.

# TABLE DES CHAPITRES

	Page
PRÉFACE POUR LA „BYZANTINE EMPIRE” . . . . .	1
PRÉFACE AU PRÉSENT OUVRAGE . . . . .	3

## CHAPITRE PREMIER

### LE SENS DE BYZANCE ET SA FORMATION (IV<sup>e</sup>—V<sup>e</sup> SIÈCLE)

I.—Observations générales . . . . .	19
II.—Orient et Occident . . . . .	26

## DEUXIÈME CHAPITRE

### ÉTUDE DES ÉLÉMENTS DE LA SYNTHÈSE BYZANTINE

I.—L'élément romain . . . . .	34
II.—L'élément grec . . . . .	47
III.—L'Orient . . . . .	74
IV.—Les barbares . . . . .	75
V.—L'Église . . . . .	80
VI.—L'art composite . . . . .	99
VII.—La capitale et les provinces . . . . .	119

## TROISIÈME CHAPITRE

### LA SYNTHÈSE BYZANTINE

I.—La Cour et la ville . . . . .	133
II.—La pensée byzantine sous Justinien . . . . .	163
III.—Le monde byzantin : vie des provinces . . . . .	191

## QUATRIÈME CHAPITRE

### L'OFFENSIVE BYZANTINE

I.—En Orient . . . . .	201
II.—En Occident . . . . .	209
III.—Le sens de l'Empire sous Justinien . . . . .	230
IV.—L'offensive orthodoxe . . . . .	241
V.—Les épigones de Justinien : guerres de Perse, offensive sur le Danube . . . . .	251
VI.—Dernier acte de l'offensive byzantine : le héros Héraclius . . . . .	275
VII.—La débâcle de l'Empire oecuménique . . . . .	283
VIII.—L'âme byzantine après Justinien . . . . .	295

